DICTIONNAIRE

RAISONNÉ-UNIVERSEL

DE

MATIERE MÉDICALE,

TOME V.

DICTIONNAIRE RAISONNÉ-UNIVERSEL DE MATIERE MÉDICALE,

CONCERNANT

Les Végétaux, les Animaux & les Minéraux qui ſont d'uſage en Médecine; leurs deſcriptions, leurs analyſes, leurs vertus, leurs propriétés, &c. recueillis de Manuſcrits originaux, & des meilleurs Auteurs anciens & modernes, tant étrangers que de notre pays;

Avec une Table raiſonnée de tous les noms que chaque pays a donnés aux mêmes végétaux, animaux & minéraux.

TOME CINQUIEME.



A PARIS,
Chez P. FRANÇ. DIDOT le jeune, Libraire de la Faculté de Médecine, quai des Auguſtins.

M. DCC LXXIII.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.


Maceron
Smyrnium.
a.1.
a.1.



DICTIONNAIRE

RAISONNÉ, UNIVERSEL

DE

MATIERE MÉDICALE.

MAC

MACERON; *ou* Gros persil de Macédoine. *Hipposelinum* Theophrasti, vel *Smyrnium* Dioscoridis, C. B. Pin. 154. *Macerone, quibusdam* Smyrnium, *semine magno, nigro*, J. B. *Petroselinum alexandrinum*, Tragi. *Olusatrum*, Cord.

Sa racine, sans être fort longue, est grosse, blanche, imprégnée d'un suc âcre & amer, lequel a une odeur & une saveur de myrrhe. Il s'en éleve de trois pieds des tiges, rameuses, cannelées, un peu rougeâtres. Ses feuilles ressemblent à celles de l'ache, mais plus amples, d'un verd-brun, d'une odeur aromatique, & d'une saveur approchante de celle du persil. Aux sommets des tiges & des rameaux, naissent des ombelles qui portent de petites fleurs blanchâtres, composées de cinq pétales dispo-

ſés en roſe, & de cinq étamines. A ces fleurs, ſuccedent des graines, en forme de croiſſant, cannélées ſur le dos, groſſes, noires, d'une ſaveur amere.

Cette plante, qui fleurit au commencement du printemps, & dont les graines ſont mûres en Juillet, eſt biſannuelle; & conſerve ſa verdure en hyver. Elle naît dans les endroits marécageux, & ſur les rochers proche de la mer.

Le maceron étoit autrefois un légume, dont on mangeoit en pluſieurs pays. On ne le cultive plus dans les jardins potagers depuis que le céleri y eſt cultivé.

Sa racine poſſede les mêmes vertus que celle d'ache, à laquelle elle peut ſe ſubſtituer, pour ſervir à préparer des apozêmes & des bouillons purifiants.

Sa graine eſt plus uſitée; elle convient dans l'aſthme, & dans la colique venteuſe: elle ſe met à la place des ſemences de perſil de Macédoine, dans les compoſitions cordiales & carminatives.

MACHE; Blanchette; Poule graſſe; Clairette; Doucette; Accroupie; Salade de chanoine. *Valeriana campeſtris, inodora, major*, C. B. Pin. *Locuſta herba prior*, J. B. *Valerianella arvenſis præcox humilis, ſemine compreſſo*, Moris. Plant. umbell. Tournef. Inſt. rei herb. *Lactuca agnina prima*, Tabern. *Phu minimum alterum*, Lobel. Icon. *Locuſta herba foliis ferè oleæ*, Gesn. *Valeriana caule dichotomo, foliis lanceolatis integris, fructu ſimplici*, Linn.

Sa racine eſt blanche, menue, fibreuſe, biſannuelle, d'une ſaveur douçâtre & preſqu'inſipide. Il s'en éleve d'un demi-pied environ, une tige foible, ronde, qui s'incline ſouvent vers la terre, creuſe, cannelée, noueuſe, branchue. Ses feuilles





a. 1.

Doucette

Mâche

Valerianella.

a. 1.

ſont oblongues, aſſez épaiſſes, oppoſées deux à deux, tendres, molles, d'un verd-pâle, d'une ſaveur douçâtre. Des ſommités des rameaux, ſortent des fleurs, petites, ramaſſées en bouquets, de couleur blanche, tirant ſur le purpurin, inodores; elles forment chacune un tuyau évaſé & partagé en cinq ſegments. A ces fleurs, ſuccedent des fruits arrondis, un peu applatis, ridés, blanchâtres.

On trouve preſque par-tout cette plante, qui fleurit en Avril; elle ſe plaît ſpécialement dans les terres graſſes. Ses jeunes feuilles ſe mangent en ſalade.

Elle eſt déterſive & rafraîchiſſante; ſes vertus approchent de celles de la laitue.

Elle eſt recommandée par SIMON PAULLI, pour tempérer l'ardeur de la fievre, & calmer les douleurs de la néphrétique. On l'emploie avec ſuccès contre le rhumatiſme, la goute, le ſcorbut, l'affection hypochondriaque. Enfin elle eſt très propre pour corriger l'âcreté du ſang, & adoucir ſa trop grande ſalure.

Les agneaux en ſont avides, dit RAY, *Hiſt. pl.* & l'on a remarqué que ceux qui en mangent, en deviennent plus gras & plus ſucculents, & c'eſt, ſans doute, ce qui l'a fait appeller par les Anglois, *lambs-lettuce*, (laitue d'agneau).

MACHEFER. *Voyez* FER.

MACHOIRES de brochet. *Voyez* BROCHET.

MACIS. *Voyez* MUSCADE.

MACLOU. *Voyez* ACONIT SALUTAIRE.

MACRE, *ou* MACLE. *V* TRIBULE aquatique.

MADREPORE. *Madrepora vulgaris*, TOURNEF. Inſt. rei herb. *Corallium album oculatum*, off. J. B. *Corallo bianco fiſtuloſo*, IMPER. *Madrepora ſimplex ramoſa*, *ramis teretibus lævibus*, *tubuloſis*, *lamellis*

integris, LINN. *Voyez* la figure du CORAIL, celle du MADREPORE y est représentée.

Le madrépore se trouve souvent dans les boutiques, sous le nom de *corail blanc;* on ne l'a fait que nommer sous cet article.

Comme le corail, il naît dans la mer, & n'en differe qu'en ce que ses branches sont percées de plusieurs trous, disposés assez souvent en étoile. Bien que sa couleur soit ordinairement blanche, on en trouve cependant encore de gris, de rouges, & de marquetés de blanc.

Quoiqu'il prenne sa naissance & son accroissement dans la mer, on en découvre cependant quelquefois sur la terre, dans des lieux élevés, & éloignés des eaux. M. ANTOINE DE JUSSIEU, en 1709, en montra un à l'académie des sciences, qu'il avoit trouvé sur la montagne de Chaumont, en Normandie, entre Magny & Gisors, où il avoit crû. Il étoit léger, blanc, & tout-à-fait semblable au madrépore vulgaire. *Voyez* CORAIL.

Ainsi que le corail, le madrépore possede une vertu alkaline & astringente. Sa dose est depuis demi-scrupule jusqu'à deux, contre les diarrhées & les hémorrhagies.

MADRIETTES. *Voyez* ACONIT BLEU.

MAGISTERE de benjoin. *Voyez* BENJOIN.

MAGISTERE de bismuth. *Voyez* BISMUTH.

MAGISTERE de karabé. *Voyez* SUCCIN.

MAGISTERE de pied d'élan. *Voyez* ÉLAN.

MAGISTERE de soufre. *Voyez* SOUFRE.

MAGNES ARSENICALIS. *Voyez* ARSENIC.

MAGNESE *ou* Magnésie. *Voyez* MANGANÈSE.

MAGNÉSIE blanche, *ou* Poudre de Santinelli; Poudre de l'Italien. *Magnesia.*

Substance terreuse blanche, qu'on précipite des


a. 1.
a. 2.
Bled de Turquie
Mays.
a. 1.
a. 3.
a. 2.
Le charpentier Sculp.

eaux meres du nitre, & du ſel commun, par le moyen d'un alkali fixe, & qu'on a ſoin de bien édulcorer enſuite, pour lui enlever ce qu'elle a de ſalin.

Ce n'eſt autre choſe qu'une terre calcaire très diviſée, dont on fait uſage en médecine comme abſorbant. *Voy.* l'art. NITRE, où il en eſt parlé plus au long.

MAGNÉSIE de Saturne; un des noms que les chymiſtes ont donné à l'antimoine.

MAGNÉSIE opaline. *Magneſia opalina.*

Il y a des artiſtes, dit M. GEOFFROY, qui ajoûtent au nitre, le ſel marin décrépité, comme ils l'appellent, pour faire le foie d'antimoine; de cette maniere, ils obtiennent la magnéſie opaline ou rougeâtre d'antimoine, qu'ils ont ainſi nommée, à cauſe de ſa couleur, dont la vertu émétique eſt bien plus foible que celle du foie d'antimoine.

La magnéſie opaline, donnée aux chevaux & aux autres bêtes à quatre pieds, n'excite pas le vomiſſement; mais la ſueur & la tranſpiration. On leur en donne juſqu'à deux onces tous les jours pendant pluſieurs ſemaines, pour les engraiſſer & les guérir de la gale.

MAIENNE. *Voyez* MÉLONGENE.

MAIS; Bled de Turquie. *Mays*, TOURNEF. Inſt. rei herb. *Frumentum indicum* Mays *dictum*, C. B. Pin. *Triticum indicum*, J. B. *Frumentum turcicum*, DODON. Pempt. *Milium indicum maximum* Mays *dictum*, ſeu *Frumentum indicum*, PARK.

De ſes racines, qui ſont nombreuſes, dures, fibreuſes, blanches, s'éleve de cinq à ſix pieds une tige groſſe, roide, ſolide, noueuſe, remplie d'une moëlle blanche, fongueuſe, & d'une ſaveur douce & ſucrée, quand elle eſt verte. Ses feuilles ſont longues d'un pied & demi, larges de trois ou quatre

pouces, veinées, un peu rudes à leurs bords. Au ſommet de la tige, naiſſent des pannicules grêles, épars, tantôt en grand nombre, quelquefois partagés en quinze, vingt, ou même trente épis penchés, chargés de fleurs ſtériles : elles reſſemblent à celles du ſeigle, ſans pétales, compoſées de quelques étamines à ſommets; elles ſont tantôt blanches, tantôt jaunes, quelquefois purpurines.

A l'égard des fruits, ils naiſſent ſéparés des fleurs & en forme d'épis, ils ſortent des nœuds de la tige; chaque tige en porte trois ou quatre, placés alternativement, longs, gros, cylindriques; les grains de ces épis ſont de la groſſeur d'un pois, nus, ſans enveloppe, arrondis à leur ſuperficie, anguleux, par la partie où ils ſont attachés à l'épi. Dans les Indes, on compte ſur un même épi, juſqu'à ſept cents grains, très ſerrés les uns contre les autres, rangés ſur pluſieurs lignes; de différentes couleurs, tantôt blancs, quelquefois jaunes, tantôt purpurins, quelquefois bruns, remplis d'une moëlle farineuſe, blanche, d'une ſaveur douce & agréable.

Cette plante eſt originaire d'Amérique, d'où elle s'eſt répandue en Aſie, en Afrique, & en Europe. On la cultive en pluſieurs endroits.

Le maïs, réduit en farine, ſert à faire du pain, plus groſſier à la vérité que celui de froment; il eſt ſec, dur, difficile à digérer, venteux, reſſerre le ventre, & ne convient qu'à ceux qui vaquent à des travaux rudes. On en prépare différents mets, & des liqueurs fermentées, ſpiritueuſes & qui enivrent.

Il eſt peu d'uſage en médecine. On dit cependant que le maïs eſt diurétique, & qu'il évacue les ſables des reins & de la veſſie. Sa farine eſt émolliente & maturative; elle ſert à compoſer des ca-

Mandragore.
Mandragora.











dessiné par Mr. de Garceault et Gravé par Martinet

caplaſmes ; par ſa viſcoſité, elle bouche les pores ; ce qui empêche la tranſpiration de la peau, & favoriſe la formation du pus dans les tumeurs. RAY dit que le ſuc de ſes feuilles vertes eſt rafraîchiſſant, & qu'il eſt utile pour les éréſipeles : on y trempe des étoffes, que l'on applique ſur la partie malade.

MALABATHRUM. *Voyez* FEUILLE INDIENNE.

MAMBU. *Voyez* BAMBU.

MANATE, MANATÉE, *ou* MANATI ; } *Voyez* LAMANTIN.

MANDRAGORE. Il y en a de deux eſpeces. 1°. La blanche ou mâle ; 2°. la noire, ou femelle.

I°. MANDRAGORE mâle. *Mandragora mas, ſeu candida*, off. *Mandragora fructu rotundo*, C. B. Pin. *Mandragoras mas*, J. B. *Mandragoras mas vulgatior*, PARK. *Mandragoras albus, ſeu maſculus*, CORD.

Sa racine eſt épaiſſe, longue, quelquefois ſimple & unique, ſouvent partagée en deux (ce qui a fait dire au peuple, qu'elle reſſembloit aux cuiſſes d'un homme), quelquefois partagée en trois ou quatre, blanchâtre en-dehors, pâle intérieurement. Cette plante n'a point de tige ; mais du ſommet de la racine ſortent des feuilles longues d'environ une coudée, larges de ſept à huit pouces, pointues des deux côtés, d'un verd-foncé, fétide. Il paroît entre ces feuilles un grand nombre de pédicules longs, qui ſoutiennent chacun une fleur d'une ſeule piece, en cloche, diviſée en cinq ſegments, un peu velue, blanchâtre, fétide ; du fond d'un calyce verd, velu, & partagé en cinq lanieres, ſort un piſtil qui devient un fruit de la figure & de la groſſeur d'une petite pomme, jaunâtre dans ſa maturité, charnu, mol, d'une odeur forte & puante ; dans la pulpe ſont

renfermées des ſemences blanches, arrondies, applaties, & preſque de la figure d'un rein.

II°. Mandragore femelle. *Mandragora femina ſeu nigra*, off. *Mandragora flore ſubcœruleo, purpuraſcente*, C. B. Pin. *Mandragora femina*, J. B. *Mandragoras femineus*, Park.

Par ſes feuilles, cette eſpece reſſemble à la précédente; elle en differe en ce qu'elles ſont plus étroites, plus petites, & plus noires: que ſes fleurs ſont purpurines; ſes fruits plus pâles, plus petits, & en forme de poire; ſes ſemences plus petites & plus noires; ſa racine plus noirâtre en-dehors.

Ces deux eſpeces viennent naturellement dans les pays chauds; dans l'iſle de Crete, en Eſpagne & en Italie; on la trouve dans les bois couverts, & ſur le bord des rivieres.

La racine de mandragore eſt narcotique & ſtupéfiante; ce qu'indique aſſez ſon odeur nauſéabonde. Dioscoride, Aetius, Paul d'Égine, Galien, lui avoient reconnu cette vertu: quand ils vouloient faire l'amputation de quelque membre, ils donnoient à boire au malade un verre de vin, dans lequel on avoit mis infuſer de la racine de mandragore, pour cauſer un engourdiſſement à la partie, & rendre par-là l'opération moins douloureuſe; mais cette méthode eſt dangereuſe, & on ne la ſuit plus aujourd'hui. On a banni abſolument la racine de mandragore de l'uſage intérieur; d'ailleurs elle purge par haut & par bas avec tant de violence, que ſon effet eſt ſouvent accompagné de convulſions & de proſtration des forces.

Extérieurement, l'écorce de la racine eſt émolliente & réſolutive.

Quant aux feuilles, elles ſont également réſolutives, atténuantes, adouciſſantes, calmantes. Pluſieurs médecins les diſent bonnes, bouillies dans du lait

lait, & appliquées en forme de cataplaſme ſur les tumeurs dures & ſquirrheuſes.

MANGANESE; MAGNESE *ou* MAGNÉSIE. C'eſt une ſubſtance dure, peſante, noire, avec quelques veines brillantes; au ſortir de ſa mine, elle reſſemble à de l'antimoine : on l'a appellée *Magneſia vitrariorum*, *Magalea*, *Sapo vitri*, en françois, Manganeſe, ou Magneſe. On en diſtingue de deux eſpeces; une griſe & une noire : la griſe eſt très rare & de nul uſage; la noire ſe trouve dans les mines de fer, & il ſuffit de la laver pour toute préparation. On en trouve en Allemagne, en Italie, & en Angleterre. Cette ſubſtance eſt ferrugineuſe; il faut la choiſir brune, peſante, ſans veines brillantes. Les verriers s'en ſervent pour blanchir leurs verres; quand leur verre eſt fondu, ils y en jettent un peu dedans; auſſi-tôt la matiere blanchit : c'eſt ce que l'on appelle faire du *cryſtal*. La magneſe, en médecine, eſt de peu d'uſage : on ne l'emploie point à l'intérieur; à l'extérieur, on peut l'employer pour deſſécher de vieux ulceres, & on peut la faire entrer dans les emplâtres dépilatoires.

MANGLE. *Mangles aquatica*, *foliis ſubrotundis & punctatis*, PLUMM. *Mangle pyri foliis cum ſiliquis longis*, *ficui indicæ affinis*, SLOANE, Jamaïc. *Rhizophora foliis acutis*, *fructibus ſubulato-clavatis*, LINN.

Il y a, dit M. CHEVALIER, trois ou quatre eſpeces de Mangle (1). Je ne connois les vertus que

(1) Voyez le Dictionnaire de Lémery, article MANGLE, pag. 542. il en fait de trois eſpeces; de blanc, de verd, & d'une autre eſpece, dont il ne dit point la couleur. Il ſe trompe ſur preſque tous les articles; ce qui approche le plus du vrai, c'eſt la remarque tirée de la relation de M. FROGER.

de celui qu'on appelle mangle rouge. Il vient comme les autres ſur le bord de la mer. Il croît d'une façon ſinguliere. Le premier jet qui ſort de terre en produit d'autres à ſes côtés, qui, au lieu de s'élever en l'air, ſe recourbent vers la terre, & y prennent racine, enſorte que dans cet état il repréſente un trépied. A meſure que la premiere tige, qui eſt la principale, & qui devient arbre, s'éleve, elle produit d'autres rejettons, qui ſe recourbent comme les premiers, & prennent auſſi racines; ainſi cet arbre tient par une douzaine, ou plus, de ces pieds, qui deviennent forts & gros, auquel les huitres s'attachent (1). Lorſque le tronc eſt parvenu à la hauteur de trois ou quatre pieds, il ſe diviſe en pluſieurs branches à la hauteur de huit ou dix pieds. Je ne l'ai point vu en fleurs, ſes fruits ſont des gouſſes, mais qui n'égalent pas la groſſeur d'un tuyau de plume; ſes feuilles ſont aſſez ſemblables à celles du laurier.

Le pere LABAT ſe trompe ſur l'article du mangle rouge, comme ſur bien d'autres: mon intention n'eſt pas de le redreſſer. Ce qu'il eſt important pour la médecine de ſavoir, c'eſt que ſon écorce, qui eſt rougeâtre, ſéchée, réduite en poudre, & priſe en ſubſtance, eſt un fébrifuge auſſi aſſuré que le quinquina, ſur-tout quand elle eſt jointe avec la poudre du *convolvulus cartharticus*. Je ne l'ai point éprouvé en décoction: mais je prenois un gros de poudre de mangle avec un ſcrupule ou un demi-gros (ſelon que je voulois purger plus ou moins), de poudre

---

(1) Les huitres de S. Domingue, ſur-tout dans les quartiers que j'ai habités, ſont fort petites, & beaucoup moins bonnes que celles de France. Pluſieurs écailles ſe tiennent enſemble, & forment comme des eſpeces de petits rochers autour du bois.

des tiges de *convolvulus* séchées; j'en formois un opiate, avec lequel je guérissois en deux ou trois prises toutes les fievres tierces des Négres; ce que j'ai pratiqué pendant plus de six ou sept ans: ensorte que pendant ce temps on n'a pas employé un grain de quinquina dans l'habitation des mineurs Mithon, où il y a trois cents Négres.

Cette plante, dit RAY, est fort commune dans les Indes occidentales. Sa racine est molle & humide : on la coupe par tranches; & après l'avoir fait rôtir, on l'applique sur la piquure d'un serpent venimeux, appellé *niqui*, pour appaiser les douleurs qu'elle cause, & préserver la partie blessée des suites fâcheuses qu'elle pourroit avoir.

MANGOSTANS, GARC. Phil. transf. n°. 431, t. j. *Mangostana*, RUMPH. Amboin. *Garcinia*, LINN.

Fruit des Indes très exquis, gros comme une petite orange: son écorce est grise, ou quelquefois d'un verd-obscur, ressemblante à celle de la grenade, un peu amere; il porte en-haut une espece de couronne à plusieurs pointes mousses, qui répondent à autant de rayons, enfermant des noisettes ou noyaux, entourés d'une chair très blanche; sa base vers la queue, est soutenue de trois ou quatre petites écailles minces, comme séparées les unes des autres; sa chair ressemble à celle de l'orange, d'un goût doux & fort agréable.

Ce fruit croît à un arbre semblable au citronnier; ses feuilles sont beaucoup plus longues & opposées; ses fleurs sont jaunes & en rose. *Voy. les Mém. de l'Academ.*, dit M. LÉMERY, qui ajoûte que ce fruit est cordial & stomachal, que son écorce est astringente.

On lit la même chose dans la *Mat. Méd.* de M. VOGEL; & de plus, qu'elle possede toutes les

vertus de l'écorce de grenade; que c'eſt un remede vanté contre la diarrhée & la dyſenterie; & que c'eſt dans cette vue qu'à Batavia on en prépare une teinture & une infuſion.

MANIGUETTE. *Voyez* GRAINE de paradis.

MANILLE bâtarde. « Elle porte une gouſſe » comme la manille franche, & croît le long des » arbres, comme une liane verte & ronde. C'eſt » le fondement de l'eau pour les cancers, ulceres » & chancres. Elle fait plus d'effet que le vitriol » & la pierre infernale, mangeant les mauvaiſes » chairs, nourriſſant & faiſant revenir les bon» nes ».

M. DUHAMEL, dans ſes remarques ſur le manuſcrit de MINGUET, dit que cette manille bâtarde eſt l'*arum repens*, extraordinairement cauſtique. J'ai entendu dire à MINGUET, ajoûte t-il, qu'il en faiſoit un onguent pour les ulceres, & qu'il avoit la force de faire ſauter le cul de la chaudiere de fer où on le fait. M. CHEVALIER, *Plant. de S. Domingue.*

MANNE. *Manna*, ſeu *Ros calabrinus.*

Les anciens croyoient que cette ſubſtance tomboit du ciel, de même que celle dont les Iſraëlites ſe nourrirent dans le déſert pendant quarante ans. On ſçait aujourd'hui que c'eſt le ſuc de deux eſpeces de frêne, & peut-être même d'autres arbres qui naiſſent dans les contrées méridionales.

La *premiere* eſpece de frêne, ſe nomme, par les botaniſtes, *Fraxinus humilior*, *ſive altera* Theophraſti, *minore & tenuiore folio*, C. B. Pin. *Fraxinus floribus completis*, LINN.

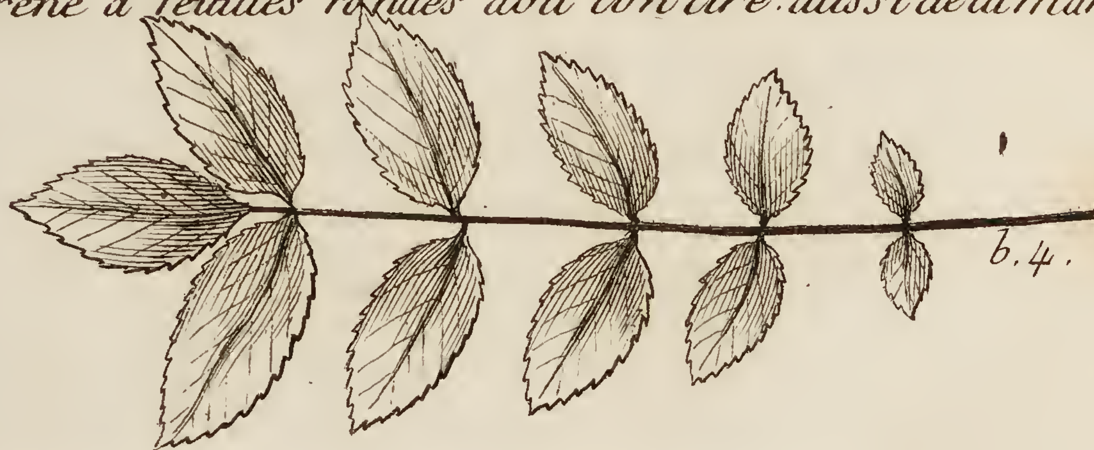
Ce frêne differe du frêne ordinaire, en ce qu'il ne s'éleve jamais ſi haut; ſes feuilles ſont aîlées, & diviſées en pluſieurs ſegments fort menus, ſerrés & pointus, mais dentelées comme les feuilles du

Fraxinus Humilior.
Frêne d'où l'on tire la Manne de Calabre.





Fraxinus rotundiore folio.
Frêne à feuilles rondes d'où l'on tire aussi de la Manne.



frêne vulgaire. Ses branches ſont inégales, remplies d'un grand nombre de petits tubercules, d'où ſortent les pédicules des feuilles. Il fleurit au printemps.

La *ſeconde* eſpece, nommée *Fraxinus rotundiore folio*, C. B. *Ornus*, Lugd. 83.

Dans celui-ci, qui donne auſſi ſa fleur au printems, les feuilles ſont conjuguées, & reſſemblent aux feuilles des piſtachiers; elles ſont arrondies, plus petites que celles du frêne ordinaire, dentelées autour. Leur moitié intérieure juſqu'au bas de la côte, eſt ſouvent plus courte que leur moitié extérieure : ce qui arrive ordinairement au térébinthe & au piſtachier.

La manne eſt donc un ſuc végétal épaiſſi, d'un jaune-pâle, d'une ſaveur douce & âcre, d'une odeur de miel, mais nauſéabonde. La meilleure eſt celle de Calabre, & la ſeule qu'on preſcrit en médecine, par préférence à celle qui vient de Syrie, des Indes orientales, de Provence & du Dauphiné, de l'évêché de Trente; & de quelques autres endroits. Celle de Calabre, à laquelle celle de Sicile & de Naples reſſemble, & par ſa nature, & par ſes vertus, découle, pendant l'été, d'un temps ſec & chaud, des feuilles, des branches & du tronc des arbres ci-deſſus nommés; ou plutôt elle découle de petites véſicules remplies de ſuc, qui ſe rompent, & elle eſt coagulée ſous la forme de petits grains, par l'air & la chaleur du ſoleil. Les habitants la recueillent enſuite, & la mettent en maſſe après l'avoir fait ſécher davantage. Mais afin d'en retirer une plus grande quantité, ils font avec le couteau des inciſions le long de l'arbre, lorſque le temps y eſt propre, & ramaſſent ce ſuc, qui découle beaucoup plus abondamment, après qu'il eſt aſſez condenſé. Cette manne eſt cependant moins

bonne & plus chargée d'impuretés que l'autre ; elle est aussi plus jaune.

Il y a donc de trois sortes de manne. 1°. La manne *blanche*, qui est le suc qui transsude à travers quelques crevasses qui se font à l'écorce de l'arbre. 2°. La manne *en larmes*, qui sort par les pores de la même écorce. 3°. Et la manne *grasse* qui se tire en faisant une incision à l'écorce même.

Les deux premieres especes sont souvent falsifiées : la manne grasse est toujours mêlée à quelque peu de terre ; aussi est-il plus difficile de la contrefaire. Bien des gens la préferent aux autres.

La manne choisie se dissout entiérement dans l'eau simple. C'est un remede détersif & laxatif très doux ; on la donne aux enfants & aux adultes, depuis une demi-once jusqu'à une & deux onces. On peut la prendre seule, cependant on la fait le plus souvent dissoudre dans de l'eau, ou dans une décoction de chicorée ; on y joint souvent la rhubarbe, ou quelqu'autre purgatif plus fort, tels que sont les sels neutres ; parcequ'elle a trop peu d'action lorsqu'elle est seule. Elle ne passe pas pour un trop bon remede dans les affections venteuses, causées par un amas de matieres visqueuses dans les premieres voies ; mais c'est au contraire un remede très efficace dans les affections spasmodiques & convulsives, à cause de la propriété qu'elle a d'adoucir.

La manne, dit M. Vogel, est une substance grumeleuse, visqueuse, d'un blanc jaunâtre, d'une saveur douce, un peu âcre & nauséabonde, sortie d'elle-même, ou par incision, du frêne : on fait cette incision au mois d'Août ; le suc qui en découle est liquide, les rayons du soleil lui font prendre une consistance solide : la maniere de la recueillir, se trouve décrite par Boccone, *osservaz* ; par Targioni, *in viagi*, *t.* v., & par More, *Transf. Phil.* n°. 495, p. 470.

Bellis Major. Grande Marguerite.



a.1.





a.5.

a.2.

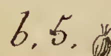




b.1.



b.5.



b.2





b.4.

Petite Marguerite. Minor.



Sa couleur & la forme ſous laquelle elle paroît, établiſſent différentes eſpeces de manne, qui ſe diſtinguent encore par le plus ou le moins de pureté. La plus blanche eſt la meilleure ; après celle-ci vient celle qui eſt jaunâtre ; puis celle qui eſt grenue, mais en petits grains ; enſuite celle dont les grains ſont plus gros ; & enfin celle qui eſt cannelée : la moindre de toutes eſt celle qui eſt en groſſes maſſes & d'un brun-jaune.

La manne purge doucement & ſans tranchées, mais elle cauſe des vents. On peut la preſcrire pour les enfants de deux ans, au poids de deux ou trois gros dans de l'eau commune, ou une décoction d'orge, ou de l'eau de poulet ; pour les adultes, & ceux qui ſont plus avancés en âge, on l'ordonne à deux ou trois onces. La manne convient ſpécialement dans les affections de la poitrine ; elle eſt préférable, dans ce cas, à tous les autres évacuants ; c'eſt le purgatif que l'on ordonne aux hypochondres, aux mélancholiques, & dans les petites-véroles confluentes.

Mais il eſt bon de remarquer que le laryx du Briançonnois diſtille aux mois de Mai & de Juin des grains de manne, & qu'elle eſt ramaſſée & miſe en uſage par les Briançonnois, quoiqu'elle ſoit le double plus foible que celle de Calabre. *Voyez* MÉLESE.

Quant à la manne d'*Orient*, ou d'ALHAGI, *Voyez* ce mot.

I°. MARGUERITE (grande) ; grande Paquerette ; Œil de bœuf. *Leucanthemum vulgare*, TOURNEF. Inſt. rei herb. *Bellis ſylveſtris*, *caule folioſo*, *major*, C. B. Pin. *Oculus bovis*, BRUNSF. *Conſolida media vulnerariorum*, Adv. LOBEL. *Buphthalmum majus*, LONIC. *Bellium majus*, TABERN. icon.

Chryſanthemum foliis amplexicaulibus, ſupernè laciniatis, infernè dentato-ſerratis, LINN.

De ſa racine, qui eſt rampante, fibreuſe, âcre, s'élevent de trois pieds des tiges droites, velues, anguleuſes, rameuſes. Ses feuilles ſont alternes, épaiſſes & crénelées. Ses fleurs ſont grandes, radiées, inodores : leur diſque eſt compoſé de pluſieurs fleurons de couleur d'or, diviſés en cinq parties, & d'un ſtyle au milieu; la corolle de demi-fleurons blancs, eſt appuyée ſur des embryons; le calyce eſt écailleux & noirâtre; ces embryons deviennent de petites ſemences cannelées, oblongues, ſans aigrettes.

Elle croît dans les champs : ſes feuilles rougiſſent un peu le papier bleu.

II°. MARGUERITE (petite); Paquerette. *Bellis ſylveſtris minor*, C. B. Pin. TOURNEF. inſt. rei herb. *Bellis minor ſylveſtris ſpontanea*, J. B. *Solidago, conſolidæ ſpecies*, BRUNSF. *Symphytum minimum*, quorumdam. *Primula veris*, CÆSALP. *Conſolida minor*, herbariorum. *Bellis ſcapo nudo unifloro*, LINN.

Ses racines ſont menues, nombreuſes. Elle n'a point de tiges. Ses feuilles, couchées à terre, ſont velues, épaiſſes, arrondies, légérement dentelées. Du milieu d'entr'elles ſortent des pédicules grêles, cylindriques, velus, qui ſoutiennent chacun une fleur radiée, dont le diſque eſt compoſé de pluſieurs fleurons jaunes; & la corolle de demi-fleurons blancs, portés ſur des embryons, & renfermés dans un calyce ſimple, & partagé en pluſieurs parties. Ces embryons deviennent de petites ſemences nues, entaſſées ſur une couche pyramidale.

Elle croît dans les prés & dans les jardins. On la trouve aux environs de Paris.

Les feuilles de cette plante, qui ſont âcres &

Marjolaine. Majorana.



















Le charpentier Sculp.

remplies d'un ſuc viſqueux, changent en rouge le papier bleu.

Les marguerites ſont vulnéraires, émollientes, réſolutives, déterſives, & diurétiques.

Les feuilles & les fleurs de la *premiere* eſpece, ſont vulnéraires, provoquent l'écoulement de l'urine, & ſont d'un grand ſecours, dit WALDSCHM. *Opp.p.* 155, dans la toux, dans l'empyeme & la phthiſie; on emploie ſon ſuc ou la décoction, laquelle eſt âcre, & a preſque la ſaveur du poivre. VOGEL.

Les feuilles & les fleurs de la *ſeconde* eſpece, appaiſent l'ardeur du ſang & de la bile, & réſolvent le ſang coagulé. BAGLIVI a recommandé le ſuc de la paquerétte rouge, ſpécialement contre le catarrhe ſuffocant. VOGEL.

I°. MARJOLAINE vulgaire. *Majorana vulgaris*, C. B. Pin. *Majorana majori folio ex ſemine nata*, J. B. *Majorana*, ſive *Marum*, DODON. Pempt. *Amaracus*, MATTH. *Sampſucus*, ſive *Amaracus*, Latinis *Majorana*, CORD. *Majorana vulgaris æſtiva*, PARK. *Origanum foliis ovatis obtuſis, ſpicis confertis, compactis, pubeſcentibus*, LINN.

De ſes racines, qui ſont menues, s'élevent de huit à neuf pouces environ des tiges grêles, ligneuſes, quarrées, un peu velues, rameuſes. Ses feuilles, qui ſortent oppoſées, reſſemblent à celles de l'origan vulgaire; mais elles ſont plus petites, couvertes d'un duvet blanc, d'une odeur pénétrante, d'une ſaveur un peu âcre, légérement amere, aromatique & agréable. Au ſommet de la tige, & de l'aiſſelle des feuilles, il ſort des épis écailleux, plus arrondis que dans l'origan, plus ſerrés & plus courts; il en ſort de très petites fleurs blanchâtres, d'une ſeule piece en gueule, dont la levre ſupérieure eſt redreſſée, arrondie, échancrée; & l'in-

férieure divisée en trois sections. Du calyce, s'éleve un pistil attaché à la partie postérieure de la fleur, en maniere de clou, & comme accompagné de quatre embryons, qui deviennent autant de petites semences arrondies, rousses, renfermées dans une capsule qui étoit le calyce de la fleur.

II°. MARJOLAINE à petites feuilles. *Majorana tenuifolia*, C. B. Pin. TOURNEF. Inst. rei herb. *Majorana tenuior & lignosior*, J. B.

Elle differe seulement de la précédente par ses feuilles, qui sont plus petites & plus odorantes. Elle se cultive dans les jardins.

La marjolaine est très connue; ses feuilles, qui s'emploient principalement en médecine, sont d'une saveur âcre un peu amere, aromatique, d'une odeur pénétrante très gracieuse, & se trouvent remplis, dit M. CARTHEUSER, de principes volatils-huileux-spiritueux-camphrés, & de fixes résineux gommeux. L'huile éthérée, qui s'en sépare par la distillation humide, pese environ deux gros par chaque livre de feuilles, & se trouve ordinairement jaunâtre. Lorsqu'on la conserve long-temps dans une bouteille de verre bien bouchée, on voit se former dessus des fleurs blanchâtres : la couleur & la consistance se changent même quelquefois tellement, qu'elle paroît avoir dégénéré en une concrétion saline, comme DANIEL KRUGER l'a quelquefois observé. Il trouva chez un apothicaire une bouteille de verre, dont le col étoit fort étroit, bien bouchée avec de la vessie & de la cire, & remplie de six onces d'huile distillée de marjolaine, qui avoit été gardée à la cave pendant vingt-sept ans, & qui paroissoit toute changée en sel. Il l'envoya à Nuremberg, pour que SCHROECKIUS examinât mieux la nature de cette huile transformée.

Ce concrèt, comme on s'en assura par l'analyse, avoit

avoit la ſaveur & l'odeur de l'huile de marjolaine fraîche. Lorſqu'on en mettoit ſur un fer chaud, il reprenoit la forme & la fluidité de l'huile; éloigné du feu & refroidi, il rentroit ſous la forme ſaline; expoſé de nouveau au feu, il couloit & s'exhaloit enfin, en laiſſant une petite portion d'huile plus groſſiere, ou plûtôt une petite maſſe réſineuſe, & rempliſſoit la chambre d'une odeur d'huile de marjolaine fort vieille & rance. On verſa ſur une autre portion de l'eſprit de vin, elle ſe diſſolvoit promptement, & la ſolution blanchiſſoit ſi-tôt qu'on verſoit de l'eau froide deſſus. Lorſqu'on en eut tiré l'eſprit au bain de ſable, le réſidu reſta clair; & après l'avoir débarraſſé par une plus grande évaporation de ſes parties aqueuſes, il ſe réunit en une maſſe blanchâtre, en fleurs brillantes comme l'argent, & d'un goût qui excitoit des nauſées. Ces fleurs, diſſoutes à différentes repriſes dans l'eau, dans l'huile de tartre par défaillance, dans de l'huile de vitriol, ne dépoſerent jamais rien au fond; mais placées ſur un fer chaud, elles redevenoient huile d'une odeur foible de marjolaine, qui s'évaporoit peu-à-peu, en laiſſant ſimplement un peu d'une pouſſiere blanchâtre.

Cette plante très odorante, & remplie de beaucoup d'huile, eſt le principal & le plus excellent parfum des Allemands. Elle eſt bonne contre la paralyſie des membres; elle appaiſe la douleur & la peſanteur de tête, cauſées par une trop grande abondance de ſéroſité. La marjolaine pulvériſée, ſon eau, & ſon huile mêlée avec du ſucre, ſi on en fait inſpirer, font ſortir, par l'éternuement, beaucoup de pituite. La même poudre, ſuivant Fonseca, dont on fait ſouvent uſage à la doſe d'un ſcrupule, eſt utile dans l'épilepſie. Ses feuilles, & ſes fleurs nouvellement cueillies, appliquées pen-

dant quelque temps, & souvent sur les tumeurs douloureuses & squirrheuses des mammelles, les résout; COHAUSEN, *Comm. Norimb.* 1742, *p.* 151. Leur usage est encore bon dans les affections soporeuses, le tintement d'oreille, la cardialgie, la colique venteuse; on les prescrit en infusion dans le vin, rarement dans de l'eau; la dose est de quelques pincées. Extérieurement on les fait entrer dans les cucuphes, les poudres céphaliques & sternutatoires, les sachets nervins, les clysteres carminatifs & antihystériques; les bains antiparalytiques & utérins, les gargarismes, &c.

III°. MARJOLAINE sauvage, *ou* bâtarde. *Voyez* ORIGAN commun.

IV°. MARJOLAINE frisée. *Voyez* HERBE à taies, n°. 90.

MARMOTTE. *Mus alpinus*, PLIN. *Marmota* Italis, RAY. *Mus caudâ elongatâ, nudo, corpore rufo; Marmota*, LINN. *Glis, pilis è fusco & flavicante mixtis vestitus*, sive *Marmota alpina*, BRISSON.

La marmotte, dit M. DE BUFFON, tient un peu de l'ours & un peu du rat pour la forme du corps. Elle a le nez, les levres, & la forme de la tête comme le lievre, le poil & les ongles du blaireau, les dents du castor, la moustache du chat, les yeux du loir, les pieds de l'ours, la queue courte, & les oreilles tronquées.

A ces caracteres, M. DAUBENTON ajoûte, que ses oreilles sont bien différentes de celles du lievre & du lapin; elles ont encore moins de longueur que celles des rats, à-peine passent-elles au-dessus du poil, qui a peu de longueur sur la tête, excepté à l'endroit des joues, où il est beaucoup plus long. Ses jambes sont courtes, & le paroissent encore davantage, parcequ'elles ne sont jamais bien étendues. Les pieds de devant sont un peu tournés en-dedans,


Mus alpinus, Marmotte.

& n'ont que quatre doigts ; il y en a cinq dans les pieds de derriere, qui sont au contraire un peu tournés en-dehors.

La couleur du poil, sur le dos, ajoûte M. de Buffon, est d'un roux-brun, plus ou moins foncé ; ce poil est assez rude ; mais celui du ventre est roussâtre, doux & touffu. Elle a la voix & le murmure d'un petit chien, lorsqu'elle joue & qu'on la caresse ; mais lorsqu'on l'irrite, ou qu'on l'effraie, elle fait entendre un sifflet si perçant & si aigu, qu'il blesse le tympan.

Cet animal, qui se plaît dans la région de la neige & des glaces, & qu'on ne trouve que sur les plus hautes montagnes, est cependant plus sujet qu'un autre à s'engourdir par le froid. C'est ordinairement à la fin de Septembre, ou au commencement d'Octobre, qu'il se recele dans sa retraite, pour n'en sortir qu'au commencement d'Avril. Cette retraite est faite avec précaution, & meublée avec art ; c'est une espece de galerie faite en forme d'Y grec, dont les deux branches ont chacune une ouverture, & aboutissent toutes deux à un cul-de-sac, qui est le lieu du séjour ; il est tapissé fort épais de mousse & de foin, dont la provision se fait en été. On assure même que cela se fait à travaux communs, que les unes coupent les herbes les plus fines, que d'autres les ramassent, & que tour-à-tour elles servent de voiture pour les transporter au gîte ; l'une, dit-on, se couche sur le dos, se laisse charger de foin, étend ses pattes en haut pour servir de ridelles, & ensuite se laisse traîner par les autres, qui la tirent par la queue, & prennent garde en même temps que la voiture ne verse. Telle est leur retraite ordinaire, pendant l'orage, pendant la pluie, ou dès qu'il y a quelque danger : elles n'en sortent même que dans les plus beaux jours, & ne s'en éloignent guere ;

l'une fait le guet, assise sur une roche élevée, tandis que les autres s'amusent à jouer sur le gazon, ou s'occupent à le couper pour en faire du foin; & lorsque celle qui fait sentinelle apperçoit un homme, un aigle, un chien, &c, elle avertit les autres par un coup de sifflet, & ne rentre elle-même que la derniere.

La marmotte, prise jeune, s'apprivoise plus qu'aucun animal sauvage, & presqu'autant que nos animaux domestiques; elle apprend aisément à saisir un bâton, à gesticuler, à danser, à obéir en tout à la voix de son maître. Comme le chat, elle a de l'antipathie pour le chien. Comme elle a les cuisses très courtes, & les doigts des pieds faits à-peu-près comme ceux de l'ours, elle se tient souvent assise, & marche comme lui aisément sur ses pieds de derriere; elle porte à sa gueule ce qu'elle saisit avec ceux de devant, & mange debout comme l'écureuil; elle court assez vîte en montant, mais assez lentement en plaine: elle grimpe sur les arbres; elle monte entre deux parois des rochers, entre deux murailles voisines; & c'est des marmottes, dit-on, que les Savoyards ont appris à grimper pour ramoner les cheminées. Elles mangent de tout ce qu'on leur donne, de la viande, du pain, des fruits, des racines, des herbes potageres, des choux, des hannetons, des sauterelles, &c; mais elles sont plus avides de lait & de beurre que de tout autre aliment.

Ces animaux ne produisent qu'une fois l'an; les portées ordinaires ne sont que de trois ou quatre petits; leur accroissement est prompt, & la durée de leur vie n'est que de neuf ou dix ans; aussi l'espece n'en est, ni nombreuse, ni répandue.

Les marmottes paroissent être attachés à la chaîne des Alpes, où elles semblent choisir l'exposition du

midi & du levant par préférence ; elles ne quittent point les hauteurs. On en trouve cependant dans les Apennins, dans les Pyrénées, & dans les plus hautes montagnes d'Allemagne.

Elles ſont très graſſes en Automne ; il y en a qui peſent juſqu'à vingt livres ; elles le ſont encore trois mois après ; mais peu-à-peu leur embonpoint diminue, & elles ſont maigres ſur la fin de l'hyver. Le dos & les reins ſont plus chargés que le reſte d'une graiſſe ferme & ſolide, aſſez ſemblable à la chair des tétines de vache. Auſſi la marmotte ſeroit-elle aſſez bonne à manger, ſi elle n'avoit pas toujours un peu d'odeur, qu'on ne peut maſquer que par des aſſaiſonnement très forts.

Cependant les habitants des Alpes s'en nourriſſent ; ils en ſalent la *chair*, ou la font durcir à la fumée, pour la conſerver, & la mettent cuire avec des choux & des navets ; mais elle paſſe pour être de difficile digeſtion, & ne peut faire la nourriture que des montagnards, & des gens occupés à des travaux durs & pénibles.

En médecine, on ne ſe ſert que de ſa graiſſe, qui, dit M. Vogel, eſt bonne contre les contractions des membres, & pour relâcher & amollir les parties endurcies. On l'emploie auſſi en liniment, ſur la région des reins, contre les douleurs de colique & de la pleuréſie.

MARNE ; Agaric minéral. *Marga*, off. *Agaricus mineralis* ; *Lac lunæ*, Gesner.

Subſtance terreuſe & friable, qui ſe trouve en différents endroits de la Suiſſe, de la Tranſylvanie, &c... dans des trous & des cavernes ſouterraines, entre les fentes des rochers, & ſe forme par le concours d'une liqueur blanchâtre, aqueuſe & terreſtre.

Il y en a de plusieurs especes & de plusieurs couleurs.

Pour peu que la marne soit dissoute, & légérement agitée dans l'eau, elle lui donne une couleur laiteuse. Les acides les plus puissants la dissolvent très promptement, en faisant avec elle une forte effervescence : c'est pourquoi on peut la regarder comme un remede anti-acide.

On lui donne, dit M. Geoffroy, la vertu de rafraîchir, de resserrer, d'arrêter les pertes de sang, les flueurs blanches, & les écoulements de la matrice. Elle augmente le lait, prise à la dose d'une drachme dans du bouillon, ou dissoute dans des émulsions. Quelques-uns la donnent, avec succès, comme somnifere dans le ténesme & la dysenterie. On la réduit en poudre très fine, dont on saupoudre les ulceres pour les sécher.

Un auteur plus moderne, M. Cartheuser, parle ainsi de la marne : Je nie, sans balancer, qu'on puisse la mettre au nombre des spécifiques laiteux, ou des remedes qui fournissent une grande quantité de lait, suivant une tradition superstitieuse. Je sçais, à la vérité, que l'acide qui se trouve dans les premieres voies, corrompt le chyle en le précipitant, & peut empêcher par conséquent, comme cause éloignée, une nouvelle génération du lait. Je sçais d'ailleurs que l'agaric minéral est propre, par ses vertus anti acides, à éloigner l'obstacle dont nous avons parlé. Cependant je ne puis encore déduire la qualité spécifique qu'on veut lui attribuer, de la seule vertu anti-acide qu'ont tous les corps de cette trempe.

MARRONIER franc, *ou* commun. *Voyez* Chataigner.

Marronier d'Inde. *Hippocastanum vulgare*,

TOURNEF. Inſt. rei herb *Caſtanea equina, folio multifido*, J. B. *Æſculum foliis heptandris*, LINN.

Cet arbre devient fort gros; ſon tronc eſt droit, & très élevé. Ses rameaux ſont très nombreux, s'étendent au loin, & forment une belle tête, qui donne beaucoup d'ombre.

Ses feuilles naiſſent oppoſées deux à deux en forme de main ouverte, à 5 ou 6 grandes digitations, portées ſur un pédicule aſſez long : ces digitations ou folioles ſont longues, larges, taillées en ovale allongé, plus étroites vers la queue : d'un beau verd. Les fleurs qui paroiſſent au mois de Mai, ſont diſpoſées en pyramide ; le calyce eſt d'une ſeule piece diviſée en cinq parties : il renferme cinq pétales blancs, diſpoſés en roſe, ondés, arrondis. Au centre eſt placé un embryon arrondi, ſur lequel eſt un long ſtyle qui porte un ſtigmate aigu ; il eſt entouré de ſept étamines de la longueur des pétales, un peu penchées, à ſommets droits. A ces fleurs ſuccedent un fruit rond, charnu, jaunâtre, hériſſé d'épines ; ſous cette enveloppe charnue, ſe trouve une ou pluſieurs loges, où ſont contenues une ou pluſieurs amandes renfermées ſous une membrane ſeche, dont la ſurface intérieure eſt lanugineuſe.

Cet arbre fut apporté du nord de l'Aſie en Angleterre, dit MILLER, vers l'an 1550. Il fut enſuite tranſporté à Vienne. Il parut pour la premiere fois en France en 1615, par les ſoins de M. BACHELIER, qui venoit du Levant. Feu M. ANTOINE DE JUSSIEU appelloit le pere des marroniers de France, celui qui ſe trouve à Paris au jardin royal des plantes. Depuis ce temps, la multiplication de cet arbre a été prodigieuſe. On en a bordé des avenues, on en a fait des allées, & formé des parcs. Il commence à n'être plus ſi eſtimé aujourd'hui, parce-

qu'il salit extrêmement les allées des jardins où il est planté.

Il se plaît dans les terreins un peu humides, quoiqu'il croisse dans toutes sortes de terres, & à toute exposition.

L'écorce de cet arbre, dit M. Vogel, qui est âcre & amere, a été mise au nombre des fébrifuges par Zannichelli, & comparée au quinquina : on en fait infuser deux gros dans quatre onces de chardon béni, que l'on boit à la fin de l'accès : on réitere cette boisson trois fois. Cependant M. Moehring assure qu'il l'a ordonné en différents temps, à différentes personnes, en observant exactement les regles prescrites par Zannichelli, sans en avoir aucun succès ; mais qu'il n'en est arrivé aucun accident : *Comm. Norimb.* 1736, *p.* 20. Zannichelli a encore avancé, qu'elle étoit utile dans la pleurésie & dans le vomissement.

Les marrons pulvérisés, pris par le nez comme le tabac, sont sternutatoires, & font évacuer beaucoup de pituite. On dit que le nom d'*hippocastanum*, qui veut dire, *châtaigne de cheval*, lui a été donné, parceque les maréchaux en font avaler aux chevaux malades de la pousse. Ce remede contre la pousse & la toux des chevaux, est fort usité en Turquie.

MARROUTE. *Voyez* Camomille puante.

I°. MARRUBE blanc. *Marrubium album vulgare*, C. B. Pin. 230. Tournef. Inst. rei herb. *Marrubium album*, J. B. *Marrubium*, sive *Prassium album*, Tabern. icon. *Prasium*, Anguill. *Marrubium denticulis calycinis setaceis uncinatis*, Linn.

De la racine, qui est simple, boiseuse, fibrée, s'élevent d'un pied & davantage, plusieurs tiges, quarrées, velues, rameuses. Ses feuilles naissent opposées deux à deux sur chaque nœud ; elles sont


Marrubium album. Marrube blanc
a.2.
a.1.
a.1.
a.4.

portées ſur des pédicules longs ; arrondies, ridées, blanchâtres. De chaque nœud ſortent des fleurs, diſpoſées par anneaux, d'une ſeule piece, en gueule ; la levre ſupérieure eſt relevée, & a deux cornes, l'inférieure eſt diviſée en trois ; par ſa partie poſtérieure, le piſtil eſt fixé en maniere de clou, & comme accompagné de quatre embryons, qui deviennent autant de ſemences oblongues, renfermées dans une capſule qui ſervoit de calyce à la fleur.

Cette plante, dont l'odeur eſt forte & déſagréable, ſe trouve dans les chemins, dans les terres incultes, & ſur les décombres. Elle fleurit en été.

Le marrube blanc eſt expectorant, diurétique, pouſſe par les ſueurs, provoque les regles, leve les obſtructions, convient dans le ſcorbut, la phthiſie, la cachexie. On le donne en décoction, ou en infuſion ; il eſt bon de remarquer, qu'avant de s'en ſervir, il eſt a propos de calmer l'éréthiſme.

Il eſt d'une ſaveur très amere, mais d'une odeur peu agréable ; puiſque, ſuivant DODONÉE, l'hyver il ſent le muſc. Il convient pour débarraſſer les embarras du foie, de la rate, de la poitrine, de la matrice, & leve les obſtructions, ſuivant FERNEL. Les anciens ont recommandé l'uſage de ſon ſuc ſeul contre la phthiſie, ou ſon ſuc cuit avec le miel. CELS. *l.* 3. *c.* 22. *&* 27. Il n'y a rien de ſi utile, dit LOESEKE, *p.* 401, dans l'aſthme pituiteux. En faiſant prendre l'infuſion de cette plante faite dans du vin, BOREL a procuré l'écoulement des regles. ZACUT a guéri la jauniſſe par l'uſage de ſon ſyrop délayé dans une eau de la même plante. CHOMEL a diſſous un ſquirrhe du foie. Si l'on verſe la décoction de marrube ſur du ſang, elle le rend beaucoup plus rouge & plus fluide que l'eſprit de ſel ammoniac ; ce qui prouve ſa vertu puiſſamment

atténuante & réſolutive, SCHWENCKE, *hæmatol.* *p.* 187.

Sa décoction, à l'extérieur, déterge très bien les ulceres.

II°. MARRUBE noir. *Ballote*, MATTH. & TOURNEF. Inſt. rei herb. *Marrubium nigrum fœtidum*, *Ballote* Dioſcoridis, C. B. Pin. *Marrubium nigrum*, ſive *Ballote*, J. B. *Marrubiaſtrum*, TABERN. Icon. *Ballota foliis cordatis*, *indiviſis*, *ſerratis*, LINN.

De la racine, qui eſt ligneuſe, fibrée, vivace, s'élevent juſqu'à trois pieds des tiges velues, lanugineuſes, creuſes, quarrées, rameuſes, rougeâtres. Sur chaque nœud, naiſſent des feuilles oppoſées deux à deux, arrondies, noirâtres, ridées, molles, velues. De l'aiſſelle des feuilles, naiſſent des fleurs par anneaux, ſoutenues ſur un pédicule commun; elles ſont d'une ſeule piece, en gueule; la levre ſupérieure eſt creuſée en cuilleron, la levre inférieure eſt diviſée en trois, de couleur de pourpre pâle, rayées de lignes de couleur plus foncée. Du calyce, qui eſt oblong, cannelé, diviſé en cinq portions aiguës, ſort un piſtil, fixé, en maniere de clou, à la partie poſtérieure de la fleur, & comme accompagné de quatre embryons, qui deviennent autant de ſemences petites, noirâtres, oblongues, contenues dans une capſule qui ſervoit de calyce à la fleur.

Cette plante, qui fleurit en été, croît le long des haies & ſur les décombres. Elle a une ſaveur amere, & une odeur ſemblable à celle de l'ortie puante. Son ſuc ne change point la couleur du papier bleu.

Son odeur déſagréable eſt cauſe qu'on ne l'emploie pas intérieurement. Cependant on a mis le marrube noir au nombre des hyſtériques, & on a vanté ſon infuſion contre la goute, parcequ'elle excite

Marube Noir. *Marrubium nigrum.*









a.1.

cite la sueur ; mais GARIDEL, qui en a fait usage, ne lui a point trouvé cette vertu : on la dit encore utile contre la gale & les dartres.

A l'extérieur, il est résolutif, anodyn, détersif, vulnéraire. Ses feuilles, cuites sous la cendre, sont bonnes pour réprimer les condylomes ; pilées & mêlées avec du miel, elles mondifient les ulceres sordides, & sont utiles contre les hémorrhoïdes.

MARS. Nom donné au fer par les chymistes. *V.* FER.

MARSEAU, *ou* Saule marseau. *Voyez* SAULE.

MARTIN-PÊCHEUR ; Oiseau de S. Martin, *ou simplement* MARTIN ; Alcyon muet. Piverd-d'eau ; Merle bleu. *Ispida*, off. DALE, Pharm. GESNER, de avib. ALDROV. Ornithol. *Alcedo*, SCHROD. *Halcedo muta*, BELON. *Ispida*, *Alcyon fluviatilis*, vulgò *Piscator regis*, CHARLET. Exerc. iij. *Ispida*, an *veterum Alcyon ?* WILLUGHBY. *Avis paradisi*, sive *sanctæ Mariæ*, quorumd. *V.* la fig. de l'ALOUETTE, celle du MARTIN-PÊCHEUR y est représentée.

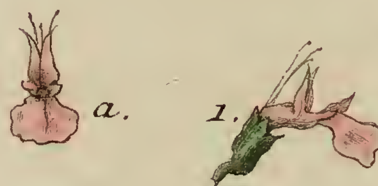
Cet oiseau a environ sept pouces de longueur, depuis le bout du bec jusqu'au bout de la queue ; la distance d'une extrêmité de l'aîle à l'autre, lorsqu'elles sont déployées, est d'onze pouces ; son bec, qui a près de deux pouces de long, est gros, fort, droit, pointu, noir, blanchâtre à la commissure des mâchoires ; dans quelques individus la mâchoire supérieure est plus longue ; dans d'autres, c'est l'inférieure. Sa langue est large & pointue, les narines oblongues, les yeux noirs. Le sommet de la tête est d'un noir-verdâtre, avec des taches bleues en travers ; une tache rousse entre les narines & les yeux, & une autre au-delà des yeux, à laquelle succede une tache blanche-rousâtre ; le dessous de la mâchoire inférieure est blanc, avec quelque mélange de roux ; le milieu de la poitrine est d'un roux-blanchâtre ; l'orangé est ensuite la couleur de

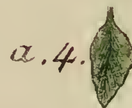
tout le dessous du corps; l'aîle, le dos & tout le dessus du corps sont bleu foncé, relevé de taches d'un bleu plus clair; le bas du dos & le croupion sont d'un bleu brillant & argenté; les jambes & les pieds sont mi-parties de bleu & d'orangé; le devant orangé, le derriere bleu. Il a l'estomac grand & lâche, ainsi que les oiseaux carnassiers; on le trouve rempli d'arrêtes & d'écailles de poissons Il est un peu plus grand qu'un moineau. Il pese environ une once & un quart. Il a les jambes fort courtes.

Cet oiseau, qui ne cede en rien aux oiseaux les plus beaux, par la vivacité & l'agréable variété des couleurs répandues sur son plumage, habite sur le bord des eaux vives, comme rivieres, ruisseaux, fontaines : il se nourrit de petits poissons & d'insectes. Ainsi que les oiseaux de proie, le martin-pêcheur ne digere point les écailles, ni les arrêtes des poissons qui font sa nourriture; elles s'amoncelent dans son estomac, & s'y réunissent en de petits pelotons, qu'il revomit, & dont on trouve une grande quantité dans son nid, si on peut nommer ainsi le trou dans lequel il se retire; il ne prend pas la peine de le creuser lui-même, comme on l'a dit; mais il occupe celui qu'il trouve vuide. Dès qu'il s'y est établi, il ne le quitte point, lors même qu'on lui auroit enlevé ses petits. La femelle, qui est un peu moins belle & moins grosse que le mâle, pond quatre ou cinq œufs, qu'elle couve environ durant vingt jours. Souvent les petits sont éclos dès les premiers jours d'Avril. Durant l'incubation, le mâle a grand soin de lui porter des poissons.

On fait peu d'usage de cet oiseau en médecine. La superstition & la crédulité avoient fait croire autrefois, que le cœur du martin-pêcheur, séché, puis enfermé & suspendu au col des enfants, étoit







Marum.



un remede préſervatif contre l'épilepſie. Les amulettes de cette eſpece ſont tombées dans le diſcrédit qu'elles ont toujours méritées.

M. Lémery croit que cet oiſeau, deſſéché & mis en poudre, peut être bon contre l'épilepſie, ſi on donne tous les jours un ſcrupule de cette poudre dans de l'eau de bétoine.

I°. MARUM vrai. *Marum verum*, *Marum* Cortusi, off. *Chamædrys maritima incana, fruteſcens, foliis lanceolatis*, Tournef. Inſt. rei herb. *Marum* Cortuſi, J B. *Tragoriganum latifolium*, C. B. Pin. *Teucrium foliis ovatis, utrinque acutis integerrimis, floribus ſolitariis ſpicatim digeſtis*, Linn.

La racine de cette plante, qui eſt une eſpece de chamædrys ou germandrée, eſt fibreuſe. Ses tiges, qui s'élevent d'un pied, ſont blanches, velues, ligneuſes. Ses feuilles, faites en forme de fer de lance, ſont d'un verd-gai, blanches en-deſſous, d'une ſaveur âcre & amere, d'une odeur forte & aromatique, mais agréable, & qui excite l'éternuement. De l'aiſſelle des feuilles, ſortent des fleurs d'une ſeule piece, en gueule, purpurines, ſemblables à celles de la germandrée: le calyce, qui les ſoutient, eſt blanchâtre, velu; à la partie poſtérieure de la fleur eſt attaché un piſtil accompagné de quatre eſpeces d'embryons, qui deviennent autant de ſemences arrondies, pareilles à celles de la germandrée, contenues dans une capſule qui étoit le calyce de la fleur.

Cette plante, qui eſt vivace, & fleurit en été, croît abondamment dans une des iſles d'Yeres. Elle ſe cultive dans les jardins de l'Europe. Ses feuilles rougiſſent le papier bleu; lorſqu'on les écraſe fraîches, elles exhalent une odeur forte, qui frappe les narines, & elles excitent un ſentiment violent d'âcreté dans la bouche, de maniere cependant

qu'il s'y trouve quelque chose de balsamique & d'aromatique dans l'odeur & dans le goût.

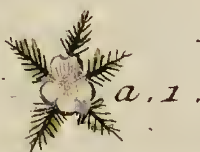
C'est un des grands remedes & des plus actifs, tant par rapport à ses principes & à son caractere, que par sa vertu stimulante, atténuante, diurétique & antiscorbutique. Ses feuilles, infusées dans du vin, ou même réduites en essence avec l'esprit de vin, produisent de très bons effets dans toutes les maladies qui proviennent du relâchement des solides, de l'épaississement & de la grande quantité de la pituite; dans l'asthme, par exemple, l'assoupissement contre nature, la migraine, l'obstruction opiniâtre des visceres, les flueurs blanches, la néphrétique pituiteuse & sablonneuse, le scorbut, la cachexie, l'œdême, &c.

L'huile éthérée que le marum contient abondamment, dit Hoffmann, le fait regarder comme un excellent résolutif & un puissant tonique. Il leve merveilleusement les engorgements des glandes & des visceres, dit Wedelius, *Dissert.* Il est très utile dans le vertige, la paralysie, & dans les autres maladies de la tête & des nerfs, produites par l'atonie. Ses feuilles nouvellement froissées, étant insérées dans le nez, ou séchées & réduites en poudre, font sortir une grande quantité de mucosité. On en tire un esprit très odorant, par le moyen de la fermentation sans doute, puisqu'on ne peut l'obtenir par la digestion & la distillation.

II°. Marum mastich. *Marum mastic* Gallorum *&* Anglorum, Lobel. Adv. *&* off. *Thymbra hispanica*, *Majoranæ folio* Tournef. Inst. rei herb. *Sampsuchus*, sive *Marum mastich & redolens*, C. B. Pin. *Clinopodium*, quibusdam, *Mastichina* Gallorum, J. B. *Marum vulgare*, *Clinopodium*, Dodon. Pempt. *Marum*, Gerard.

Ses racines sont ligneuses, menues. Il s'en éleve











Marum mastich.



de petites tiges ligneuſes, qui ſe diviſent en beaucoup de rameaux. Ses feuilles reſſemblent à celles du ſerpolet, mais blanchâtres, d'une odeur qui approche de celle du maſtic, d'une ſaveur âcre. Au ſommet des rameaux, naiſſent de petites têtes cotonneuſes, d'où il ſort de petites fleurs blanchâtres, ſemblables à celles du thym, d'une ſeule piece en gueule, dont la levre ſupérieure eſt relevée & échancrée, & l'inférieure diviſée en trois.

Toute cette plante a une odeur agréable, mais un peu forte; elle croît d'elle-même en Eſpagne & en d'autres pays chauds. Elle ſe cultive dans les jardins.

On emploie moins cette ſeconde eſpece en médecine que la premiere : on lui attribue les mêmes vertus.

MASSICOT. *Voyez* Plomb.

MASTIC. *Voyez* Lentisque.

MASTICATOIRES. *Maſticatoria medicamenta.* Ces remedes, qui ſont ſolides, & auxquels on a donné ce nom, parcequ'ils ont beſoin d'être mâchés, provoquent une ſécretion abondante de ſalive; les ſubſtances moins dures n'ont beſoin que d'être retenues dans la bouche pour opérer leur effet.

Il y a un grand nombre de glandes, dit un ſçavant profeſſeur, dont la fonction eſt de filtrer la ſalive; elle eſt enſuite portée par des canaux excrétoires particuliers qui s'ouvrent dans la cavité de la bouche. La fonction de ces glandes eſt empêchée, ſi leurs fibres ſont relâchées, & ſi la ſalive s'épaiſſit & ſéjourne dans les vaiſſeaux ſécretoires.

La néceſſité de la ſalive pour la diſſolution des aliments, l'engorgement des glandes ſalivaires, la gêne de la circulation du ſang dans les parties intérieures de la bouche, & les parties qui en conſéquence ſe reſſentent de cet embarras, exigent l'at-

tention du médecin ; l'utilité enfin d'une révulsion qu'on peut procurer par le moyen d'une sécretion plus abondante de la salive, détermine à exciter un flux plus considérable de cette humeur ; pour cela, il faut des agents capables de réveiller la force contractive des fibres, des membranes, & du tissu des glandes salivaires, de diviser & de dissoudre la salive épaissie dans les vaisseaux secrétoires & excrétoires.

Les masticatoires sont tous fort piquants ; ils excitent dans la bouche une grande chaleur ; leurs parties doivent donc se développer aisément. Il faut qu'elles soient roides & un peu caustiques : ainsi lorsque ces parties seront dissoutes, & portées çà & là dans la cavité de la bouche, elles seront en état de fondre & de diviser la salive épaissie, & de picoter les fibres de la membrane qui revêt l'intérieur de la bouche, & par leur irritation, de leur faire produire des contractions plus vives, & de réveiller leur ressort.

Cette membrane est parsemée intérieurement d'une infinité de glandes qui filtrent continuellement la salive. Elle est même percée par les conduits particuliers de BARTHOLIN, & par d'autres qui versent dans la bouche la salive que filtrent les parotides, les maxillaires, &c.... Les glandes salivaires de la membrane intérieure de la bouche reçoivent immédiatement l'impression des masticatoires : ainsi elles se délivrent aisément de la salive qui séjournoit dans leurs vaisseaux, & elles sont en état, par les contractions vives de leurs fibres, & par la fluidité que la lymphe acquiert en y arrivant, de faire une secrétion plus prompte & plus abondante. Les glandes, qui ne présentent à l'action des masticatoires que l'orifice externe de leurs tuyaux excrétoires, filtrent aussi plus facilement la salive ; parceque

l'irritation se fait à l'extrêmité du canal excrétoire, & que toutes les fibres de ce canal, & celles même du tissu de la glande, sont mises en contraction par la sympathie des nerfs.

L'effet des masticatoires est de rétablir la fonction des glandes salivaires, & de corriger le vice de la salive; ainsi on remédiera, par leur usage, à l'obstruction & à l'engorgement des glandes, causés par la viscosité de la salive; elle se filtrera plus aisément, le sang circulera avec plus de liberté dans toutes les parties internes de la bouche. On pourra donc employer les masticatoires pour calmer les maux de dents, qui dépendent du séjour de la lymphe & de la salive sur les gencives relâchées. Les masticatoires conviendront aussi dans les menaces de paralysie de la langue, & dans l'aphonie, ou extinction de voix, lorsque la salive, viciée & épaissie, ramollit le tissu des fibres, leur ôte leur tension nécessaire, & les met hors d'état de se contracter suffisamment pour mouvoir la langue & le larynx: on sçait que la voix dépend de l'état du larynx; s'il ne peut se contracter, on ne peut former aucun son, puisque le son n'est que la collision que l'air souffre au sortir de la trachée artere, par l'ouverture de la glotte. Lorsque cette ouverture est lâche, l'air sort sans peine & sans modification: c'est ce qui arrive dans l'extinction de voix; les muscles sont relâchés, ou paralytiques; ils ne peuvent pas mouvoir les cartilages du larynx, & resserrer la glotte.

Le nombre des glandes, qui filtrent la salive, est très considérable, & la secrétion en est très abondante, sur tout quand elle est aidée par les masticatoires; ainsi on peut conclure qu'alors les rameaux de la carotide externe qui porte le sang à toutes les glandes, en recevront beaucoup plus qu'auparavant, & il s'en distribue par conséquent moins à la

carotide interne, & aux autres rameaux de la carotide externe; ce qui dégagera les yeux, les oreilles, & les téguments de la tête des embarras qui s'y formoient.

Outre la ſalive, les maſticatoires font auſſi évacuer beaucoup de ſéroſités, le cerveau en ſera donc moins inondé, puiſqu'il recevra moins de ſang, & que ce ſang, par l'action des maſticatoires, ſera dépouillé d'une grande partie de ſa ſéroſité : ainſi les anciens avoient raiſon de croire qu'ils purgeoient les humeurs du cerveau; mais ils s'expliquoient mal, parceque ces remedes ne portent pas immédiatement leur action ſur le cerveau, & que la bouche n'en eſt pas l'égoût. Ils raiſonnoient ſur l'effet; ils voyoient que les maſticatoires évacuoient une grande quantité de ſéroſités, & que le cerveau ſe trouvoit dégagé, ils concluoient que ces ſubſtances purgeoient ce viſcere.

D'après ce qui vient d'être dit, il paroît que les maſticatoires conviendront dans les affections catarrhales & pituiteuſes de la tête, dans le vertige, la foibleſſe de la mémoire, les affections ſoporeuſes, & dans les fluxions ſur les joues, ſur les yeux, ſur les oreilles, &c.

Les eſpeces de maſticatoires, ſont :

Les racines de *ptarmica*, ou herbe à éternuer.
de cochléaria.
de pluſieurs eſpeces de camomille.
de pyrethre.
de gingembre.
Les feuilles de tabac.
de moutarde.
de cochléaria.
La graine de ſtaphiſaigre.


Matricaria.
Matricaire.
a. 1
a. 4.
a. 1.
Dessiné par M. de Garsault
Gravé par Martinet

On unit ſouvent enſemble pluſieurs de ces ſubſtances, pour en préparer des maſticatoires compoſés. Par exemple,

Prenez racine de pyrethre;
ſemences de moutarde,
de ſtaphiſaigre, ana demi-once.

On broie le tout, & on y mêle du miel, afin d'en former des boulettes, qu'on enferme dans un linge, & qu'on mâche.

Maſticatoire doux.

Prenez larmes de maſtic, demi-once.
cire jaune, trois onces.
gingembre,
pyrethre, ana un gros.

On mettra le tout ſur le feu, afin que ces ingrédients ſe mêlent bien; on en formera des boulettes de la groſſeur d'une noix muſcade, qu'on tiendra dans la bouche, & qu'on mâchera le matin pendant une heure.

Souvent les larmes de maſtic ſont employées ſeules pour exciter l'écoulement de la ſalive: on les gardera long-temps dans la bouche en les mâchant. On forme auſſi des maſticatoires avec la ſeule racine de pyrethre, ou de gingembre, broyée fort menu, qu'on enveloppe dans un linge, & qu'on tourne dans la bouche en tout ſens. On excite auſſi une abondante ſecrétion de ſalive, en mâchant des feuilles de laurier, de rhue, ou de nicotiane.

MATRICAIRE, *ou* Eſpargoute. *Matricaria vulgaris ſeu ſativa*, C. B. Pin. *Matricaria, vulgò minus Parthenium*, J. B. *Artemiſia tenuifolia*, Tabern.

Icon. *Amaracus*, GALEN. & PAUL. ÆGINET. *Matricaria foliis compositis planis, foliis ovato-incisis, pedunculis ramosis*, LINN.

Sa racine eſt blanche & fibrée. Ses tiges, qui ſont nombreuſes, s'élevent environ de deux pieds; elles ſont aſſez groſſes, liſſes, cannelées, fermes, remplies d'une moëlle fongueuſe. Ses feuilles, placées ſans ordre, ſont formées de trois paires de lobes, rangées ſur une côte mitoyenne, leſquels ſe ſubdiviſent en d'autres plus petits, & qui ont des dentelures ſur leurs bords; elles ſont d'un verd gai, d'une odeur forte, aromatique; d'une ſaveur amere. Aux ſommités des tiges & de l'aiſſelle des feuilles, naiſſent de petites fleurs, radiées, dont le diſque eſt rempli de pluſieurs fleurons jaunâtres, & la corolle de demi-fleurons blancs, portés ſur des embryons renfermés dans un calyce écailleux, leſquelles deviennent de petites ſemences oblongues, cannelées, ſans aigrettes.

La matricaire, ainſi nommée, parcequ'on l'a conſacrée pour la matrice, ſe cultive dans les jardins, & eſt fort connue. On emploie en médecine ſes fleurs, ſes feuilles, de la même maniere, & dans les mêmes cas que l'armoiſe; ces deux plantes ſe ſuivent toujours. A l'extérieur, elle eſt très réſolutive; on s'en ſert en cataplaſme comme de l'armoiſe: de plus, elle a une vertu ſinguliere, de calmer les migraines, étant appliquée ſur la tête; en même temps on en fait prendre l'infuſion: quelques uns, pour appaiſer le mal des dents, écraſent des feuilles de matricaire entre les doigts, & ſe les mettent dans l'oreille: mais c'eſt calmer une douleur en en excitant une autre, & cet uſage eſt très mauvais.

Cette plante produit ſon effet, partie en diſcutant & en détergeant, partie en fortifiant, & c'eſt à cela

cela qu'on doit aussi attribuer les grandes vertus utérines, diurétiques & carminatives qu'on lui connoît : c'est un puissant spécifique contre la suppression des regles & des vuidanges, la passion hystérique, les flueurs blanches, & les autres maladies de la matrice, toutes les fois que ces maladies dépendent de l'atonie des parties solides, de l'épaississement & de la mucosité des humeurs. Elle est aussi excellente pour chasser les vers, faire sortir les graviers, pousser les urines, dissiper les vents, favoriser l'expulsion du fœtus mort, & résoudre le sang grumelé. On la prescrit intérieurement en décoction & en infusion, tant aqueuse, que vineuse, depuis une pincée jusqu'à deux. On l'emploie extérieurement, dans les bains & les demi-bains, pour la matrice, dans les épithêmes humides & secs, contre l'inflammation des parties, la tumeur & la dureté des mammelles, les douleurs de colique, &c.

L'odeur de la matricaire est telle, dit M. Vogel, que mise sous les narines des femmes hystériques, elle en termine les accès : ce qui la fait prescrire intérieurement pour le même mal, dans la colique venteuse, dans les douleurs qui succedent après l'accouchement, & dans l'apparition difficile des regles, à cause de l'obstruction de la matrice ; non-seulement on en boit l'infusion, mais on la donne aussi en injection.

Extérieurement, elle est recommandée contre les tumeurs des mammelles & les douleurs fixes.

Quelqu'un a dit que ses fleurs, nouvellement cueillies, & appliquées sur le haut de la tête, au nombre de trois, rendoient le ressort à la luette relâchée; Goetzius, *A. N. C. vol.* ij. *obs.* 195. n°. 33. mais on ne doit pas croire à une pratique qui tient de la superstition.

On peut faire mention ici d'une autre eſpece qui croît ſur le ſommet des Alpes : c'eſt celle qui eſt nommée *Matricaria alpina, chamæmeli foliis*, C. B. Pin. *Achillea foliis pinnatis, pinnis longis, acutis, ſubhirſutis, rarò dentatis*, HALLER, Helvet. 714.

Elle a une odeur âcre aromatique. SCHEUCHZERUS dit qu'on la diſtille, & qu'elle eſt employée comme céphalique & utérine. M. HALLER dit que les habitants des Alpes, aux environs de Berne, la nomment *génipi*, ainſi que l'abſinthe des Alpes, & qu'elle tient un des premiers rangs parmi les plantes vulnéraires.

MATURATIFS. *Voyez* DIGESTIFS.

MAUVE. Trois eſpeces de mauve ſont employées en médecine ; 1°. la *mauve commune* ; 2°. la *petite mauve* ; 3°. la *roſe d'outremer* ou *trémier*.

I°. MAUVE commune, *ou* grande Mauve. *Malva vulgaris, flore majore, folio ſinuato*, J. B. TOURN. Inſt. rei herb. *Malva ſylveſtris, folio ſinuato*, C. B. Pin. *Malva ſylveſtris major*, TABERN. Icon. *Malva erratica*, vel *Malva equina*, BRUNSFELS. *Omnimorbia*, nonnullorum. *Malva caule procumbente, foliis cordato-orbicularibus, obſoletè quinquelobis*, LINN.

Sa racine, qui s'enfonce profondément en terre, eſt ſimple, blanche, garnie de fibres. Il s'en éleve de deux pieds & plus des tiges cylindriques, velues, moëlleuſes, branchues. Ses feuilles, ſoutenues par de longs pédicules, ſont arrondies, découpées plus ou moins, un peu lanugineuſes, d'un verd-foncé. De l'aiſſelle des feuilles, naiſſent, ſur de longs pédicules, des fleurs d'une ſeule piece, en cloche, diviſées en cinq portions, tantôt purpurines, tantôt blanches: du fond du calyce, qui eſt double,


a. 2.
a. 1.
b. 1.
Grande Mauve.
Malva major.
b. 4.
a. 4.
Prevost Sculp.







Petite Mauve
Malva Minor.

s'éleve un piſtil, qui devient un fruit plat, orbiculaire, auquel le calyce intérieur de la fleur ſert d'enveloppe ; il renferme pluſieurs ſemences de figure de rein.

Cette plante, qui fleurit en été, croît d'elle-même dans les lieux incultes, le long des chemins, & dans les décombres.

II°. MAUVE (petite). *Malva vulgaris flore minore*, off. *Malva vulgaris, flore minore, folio rotundo*, J. B. TOURN. Inſt. rei herb. *Malva ſylveſtris folio rotundo*, C. B. Pin. *Malva ſylveſtris minor*, TABERN. Icon. *Malva ſylveſtris repens, pumila*, LOBEL. Icon.

Cette plante differe de la précédente, en ce que toutes ſes parties ſont plus petites ; mais particuliérement ſes fleurs, leſquelles ſont d'un pourpre blanchâtre, & rayées de lignes purpurines.

Comme la précédente, elle fleurit en été ; elle croît dans les mêmes endroits.

Le ſuc de mauve ne change point la couleur du papier bleu.

La mauve, qu'on ſervoit autrefois ſur les tables, n'eſt plus d'uſage que comme médicament.

Elle contient un ſuc mucilagineux, qui relâche & adoucit ; ce qui lui donne rang parmi les émollients. Ses fleurs & ſes feuilles conviennent dans la conſtipation & les difficultés d'uriner ; dans l'aſpérité de la gorge, l'enrouement & la toux, tant en décoction & en infuſion, qu'én clyſtere. Elles ont auſſi la vertu de tenir le ventre libre ; c'étoit à cauſe de cette propriété, que les anciens en faiſoient uſage comme aliment.

La fineſſe du mucilage de la racine a engagé à l'employer dans les lavements, les bains, les épithêmes, les cataplaſmes, & les onguents émollients, antiſpaſmodiques, anodyns, &c... mais auſſi en forme de décoction, pour adoucir, lubréfier, tem-

pérer dans le cholera, la dysentérie, l'érosion du gosier & de l'estomac, l'ictere spasmodique, la strangurie, l'ulcere des reins, les douleurs de la pierre, les épreintes, la toux salée, les poisons corrosifs. On la prescrit depuis un demi-gros jusqu'à deux.

Ses semences ont les mêmes vertus que les feuilles. Les anciens en recommandoient l'usage dans du vin pour les douleurs de la vessie. DIOSCORIDE.

III°. ROSE D'OUTREMER, *ou* Trémier, *ou* Rose trémiere. *Malva rosea, folio subrotundo*, C. B. Pin. *Malva rosea, sive hortensis*, J. B. *Malva arborea, sive hortensis*, TABERN. Icon. *Malva hortensis, flore simplici; Alcea foliis sinuato-angulatis*, LINN.

Sa racine est longue & blanche. Il s'en éleve une tige épaisse, solide, velue, rameuse. Ses feuilles sont alternes, & portées sur des pédicules velus; elles sont larges, découpées, anguleuses, crénelées sur les bords, d'un verd-foncé en-dessus, blanchâtres en-dessous, revêtues des deux côtés d'un léger duvet. De l'aisselle des feuilles, sortent des fleurs, soutenues sur de courts pédicules, lesquelles parviennent, en se développant, à la grosseur d'une rose ordinaire; elles sont d'une seule piece, en cloche, évasées, divisées en cinq portions, de couleur tantôt rouge, ou de pourpre, tantôt blanche, tantôt jaune; elles sont, ou simples, ou doubles: au centre est placé un cône garni de sommets jaunâtres & purpurins. Le calyce qui environne la fleur, est double, lanugineux, blanchâtre. Son fruit ressemble à celui de la mauve; mais il est plus grand.

On ignore, dit M. VOGEL, le lieu natal de cette plante, qui se cultive dans les jardins.

Ses fleurs, qui ont une légere vertu tonique, entrent dans les gargarismes pour les affections inflammatoires du gosier, quelles qu'elles soient. ETTMULER & SIMON PAULI vantent, contre la cor-

Rose Tremiere. *Malva rosea.*












Méchoacan.
a. 2.

rosion de la bouche & des gencives, & leur relâchement, causé par le scorbut, la poudre de ces fleurs, mêlée avec du miel écumé, & un peu d'alun.

MAUVE sauvage. *Voyez* ALCÉE.

MAUVIS, *ou* MAUVIETTE. *Voyez* GRIVE.

MAYENNE. *Voyez* MÉLONGENE.

MÉCHOACAN; Rhubarbe blanche. *Mechoacanna*, off. *Rhabarbarum album*, quorumdam. *Jeticucu* Brasiliensibus, *seu radix Mechoacan*, MARCG.

C'est la racine d'une plante d'Amérique désignée par les botanistes sous les phrases suivantes. *Bryonia Mechoacana alba*, C. B. Pin. *Bryonia alba peruana*, sive *Mechoacan*, PARCK. *Convolvulus americanus*, Mechoacan *dictus* RAII, hist. TOURNEF. Inst. rei herb.

La racine de cette plante est grosse, longue d'un pied, divisée ordinairement en deux branches, d'un gris foncé, ou brune en-dehors, blanche en-dedans, laiteuse & résineuse. Il s'en éleve des tiges sarmenteuses, anguleuses, grimpantes, & s'attachant à tout comme le *convolvulus* (*ou* liseron) par le moyen des vrilles dont elles sont garnies. Les feuilles sont alternes, tendres, d'un verd foncé, taillées en cœur, inodores. Ses fleurs sont d'une seule piece, en cloche, de couleur de chair pâle, purpurines intérieurement : le pistil devient une capsule qui renferme des semences noirâtres, triangulaires, applaties & grosses comme un pois.

Le méchoacan croît dans l'Amérique méridionale, où il fut découvert par les Espagnols; les lieux d'où on le tire spécialement sont Nicaragua, province maritime & méridionale du Mexique; Quito, province du Pérou; le Brésil & autres.

Les habitants de ces pays ramassent au printemps ces racines, qu'ils coupent tantôt en tranches circulaires, tantôt en tranches oblongues, qu'ils

enfilent & font sécher. C'est ainsi qu'elle nous est apportée ; son écorce alors est ridée, sa substance est un peu mollasse, blanche, ayant peu d'odeur & de goût ; elle est facile à rompre, & moins dure que le jalap.

Le méchoacan porte le nom d'une des provinces du Mexique, située sur le golfe du Mexique.

Il y a déja long-temps que le méchoacan, nommée aussi *rhubarbe blanche*, n'est plus d'usage comme il le fut dans les premiers temps qu'il fut découvert ; parceque dans les boutiques on n'en trouvoit que de vieux morceaux, & que de plus on le falsifioit avec la racine de notre bryone, avec laquelle même plusieurs botanistes l'ont confondu. C'est cependant un bon purgatif qu'on peut donner en infusion ou en décoction à la dose de deux ou trois gros, & même quatre.

Le méchoacan, dit M. Vogel, purge avec douceur & sans causer de tranchées, de sorte qu'il convient aux enfants & aux personnes les plus délicates ; qu'il opere de bons effets, dans l'asthme humoral, la goute, l'hydropisie, & les maladies de la tête qui proviennent d'un amas de sérosité. On le prescrit depuis un demi-scrupule jusqu'à un gros. Craton avertit de ne pas en faire un trop long usage, parcequ'il resserre le ventre ; mais ne seroit-ce pas seulement l'effet du défaut d'humeurs occasionné par tous les purgatifs en général ?

M. Boulduc dit qu'on apporte quelquefois des Indes occidentales le suc épaissi de cette plante, préparé en masse sous la forme de petits pains d'environ trois onces, qu'on appelle *suc laiteux de méchoacan* ; d'autres disent que ce suc coule naturellement de la plante, après y avoir fait quelques incisions, qu'il s'épaissit ensuite, & que conséquemment il n'est pas inutile. M. Boulduc nous apprend cependant lui même le contraire, car il a eu occasion de

de le prescrire à différents sujets pour les purger, & il n'a jamais produit cet effet; d'où il conclut qu'il n'a aucune vertu laxative.

On a dit qu'il falloit le corriger avec une troisieme partie d'anis, de cannelle ou de mastic; mais, quand il est bien choisi, il n'a besoin d'aucun correctif. En poudre, il déterge & lâche doucement le ventre; il absorbe l'acide des premieres voies, au moyen de la terre tendre, subtile & farineuse qu'il contient. On peut aussi l'ajoûter aux poudres apéritives & résolutives, qu'on fait prendre aux enfants qui ont le ventre dur & gonflé, la fievre quarte ou autres semblables maladies.

MÉDAILLE; plante. *Voyez* LUNAIRE (grande).

MÉDICAMENTS. Le changement, dit M. VOGEL, qui se fait dans le corps humain par l'usage des médicaments, c'est-à-dire, leur action, n'est pas toujours le même; il en differe suivant le sujet, l'âge, le tempérament, l'application, la cause des maladies, & autres causes, ensorte que leur effet est nul dans celui-ci; différent au contraire, à ce qu'il a coutume d'opérer, dans celui-là; qu'ils operent dans cet autre un effet qu'on n'attendoit pas; qu'il est mauvais dans quelques-uns; que leur usage, étant continué long-temps, ils deviennent inutiles, & n'excitent aucune altération dans le même individu.

La raison de cette différence d'action, dépend sur-tout de cette force vitale & sensitive, dont nos corps sont doués; c'est par elle que les effets surpassent souvent de mille manieres la cause qui agit, c'est par elle que le changement qui arrive dans une partie sensible, se perpétue dans les autres qui lui sont jointes, ainsi que beaucoup d'autres changements qu'il ne faut pas attribuer immédiatement à l'action des remedes; de sorte que tous ces

changements qui se remarquent dans le corps animal après l'usage des remedes, dépendent moins de ces derniers que du corps lui-même.

Mais l'action des médicaments augmente souvent, d'autant plus qu'ils s'attachent en plus de points aux parties de notre corps, & qu'ils sont plus divisés. Je dis *souvent*, parceque ceci n'arrive pas constamment, comme on le croit communément; l'expérience démontre le contraire dans les remedes corrosifs, dans les huiles éthérées, & à l'égard de plusieurs autres substances.

C'est une opinion reçue, que les remedes n'agissent point sur le corps mort; ce qui est démenti par l'expérience. En effet, différentes substances peuvent produire sur les parties mortes des animaux les mêmes effets, que sur celles qui sont vivantes; la macération, le ramollissement du cuir & des os ne se font-ils pas par le moyen de l'eau? ces mêmes substances ne s'endurcissent elles pas avec les astringents, comme elles se détruisent par les corrosifs? sans parler du sang, qu'on rend plus fluide & plus rouge, si au sortit de la veine on y ajoûte du nitre; je ne nie pas cependant que ce changement soit plus composé sur les parties vivantes, puisqu'il n'est que simple sur les parties mortes.

Mais il ne faut pas ignorer que les poisons, c'est-à-dire, ces substances qui, appliquées sur le corps humain, le détruisent & lui donnent la mort, sont ordinairement opposées aux médicaments; mais qu'il n'en existe pas proprement de tels, & qu'ils ont seulement cette qualité vénéneuse, quand ils sont pris à une dose trop forte pour l'individu, ou quand ils sont mêlés immédiatement dans le sang; en ce cas néanmoins les meilleurs remedes imitent la nature des poisons; mais ce qui est un poison pour

l'un, ne nuit pas toujours à un autre. Quoique les poisons se tirent ordinairement du regne minéral, il s'en trouve cependant de très forts dans le regne végétal.

Après ces notions, nous allons parler de l'action, tant générale que particuliere des médicaments. Comme ce sont des corps, il paroît qu'ils ne peuvent agir que par les qualités que le Créateur a données aux corps naturels, par attraction, par cohérence, par répulsion, par leur figure, leur poids, leur gravité spécifique, leur subtilité, leur viscosité, leur dureté; car comme notre corps, sur lequel doit se faire l'action des médicaments, jouit d'une force vitale & de la sensibilité, il est bon de sçavoir que ces deux qualités alterent souvent d'une maniere surprenante, leur action, & qu'elle est souvent suivie d'un effet bien différent de celui qu'on devoit attendre de leur gravité, ou de leurs autres propriétés intrinseques, & quelquefois même tout-à-fait contraire; il est bon de sçavoir aussi que la nature, incompréhensible dans la plûpart de ses opérations, l'est ici sur-tout; que souvent elle marche par des routes détournées, & souvent opposées, & qu'elle ne se soumet à aucunes loix. Il n'est point rare de voir des remedes, qui, de l'avis des plus habiles maîtres, augmentent l'oscillation des fibres, & mettent les humeurs en mouvement, produire cependant un effet tout contraire, comme l'expérience le prouve à l'égard du plomb: il n'est pas rare encore que les remedes qui sont spécifiquement plus légers que nos humeurs, n'opérent pas sur elles la raréfaction ni le réfroidissement qu'on en attendoit d'après l'hypothese; mais l'épaississement au contraire & la chaleur, comme on en a la preuve de la part des huiles éthérées. C'est pourquoi je regarde comme une chose très inutile de

s'occuper encore à rechercher, pourquoi les acides, par exemple, rafraîchiſſent, & pourquoi les ſulfureux échauffent; puiſqu'il eſt abſolument impoſſible de découvrir ce ſecret de la nature, & que, dans ces eſpeces de diſputes, on peut également ſoutenir le pour & le contre.

Il eſt plus aiſé d'éviter l'erreur à l'égard de l'action ſpéciale des médicaments, ſi en tâchant de découvrir la maniere dont ils agiſſent, on le fait d'après la connoiſſance de leurs parties conſtitutives, lorſqu'elles s'accordent avec le caractere de leur opération, & d'après les changements qui ſuivent leur application. Je parlerai d'abord de ceux qui regardent principalement les parties ſolides; & je paſſerai enſuite à ceux qui exercent ſur-tout leur action ſur les fluides.

Ainſi les RELACHANTS, (nommés par les Grecs χαλαστικὰ, & par les Latins *relaxantia*), exercent leur opération de maniere, qu'en pénétrant les fibres muſculeuſes & membraneuſes par leurs particules actives, ou huileuſes & glutineuſes, ou ſavonneuſes, ou aqueuſes, ils en augmentent la longueur, & par-là les rendent plus ſuſceptibles de flexibilité & de dilatation; ce qui les met à l'abri de la rupture, qui ſeroit à craindre d'une trop grande tenſion.

Cette eſpece de médicaments eſt indiquée ſur-tout contre deux vices des ſolides; ou lorſque les fibres ſe ſont collées les unes aux autres, & ſont devenues trop roides; ce qui eſt ſouvent cauſé par la privation des liquides; ou lorſque, trop tendues par l'abord continuel de quelqu'humeur, elles cauſent de la douleur. Ainſi c'eſt par leurs parties actives, huileuſes, &c... leſquelles ont la vertu d'amollir, que les relâchants operent leur effet, qui eſt de fondre les concrétions, & d'humecter les parties deſſéchées.

Les principaux de ce genre sont, l'huile simple, la graisse récente, toutes les moëlles d'animaux, la mauve, la guimauve, le mélilot, le lis, les figues seches, les semences de lin, de fénugrec, de coing, la camomille, les fleurs de sureau, la cire, le blanc de baleine; toutes substances qui relâchent avec beaucoup de douceur. Les plus puissants, sont les racines de bryone, de concombre sauvage, d'iéble, d'iris; la térébenthine, la gomme ammoniaque, le galbanum, le sagapenum, & d'autres de ce genre. On en compose différentes préparations, telles que l'huile de lin, de lis, d'iris; l'onguent *de althæâ*, l'emplâtre de diachylon, de mélilot, de blanc de baleine, de gomme ammoniaque.

Les relâchants lubrifient aussi, discutent, temperent l'acrimonie, appaisent la douleur, facilitent la suppuration; & lorsqu'ils sont absolument & entiérement mucilagineux, ou doucement oléagineux, ils enduisent & bouchent les orifices excrétoires des vaisseaux, & empêchent les liqueurs de s'exhaler. Ils servent utilement, soit qu'on les applique sur les parties malades, ou dans le voisinage de ces parties; mais la chaleur aide encore à leur action.

Quant aux ANODYNS, leur maniere d'opérer est différente, parceque la douleur provient de beaucoup de causes; la plûpart cependant s'accordent en ce qu'ils possedent une vertu relâchante, & qu'ils diminuent le resserrement des parties convulsées; ce qui les a fait appeller *antispasmodiques* par les anciens.

Mais pour découvrir avec plus de précision leur action, il est à propos d'expliquer auparavant par quelle cause les parties sont proprement douloureuses, & quelle est la raison de cette maladie.

Une partie solide souffre à raison des nerfs qui

entrent dans sa tissure ; & elle souffre beaucoup, soit lorsqu'elle est excessivement tiraillée, ou lorsqu'étant creuse, elle est distendue ; mais il faut que cela se fasse subitement, & dans plusieurs fibres, & avec quelque violence ; car autrement il n'y a aucune douleur, ou la sensation est agréable ; c'est ce qu'on appelle chatouillement ou prurit. Or la douleur sera d'autant plue aiguë, qu'il y aura plus de fibres distendues, & qu'elles seront moins près de se rompre.

Mais les causes capables d'alonger subitement, & beaucoup les fibres, sont de deux sortes, externes & internes. Aux premieres se rapportent tout ce qui agit en blessant, en tiraillant, en contondant ; aussi-bien que le feu, & tout ce qui exerce sur le corps une semblable action. Dans ces cas, il survient une douleur extrêmement violente, lorsqu'une partie n'est pas entiérement lacérée, mais seulement en partie, ensorte qu'il reste encore quelques fibres intactes ; elles éprouvent alors une distension considérable de la part des fibres rompues & de la force vitale, qui font effort de tous côtés.

Lorsque la douleur est excitée par quelqu'une de ces causes, les anodyns sont d'un grand secours, ils la calment : ce sont les relâchants & les émolliens ; l'extraction des corps qui irritent, l'adduction des parties lacérées, l'ustion même, ou l'endurcissement, ou l'abscission.

Les causes externes qui alongent les fibres avec douleur, sont 1°. les humeurs qui se sont portées dans des vaisseaux plus petits que ceux qui leur sont naturellement destinés ; 2°. les corps durs qui se sont arrêtés dans les tuyaux & les canaux, & qui, à raison de leur volume, trop considérable pour s'y ouvrir un passage libre, les distendent ; 3°. les matieres âcres fixées quelque part, & pressées par l'action

des ſolides; l'enflure exceſſive provenant du ſpaſme; & l'éroſion cauſée par des vers.

On met au nombre des anodyns, tous les remedes capables d'enlever ces cauſes, ou d'en modérer au moins l'activité. Dans le premier cas, ce seront les réſolutifs, les atténuants, les relâchants, les diaphorétiques; dans le ſecond, outre ceux-ci, les ſtimulants; dans le troiſieme, ce qui peut changer les âcres, les délayer, les envelopper, & les expulſer; dans le quatrieme, les carminatifs, les lubréfiants, & quelquefois les diaphorétiques; dans le cinquieme enfin, les anthelmintiques & les laxatifs.

C'eſt par une autre raiſon que les *hypnotiques* & les *narcotiques* appaiſent la douleur; ils n'en ôtent pas la cauſe; mais en procurant la ſtupeur, l'engourdiſſement, ils émouſſent le ſentiment de la partie, & la rendent moins ſuſceptible des impreſſions de la douleur.

Il paroît que c'eſt par un principe ſubtil, dont la nature nous eſt inconnue, que ces remedes agiſſent, tant ſur les fibres muſculaires, que ſur les nerveuſes, & même ſur les humeurs, & qu'ils détruiſent l'irritabilité dans les premieres, & par-là les rendent incapables de céder à l'effort du ſtimulus, qui les excite à ſe contracter: qu'ils apportent dans les nerfs & dans le liquide qu'ils charrient, un changement tel qu'ils ne ſentent plus l'impreſſion d'un objet externe, & qu'ils ne peuvent plus les repréſenter à l'ame, ni porter ſes ordres dans les différentes parties du corps; qu'enfin ils atténuent & raréfient ſi fort le ſang, que la ſécrétion du fluide nerveux eſt empêchée; d'où s'enſuit un ſommeil plus ou moins profond, enſorte que nous le croyons provenir, & de l'abſence du *ſtimulus*, & du mouvement du ſang ralenti.

» Ce qui induit à croire que les choses se passent
» de la sorte, c'est l'action semblable du vin bu lar-
» gement, & des esprits ardents ; l'effet peu marqué
» des narcotiques, dépouillés de leur principe subtil
» qui s'est exhalé ; la suppression de toutes les ex-
» crétions, excepté la sueur ; les pulsations gran-
» des, mais lentes, du cœur ; la torpeur & la réso-
» lution des parties ; la cécité ; enfin la mort, qui
» succede à la cessation des fonctions du système
» nerveux ; & les dissections des cadavres morts
» après l'usage de semblables remedes, chez les-
» quels l'estomac, attaqué d'inflammation, retenoit
» encore dans sa capacité le remede, & chez les-
» quels les vaisseaux de l'intérieur du crâne ont paru
» remplis d'un sang épais & raréfié ». *Voyez* R. Mead, *de venenis*, p. 133. seq. ed. batav. H. Boerh. *Prælect. in Instit.* t. vj. p. 246. Ge. Chr. Œder. disput. *de irritabil.* Hafn. 1752. Jo. Adr. Theod. Spræget *Diss. supr. cit.*

Les narcotiques simples, sont, le safran, le pavot blanc & noir, la cynoglosse, la ciguë, la jusquiame, l'opium. Les principaux parmi les composés, sont le philonium romain, le mithridate, la thériaque, l'essence thériacale, le diascordium de Fracastor, les pilules de cynoglosse, le laudanum liquide de Sydenham, l'huile de jusquiame.

Les toniques ; ils prennent différents noms : on les nomme *roborants*, ou *analeptiques*, & *nervins*, lorsqu'ils augmentent doucement la force contractile des parties solides ; *astringents*, lorsque leur effet est plus fort, & tel qu'ils durcissent en même temps les parties solides, & qu'ils condensent les humeurs ; *traumatiques*, ou *vulnéraires*, & *sarcotiques*, s'ils aident la consolidation des parties qui ont souffert solution de continuité ; *astringents du sang* (en grec ἴσχαιμα) , s'ils arrêtent le flux de sang ; *réper-*

cussifs, ceux qui, par la constriction qu'ils occasionnent, repoussent de l'intérieur à l'extérieur, quelque matiere que ce soit devenue mobile; *discussifs*, ceux qui insensiblement & par la résolution, font sortir la matiere, retenue entre les solides, du lieu où elle étoit en stagnation; *stimulants* enfin, & *attractifs*, ceux qui excitent un plus grand afflux d'humeurs sur la partie où ils sont appliqués, & les y amassent.

Les toniques agissent en général de deux manieres, ou en augmentant les causes de la contraction, ou en écartant ce qui s'oppose à la contraction. La premiere a lieu, ou par l'irritation des solides, ou par la condensation des humeurs, ou par l'apposition plus considérable des parties nutritives, ou par l'interposition des parties légeres & sulfureuses dans l'interstice des fibres: la seconde se fait par la ligature, la compression, l'augmentation du mouvement, l'évacuation.

L'effet de ces remedes n'est pas moins multiplié; l'action des solides sur les fluides est augmentée; la résistance des fibres l'est aussi, de même que le mouvement des humeurs, les sécrétions & excrétions, la force de tout le corps; l'expulsion des vents, la dissipation de la douleur. C'est de-là qu'ils sont spécialement appellés *roborants*, *analeptiques*, *cardiaques*, *confortatifs*; & dans leur effet primitif *contrahants*.

Les *astringents*, les *traumatiques*, les *sarcotiques*, les *styptiques*, les *répercussifs* agissent de même; ensorte que les astringents sont en même temps traumatiques; ceux-ci, sarcotiques; ceux-ci, styptiques; ceux ci, répercussifs; *& conversâ vice*: outre cela, les toniques deviennent astringents; ceux-ci toniques; suivant que les toniques sont donnés à plus ou moins forte dose.

Or les parties par lesquelles chacun de ces remedes agit, & qui peuvent servir à en découvrir la nature, sont quelque chose de glutineux, ou de spiritueux, ou d'acide-salin, ou sans union d'aucun autre principe, ou mêlé de parties terrestres, ou de phlogistique.

» On trouve une exposition ridicule, & presqu'absurde des astringents, donnée par CAR. GUILL. THEOD. STRUVE, *in Exercit. Acad. p.* 43 *seq.* »

Les meilleurs toniques simples sont, les citrons, les coings, la cannelle, le girofle aromatique, la noix muscade, le mastic, le styrax, le camphre, l'*assa dulcis*, l'ambre, la mélisse, les cerises noires, la véronique, le plantain, le quinquina, le musc, la consoude. On en fait différentes compositions, telles que l'eau apoplectique, celle de framboises, l'esprit de cerises noires, le syrop aigrelet de citron, la confection alkermes, les différents baumes de vie, l'essence de millefeuille, l'essence traumatique de Wedelius, la teinture de mars tartarisée de Ludovic, les fleurs martiales de sel ammoniac, la poudre absorbante de Wedelius.

Les médicaments STIMULANTS, excitent avec plus de force la contractilité des solides, parcequ'ils sont remplis de parties, ou extrêmement subtiles, ou âcres, ou salines, ou résineuses. C'est pourquoi les stimulants sont aussi roborants, & en produisent tous les effets; ils excitent en même temps la chaleur, & réveillent les mouvements assoupis des solides, ensorte que s'ils agissent avec violence, ils font naître des spasmes & des convulsions : ils occasionnent aussi le prurit; & mêlés aux évacuants, ils en accélerent l'opération.

Des remedes plus puissants que ceux-ci, ce sont les ATTRACTIFS, (nommés par les Grecs ἑλκτικὰ &

ἐπισπαςικὰ), qui ont la propriété d'irriter tellement les fibres, que par leur uſage & leur application, qui ſe borne à l'extérieur, le ſang ou la ſéroſité ſe porte abondamment à la peau; que le ſang en s'y portant la rougit & l'enflamme, & la ſéroſité en s'amaſſant ſous l'épiderme, y forme des véſicules qui la forcent de ſe rompre. Ce qui s'opere par le relâchement des vaiſſeaux cauſé par ces médicaments; le ſang alors, trouvant un paſſage libre, coule dans les vaiſſeaux latéraux, leſquels donnent la rougeur à la peau, lorſqu'ils ſont tranſparents.

Tout ce qui a la propriété de diminuer la réſiſtance des vaiſſeaux, fait la fonction d'attractif. Ainſi, une friction forte, l'éloignement de l'air extérieur par les ventouſes & la ſuction, la rupture des plus petites fibrilles de la peau cauſée par des corps rudes, ou ſalins-âcres, ou par l'urtication ou le feu; il faut encore mettre de ce nombre le relâchement des vaiſſeaux, le retour du ſang empêché dans les veines par la conſtriction de la partie ou par le froid, auſſi-bien que l'obſtacle apporté à la ſortie de la ſueur, par l'application des emplâtres.

Les remedes ſimples qui tiennent le premier rang parmi les attractifs, ſont la pyrethre, la grenouillette, la poix, la moutarde, l'oignon, le levain, l'alun de plume, le ſagapenum, toutes les eſpeces de tithymales, l'euphorbe; & parmi les compoſés, l'emplâtre diaphorétique de Mynſicht, l'*oxycroceum* & l'onguent ægyptiac; mais ceux-ci ſont très inférieurs aux premiers qui peuvent ſe préparer dans le moment ſuivant les circonſtances & le beſoin.

Les VÉSICATOIRES excitent un ſi grand abord d'humeurs vers la peau, que non-ſeulement ils y cauſent l'inflammation, mais encore obligent à ſe rompre les vaiſſeaux lymphatiques qui y rampent;

effet produit par des parties âcres très ſubtiles, qui, appliquées ſur la peau, ſont miſes en diſſolution par la ſéroſité qui s'ouvre un paſſage par ſes pores; ainſi diſſoutes, elles pénétrent les vaiſſeaux ſécrétoires, & tantôt en les reſſerrant, tantôt en les relâchant, elles y font une altération ſi grande, que la ſéroſité ramaſſée, peut non-ſeulement les rompre, mais même élever peu-à-peu l'épiderme par ſa quantité.

Parmi les médicaments ſimples, capables de raſſembler les humeurs ſous des véſicules, les cantharides tiennent le premier rang; le même effet ſuit l'application de la grenouillette & du tithymale. On ne tient dans les boutiques aucune compoſition véſicatoire que l'emplâtre qui porte ce nom.

Au reſte comme tout ce qu'il y a de remedes attractifs renferme ordinairement beaucoup d'acrimonie, il n'eſt pas difficile d'en connoître la nature. C'eſt la raiſon pour laquelle les attractifs ſont auſſi ſtimulants, & qu'à petite doſe cependant ils peuvent tenir lieu de ces derniers; c'eſt encore pour la même raiſon que les véſicatoires peuvent s'appliquer ſur la peau à la place des attractifs, pourvu néanmoins qu'on ait la précaution de ne pas les y laiſſer long-temps : d'ailleurs quelques-uns de cette claſſe s'inſinuent fort avant dans le corps, & réveillent le ſyſtême nerveux languiſſant.

Il y a dans les CATHÉRÉTIQUES, dans les ESCAROTIQUES, & dans les CAUSTIQUES, une plus grande acrimonie; elle y eſt même extrêmement forte, mais de maniere pourtant qu'ils different entr'eux par des degrés marqués; les cathérétiques conſument ſeulement la chair dénuée de peau, ſoit qu'elle ſoit putride, ou qu'elle croiſſe trop; les eſcarotiques produiſent, non-ſeulement le même effet, mais ils emportent encore l'épiderme, &

forment des croûtes, ſans cependant pénétrer l'intérieur de la peau; mais les cauſtiques n'attaquent pas ſeulement la cuticule, comme les eſcarotiques, ils diviſent même la peau, & la rompent; leur action s'étend encore quelquefois juſqu'à la chair; comme le cautere, ils la brûlent promptement, & y font naître une croûte plus épaiſſe. Ainſi on peut regarder comme un ſeul & même genre ces quatre médicaments, les veſſicatoires, les cathérétiques, les eſcarotiques, & les cauſtiques, puiſqu'ils exercent leur pouvoir ſur la peau.

Nous placerons donc parmi les cathérétiques, l'alun brûlé, le mercure ſublimé, de même que le mercure précipité, l'arcanum duplicatum, l'onguent égyptiac, & celui des Apôtres, le minium : parmi les eſcarotiques, la cendre de tous les végétaux, principalement celle de lie de vin, de ſabine & d'écorce de frêne, & la pierre à cautere : parmi les cauſtiques, le vitriol brûlé, la pierre infernale, le beurre d'antimoine.

On confond ordinairement avec quelqu'un de ces remedes, les PUTRÉFIANTS (1), nommés par les Grecs σηπτικά; ils different cependant beaucoup l'un de l'autre, & par leur maniere d'agir, & par leur force; ſi nous nous en rapportons aux anciens, dont l'autorité eſt abſolument d'un très grand poids ſur ce ſujet. Les ſeptiques agiſſent bien plus fortement; ils mettent en colliquation, & changent en une pourriture cadavéreuſe les parties, tant ſolides, que fluides; appliqués même extérieurement ſur les ulceres, ils peuvent faire périr un homme auſſi miſérablement que s'il en avoit bu. Les principaux

(1) *Vid.* GE. WOLFGANG WEDEL. *Amœnit. mat. med.* pag. 101. Et JO. JUNCKERI diſſert. *de ſepticis, eorumque uſu & abuſu.* Hal. 1742.

ſont l'aconit, la ſandaraque & l'arſenic. Comme ces ſubſtances ſont pernicieuſes, & qu'on ne ſçauroit en tirer aucun avantage, elles ne doivent pas être employées par le chirurgien ni le médecin, & doivent être rayées du nombre des médicaments.

Les DÉPILATOIRES, nommés par les Grecs ψίλωθρα, different des corroſifs, non-ſeulement par la matiere, mais encore par l'uſage : on ſçait que par leur application, on détruit les poils, & qu'on rend la partie pelée & comme calleuſe. Ce ſont l'orpiment, & la chaux vive, l'onguent, tant ſimple que composé, de MYNSICHT (1), & le dépilatoire des Italiens (2). Comme ils ſont composés de particules âcres, leur action prochaine paroît être ſur les bulbes des poils; & ils ſemblent détruire également, & les vaiſſeaux, & la liqueur qui ſert à leur nourriture ; la nutrition ne s'y faiſant plus, il eſt très aiſé de les arracher.

Il y a une autre eſpece de dépilatoires (*dropaces*), d'une conſiſtance très ténace ; appliqués ſous la forme d'emplâtres, ces médicaments s'attachent ſi fort aux cheveux, qu'on peut les arracher par ce moyen, en les tirant avec violence ; ce qui ne ſçauroit ſe faire ſans douleur.

Juſqu'ici nous avons parlé des remedes qui regardent ſpécialement les parties ſolides ; nous allons actuellement parler de la maniere d'opérer des médicaments qui conviennent pour les fluides.

Nous commencerons par les ABSORBANTS. Toutes les ſubſtances compriſes ſous ce nom, contiennent quelque choſe d'alkalin, ou de ſalin-alkalin, ſoit en partie, ſoit en totalité. De même que ce

---

(1) *Vid. ej. armamentarium chemic.* p. 197.

(2) On en trouve la deſcription dans JO. JAC. JANTKII, *ſelect. mat. med.* tab. *66.* p, 281.

principe, quel qu'il ſoit, adoucit parfaitement les humeurs acides ſorties hors du corps, ſi on en mêle avec elles; ainſi la même choſe paroît ſe faire avec les humeurs de notre corps, lorſqu'elles ont contracté de l'acrimonie. C'eſt pourquoi ces remedes, s'ils ſont purement terreux, temperent les humeurs acides des premieres voies; s'ils ſont ſalino-alkalins, en tout ou en partie, ils pénetrent dans la maſſe du ſang, en corrigent non-ſeulement la lenteur, mais provoquent auſſi quelques ſécrétions ſéreuſes. Quoique ceux qui ſont purement terreux puiſſent s'inſinuer à-peine dans les vaiſſeaux lactés, cependant, comme il s'y rend continuellement une très grande quantité d'humeurs ſéreuſes, laquelle eſt enſuite portée dans le ſang, ils peuvent cependant tempérer un peu ces humeurs.

Ces mêmes remedes rafraîchiſſent, en quelque façon, en tant que recevant dans leur compoſition des particules ſalino-ſulfureuſes, ils en diminuent l'activité, qui tend à augmenter la chaleur; ils deſſechent même les ſolides trop humides, & augmentent la putridité de la bile. S'ils ſont brûlés ou foſſiles, ils imbibent plus fortement les humeurs; s'ils ſont d'une nature animale, ils ſont doués d'une légere vertu ſtimulante & réſolutive; car, par le moyen du feu, ils ont acquis un caractere ſalino-alkalin. Quelques ſubſtances, tirées de la claſſe des animaux, contiennent naturellement quelque choſe de ſalin; c'eſt par-là que, ſans uſtion, elles réſolvent un peu les humeurs, & irritent les fibres.

Les abſorbants ſont les écailles, les pierres d'écreviſſes, le cryſtal de montagne préparé, la corne de cerf brûlé, & les ſels qui ſe tirent des cendres des plantes. On peut en faire ſur l'heure différentes compoſitions.

L'action des BÉZOARDIQUES conſiſte à pouſſer

hors du corps la matiere qui porte la corruption dans les humeurs, & sur-tout dans le sang; ou à la tempérer au moins ensorte qu'elle soit hors d'état de nuire. Dans le premier cas, nous regarderons comme bézoardiques, les vomitifs, les attractifs, les diaphorétiques; & dans le second, les délayants & les adoucissants. Mais comme le sang, lorsqu'il est corrompu, se coagule, ou acquiert une trop grande fluidité; le premier effet étant dû à un acide contre nature, & le second à quelque substance âcre mêlée dans le sang; il s'ensuit que dans le premier cas, les absorbants sont bézoardiques, & que ce sont les condensants ou épaississants dans le second.

Les RÉSOLUTIFS OU ATTÉNUANTS (en latin *resolventia*, *attenuantia*; en grec λεπτυντικὰ), agissent de la même maniere que les stimulants; nous croyons cependant qu'ils alterent au moins les humeurs, & qu'ils incisent celles qui sont épaisses & compactes. Leur vertu & leur propriété est une matiere ténue & âcre, ou savonneuse, qui, en pénétrant l'interstice des humeurs, on en diminue la cohérence, ou enleve au moins les causes incrassantes, ou distribue les humeurs dans un plus grand espace. Il y en a un petit nombre qui n'operent leur action que par une force méchanique; tel est le mercure (1).

Mais sous cette classe de résolutifs, sont compris plusieurs autres especes de médicaments; tels sont les masticatoires, les errhines, les diaphorétiques, les diurétiques, les discussifs, les lithontriptiques, les carminatifs, les anodyns, & quelques bézoardiques.

---

(1) *Vid.* PETR. GERICKE, diss. *de medicam. attenuant.* Helmst. 1745. CHRIST. DAV. ACKERMANN, *Animadversiones de resolventibus.* Lipf. 1751.

Les DÉLAYANTS constituent un genre particulier de résolutifs : ce sont des fluides aqueux simples, & qui ne sont imprégnés, ni de parties salines, ni de parties sulfureuses. Ils operent leur effet, en pénétrant les parties pituiteuses, en dissolvant les sels, & en affoiblissant l'action de ces derniers.

On peut mettre encore au nombre des résolutifs cette espece de médicament, que les Grecs nomment ῥυπτικὸν, & les Latins *detergens*, en françois, DÉTERSIF. Il purifie les humeurs lentes & glutineuses qui se sont attachées aux visceres, ou aux conduits internes, ou sur les ulceres, ou sur les pores de la peau. Les substances de ce genre, sont celles qui sont d'une nature savonneuse, ou d'une saveur amere, comme l'absinthe, l'aristoloche & la centaurée.

» Outre ces médicaments résolutifs, les anciens » médecins ont encore établi deux genres particu- » liers, l'un qui leve les obstructions (ἐκφρακτικὸν), » l'autre qui ouvre les orifices des vaisseaux » (ἀναστομωτικὸν) ; mais comme un remede ne » peut lever les obstructions, ni ouvrir les vais- » seaux, qu'il ne soit résolutif ou délayant ; il » s'ensuit que ces deux genres peuvent être com- » pris sous les deux premiers ».

La maniere d'agir des INCRASSANTS, n'est pas la même. Quelques uns, par leurs parties spécifiquement très pesantes ou gluantes, donnent plus de consistance & de solidité aux humeurs auxquelles ils se mêlent, comme on voit la terre jettée dans de l'eau former de la boue : d'autres agissent en enlevant aux humeurs leurs parties spécifiquement plus légeres ; & d'autres en poussant au-dehors quelques parties plus subtiles.

Tous les médicaments, qui augmentent la cohérence des humeurs, le font, ou en imbibant les

parties ſéreuſes, ou les ſels qui liquéfient les humeurs ; à ce titre, les abſorbants ſont épaiſſiſſants, par le contact immédiat avec les autres parties. Or les médicaments viſqueux forment une cohérence bien plus forte, partie en s'inſinuant dans les interſtices des fluides, partie en empêchant l'action des ſels qui entrent en diſſolution. De ce genre ſont les figues graſſes, le riz, le cacao, le ſagou, l'avoine dont on a ôté l'écorce, la gomme arabique, la gomme adraganth, l'ichthyocolle, & tous les végétaux émollients.

» Les anciens nommerent proprement ces reme-
» des glutineux, ἐμπλαστικὰ ; ils les ſéparoient des
» incraſſants (παχυντικὰ), parceque ces derniers
» ſont épais & terreſtres ; & que ceux-là ſont téna-
» ces, & s'attachent plus fortement aux parties,
» les engluent, & les bouchent même, ſi elles
» ſont creuſes. Ils y rapportoient principalement
» tout ce qui eſt gras, doux ou inſipide ».

Les parties ſpécifiquement très légeres, ſi elles ſont aqueuſes, ſont enlevées de la maſſe des humeurs, ou par les évacuations ſéreuſes, quelles qu'elles ſoient, ou par la chaleur augmentée dans le corps, ou par le mouvement, ou par le défaut de boiſſon ; ſi elles ſont ignées, leur évaporation eſt excitée par les corps froids qu'on en approche, quels qu'ils ſoient.

Leur précipitation enfin eſt cauſée par les eſprits ardents, les eſprits acides, & les ſels auſteres : ceux-là, en diminuant par leurs parties ſulfureuſes, la force de cohéſion dans les humeurs, & en s'inſinuant dans les interſtices, obligent les parties les plus groſſieres de s'écarter, & de ce contact, joint à leur gravité, ils s'uniſſent par le moyen de la ſéroſité, plus fortement que lorſqu'elles y étoient mêlées auparavant ; mais les acides & les ſels auſte-

res empêchent la diſſolution ultérieure, partie en condenſant la lymphe, partie en s'uniſſant avec les ſels alkalis, & tout ce qu'il peut y avoir de matiere âcre confondue avec les humeurs.

Les échauffants (*calefacientia*), doivent tenir rang parmi les ſtimulants, ou parmi les réſolutifs; ainſi ils n'ont pas de maniere d'agir particuliere. Or ceux-là échauffent intérieurement, qui ſont compoſés d'une huile éthérée, ou d'une réſine âcre; le même effet s'enſuit des ſels alkalins, & de quelques ſels neutres; ſçavoir, de ceux qui rendent l'eau plus chaude. Mais en général, tout ce qui eſt doué d'une ſaveur âcre, & quelquefois ce qui eſt odorant, ſe trouve avoir une vertu échauffante. Une ſubſtance, qui n'a point d'odeur, échauffera preſque avec inflammation, comme le garou & le poivre de Guinée. Les choſes, qui échauffent extérieurement, ſont le feu & l'application de quelque corps chaud que ce ſoit; les frictions, les couvertures de laine bien épaiſſes, le mouvement violent, l'air peſant, & ce qui peut paroître ſurprenant, le froid même, pourvu qu'il ne ſupprime pas entiérement le mouvement du ſang; les vêtements ſerrés, & tout ce qui peut reſſerrer les vaiſſeaux, pourvu que le cours du ſang n'en ſoit pas interrompu.

» Un médecin célebre, Boerhaave, diſtingue » les remedes qui remuent, qui agitent (*moventia*), » d'avec les échauffants, *Tract. de virib. medic.* » *p.* 107 & 221. Mais comme la chaleur ne ſçau» roit s'augmenter ſans mouvement, on comprend » aiſément qu'il n'y a aucune différence, ou qu'elle » eſt au moins fort légere entre les échauffants & » les *moventia*, ſi ce n'eſt que ceux-ci ſont renfer» més dans des limites plus étendues, & qu'ils

» comprennent les délayants ; j'ai cru qu'ils seroient
» mieux placés parmi les résolutifs ».

Les RAFRAÎCHISSANTS, opposés aux précédents, n'agissent pas d'une seule maniere, quoiqu'ils conviennent tous en un point, qui est de diminuer le frottement & la collision des parties solides & fluides. Or quelques-uns operent cet effet en délayant & en atténuant, comme l'eau froide, plusieurs sels neutres, & principalement le nitre & le sel ammoniac, les sels urineux dépouillés de leurs particules huileuses visqueuses, plusieurs plantes abondantes en eau, soit simples, soit nitreuses, comme la bourache. D'autres agissent, ou en émoussant la force contractile des solides, comme les délayants aqueux, & les bains ; ou le *stimulus* qui y est appliqué, comme les *involventia*, tels sont toutes les substances terreuses, tous les huileux doux, les gélatineux, les farineux, les corps gras ; comme aussi les obtondants (*obtundentia*), qui changent la nature des âcres, tels sont les alkalis par rapport aux acides, les acides à l'égard des alkalis, les savonneux à l'égard des alkalins huileux. D'autres enfin en expulsant les âcres ; de ce genre, sont les vomitifs, les purgatifs & les autres évacuants. Tous les corps froids, appliqués extérieurement, sont propres à diminuer la chaleur ; mais leur action n'est pas toujours sûre.

Comme je me suis proposé de parler de l'action des ALTÉRANTS, je vais expliquer la maniere dont operent les ÉVACUANTS ; je commencerai par ceux qui excitent les selles. Quelques-uns de ces remedes agissent en fondant les humeurs visqueuses arrêtées dans le canal intestinal ; quelques-autres en irritant les fibres des intestins & de l'estomac ; par-là le mouvement péristaltique est interrompu, & une

grande quantité d'humeurs féreufes, eft attiré dans le ventre, lefquelles font entraînées avec les excréments, & les autres humeurs qui fe font détachées & fondues : d'autres enfin en amolliffant.

Ceux qui agiffent en fondant, tirent leur vertu de leur nature propre, ou de leur forme ; foit qu'elle foit faline un peu amere, ou acidule, ou favonneufe. Ceux qui operent en ftimulant, ne le font pas par une propriété particuliere à toute leur fubftance, mais par une matiere âcre, réfineufe furtout, & unie à un principe fpiritueux fubtil, dont la nature nous eft inconnue, lequel fe répand dans toute la maffe des humeurs, les réfout, & communique même au lait des nourrices fa vertu purgative : pendant leur opération, ils caufent des friffons, la foif, & la féchereffe de la bouche ; après leur effet, on reffent des laffitudes provenantes de la diminution des humeurs. Ceux qui agiffent en amolliffant, du nombre defquels font les onctueux & les mucilagineux, bouchent tous les orifices des vaiffeaux abforbants ; par-là, tout ce qu'il y a dans le canal inteftinal d'humeurs féreufes ou bilieufes y eft arrêté ; & comme il n'en peut rien pénétrer par ces orifices, il eft néceffaire que l'évacuation s'en faffe par les felles, avec les excréments ramollis & fondus.

Y a-t-il des purgatifs propres à purger fpécialement certaines humeurs ? Cette idée a paru probable aux anciens, qui l'ont adoptée, enforte qu'ils ont cru que les uns évacuoient la bile jaune ; d'autres, la bile noire ; d'autres, la pituite ; d'autres, les humeurs ténues & aqueufes ; & que dans chaque genre, les uns purgeoient doucement, les autres modérément. Et comme c'eft d'après l'expérience que les anciens ont propofé ces différentes manieres d'agir, il ne paroît pas que les modernes

aient eu raiſon de les rejetter. Pour moi, je ſuis, en cette occaſion, de l'avis des anciens; puiſque, d'après l'examen des humeurs évacuées par les purgatifs, on y remarque de très grandes différences, & qu'on voit que toute eſpece d'humeurs n'eſt pas évacuée indifféremment par tous les purgatifs. Ces différences de remedes ſe déduiſent, non-ſeulement de leurs vertus & de leur effet, mais encore de leur maniere d'opérer. Car une quantité de rhubarbe, telle qu'elle ait la vertu d'une petite doſe de ſcammonée, n'agit cependant pas de même, ni en raiſon égale; & la rhubarbe, bien qu'on en augmente la doſe, ne ſçauroit imiter la nature de la ſcammonée, ni ſa maniere d'opérer; & la ſcammonée, quoiqu'on en diminue la doſe, ne prend point le caractere de la rhubarbe.

Les purgatifs les plus uſités ſont, l'aloës, le jalap, la gratiole, les feuilles de ſenné, les fleurs d'acacia, les baies de nerprun, le polypode, la racine d'ellébore noir, la petite centaurée, les tamarins, la manne, la caſſe, la rhubarbe, la ſcammonée, les ſels amers de fontaine & le ſel vulgaire. Toutes ces ſubſtances, priſes à des doſes modérées, ſont ECCOPROTIQUES (*eccoprotica*); on peut y rapporter le petit-lait, la térébenthine, & les eaux minérales.

On appelle DRASTIQUES (*draſtica*), ceux qui agiſſent avec tant de violence, qu'ils cauſent dans le ventre de vives douleurs, & quelquefois même l'inflammation ſuivie de défaillance, & qu'ils rendent les déjections ſanglantes; ce ſont l'écorce d'éſule, la coloquinte, l'agaric, la gomme gutte, les grains de tilli, la ſemence de catapuce, l'écorce moyenne de ſureau, la racine de pain de pourceau & de bryone, le concombre ſauvage, la lauréole, l'euphorbe.

» On trouve dans Celse, *l.* v. *c.* 5. *p. m.* 260.
» la liste des remedes avec lesquels les anciens
» purgeoient. La plûpart, avec le temps, ont été
» rayés du nombre des médicaments; les uns, parce-
» qu'à très petite dose, ils portoient le désordre dans
» l'économie animale; les autres, parceque n'ayant
» point, ou n'ayant qu'une très foible vertu purga-
» tive, ils tourmentoient les malades sans aucun
» avantage. Ceux de la premiere espece, sont la
» pierre d'Arménie, l'airain brûlé (*æs ustum*), le
» *chalcitis*, l'écaille de cuivre (*squama æris*), le
» misy, le lait de laitue marine, dont une seule
» goutte mêlée avec du pain, purge beaucoup. On
» trouve sous la seconde classe la gomme ammo-
» niaque, le bdellium, les figues seches, le jaune
» d'œuf crud, le miel crud, la poix crue; le soufre,
» la graisse, l'huile, la rhue, le poireau, la blette,
» la petite lentille, l'orobe ».

Ceux de ces remedes, qui, suivant l'opinion des anciens, purgeoient la bile jaune, & qu'ils nommoient CHOLAGOGUES (*cholagoga*), sont la rhubarbe, la casse en bâton, le suc de roses pâles, l'aloës; lesquels operent doucement: & la scammonée, qui agit avec plus de violence. Ceux qui évacuoient la bile noire, & que, par cette raison, ils appelloient MÉLANAGOGUES (*melanagoga*), sont le senné, qui purge aisément, & l'ellébore noir, qui purge en excitant des tranchées. Ceux qui entraînoient la pituite, & auxquels ils ont donné le nom de PHLEGMAGOGUES (*phlegmagoga*), sont l'agaric, les hermodattes, qui operent modérément & lentement; le turbith & la coloquinte, qui fatiguent vivement l'estomac, & troublent l'économie animale. Enfin ceux qui procuroient l'évacuation des humeurs séreuses & aqueuses, nommés HY-

DRAGOGUES (*hydragoga*), font, parmi les plus doux, l'iris à fleurs purpurines, & l'iéble; parmi les plus violents, le concombre sauvage, le ricin, la grande ésule, le mézéréon, l'euphorbe.

Parmi les préparations, tant simples que composées, gardées dans les boutiques, les plus usitées sont, le syrop de manne, ceux de nerprun, de roses solutif, de chicorée composé de rhubarbe; l'huile d'amandes douces, de coloquinte; la pulpe de casse, de tamarins; les raisins secs laxatifs; la résine de jalap, & celle de scammonée; les trochisques d'agaric, de coloquinte; l'extrait de rhubarbe, d'ellébore noir; l'extrait panchymagogue de CROLLIUS; l'élatérion; la masse des pilules de tartre, d'hieres avec agaric, de succin de CRATON, de gomme ammoniaque; la masse des pilules balsamiques de BECCHER, de STAHL; l'essence de jalap; l'essence universelle purgative; la teinture de rhubarbe orientale; les especes diaturbith; l'onguent d'AGRIPPA, *de arthanitâ*; la confection de HAMECH. A celles-ci, ajoûtez l'or fulminant, le sel admirable de GLAUBER, le sel polychreste de SEIGNETTE, le tartre, & les sels neutres qu'on en forme; le mercure doux & le borax.

Il faut sçavoir enfin, que tous les purgatifs, quelque doux qu'ils soient, pris à grande dose, excitent le vomissement; que pris avant le repas, ils évacuent bien plus abondamment que si l'on en prenoit le triple long-temps auparavant; qu'ils sont aussi du nombre des errhines; que les plus violents brûlent la peau, y excitent des vessies, & consument les verrues; qu'il y a des personnnes dont le ventre s'ouvre à la vue seule des purgatifs, & d'autres à l'odeur; outre cela, que le resserrement du ventre suit ordinairement leur effet; qu'enfin

les aſtringents, pris dans une potion en grande quantité, cauſent preſque toujours quelques évacuations (1).

Les choſes, qui excitent le vomiſſement, n'operent cet effet, qu'en ſtimulant les fibres de l'eſtomac, & en les forçant à ſe contracter violemment, mais de diverſes manieres cependant; de ſorte que, en partie par ſon extenſion ſeule & ſubite, en partie par la conſtriction de ſes conduits excréteurs, laquelle empêche l'humeur de ſortir, il ſe fait une extenſion douloureuſe des fibres, & par-là les eſprits animaux ſont déterminés à ſe porter vers l'eſtomac; ce bouleverſement du ventricule eſt dû auſſi en partie à une ſimple conſtriction (2).

La premiere maniere d'exciter le vomiſſement, conſiſte à boire abondamment de l'eau, & ſur-tout tiéde; la ſeconde, beaucoup d'huileux; la troiſieme, à prendre des ſubſtances âcres & ſalines, & quelques ſubſtances métalliques, ou ſeules, ou aiguiſées avec des ſels acides. Mais cette action ne dépend pas toujours de l'acrimonie des corps, mais de toute autre choſe d'une nature très ſubtile, qui

---

(1) *Vid.* NICOL. PECHLIN. *de purgantium medicamentorum facultatib.* Amſtel. 1702. in-8°. PHIL. JAC. DUTTELII *tract. de virulentâ purgantium indole.* Aug. Vindel. 1722 *in*-8°.

(2) Il n'eſt pas beſoin que je parle actuellement des autres manieres dont le vomiſſement peut être provoqué, ſoit par l'art, ſoit naturellement, puiſque je traite ici rapidement des remedes émétiques. Or l'expérience a appris que le vomiſſement pouvoit être excité par l'irritation du goſier, par la trop grande quantité qu'on aura pris de nourriture & de boiſſon, par l'inflammation & le ſquirrhe de l'eſtomac & des parties voiſines, par de vives douleurs dans le bas-ventre, par les plaies de tête, par le mouvement irrégulier du corps, par les paſſions vives de l'ame, enfin, par toutes ſortes d'âcres engendrés dans le corps, ſoit qu'ils agitent de loin les fibres de l'eſtomac, ſoit qu'ils y ſoient adhérents.

s'y trouve mêlée, qui par elle même ne peut se séparer, & dont la nature nous est inconnue; car autrement, le sel ammoniac & le poivre, le raifort sauvage, & tout ce qui est âcre, exciteroient le vomissement.

Parmi ces substances qui agissent purement en stimulant, quelques-unes purgent l'estomac doucement, & sans la plus légere irritation, comme la gratiole, les racines d'ipécacuanha, de scille, & de cabaret; les feuilles de ce dernier, & la semence de raifort cultivé : & parmi les préparations officinales, ce sont le syrop de fleurs de pêcher, l'oxymel scillitique, l'eau bénite de Ruland, & le tartre émétique. D'autres évacuent plus fortement, & avec impétuosité; telles sont la racine d'ellébore blanc, la gomme gutte; & parmi les composées, le verre d'antimoine, tant simple, que ciré, le safran des métaux, le turbith minéral, le soufre doré d'antimoine de la premiere préparation, le sel émétique de vitriol.

Il suffit d'indiquer les autres; tant ceux qui purgent par haut avec la plus grande violence, en portant, à la maniere des poisons, le trouble dans l'estomac & les visceres, comme le crystal de lune, la pierre d'azur, les grains de ricin; que ceux qui évacuent doucement les humeurs par la même voie, mais qui ne sont plus en usage, tels sont la noix de ben, les semences d'ortie, la racine de melon.

Non-seulement le vomissement emporte la saburre qui est contenue dans la capacité de l'estomac, mais encore les autres humeurs superflues de toute espece, situées profondément dans le ventre, & soulage enfin par conséquent la tête & le reste du corps. C'est pourquoi il ne remédie pas seulement à ces affections qui doivent leur naissance à l'impureté des hypochondres, mais aussi aux

autres maux provenants de la ſympathie des hypochondres, & à ceux que cette même ſympathie étend des hypochondres dans le reſte du corps (1).

Il eſt bon de ſçavoir auſſi que les émétiques, à petites doſes, fondent la pituite, qu'ils provoquent les ſueurs & l'urine ; & qu'ainſi ils ſont convenables dans un grand nombre de maladies chroniques : que ceux mêmes qui agiſſent avec le plus d'effort & de violence, purgent auſſi quelquefois par bas ; cet effet ſe remarque cependant de la part des plus doux vomitifs dans les perſonnes délicates.

L'action des DIAPHORÉTIQUES n'eſt pas ſimple, & ne ſe fait pas d'une ſeule & unique maniere, de même que l'action de la ſueur n'eſt ni une, ni ſimple. Mais de même que la ſueur eſt provoquée, ou par l'effort exceſſif du cœur & des arteres, ou par la fonte trop conſidérable des humeurs ſéreuſes, dans le cas cependant où les humeurs ſéreuſes ſeroient par-tout dans le corps en quantité ſuffiſante, & où les pores de la peau ne ſeroient reſſerrés par aucun ſpaſme, ni farcis d'aucune matiere glutineuſe ; ainſi, tout ce qui provoque la ſueur eſt ou ſtimulant, ou fondant, ou délayant, & ſur-tout chaud, ou relâchant, ou enfin déterſif (2).

Les plus eſtimés & les plus puiſſants parmi les remedes compoſés de cette claſſe, ſont la mixture ſimple, la teinture bézoardique, l'eſprit de tartre & de corne de cerf, l'eſſence de ſcordium, l'eſſence alexipharmaque de STAHL, & la poudre fondante du même.

Mais les BAINS chauds & de vapeur, méritent

(1) *Vid.* JO. EHRENFR. GEISLER (JUST. GODOFR. GUNZII) *Animadverſiones de uſu vomitoriorum.* Lipſ. 1746.

(2) *Vid.* WILH. GOTTH. HESSE, diſſert. *de medicamentis diaphoreticis, eorumque in corp. hum. agendi modo.* Erf. 1743.

aussi une considération particuliere ; en poussant avec force les humeurs vers la superficie du corps, ils les font enfin sortir par la sueur. Leur vertu consiste en partie dans la chaleur qui met en raréfaction & en dissolution les humeurs ; & en partie dans l'humidité qui relâche les fibres de la peau & les orifices des vaisseaux excrétoires. Outre cela, comme l'air ambiant, rempli de quantité de vapeurs, n'est plus capable de se charger des parties séreuses qui s'exhalent du corps, elles sont forcées de s'arrêter sur la superficie de la peau où se rassemblant en gouttelettes, elles l'amollissent, & produisent une plus grande quantité de sueur.

On remarque pareillement dans les DIURÉTIQUES, une maniere différente d'agir. En général, tout ce qui rend les humeurs ténues & fluides, ou répare le manque de sérosité, est propre à augmenter la quantité de l'urine, comme chacun le comprend aisément ; d'ailleurs cependant, ceci peut se faire d'une autre maniere lorsque l'écoulement de l'urine est empêché, ou par une humeur lente, ou par tout autre corps solide qui bouche les voies de côté & d'autre, ou par le spasme, dont la vessie seroit attaquée, quoiqu'elle contînt assez d'urine pour être évacuée. C'est pourquoi nous établirons trois classes de diurétiques, dont la premiere contient les délayants ; la seconde, les résolutifs ou apéritifs ; la troisieme, les antispasmodiques, avec les absorbants, les adoucissants, & les émollients ; puisque le spasme est très souvent occasionné par une humeur âcre. Dans ce cas même, les émollients appliqués à l'extérieur, ou sous la forme de clystere, ont une vertu diurétique (1).

(1) *Vid.* HIER. KNIPHOFF, diss. *de diureticis specificis*, Erf. 1751.

Les meilleurs de la premiere classe, sont les boissons chaudes, & les eaux acidules avec les thermales : de la seconde, presque toutes les substances qui ont quelque chose d'âcre & qui porte au nez, comme le suc de racine de raifort ; la racine de pimprenelle, d'ache, & d'asperge ; la térébenthine, les baies de genievre, les cloportes & les cantharides : de la troisieme, les sels de toute espece, les corps terrestres, les plantes mucilagineuses, & les semences.

Les composés d'usage sont, l'essence de succin, la teinture d'antimoine & de sel de tartre, la liqueur de la terre foliée de tartre, l'esprit de nitre & de sel dulcifié, le rob de genievre, l'esprit de tartre, & semblables : toutes ces préparations agissent en stimulant & en fondant.

A l'égard des SIALOGOGUES, OU SALIVANTS (σιαλογωγα, *salivantia*) du nombre desquels est le mercure, soit qu'on le prenne intérieurement enveloppé de sels, soit qu'on l'applique sur la peau, éteint dans de la graisse, nous convenons de bonne foi, que son action spéciale nous est absolument inconnue. Car quoique nous concevions fort bien que le mercure possede au suprême degré la vertu de fondre, tant à raison de son extrême pesanteur, qui le rend supérieur à tous les autres remedes, & qu'il conserve même dans sa plus grande division ; qu'à cause de son extrême pénétrabilité, qui en est une suite, & par laquelle il ouvre les conduits les plus étroits, & s'y introduit avec tant de vîtesse, qu'il surpasse de trente fois au moins celle avec laquelle le sang se meut : cependant je ne puis découvrir par aucun raisonnement comment le mercure agit spécialement sur les glandes salivaires, sur celles des intestins, & sur le pancréas qui y est attaché, & sur-tout comment il pousse au-dehors la sé-

rosité qu'il en a séparée par son poids & sa force; je ne trouve rien dans la structure des glandes, ni dans le mercure lui-même, qui me conduise à l'explication de ces propriétés (2).

Les APOPHLEGMATISMES, qui, étant mâchés & tenus dans la bouche sous la forme de gargarisme, expriment la salive & la pituite, operent, à ce qu'il paroît, par quelques parties âcres, soit résineuses, soit huileuses, soit salines; par lesquelles ils fondent d'un côté les humeurs glutineuses qui obstruent de toutes parts intérieurement les orifices excrétoires des glandes salivaires, & qui suspendent le cours de la salive; & de l'autre, stimulent ces mêmes vaisseaux salivaires. Par-là l'humeur salivaire y aborde & s'écoule.

Les remedes de ce genre, sont sur-tout le camphre, les feuilles de tabac, les racines de pyrethre & de pimprenelle, les clous de girofle, & tous les aromatiques chauds, les baies de genievre, la myrrhe, l'huile de thym, & divers sels, tant acides qu'alkalins. Et de plus, quelques corps durs qu'on promene dans la bouche, & les gargarismes.

C'est à-peu-près de la même maniere qu'agissent

(1) Si quelqu'un s'imaginoit que la raison pour laquelle le mercure fait prendre à la lymphe la route des glandes salivaires, c'est que dans l'état naturel, la sécrétion de cette humeur est plus considérable que dans les autres parties, & que le mercure, s'y portant plus abondamment, il doit exercer son action précisément en cet endroit; qu'il sçache que si cette raison étoit solide, le mercure devroit agir de préférence sur les glandes des intestins & le pancréas, non pas cependant sur elles, comme il arrive quelquefois, mais bien plûtôt sur les vaisseaux de la peau; & qu'il devroit plûtôt faire couler des flots de sueur que des ruisseaux de salive; puisque, comme personne ne l'ignore, la quantité d'humeur qui sort par la transpiration, surpasse de beaucoup celle des humeurs salivaires.

ces médicaments, qui, mis dans le nez, ou inſpirés, expriment beaucoup de mucus & de pituite, & que pour cette raiſon on a nommés ERRHINES (ἔρρινα). Car ils ſont composés tous de parties âcres qui diſſolvent le mucus des narines, & qui, par leur *ſtimulus*, excitent les glandes à en verser une très grande quantité. L'action de l'éternuement eſt à-peu-près la même, ſi ce n'eſt que ſon effort plus conſidérable ſecoue violemment le corps, & exprime la pituite non-ſeulement du nez, mais encore des ſinus voiſins & du goſier.

Ceux de la premiere eſpece ſont, la ſauge, le marum vrai, la bette-rave, la bétoine : ceux de la ſeconde ſont, la réſine de gaïac, le vitriol blanc, le ſel ammoniac, les fleurs de benjoin, le tabac; & parmi les compoſés, le beurre de marjolaine, leſquels excitent légérement à éternuer : enſuite l'ellébore blanc, & l'euphorbe, deſquels la violence eſt telle, qu'on ne doit pas s'en ſervir ſans précaution. Au reſte tous les purgatifs & tous les aromates chauds, ſont bons pour exciter l'éternuement, comme je l'ai déja dit ailleurs.

L'uſage des ſternutatoires eſt très varié; on les emploie, non-ſeulement pour débarraſſer la pituite des narines, mais encore pour réveiller les apoplectiques, les léthargiques, & tous ceux qui ſont attaqués d'affections ſoporeuſes; ils ſont employés encore pour expulſer le calcul, pour faire ſortir l'arriere-faix & le fœtus, & contre pluſieurs autres maladies de la tête, des yeux & de l'oreille.

Preſque tous les remedes qui font couler les regles, & qu'on nomme EMMÉNAGOGUES (*emmenagoga*), ſont chauds, ou corroboratifs, ou apéritifs, ou purgatifs de la matrice, ou relâchants. Car ce qui arrête le ſang qui veut ſortir des vaiſſeaux utérins, ne ſçauroit être autre choſe que le relâche-

ment du corps de la matrice, ou de ses vaisseaux; ou leur étroitesse, ou la densité & la viscosité des humeurs. Dans le premier cas, les corroboratifs forcent le sang de sortir, en augmentant la contraction des vaisseaux utérins, & ceux de tout le corps, & en leur communiquant plus d'action sur les fluides : dans le second, les émollients, en boisson & en demi-bain partiel : dans le troisieme, les fondants, d'une part en écartant les obstacles qui s'opposent à la chylification, & en incisant la pituite épaisse, de l'autre, en chassant par les vaisseaux les plus petits le sang qu'ils ont fondu & raréfié.

Dans la premiere classe sont compris le girofle, le succin, le fer, le marrhube, la matricaire, & les fleurs de souci; dans la seconde, la camomille, le mélilot, l'ellébore, le sureau, l'armoise, le safran; dans la troisieme, le sagapenum, la myrrhe, le bdellium, l'opopanax, la gomme ammoniaque, la sabine, les fleurs de giroflier, la racine de cabaret & de pimprenelle, le borax, le sel ammoniac. On en fait différentes compositions, qui se tiennent dans les boutiques, & d'autres qu'on peut préparer sur-le-champ. Plusieurs d'entre ces substances font sortir le fœtus, & l'arriere-faix, & favorisent l'écoulement des lochies.

La vertu des ANTHELMINTIQUES consiste en partie à évacuer le mucus & la pituite, où les vers font leur séjour, & où ils se nourrissent; à ce titre tous les plus violents purgatifs, le jalap sur-tout, & les grains de tilli; les plus forts incisifs, l'ail, l'*assa-fœtida*, les eaux d'Aix-la-Chapelle, chassent les vers : en partie dans une qualité mortelle & vénéneuse pour les vers, qui paroît dépendre ou du suc âcre ou amer de quelques substances capables de faire impression sur le corps des vers, & de les tuer,

tuer, telles que l'ail, l'oignon, l'abſinthe, la tanaiſie, l'écorce d'orange, la ſemence de ſantoline, le fiel de taureau, l'*aſſa-fœtida*, & peut-être auſſi les purgatifs; ou dans toute autre matiere inconnue pour nous, telle qu'elle ſemble ſe rencontrer dans le mercure, le mars & l'étain.

Les différentes compoſitions qu'on prépare de ces ſimples, ſont la poudre contre les vers, l'élixir de propriété, le mercure doux, l'éthiops minéral, les eſprits minéraux acides-doux, le ſpécifique anthelmintique de HERRENSCHWAND (1); leſquels ſont d'uſage intérieurement: l'onguent *de arthanitâ*, l'huile de coloquinte; en frottant le ventre avec ces derniers, on procure la ſortie des vers, ſur-tout dans les enfants, ſi l'on y joint les remedes internes. Mais il eſt à propos d'obſerver qu'il n'y a preſqu'aucun de ces anthelmintiques qui ne trompe quelquefois l'attente du malade & du médecin.

De même que la cauſe de l'expanſion des vents n'eſt pas unique, ainſi celle des CARMINATIFS ne l'eſt pas. Mais comme cette expanſion provient, ou d'une trop grande quantité d'air pour avoir fait uſage d'aliments flatueux, ou du relâchement des inteſtins, ou de l'air naturellement contenu dans l'eſtomac & dans les inteſtins, plus comprimé que d'ordinaire par l'effet d'une conſtriction ſpaſmodique, ou enfin par les excréments endurcis; il s'enſuit que tout ce qui chaſſe les vents par haut ou par bas, eſt, ou fondant, ou roborant, ou antiſpaſmodique, ou émollient.

---

(1) Il paroît être compoſé d'une matiere très fortement purgative, & d'une ſubſtance métallique, mortelle pour les vers, comme le prouve & l'effet qu'il produit, & ſon apparence extérieure: *Voy. Mémoire préſenté à l'Acad. des Sc. de Paris*, t. j. p. 479. *ſuiv.* Et GUALT. VAN DOEVEREN diſſert. *de vermib. inteſtin. hominum, præſertim tæniâ*, p. 73. 74.

Dans le premier cas, les remedes dans lesquels on remarque une qualité carminative, sont les plantes âcres, le gingembre, la zédoaire, l'aunée, la pimprenelle, le sassafras, l'acorus, la menthe, le romarin, le thym : dans le second, les écorces d'oranges, les semences d'aneth & de carvi, les sommités de petite centaurée & d'absinthe : dans le troisieme, les ventouses seches appliquées sur le ventre, le castoreum & la thériaque. De toutes ces substances, on peut faire des compositions différentes, au nombre desquelles sont les officinales, comme l'esprit de nitre dulcifié, l'esprit carminatif *de tribus*, & l'essence carminative de Wedelius : dans la quatrieme enfin, les semences farineuses, & tous les mucilagineux & les lubréfiants qu'on fait entrer dans les clysteres.

Les lithontriptiques enfin, c'est-à-dire, les remedes doués d'une vertu propre pour briser le calcul des reins & de la vessie, agissent, ou en dissolvant la matiere des calculs, ou leur concrétion commençante, ou en détruisant le gluten qui en unit toutes les parties. Ceux qui operent de la premiere façon, sont, ou des acides très puissants, comme l'huile de vitriol, & l'élixir acide de Dippel, qui en est composé; ou des sucs âcres des plantes, tels que ceux de poireau, d'ail, de raifort, qui, par leur *stimulus*, excitent en même temps l'excrétion de l'urine & la sortie des calculs dissous; ou des amers, comme l'absinthe & la racine de gentiane, qui d'une part donnent plus de force aux fibres des reins, & de l'autre, brisent, atténuent l'acide surabondant dans les corps, lequel contribue beaucoup à la formation du calcul. Ceux qui agissent de la seconde maniere, sont d'une nature savonneuse ou alkaline, l'eau de chaux faite avec des écailles de testacées, l'huile de tartre par défail-

lance, la liqueur du nitre fixe, les eaux thermales de Carlsbad, les pilules lithontriptiques de mademoiselle Stéphens. Au reste les remedes, tant simples que composés, que les anciens & les modernes ont si fort vantés, n'operent aucun des effets promis par le nom qu'ils portent (1).

Tel est tout ce que nous avons à dire sur les principales especes de médicaments, par rapport à leurs principes & à leur action sur le corps humain. Mais il est à propos d'observer qu'il y a des remedes qui ont la vertu spéciale de guérir les maladies de certaines parties, & des infirmités particulieres; c'est pourquoi les médecins les ont nommés spécicifiques. A Dieu ne plaise cependant que nous fassions la sottise de croire avec la tourbe ignorante des empiriques, que ces remedes chassent, par une vertu & une propriété spécifique, une maladie, quelle qu'en soit la cause; ou qu'ils soient utiles seulement à des parties déterminées & particulieres, sans opérer aucun effet sur les autres; ou qu'ils corrigent des humeurs particulieres, & par préférence, sans attaquer les autres; ou qu'ils soulagent enfin sûrement & infailliblement, en tout temps, & toutes sortes de sujets, & répondent constamment à l'intention du médecin; car il est impossible de donner jamais la preuve de semblables effets, puisqu'une même maladie ne reconnoît pas toujours les mêmes causes, mais qu'elles sont

(1) *Vid.* Jo. Henr. Schulze, *dissert. qua problema*; An dentur medicamenta, quæ calculum in vesicâ comminuunt; *in partem affirmativam resolvitur.* Halæ. 1734. Theoph. Lobb Treatise en dissolvens of the stone, and on curing the stone and gout of aliments. *Lond.* 1739. in-8°.

différentes, & ſouvent même oppoſées; que les vertus des remedes ne ſont jamais abſolues, mais qu'elles deviennent telles par la réaction des corps ſur leſquels ils agiſſent lorſqu'on les a pris, & qu'elles ſont déterminées de telle ou telle maniere, ſuivant la nature de chaque individu.

Il faut regarder comme autant de ſottiſes & de rêveries tout ce que quelques-uns ont débité des vertus admirables de leurs panacées, de leurs arcanes, de leurs ſpécifiques hépatiques, utérins, antihectiques, antiépileptiques, & autres. Les vrais médecins n'entendent par ſpécifiques que les remedes, qui, ayant une vertu plus puiſſante, dans leur action au moins, ſont plus efficaces que les autres pour combattre telle ou telle maladie.

Il paroît que la maniere dont ils exercent leur vertu, conſiſte en ce que ces remedes, quant à la plus grande partie de leur ſubſtance, renferment des principes qui ſont directement contraires à la cauſe d'une maladie, & qui peuvent la combattre, la détruire, ou la chaſſer du corps ſans accident; on peut donc à ce titre donner aux purgatifs & aux émétiques le nom de ſpécifiques : ou cette maniere conſiſte en ce que quelques-unes de leurs parties, ſoit par leur peſanteur ſpécifique, ſoit par leur affinité avec les liqueurs où elles ſe mêlent, ſoit par leurs mouvements, exercés par-tout d'une maniere ſinguliere, ont plus de rapport avec certaines parties de notre corps, & qu'elles agiſſent ſur elles plus efficacement, parcequ'elles demeurent plus long-temps unies avec elles. On peut donner pour exemple des remedes du premier ordre, la manne, qui convient dans les maladies de la poitrine; & le quinquina, dans les fievres intermittentes : & pour exemple des remedes du ſecond ordre, les cantha-

Melilot. *Melilotus.*



rides, dont l'action se fait vivement sentir sur les reins & la vessie (1). *Voy. aussi* Introduction, *p.* 28.

MÉDICINIER d'Amérique. } *Voyez* RICIN.
MÉDICINIER d'Espagne. }

MÉLANTÉRIE. Μελαντηρία, DIOSCOR. Cette substance a une double origine selon cet auteur. On en trouve une à l'entrée des mines de cuivre sous la forme de sel; & l'autre se trouve à la superficie du même lieu; celle-ci est terrestre. Celle qui a la couleur du soufre, qui est polie, pure, égale, & qui se noircit sur-le-champ par le contact de l'eau, est la meilleure.

On trouve rarement aujourd'hui ces sortes de fossiles chez les apothicaires; & il faudroit les chercher dans l'isle de Chypre, dans l'Asie mineure, ou dans l'Egypte.

Ils sont brûlants, font des escares, & sont un peu astringents.

De toutes ces substances, il n'y a que le chalcitis (*Voyez* VITRIOL) que l'on emploie présentement dans la composition de la thériaque d'ANDROMAQUE l'ancien; mais comme il se trouve rarement dans les boutiques, on lui substitue ordinairement le vitriol calciné à rougeur, ou le colcothar. GEOFF.

MÉLÉGUETTE, *Voy.* GRAINE DE PARADIS.

MÉLESE. On trouvera la description de cet arbre à l'art. TÉRÉBENTHINE.

MÉLILOT; anciennement MIRLIROT. *Melilotus*, off. *Trifolium odoratum*, seu *Melilotus vulgaris*, *flore luteo*, J. B. *Melilotus germanica*, LOBEL.

---

(1) *Conf.* J. B. DE SAUVAGES *dissertation* sur les médicaments qui affectent certaines parties du corps humain, plûtôt que d'autres, & sur la cause de cet effet. *Bordeaux*, 1752. in-4°. ANT. RUDIGER *de virtute medicamentorum propriâ*, & *methodo hanc explorandi*, Lips. 1750.

Icon. *Lotus urbana*, MATTH. *Trifolium caballinum*, CAMER. & Italorum. *Loti*, ſive *Trifolii ſpecies*, CORD. *Trifolium floribus racemoſis*, *leguminibus nudis diſpermis*, *caule erecto*, LINN. *Melilotus ſiliquis turgidis*, *brevibus*, *obſcurè tranſverſis rugoſis*, HALLER Helvet.

Sa racine, qui s'enfonce profondément en terre, eſt blanche, pliante, garnie de fibres capillaires fort courtes. Il s'en éleve d'environ deux pieds une ou pluſieurs tiges, liſſes, cannelées, foibles, creuſes, rameuſes. Ses feuilles, qui ſont au nombre de trois ſur un même pédicule, ſont longues d'un pouce & demi, légerement dentelées, liſſes, d'un verd-foncé. De l'aiſſelle des feuilles, & portées ſur de longs épis, ſortent de petites fleurs légumineuſes, à quatre pétales ſoutenus ſur des pédicules courts & menus, de couleur jaune. A ces fleurs, ſuccedent des gouſſes pendantes, ridées, nues, noires dans leur maturité, dans leſquelles ſont contenues une ou deux ſemences jaunâtres, arrondies, d'une ſaveur légumineuſe.

Cette plante, qui fleurit en été, n'a preſque point d'odeur étant verte; mais ſeche, elle en a une très pénétrante, & qui approche de celle du miel. On la trouve dans les buiſſons, dans les haies & parmi les bleds.

Les feuilles du mélilot changent à-peine la couleur du papier bleu. Elles ſont âcres, ameres, ſtyptiques, & donnent de légeres nauſées quand on les mâche.

Cette plante eſt apéritive, réſolutive & adouciſſante, dit M. TOURNEFORT. La ptiſane, faite avec ſes ſommités & celles de camomille, eſt excellente dans les inflammations du bas-ventre, dans la colique, dans la rétention d'urine, dans le rhumatiſme, & généralement dans toutes les occaſions


Melisse.
Melissa.
a. 1.
a. 3.
Lecharp.r fe.

où il faut faciliter le cours des humeurs en adouciſſant. On ſe ſert du mélilot dans les lavements carminatifs, & dans les cataplaſmes adouciſſants & réſolutifs; pour les lavements on fait bouillir les fleurs dans l'eau de tripes, & l'on ajoûte quelques gouttes d'eau d'anis à la décoction paſſée par un linge : pour les cataplaſmes, on fait bouillir deux oignons de lis avec une poignée de fleurs de ciguë, & trois bonnes pincées de mélilot. Le ſuc des fleurs de mélilot, ou l'infuſion dans l'eau bouillante, adoucit fort l'inflammation des yeux, ſur-tout ſi, après l'avoir retiré du feu, l'on y ajoûte un peu d'eſprit de vin camphré, & que l'on paſſe le tout par un linge pour en ſéparer le camphre inutile.

On fait avec les fleurs de mélilot une eau diſtillée, qui eſt d'une odeur aſſez agréable; mais elle eſt rarement d'uſage en médecine.

Ses ſemences ſont diſcuſſives, apéritives, aromatiques & réſolutives.

On tient dans les boutiques un emplâtre où entrent les fleurs de mélilot; il en porte le nom : il diviſe, reſout, amollit les tumeurs, & calme les douleurs.

MÉLISSE cultivée, *ou* des jardins; Méliſſe citronnée; Herbe de citron; Citronnade, *ou* Citronnelle; Poncirade; Piment des ruches *ou* des mouches à miel. *Meliſſa; Citrago*, ſeu *Citronnella*, off. *Meliſſa hortenſis*, C. B. Pin. *Meliſſa vulgaris, odore citri*, J. B. *Meliſſophyllum vulgare*, Lugd. *Meliſſa noſtras*, Camer. hort. *Meliſſa floribus ex axillis inferioribus ſubſellibus*, Linn.

Sa racine, qui s'enfonce profondément en terre, eſt ronde, longue, ligneuſe, fibreuſe. Il s'en éleve d'un pied & demi des tiges quarrées, preſque liſſes, rameuſes, dures, roides, fragiles. Ses feuilles ſont oblongues, d'un verd-brun, aſſez ſemblables à celles

du baume des jardins, hérissées d'un petit poil follet, dentelées sur leurs bords, d'une odeur agréable de citron, & d'une saveur un peu âcre. Ses fleurs, qui sortent de l'aisselle des feuilles, sont verticillées, en gueule, petites, blanches, ou rouge-pâles; portées sur un calyce velu, cannelé, partagé en deux segments. A ces fleurs succedent quatre graines unies ensemble, oblongues ou un peu arrondies, contenues dans le calyce de la fleur.

Cette plante, qui fleurit dans les mois de Juin, de Juillet & d'Août, croît sur les montagnes de Suisse vers l'Italie; elle se trouve aux environs de Paris. Sa racine est vivace; elle se cultive dans les jardins.

Cette plante agit en secouant doucement, en discutant, en irritant & en resserrant très modérément; peut être même, comme quelques médecins le pensent avec HERMAN, ne contribue-t-elle pas peu à réparer les parties spiritueuses du sang & des nerfs. C'est donc avec raison qu'on la met au nombre des médicaments nervins, céphaliques, cardiaques, pectoraux, stomachiques, carminatifs, & utérins; & si ce n'est pas un des principaux, il est constant que c'est un des meilleurs. Elle opere de bons effets dans la foiblesse de la mémoire, le vertige idiopathique, la mélancholie, l'épilepsie, l'apoplexie pituiteuse, la syncope, la foiblesse de la vue, le relâchement de l'estomac & des intestins, la cardialgie, la colique, la passion hypochondriaque & hystérique, la suppression des regles, les flueurs blanches, la gonorrhée simple, le tremblement & les palpitations de cœur, la toux, l'asthme, & les autres maladies qui proviennent de la foiblesse du genre nerveux, de la disette des parties spiritueuses, & d'accablement. On la fait très bien prendre infusée dans du vin ou dans de l'eau en

forme de thé, depuis une pincée jufqu'à deux, trois & quatre. On l'emploie extérieurement pour les bains du ventre, dans la paffion hyftérique, les flueurs blanches, la ftérilité, la fuppreffion des regles; dans les bains pour les nerfs, les fachets fortifiants & difcuffifs. On l'applique quelquefois fraîche & pilée fur les plaies venimeufes, faites par la morfure ou la piquure d'animaux enragés, de ferpent, de vipere, de fcorpion, d'abeille, &c... Elle réfout très bien les tumeurs fcrophuleufes, purifie & guérit les plaies.

Dans fon traité *de medic.offic.* G. HOFFMANN recommande de cueillir les feuilles de la mélifle au printemps, avant qu'elle foit en fleurs, parcequ'autrement elles ont une odeur défagréable de punaife. La décoction des feuilles de mélifle, dans laquelle on a fait fondre un peu de nitre, eft un bon remede contre les indigeftions, & la fuffocation qui arrive après avoir fait excès de champignons.

La mélifle, dit M. VOGEL, a une odeur agréable de citron, & une faveur gracieufe balfamique; l'une & l'autre font dûes à une huile éthérée & volatile, qui s'exhale aifément, & laiffe par-là cette plante fans odeur, & prefque fans vertus. Elle eft amie de l'eftomac, de la tête, des inteftins, de la matrice; elle remédie à la foibleffe de ces parties, & appaiffe les douleurs qui s'y font fentir. Elle adoucit la bile noire, & eft utile aux mélancholiques; c'eft un des principaux ingrédients de l'infufion de RIVIERE contre la manie. Infufée dans le vin, elle lui communique une odeur très agréable. Si on en fait un cataplafme auquel on mêle de la farine, & qu'on l'applique fur le panaris, elle le guérit heureufement, dit SCHULZE; fon huile diftillée, fuivant le même auteur, mêlée avec du vin,

ou bien l'infusion vineuse de cette même plante, est un bon remede contre l'épilepsie utérine.

On prépare avec la mélisse une eau distillée, qui est connue sous le nom d'*eau des carmes*, mais celle qui se fait & se débite chez les moines dont elle porte le nom, n'est pas meilleure que celle des apothicaires.

II°. Mélisse sauvage *ou* bâtarde; Mélisse de montagne, *ou* des bois; Mélisse puante, *ou* qui sent la punaise. *Melissa sylvestris*, sive *Melissophyllum* off. *Lamium montanum melissæ folio*, C. B. Pin. *Melissa adulterina*, quorumdam, *amplis foliis & floribus non grati odoris*, J. B. *Melissa humilis latifolia, maximo flore purpurascente*, Tournef. Inst. rei herb. *Herba sacra*, quorumd. Lugd. *Lamium pannonicum primum albo flore*, Clus. hist. *Herba sacra*, Agripp. *Lamium*, Plin.

Sa racine est fibreuse, un peu âcre & amere. Ses tiges, qui s'élevent d'un pied & plus, sont quarrées, genouillées, velues, pleines de moëlle. Ses feuilles sont oblongues, ridées, velues d'un verd noirâtre, d'une saveur un peu âcre. D'entre chaque nœud, & du milieu des feuilles, naissent trois à trois, ou quatre à quatre, des fleurs longuettes, inodores, d'un blanc purpurin, ou d'un pourpre clair; le calyce est oblong, velu, lâche; les semences sont grosses, noirâtres & inégales.

Cette espece, qui fleurit en Mai & Juin, croît dans les bois. Elle differe de la précédente, en ce que ses tiges sont beaucoup moins élevées, moins branchues; que ses feuilles sont plus longues, plus velues; que ses fleurs sont plus amples; & que son odeur ne sent point, ni le miel, ni le citron, mais qu'elle est au contraire désagréable; M. Lemery ajoûte que ses racines ont tant de ressemblance avec celles


Melisse Sauvage
Melissa tragi.
a. 1.
a. 1.
a. 2.
a. 5.
dessiné par Mr de garsault et gravé par Martinet



Dessiné par Mr De Garsault Et gravé par Martinet

celles de l'ariſtoloche menue, que pluſieurs droguiſtes donnent pour celles-là.

Elle eſt vulnéraire, & fournit un excellent remede contre la ſuppreſſion d'urine, dont on peut voir la préparation dans l'hiſtoire des plantes des environs de Paris, par M. TOURNEFORT.

MÉLISSE turcique *ou* de Turquie *Voyez* MOLDAVIQUE.

MELON commun, *Melo vulgaris*, C. B. Pin. *Melo*, ſive *Melopepo vulgò*, *Cucumis* Galeni, DODON. *Pepo*, MATTH. *Cucumis foliorum angulis rectis*, LINN.

Le melon eſt une plante qui pouſſe des tiges longues, rampantes, ſarmenteuſes, rudes au toucher. Ses feuilles ſont également rudes au toucher; elles ſont plus petites, plus rondes & moins anguleuſes que celles de concombre. Il ſort de l'aiſſelle des feuilles, des fleurs, dont les unes ſont fertiles, & les autres ſtériles; elles reſſemblent à celles du concombre; elles ſont nombreuſes, & de couleur jaune. Aux fleurs fertiles, ſuccedent des fruits plus ou moins gros, tantôt ronds, tantôt allongés, brodés, cannelés, couverts d'une écorce aſſez épaiſſe, verte ou verdâtre, dure. La chair, renfermée ſous cette écorce, eſt jaunâtre ou rougeâtre dans ſa maturité, fondante, d'une ſaveur vineuſe, odorante, agréable. Dans les cellules intérieures de ce fruit, leſquelles ſont nombreuſes, ſe trouvent un grand nombre de ſemences ovalaires, applaties, blanches, couvertes d'une écorce dure, ſous laquelle eſt une amande douce & huileuſe.

Le melon, qui ſe cultive dans les jardins potagers, & qui eſt connu de tout le monde, fleurit en été.

C'eſt un aſſez bon aliment pour les eſtomacs forts, pourvu qu'il ſoit bien choiſi, & qu'on n'en faſſe pas

d'excès; mais en général, il s'aigrit aisément dans l'estomac, épaissit les humeurs, & devient la source & le germe de fievres intermittentes. Son trop grand usage cause des vents, la colique, la dysenterie, la diarrhée.

La semence de melon est une des quatre semences froides majeures. On en fait des émulsions, qu'on prescrit dans les fievres ardentes, dans la difficulté d'uriner, & dans toutes les occasions où il est nécessaire d'appaiser l'effervescence du sang & des humeurs.

MÉLONGÈNE ; Mélangene ; Maïenne ; Aubergine. *Melongena ; Melantzana ; Mala insana*, off. *Solanum pomiferum fructu oblongo*, C. B. Pin. *Melongena* veteribus, J. B. *Mala insana*, DODON. *Mala insana syriaca*, PARK. *Melongena fructu oblongo violaceo*, TOURN. Inst. rei herb. *Melanzena fructu pallido*, Hort. eist. *Solanum hortense*, & *Pyra insana*, CÆSALP.

D'une racine fibreuse, & qui s'enfonce peu en terre, s'éleve d'environ un pied une tige grosse comme le doigt, cylindrique, rougeâtre, couverte d'un duvet aisé à enlever, branchue. Ses feuilles sont amples, sinuées sur leurs bords, sans dentelures, un peu lanugineuses, soutenues sur de gros pédicules; elles ont encore des nervures rougeâtres, & quelquefois épineuses. Ses fleurs, qui naissent à l'opposite des feuilles, sont en rosette, à cinq pointes, amples, sinuées, de couleur blanchâtre ou purpurine, portées sur un calyce hérissé de petites épines. A ces fleurs, succedent des fruits gros comme un œuf, solides, lisses, purpurins ou verdâtres, remplis d'une pulpe succulente & blanchâtre. Les semences, qui se trouvent au milieu de cette pulpe, sont taillées en forme de rein, applaties, blanchâtres, & assez semblables à la graine de poivre d'Inde.


Menyanthes . Menianthe, Trefle d'eau .
a. 1

Cette plante, qui fleurit en été, se cultive dans les jardins. On mange ses fruits cuits en salade dans les provinces méridionales de France : les Espagnols & les Italiens les font entrer dans leurs sauces & dans leurs ragoûts ; ils ont le goût de citron, dit MARCGRAVE. Les habitants des isles Antilles, les pelent & les font cuire, & les mangent ensuite avec de l'huile & du poivre. Les Egyptiens, au rapport de BELON, les mettent cuire sous la cendre ou dans de l'eau, & les servent journellement sur les tables, ce qui doit faire croire qu'ils ne sont pas aussi vénéneux qu'on l'a dit, & qu'ils ne méritent pas le nom de *mala insana* (pommes qui rendent fou). Cependant, si l'on en fait trop d'usage, ainsi que les champignons, ils causent des vents, des indigestions & la fievre.

On peut se servir extérieurement du suc de la mélongene, ou seul, ou mêlé avec d'autres substances, contre les cancers, les ulceres chancreux, & les hémorrhoïdes ; dans la vue de calmer & de résoudre.

MÉNIANTHE ; Trefle de marais ; Trefle d'eau *ou* aquatique ; Trefle de castor. *Trifolium palustre*, C. B. Pin. *Menianthes palustre latifolium & triphyllum*, TOURNEF. Inst. rei herb. *Trifolium majus*, TABERN. Icon. *Trifolium aquaticum sive paludosum*, offic. PARK. *Trifolium fibrinum*, Tabernæ-Montani & Germanorum, RAII, hist. *Menianthes palustre* Theophrasti ; Lugd. hist. *Limonium pratense*, TRAGI. *Isopyrum*, GESNER. *Menianthes foliis ternatis*, LINN.

Sa racine est blanche, longue, genouillée, traçante, garnie de fibres. Ses feuilles, qui sont de la grandeur & de la figure de celles des féves, sont portées au nombre de trois sur un long pédicule ;

elles ſont liſſes & douces au toucher. D'entre ces feuilles, ſort un pédicule ou tige verte, grêle, unie, qui s'éleve fort haut, & qui porte un bouquet de fleurs en entonnoir, d'un blanc purpurin, partagées en cinq ſegments pointus, ſoutenues par des calyces en godet, & dentelés; leurs étamines ſont au nombre de cinq, blanches, garnies de ſommets jaunes; leur piſtil eſt court & verdâtre. A ces fleurs, ſuccedent des fruits arrondis ou oblongs, où ſont contenues des graines ovales, pareilles à l'hélianthеme ou fleur du ſoleil, d'un brun jaunâtre, & d'une ſaveur amere.

Cette plante, qui fleurit en Mai & en Juin, croît dans les lieux aquatiques & marécageux; elle périt promptement hors de l'eau.

Elle paſſe pour un très grand antiſcorbutique; elle eſt très employée en Hollande & en Angleterre. Son ſuc dépuré, eſt un bon fébrifuge, ainſi que ſon infuſion. On donne auſſi trois ou quatre verres de cette infuſion pour la goute.

Cette plante, qui eſt très amere, dit M. Vogel, convient dans pluſieurs maladies, chroniques ſurtout, & ſpécialement contre le ſcorbut, ſuivant Bartholin, *Act. Haffn.* iij. 75; l'hydropiſie, *ibid.*; les affections gouteuſes, *Abh. der kayſ. acad. der nat.* iv. 172; les vieux ulceres, Boerhaave; la cachexie, *A. N. C.* ij. *obſ.* 42; les maladies cauſées par le calcul, *Breſlav.* 1722. *menſ. febr.*; les affections catarrhales & les fievres intermittentes, *Franc.* La plûpart des payſans de la Weſtrogothie, province occidentale de la Suede, ſe ſervent de ſes feuilles pour faire de la biere, lorſqu'ils ne peuvent avoir des cônes de houblon; Linn. *Flor. lappon.* 80. La poudre des tiges purge le ventre, en la prenant à la doſe d'un gros; & elle excite le vomiſſement, ſuivant Willius, *Act. Hafn. cit.*

Mentha hortensis verticillata.

Menthe commune.

a. 1.

a. 1.

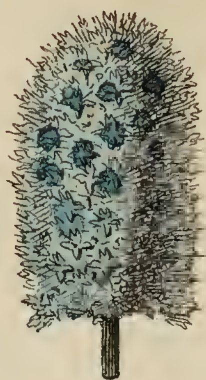
a. 3.



L.ch. fe.

Mentha crispa.

Menthe Frisée













Lecharp. fe.

MENTHE commune; Baume des jardins; Herbe du cœur. *Mentha hortensis rubra; Sisymbrium hortense*, vel *Balsamita*, off. *Mentha hortensis verticillata, ocymi odore*, C. B. Pin. *Mentha verticillata minor acuta, non crispa, odore ocymi*, J. B. *Mentha quarta*, Dodon. *Mentha fusca sive vulgaris*, Park. *Mentha cardiaca*, Camer. *Mentha vulgaris serpens rotundifolia*, Schwenck. *Calamintha ocymoïdes*, Tabern. Icon.

Sa racine, qui trace beaucoup, est garnie de fibres qui s'étendent au loin. Il s'en éleve d'un pied & demi des tiges quarrées, un peu velues, roides, rougeâtres. Ses feuilles, qui naissent opposées deux à deux, sont arrondies, dentelées presque semblables à celle de la menthe-coq. Ses fleurs, qui sortent de l'aisselle des feuilles, sont en gueule, petites, purpurines, en forme d'épi, découpées en deux levres, fendues, de sorte qu'elles paroissent un tuyau à cinq découpures. A chaque fleur succedent quatre semences menues.

Cette espece, qui fleurit en Juillet & Août, se cultive dans les jardins; elle croît aussi d'elle-même le long des haies.

Son odeur, qui est très agréable, tient de celle du basilic & du citron, & sa saveur approche de celle de la mélisse.

Elle est vantée comme un excellent remede contre les flueurs blanches, & contre les regles immodérées. On fait infuser ses fleurs & ses feuilles dans de l'huile, laquelle est bonne contre les contusions & les plaies. Elle est encore stomachique, emménagogue, diurétique, carminative, apéritive, hépatique.

II°. Menthe frisée *ou* crêpue; Baume frisé. *Mentha crispa verticillata*, C. B. Pin. *Mentha crispa verticillata folio rotundiore*, J. B. *Mentha prima*,

DODON. *Mentha cruciata*, LOBEL. Icon. *Mentha sativa rubra*, GER.

Ainſi que celle des autres eſpeces de menthe, ſa racine eſt traçante & rampante. Ses tiges, qui s'élevent de trois pieds & plus, ſont quarrées, roides, droites, velues, purpurines, près de terre. Ses feuilles ſont arrondies, ridées crêpées, dentelées ſur leurs bords, d'un verd-noirâtre. De l'aiſſelle des feuilles, ſortent des fleurs verticillées ou par anneaux, pareilles à celles du pouillot commun, d'un bleu-pâle.

Elle ſe cultive dans les jardins.

Elle eſt ſtomachique, céphalique, antiémétique. On en prépare un extrait qui ſe donne à la doſe de douze à quinze grains, que l'on mêle avec une égale quantité de confection d'hyacinthe, pour arrêter dans les enfants de quinze à vingt mois les vomiſſements occaſionnés par les aigres des premieres voies. Ses feuilles, en forme de cataplaſme, ont la vertu de réſoudre le lait coagulé dans les mammelles : l'huile, où elles ont infuſées, s'emploie en liniment ſur la région de l'eſtomac, contre les vomiſſements & la foibleſſe de ce viſcere. ETTMULER & pluſieurs autres, diſent qu'elle eſt aſtringente, qu'elle arrête l'écoulement exceſſif des regles, & les flueurs blanches.

III°. MENTHE friſée d'Allemagne. *Mentha criſpa danica ſive germanica ſpecioſa*, MORIS. & PARK. *Mentha floribus ſpicatis, foliis cordato-dentatis, undulatis, ſeſſilibus*, LINN.

Celle-ci ſe cultive auſſi dans les jardins; elle a, dit M. VOGEL, une odeur âcre & ſuave; ſa ſaveur eſt aromatique & légérement aſtringente. L'huile éthérée dont elle abonde, lui communique les vertus excellentes qu'elle poſſede. On l'emploie avec un ſuccès ſurprenant, ſous la forme d'eſſence, d'huile

vomiſſement bilieux, fait ceſſer le hoquet, & tue les vers.

V°. Menthe aquatique; Menthe rouge; Baume d'eau à feuilles rondes. *Mentha rotundifolia paluſtris, ſeu aquatica major*, C. B. Pin. *Mentha aquatica*, ſive *Siſymbrium*, J. B. *Calamintha aquatica*, Tabern. Icon. *Mentha aquatica rubra*, Park. *Siſymbrium ſylveſtre*, Gesner, Hort. *Siſymbrium agreſte aquaticum*, Lobel. Adverſ. *Mentha floribus capitatis, foliis ovatis, ſerratis, petiolatis*, Linn.

Ainſi que celle des autres eſpeces, la racine de celle-ci eſt rampante & fibreuſe. Ses tiges ſont menues, quarrées, velues, creuſes, ou remplies d'une moëlle fongueuſe. Ses feuilles reſſemblent à celles de la menthe friſée; elles ſont de même dentelées ſur leurs bords ſans être crêpues, portées ſur de courts pédicules, d'un rouge-brun, d'une odeur forte. Ses fleurs, qui naiſſent au ſommet de la tige, & qui forment de groſſes têtes arrondies, ſont partagées en quatre, & d'un pourpre clair: les étamines, dont les ſommets ſont d'un rouge plus foncé, ſont ſaillantes & au nombre de quatre. Ses ſemences ſont petites & noirâtres.

Cette plante ſe plaît dans les lieux humides; elle ſe trouve abondamment le long des ruiſſeaux, dans les prés, dans les marais. Sa fleur paroît en Juillet.

Ses feuilles ont une ſaveur âcre, amere & aromatique; leur odeur eſt très pénétrante. On en fait une infuſion théiforme, qui eſt diurétique & ſtomachique. Si on applique ſur le front ſes feuilles écraſées, elles calment la douleur de tête; elles ſont bonnes auſſi contre la piquure des mouches à miel & des guêpes. Leur ſuc, mêlé avec du vin, procure l'écoulement des urines, facilite la ſortie

Mentha aquatica.

a. 1. Menthe aquatique.





Le chesp. sc.

Menthastrum.

Menthe Sauvage.





des graviers, appaiſe le vomiſſement & le hoquet, diſſipe les tranchées, ſoulage dans les gonflements d'eſtomac. L'eau diſtillée, qu'on en tire, eſt vantée, par CAMERARIUS, contre la ſuffocation, la difficulté de reſpirer, & les embarras du poumon.

VI°. MENTHE ſauvage, *ou* Menthaſtre ; Baume d'eau à feuilles ridées. *Mentha alba*, ſeu *Menthaſtrum*, off. *Mentha ſylveſtris rotundiore folio* C. B. Pin. *Menthaſtrum folio rugoſo rotundiore ſpontaneum, flore ſpicato, odore gravi*, J. B. *Mentha caballina folio rotundiore*, ſive *Menthaſtrum*, TRAGI & aliorum. *Menthaſtrum foliis orbiculatis*, GESN. *Mentha agreſtis ſive equina*, quorumdam.

De ſa racine, qui eſt rampante, fibreuſe, & vivace, s'élevent d'un pied & demi des tiges velues & quarrées. Ses feuilles ſont arrondies, ridées, lanugineuſes, blanchâtres. Ses fleurs, qui reſſemblent à celles du baume des jardins (*ou* menthe commune), ſont comme en épi, portées ſur des calyces à dentelures, & d'un blanc rougeâtre. A chaque fleur ſuccede une graine menue & noirâtre.

Cette eſpece, qui fleurit en Juillet, ſe plaît dans les lieux humides, & ſe trouve abondamment le long des ruiſſeaux & des rivieres.

Son odeur eſt très forte & aromatique ; ſans être auſſi agréable que celle de la menthe commune, ſa ſaveur eſt âcre, amere, & aſtringente.

L'infuſion de cette plante eſt bonne contre l'aſthme ; elle excite les regles ; elle remédie à la dureté de l'ouie ; elle fait mourir les vers ; elle calme les accès vaporeux, elle peut ſervir de bain dans les affections de la matrice ; & dans la foibleſſe, & le relâchement des nerfs. Ses feuilles, broyées ou pilées, forment un très bon cataplaſme contre la ſciatique.

Par tout ce que l'on a dit des vertus particulieres de chaque eſpece de *menthe*, on voit que leurs ver-

tus ſont à-peu-près les mêmes. On peut ajoûter en réſumant qu'elles ſont ſtomachiques, carminatives, utérines, & qu'on ne trouve guere de plus grand remede ſimple dans les affections froides, venteuſes & hyſtériques, les pâles couleurs, les flueurs blanches, la ſuppreſſion des regles, &c. Elles ſont auſſi excellentes pour fortifier l'eſtomac, arrêter les flux de ventre, chaſſer les vers, & même dans différentes maladies de la tête & de la poitrine, qui proviennent d'un vice de la matrice, ou des premieres voies. On la fait prendre intérieurement en décoction & en infuſion, ſur-tout dans du vin, depuis une pincée juſqu'à deux. Elles s'appliquent extérieurement en forme de ſachets ſur le ventre, dans les foibleſſes d'eſtomac, le vomiſſement, la colique, la cardialgie, la diarrhée, ſur les mammelles des femmes, pour en diſſiper les tumeurs dures, diminuer le lait & le diſſoudre. Elles entrent encore fréquemment dans les ſachets diſcuſſifs & fortifiants, contre la paralyſie, l'œdême des extrémités, &c. & dans les bains pour la matrice.

MENTHE-COQ. *Voyez* TANAISIE.

MERCURE. Le mercure eſt une ſubſtance métallique, fluide, blanche, brillante, à-peu-près comme de l'argent, la plus peſante après l'or, & malgré cette peſanteur très volatile. On l'a appellé *Mercurius vivens*, *Mercurius currens*, par comparaiſon avec le meſſager des dieux, qu'on diſoit être toujours en mouvement; *Hydrargyrus*, *Argentum aqueum*, comme qui diroit argent toujours fluide; *aqua non madefaciens manus*, de ce que le mercure ne s'attache point aux doigts quand on y touche. Les chymiſtes l'ont appellé *Proteus*, parcequ'il prend mille formes différentes ſans ſe décompoſer; *Cervus fugitivus*, à cauſe de ſon extrême volatilité lorſqu'on le préſente au feu pour en faire l'analyſe: en

arabe on l'appelle *Zaibar;* c'eſt le *vomica liquoris æterni Plinii.*

Le mercure, à cauſe de ſon brillant, de ſon opacité & de ſa peſanteur, ne peut être regardé comme un demi-métal; au contraire, en cela il reſſemble parfaitement aux métaux; mais ſa fluidité, ſa volatilité & ſon immalléabilité l'excluent du rang des métaux, & lui font tenir le milieu entre les métaux & les demi-métaux.

Le mercure ſe trouve dans beaucoup d'endroits du monde, en Europe, en Aſie, & en Amérique: les pays de l'Europe où il y en a, ſont la France, la Normandie & les environs de Montpellier; l'Allemagne, l'Ombrie, la Bohême, la Miſnie, l'Italie, & l'Eſpagne, d'où ſe tire le plus eſtimé.

Les mines de mercure ſont indiquées en ce qu'elles ſont recouvertes d'une eſpece de craie blanchâtre; les plantes, qui ſont directement deſſus, ſont plus petites qu'à l'ordinaire; mais celles qui ſont aux environs, ſont plus belles & plus hautes que dans l'état naturel. Au printemps il s'éleve, de la ſurface, des brouillards, qui ſont ſi peſants, qu'à peine ſe ſont-ils élevés d'un pied, qu'ils retombent ſur la ſurface de la terre. Quand on voit ces ſignes, on n'a qu'à ouvrir la terre, & on eſt ſûr de tirer du mercure.

Il paroît quelquefois dans la mine ſous ſa forme naturelle; mais à cauſe de ſa fluidité, il eſt toujours mêlé avec quelque ſubſtance terreuſe, & pour l'en ſéparer, on le fait paſſer à travers la peau de chamois: d'autrefois, ce qui eſt le plus ordinaire, il eſt dans ſa mine combiné avec une pierre blanchâtre & talqueuſe: pour l'en ſéparer, on caſſe la mine, on fait quelques ablutions, afin d'enlever la terre, puis on diſtille la mine dans une cornue de fer où l'on adapte un grand récipient, dans lequel on a mis

un peu d'eau ; on donne un degré de feu modéré ; le mercure s'éleve & passe dans le récipient : il faut avoir soin de ne point lutter les vaisseaux pour faciliter la sortie des vapeurs sulfureuses : d'autres fois, mais cela est rare, on le trouve dans sa mine sous la forme d'une belle pyrite de couleur d'or.

Le dernier procédé, que je viens de rapporter pour séparer le mercure d'avec des pierres talqueuses, n'est pas celui dont on se sert dans les travaux en grand, comme en Espagne. Dans ces endroits, on en fait la distillation *per descensum ;* on prend la mine lavée & broyée, on la met dans un vaisseau à long col, on en bouche l'ouverture avec de la mousse exactement serrée ; on a un autre vaisseau de la même figure placé dans terre, & dont l'ouverture est assez grande pour recevoir le col du vaisseau où l'on a mis la mine de mercure, on les adapte ainsi tous deux ensemble, de façon que celui où est la mine, est renversé & hors de terre, tandis que l'autre y est enfoncé : on a ainsi une centaine de vaisseaux, également disposés, fort proches les uns des autres, dans un petit espace ; alors on allume un grand feu tout autour, les vaisseaux s'échauffent, le mercure se révivifie, passe à travers la mousse, & tombe dans le vaisseau qui est dans terre.

Le plus ordinairement le mercure est combiné dans sa mine avec du soufre, & il est sous la forme d'une pierre brune, rougeâtre, très pesante, & disposée en aiguilles. Cette pierre porte le nom de *cinabre naturel*, pour le distinguer d'une autre espece de cinabre, dont nous parlerons par la suite. Les anciens avoient d'abord donné à cette pierre le nom de *minium*, puis ils lui ont donné celui de *cinnabaris*, nom qu'ils donnoient aux substances rouges comme le sang de dragon, & ils ont laissé le mot de *minium* à une préparation de plomb.

Le *cinabre naturel* ſe trouve rarement pur dans ſa mine ; il eſt toujours mêlé avec quelque ſubſtance étrangere, avec une eſpece de terre graſſe, dont on le ſépare par les ablutions. Le plus beau nous vient d'Eſpagne & de Hongrie.

Le cinabre naturel eſt formé de la combinaiſon du mercure avec du ſoufre ; la preuve que j'en donne, c'eſt que, ſi l'on fait bouillir du cinabre naturel dans une leſſive alkaline fixe, le ſoufre, qui a plus d'affinité avec l'alkali qu'avec le mercure, quitte celui-ci, s'unit à l'alkali fixe, forme un véritable *hepar ſulphuris*, dont on peut précipiter le ſoufre ſous ſa forme naturelle, en y verſant quelqu'acide qui s'empare de l'alkali fixe, & en chaſſe le ſoufre. Si on diſtille le cinabre dans des vaiſſeaux de fer fermés, on obtient du mercure ; il ſort par les jointures des vaiſſeaux, des vapeurs ſulfureuſes, & le réſidu de la diſtillation eſt une petite quantité de terre & de ſoufre, parceque la plus grande partie du ſoufre s'eſt diſſipée en vapeurs ; donc le cinabre naturel eſt formé de l'union du mercure avec le ſoufre ; & cela eſt ſi vrai, qu'avec du mercure & du ſoufre, on peut faire du cinabre : par exemple, prenez des fleurs de ſoufre deux onces, mercure crud quatre onces, mettez dans un creuſet, mêlez bien les matieres, puis les faites paſſer à travers la peau de chamois, vous aurez une poudre noire, que l'on appelle *æthiops minéral* fait au feu : prenez cet æthiops, mettez le dans une cornue de fer, adaptez-y un grand récipient, ſans lutter les jointures, placez-le au fourneau de réverbere, il ſe diſſipera d'abord beaucoup de vapeurs ſulfureuſes par les jointures des vaiſſeaux, puis il ſe ſublimera au haut de ces vaiſſeaux une maſſe d'un beau rouge, diſpoſée en belles aiguilles fort brillantes ; c'eſt du cinabre : donc avec du mercure & du ſoufre on peut

faire du cinabre ; donc le cinabre naturel eſt formé avec du mercure & du ſoufre.

On voit qu'il y a du cinabre naturel & du cinabre artificiel. Parmi le cinabre artificiel, on a diſtingué 1°. le cinabre que je viens de décrire, 2°. le cinabre d'antimoine dont il eſt parlé à l'article ANTIMOINE. 3°. Le cinabre d'or & d'argent, lequel ſe fait, dit on, en traitant ces deux métaux avec le mercure ; mais ce cinabre eſt purement imaginaire ; car je ſoutiens que le ſoufre eſt trop embarraſſé dans l'or & l'argent, pour quitter ces métaux & aller s'unir au mercure pour former du cinabre.

La proportion de ſoufre & de mercure n'eſt pas égale dans le cinabre, par exemple, ſur une livre de cinabre naturel, il y a deux onces ou trois onces de ſoufre, le reſte de mercure ; & ſur une livre de cinabre artificiel, il y a une once de ſoufre.

Le cinabre naturel peut contenir quelques parties arſenicales ; ſon uſage n'eſt pas sûr, quoique les anciens l'aient préféré à l'artificiel : l'on a remarqué que ceux qui en avoient pris, ont été expoſés à des angoiſſes, à des pincements & peſanteurs d'eſtomac, & qu'il eſt quelquefois devenu vomitif : au contraire, on n'a jamais remarqué d'accidents de l'uſage du cinabre artificiel ; on eſt sûr de plus, qu'il ne contient aucunes parties hétérogenes : c'eſt donc celui-ci qu'il faut préférer en médecine.

Quelques-uns, afin de rendre l'uſage du cinabre artificiel plus sûr, le lavent dans des eaux aromatiques, brûlent deſſus de l'eſprit de vin ; mais je ſoutiens que la meilleure préparation eſt de le ſublimer pluſieurs fois, puis de le porphyriſer.

Autrefois on a attribué beaucoup de vertus au cinabre, encore aujourd'hui on le regarde comme apéritif, fondant, calmant, antiſpaſmodique ſpécialement : on le recommande comme un ſpécifique

dans l'épilepſie, les convulſions, la paralyſie, les vapeurs hyſtériques & hypochondriaques; il fait la baſe du *remede chinois*: mais, en parlant de ce remede, j'ai dit que s'il avoit quelques vertus, il les tenoit du muſc. On l'ordonne dans la goute, les rhumatiſmes. M. DE SAUVAGES, dans ſa *Diſſertation ſur la rage*, le recommande contre l'hydrophobie. On l'eſtime dans les maladies des yeux. Sa doſe eſt depuis dix juſqu'à vingt grains.

Mais ce remede ſi vanté a-t-il tant de vertus? Je ne crains pas de prononcer qu'il n'en a point du tout; il ne pénetre point dans la maſſe du ſang, il ſort du corps comme on l'a pris. Mais, me dira-t-on, il agit toujours ſur l'eſtomac & les inteſtins, & alors, par une vertu ſpécifique, ſon action ſe tranſmet à tout le genre nerveux.

Le cinabre, dans nos premieres voies, ne peut agir qu'en abſorbant les acides, ou en pompant les humidités: or les acides n'ont aucune priſe ſur lui; il ne peut pomper les humidités, puiſque, quelque broyé qu'il ſoit, ſi on le met ſur du papier gris, & qu'on verſe de l'eau deſſus, il ne paſſe point à travers le papier, & l'eau ne prend aucune qualité; donc il n'abſorbe point les acides, & ne pompe point les humidités; de plus il ne paſſe point dans la maſſe de nos humeurs: donc le cinabre, à l'intérieur, n'a aucune efficacité.

Mais, me dira-t-on encore, dans une leſſive alkaline, il ſe décompoſe, il ſe forme un foie de ſoufre, dont on peut précipiter le ſoufre en y verſant un acide; je réponds d'abord qu'on ne peut rien ſuppoſer dans le corps de ſemblable à cette leſſive alkaline: donc, de quelque façon qu'on s'y prenne, on ne prouvera jamais l'efficacité du cinabre à l'intérieur.

A l'extérieur, on recommande le cinabre pour les maladies de la peau ; mais il n'a pas grande vertu : il eſt meilleur en fumigation pour des chancres vénériens, & autres ſemblables ; on en jette un ou deux gros ſur des charbons, ou bien on en fait des paſtilles avec du mucilage de gomme adragant, on y ajoûte du ſuccin, du benjoin, du ſtorax, & autres aromates, pour corriger le mauvais effet du mercure ſur les nerfs.

Le cinabre entre dans pluſieurs compoſitions, par exemple, la *poudre dorée* des Allemands ; mais nous ne nous en ſervons pas en France. Il entre dans la *poudre abſorbante du codex*, & ſûrement il ne lui donne aucune vertu. La *poudre tempérante* de STAHL ſe fait avec deux ſcrupules de cinabre pulvériſé, du tartre vitriolé & du nitre ana trois gros. Cette poudre ſe donne depuis dix juſqu'à trente grains ; on l'a recommandée dans les vapeurs, les convulſions, l'épilepſie, quand les humeurs ſont en turgeſcence : mais, dans cette poudre, il n'y a que le nitre de calmant. Le cinabre, comme je viens de le prouver, n'a nulle efficacité à l'intérieur, & bien loin de convenir pour les maladies des nerfs, on verra, en parlant du mercure crud, qu'il doit en être très ennemi.

Le *mercure vif*, ou mercure coulant, ſe tire du cinabre naturel qu'on a tiré de la mine. On y parvient par pluſieurs procédés ; à Almade on fait ce travail en grand ; pour cela ils ont un fourneau qui communique en arriere à une cheminée, & ce fourneau eſt garni ſur les côtés d'aludels placés ſur des gouttieres faites exprès ; ils mettent le cinabre dans ce fourneau, le ſoufre ſe diſſipe en vapeurs, le mercure va par les aludels, & ſe ramaſſe dans un petit récipient qui eſt au dernier aludel ; comme les jointures

tures de ces aludels ne sont pas exactement fermées, il s'y arrête toujours quelque peu de mercure, que l'on ramasse dans la gouttiere.

On peut faire ce travail plus en petit; pour cela, on prend du cinabre naturel, on en met dans une cornue de fer, on adapte un grand récipient où l'on a mis un peu d'eau; on ne lutte point la jointure des vaisseaux, afin de favoriser la dissipation des vapeurs sulfureuses: on donne d'abord un petit feu; le soufre se dissipe: on augmente le feu par degrés, & le mercure monte à cause de sa volatilité, & passe dans l'eau qui est dans le récipient.

On peut ainsi tirer le mercure du cinabre en ajoûtant un intermede qui ait plus d'affinité avec le soufre que n'en a le mercure; par exemple, un alkali fixe, du fer, du cuivre, du plomb, de la chaux: ordinairement, pour ce procédé, on donne la préférence au fer, parcequ'il a plus d'affinité avec le soufre, que n'en a le mercure, & que d'ailleurs le mercure ne peut contracter aucune union avec le fer; ainsi on prend égale quantité de cinabre en poudre, de la limaille de fer, on met le tout dans une cornue de fer, & l'on procede suivant l'art; le soufre quitte le mercure, s'unit au fer, & le mercure étant libre, s'éleve & passe dans le récipient; ce qui reste dans la cornue étant brûlé, est un véritable *crocus de mars*. Si l'on s'étoit servi de l'alkali fixe ou de la limaille de fer dans ce procédé, le résidu seroit un véritable *hepar sulphuris*, dont on pourroit séparer le soufre, en le dissolvant dans de l'eau, & versant quelqu'acide dans la dissolution; car alors cet acide que l'on verseroit, étant plus fort que l'acide sulfureux, il s'empareroit de l'alkali fixe, en chasseroit le soufre qui se précipiteroit sous la forme d'une poudre au fond de la dissolution.

Le *mercure crud*, le *mercure coulant*, le *mercure revivifié du cinabre* eſt fluide, clair, tranſparent, brillant, ſemblable à de l'argent tenu en fuſion; c'eſt le plus peſant des métaux après l'or; & malgré cette peſanteur, il eſt ſi volatil, qu'on ne peut en faire l'analyſe, parcequ'il ſe diſſipe à un degré de chaleur fort modéré : il s'unit facilement avec tous les métaux, excepté le fer, & ſa volatilité fait qu'on l'en ſépare facilement en l'expoſant au feu; car alors il ſe diſſipe à un degré de chaleur où tous les autres métaux reſtent fixes : ſi la quantité de mercure l'exige, on fait cette décompoſition dans des vaiſſeaux fermés; par ce moyen on ne perd rien. Le mercure, quand il eſt uni aux autres métaux, les rend plus friables & plus pâteux; & comme il a beaucoup d'affinité avec l'argent, c'eſt ſur ce principe qu'eſt fondé l'art des doreurs. Le mercure eſt une ſubſtance diviſible à l'infini; & chaque globule, quelque petit qu'il ſoit, ſe préſente toujours ſous la forme ſphérique; de-là vient qu'il eſt le médicament le plus pénétrant de tous.

Il n'eſt point altéré par les alkalis; l'eau-régale a très peu d'action ſur lui : tous les acides le diſſolvent; mais ſpécialement l'acide nitreux, ce n'eſt pas cependant celui avec qui il a le plus d'affinité; car ſi, ſur une diſſolution de mercure par l'acide du nitre, on verſe de l'acide vitriolique, ou de l'acide marin, auſſi-tôt le mercure quitte l'acide nitreux, s'unit à ces nouveaux acides, & ſe précipite : ſi c'eſt de l'acide marin dont on s'eſt ſervi, ce précipité eſt de véritable *ſublimé-corroſif* : cela s'opere même en ſe ſervant de ſel marin au lieu d'acide marin, & alors il y a double action : l'acide nitreux, qui eſt plus fort que l'acide marin, tend à chaſſer cet acide de ſa baſe pour s'en emparer; & l'acide marin de ſon côté, qui a plus d'affinité avec le mercure que

n'en a l'acide nitreux, quitte volontiers sa base pour s'emparer du mercure, en chasser l'acide nitreux, se précipiter avec le mercure, & former du sublimé-corrosif. Si on précipite le mercure dissous par l'esprit de nitre, en ajoûtant à la dissolution un alkali fixe, ou autre substance qui ait plus d'affinité avec l'acide que n'en a le mercure, on a le *précipité rouge.*

Quoique le mercure soit extrêmement pesant, si on le triture bien dans un mortier avec de l'eau, il se divise en de petits globules extrêmement fins, qui, étant bien séchés & rangés l'un après l'autre sur la surface de l'eau, y surnagent.

On a beaucoup travaillé sur l'analyse du mercure pour en connoître les principes. VITRUVE dit qu'on pourroit en tirer du marbre; les chymistes en on tiré de presque tous les minéraux. Les anciens chymistes, parceque le mercure détruisoit le virus vérolique, qu'ils croyoient acide, ont dit que le mercure étoit une terre alkaline, combiné avec une certaine quantité de phlogistique; mais pour que ce raisonnement fût juste, il faudroit que l'acidité du virus vérolique fût bien prouvée : en avançant cette proposition, ils se fondoient de plus sur ce que le mercure fermente avec les acides; mais tous les autres métaux y fermentent de même, & personne, jusqu'à présent, n'a dit que les métaux fussent alkalins. D'autres ont dit qu'il étoit la substance primordiale des métaux parfaits, spécialement de l'argent; 1°. parceque, comme eux, on ne peut le priver entiérement de son phlogistique; 2°. parceque c'est avec eux qu'il s'amalgame le plus facilement, & qu'il s'en sépare le plus difficilement; 3°. enfin sa blancheur & son brillant, comparés avec celui de l'argent, l'ont fait regarder comme le véritable germe de ce métal parfait.

Si on tient du mercure en digeſtion dans un matras pendant deux ou trois mois, le mercure prend la forme d'une poudre griſe, que l'on appelle *mercure précipité per ſe.* Quelques chymiſtes ont cru, par ce procédé, l'avoir fixé & l'avoir décompoſé; mais ce n'eſt que du mercure diviſé, ſans être aucunement altéré : 1°. il eſt ſeulement diviſé; car en triturant du mercure, on lui donne cette même forme : 2°. il n'eſt pas décompoſé; car ſi on l'expoſe au feu, il ſe ſublime, il s'éleve en vapeurs qui étant ramaſſées, ſont de véritable mercure. Si on expoſe du précipité *per ſe*, & du mercure coulant au miroir ardent, on obſerve, dit-on, que le mercure coulant ſe diſſipe entiérement, ſans laiſſer aucun ſédiment; le précipité *per ſe* ſe fond d'abord, il bout comme de l'huile, il s'en diſſipe une partie en vapeurs, leſquelles, étant ramaſſées, ſont du mercure, & il reſte ſur le ſupport quelques lamines vitrifiées; mais je crains bien que Homberg, qui eſt l'auteur de ce travail, n'ait pris la vitrification du ſupport pour celle du précipité *per ſe*, comme il la fait dans la même expérience où il a expoſé l'or, ainſi, je me crois bien en droit de révoquer cette expérience en doute.

Si on diſſout du mercure par l'acide vitriolique, cet acide auſſi-tôt répand des odeurs ſemblables à celles de l'acide ſulfûreux volatil; ce qui prouve qu'il a enlevé une partie du ſoufre du mercure : cependant c'eſt une choſe bien ſurprenante de trouver ce mercure, après l'avoir précipité, ſans aucune altération, & abſolument du même poids.

On voit que toutes les épreuves auxquelles on a mis le mercure juſqu'à préſent, ſont bien infructueuſes; cependant on peut conclure qu'il eſt formé d'une terre vitreſcible, légere & volatile, unie à un phlogiſtique de la nature du ſoufre commun.

On choisit pour l'usage de la médecine, le mercure coulant revivifié du cinabre, le plus pur qu'il est possible. On connoît qu'il a le degré de pureté nécessaire, lorsqu'il est clair, transparent, & qu'il forme des gouttes parfaitement rondes, quand on y trempe le doigts. Jetté sur le feu, il ne faut point qu'il décrépite; car s'il décrépitoit, cela indiqueroit du sel marin, & il seroit corrosif. Si on l'expose sur le feu dans une cuiller d'argent, si après qu'il est évaporé, il laisse une légere tache jaune à la cuiller, il est bon; mais s'il reste des feces, qu'il teigne en verd l'argent, cela indique des parties hétérogenes, & il ne vaut rien.

Les anciens ont long-temps redouté l'usage du mercure; ils le regardoient comme un véritable poison. Dioscoride est le premier des Grecs qui en ait parlé comme d'un remede; ce sont les Arabes qui nous en ont transmis l'usage : il n'y a qu'environ deux cents cinquante ans qu'il a commencé à être connu. Les anciens n'avoient pas tort, le mercure est très ennemi des nerfs; en effet, ceux qui travaillent à ces sortes de mines, & tous les ouvriers qui travaillent à quelque préparation de mercure, sont bien-tôt attaqués de paralysie, & leur vie est très courte.

Cependant le mercure est un très grand remede en médecine; il est désobstruant & apéritif, le plus grand fondant & atténuant de la lymphe que l'on connoisse; il est très puissant dans le cancer, le squirrhe & les écrouelles; il agit aussi sur la mucosité du sang; il est sialogogue & purgatif, & en même temps ennemi des nerfs : c'est pourquoi ceux qui redoutoient son usage autrefois, pour corriger sa malignité, le faisoient passer par la peau de chamois, d'autres le lavoient, le brûloient sur les esprits ardents, des huiles essentielles, d'autres l'épuroient par

l'eau forte ; cette derniere préparation eſt très mauvaiſe : & le plus sûr, je l'ai dit, eſt d'employer le mercure revivifié du cinabre.

Comment le mercure poſſede-t-il les vertus que nous lui avons attribuées? Agit-il en pompant les aigres & les acides, prend-il un caractere ſalin dans les premieres voies ? Je ne le crois pas. Si cela étoit, il deviendroit cauſtique, puiſque le ſublimé-corroſif n'eſt qu'une combinaiſon de mercure avec l'acide marin ; de plus, le mercure ne change nullement de forme dans le corps humain ; car à l'ouverture des cadavres, qui ſont morts dans les frictions, on a trouvé le mercure ſous ſa forme coulante, dans la moëlle de leurs os : donc ce n'eſt ni en pompant les acides, ni en prenant une forme ſaline que le mercure agit.

Pour moi, j'eſtime que ſon action lui vient de ſa peſanteur, de ſa ténuité, & de ſa diviſibilité ; car en conſéquence de ces qualités, il pénétre les vaiſſeaux les plus petits de notre corps, traverſe les matieres les plus difficiles à pénétrer, & ouvre dans ces endroits un chemin au délayant qui le ſuit ; & s'il agit plus ſpécialement ſur la lymphe que ſur la mucoſité du ſang, c'eſt que celle-ci ſe trouve dans les grands vaiſſeaux, où il rencontre peu d'obſtacles, & ſéjourne très peu de temps. Le mercure eſt vermifuge, parcequ'en conſéquence de ſes propriétés, il pénetre les trachées des vers, & va détruire par ſa peſanteur l'organiſation délicate de leur corps. Il eſt ſialogogue, parcequ'étant une fois dans nos humeurs, c'eſt la matiere la plus peſante qui s'y trouve : or ſuivant le principe des ſécrétions, ſçavoir, que plus le mouvement eſt rapide dans un endroit, plus les particules les plus peſantes doivent quitter l'axe du vaiſſeau, lécher ſes parois, & s'échapper par les tuyaux collatéraux ; ſuivant ce principe, dis-

je, le mercure, étant la partie la plus pesante de nos humeurs, puisque c'est au sortir du cœur, que le mouvement est plus rapide, il doit quitter l'axe de l'aorte, lécher sa surface, s'échapper par les carotides, & passer spécialement dans les carotides externes, qui sont des branches des internes, & par conséquent, il doit spécialement agir sur les glandes salivaires; car, vu la multiplicité des circulations qui se font dans un jour, les mêmes principes toujours subsistants, il est évident que dans un jour presque tout le mercure se sera déterminé aux glandes salivaires : ce n'est pas que le mercure n'agisse point ailleurs, au contraire, les diarrhées qu'il cause, prouvent qu'il agit sur tout le corps.

Jamais on ne doit donner le mercure à ceux ou celles qui sont sujettes à des pertes de sang, à des hémorrhagies, aux scorbutiques & cachectiques, ni à ceux qui ont les humeurs en fonte & en colliquation.

M. Geoffroy croit que le mauvais effet du mercure vient de ce que les humeurs étant atténuées, s'insinuent dans les nerfs & les obstruent; je réponds que cela ne paroît pas vraisemblable, & qu'il y a bien plus d'apparence que le mercure, vu la facilité avec laquelle il pénetre tous les replis de notre corps, pénetre également les nerfs, & qu'il détruit leur organisation.

Puisque les mineurs, & ceux qui travaillent le mercure, deviennent bientôt impotents, & menent une vie laborieuse & très courte; puisque, après les frictions mercurielles administrées, il reste un nombre infini de misérables paralytiques, comme on ne le remarque que trop dans les hôpitaux où l'on traite les vérolés; puisque son usage est si dangereux, il faut bien étudier les tempéraments avant de l'administrer, s'appliquer spécialement à préserver les

nerfs par des délayants & des nervins; il ne faut le donner qu'à petite dose: en un mot, le mercure exige une main habile dans son administration.

Le mercure, malgré les accidents qu'il peut causer, n'est pas un poison, comme les anciens se l'étoient imaginé; l'expérience prouve qu'on en peut avaler une grande quantité impunément. MATTHIOLI dit que, de son temps, les femmes prenoient du mercure coulant, dans le dessein de se faire avorter, sans en ressentir aucun mal; aujourd'hui, ceux qui travaillent à ses mines volent leurs maîtres, en avalent presque tous les jours, & les accidents qu'ils ressentent, viennent plûtôt des miasmes du mercure qui s'élevent de la mine, que de celui qu'ils ont pris en substance: au reste je ne prétends pas avancer que le mercure soit exempt de tout danger, il en est de lui comme des meilleurs remedes; par exemple, l'opium, le quinquina, le nitre & autres, qui deviennent de véritables poisons dans des mains mal-habiles.

On se sert avec avantage du mercure comme anthelmintique; c'est la premiere vertu qu'on lui a reconnue, & les médecins en doivent la découverte à des bergers. Dans cette intention, on l'éteint dans un mortier avec du sucre, & on le donne à la dose d'un gros ou un gros & demi, ou moins, suivant le tempérament: quelque médecins prétendent que le mercure communique une puissante vertu vermifuge à l'eau dans laquelle on l'a fait bouillir. Pour cela ils prennent deux onces de mercure enfermées dans un nouet, le mettent dans un pot de terre vernissée avec une chopine d'eau qu'ils font bouillir; ils lui donnent le nom d'*eau de mercure*. Mais puisque l'eau ne prend ni teinture, ni odeur, que le mercure ne diminue nullement de poids, je n'ai pas grande foi à cette préparation; d'ailleurs je

m'en ſuis ſervi, & n'en ai jamais vu de bons effets. D'autres médecins triturent du mercure avec quelques eaux propres à tuer les vers, comme de ſcabieuſe, de plantain, de fougere, de pourpier, puis ils ſéparent cette eau d'avec le mercure, & la font prendre aux perſonnes attaquées des vers : cette eau eſt meilleure que celle dont je viens de parler ; cependant je ſoutiens que l'efficacité vient de l'eau ſeule, & non du mercure : au reſte il faut toujours préférer le mercure en ſubſtance à ces ſortes de préparations ; la preuve que c'eſt un grand remede pour tuer les vers & détruire leurs œufs, c'eſt que l'on en tire un grand avantage dans les épidémies vermineuſes, qui ravagent les camps & les armées. Lancisi détruiſit à Rome une de ces épidémies avec le mercure.

Le mercure eſt un très bon remede dans la colique de *miſerere*, ou une portion d'inteſtin ſe trouve engagée dans une autre. Avant que de le donner dans ce cas, quelques médecins veulent qu'on faſſe attention ſi c'eſt la portion ſupérieure qui eſt engagée dans l'inférieure, ou l'inférieure dans la ſupérieure ; mais je ſoutiens que quoi qu'il en ſoit, vu les circonvolutions des inteſtins, le mercure, à cauſe de ſa peſanteur ſpécifique, aura toujours ſon efficacité, ſçavoir, de dégager les portions d'inteſtins les unes des autres : on donne auſſi dans ce cas, les pilules éternelles, qui ſont un amalgame de plomb & de mercure ; mais il eſt bon de remarquer que dans la colique de *miſerere*, les accidents dépendent moins du nœud des inteſtins, que de leur inflammation qui en retrécit le calibre ; ainſi les pilules éternelles peuvent trouver l'inteſtin ſi retréci, qu'elles ne pourront paſſer, elles comprimeront ſes parois, augmenteront le mal ; au contraire le mercure coulant paſſera toujours, à cauſe de ſon extrême diviſibilité, & par ſa

pesanteur, agira sur les intestins, & tendra à les dénouer; donc il est à préférer aux pilules éternelles : on le prescrit dans ces cas, sans rien craindre, à la dose d'une demi-livre, même une livre : on donne le mercure coulant à trois ou quatre onces dans les constipations opiniâtres, & il peut avoir un bon effet.

Les médecins d'Edimbourg recommandent le mercure crud pour la stérilité des femmes, les squirrhes, & les vapeurs. Ils recommandent de le prendre tous les matins à la dose de deux onces; mais le mercure crud ne passe pas dans la masse de nos humeurs : nous avons assez d'exemples qu'on le rend tel qu'on l'a pris; il me paroît surprenant, que, vu son extrême divisibilité, il ne puisse pénétrer les pores absorbants des intestins; c'est apparemment qu'il parcourt trop vîte le canal intestinal; car s'il y restoit plus long-temps, je pense qu'il lui seroit aussi facile de pénétrer les *villi* des intestins, que les pores de la peau, qui sont sans contredit aussi fins.

Huxham regarde le mercure coulant comme un grand fondant; il dit en avoir vu de bons effets dans les fievres malignes, la rougeole, la petite-vérole; il le donne comme apéritif dans les fievres intermittentes : mais si le mercure, sous sa forme coulante, ne passe pas dans la masse de nos humeurs, ainsi que je viens de le prouver, ce qu'avance Huxham tombe de lui-même; & je pense que les effets que ce grand observateur a attribués au mercure, sont dus à d'autres remedes, dont on s'est servi en même temps; tel est, je crois, ce qui l'a induit en erreur.

Hiffer, médecin allemand, m'a dit qu'après Moréali, il s'est toujours servi, avec succès, du mercure coulant, dans les fievres malignes pestilentielles,

pour arrêter les convulſions des adultes, & des enfants de tout âge ; qu'il le trituroit dans la premiere conſerve, à la doſe d'un demi-gros, ou un gros, plus ou moins ſuivant l'âge ; qu'il donnoit en même temps des cordiaux, & un peu après de doux laxatifs ; & qu'il en a toujours vu de bons effets ; mais je crois que puiſque le mercure ne paſſe point dans la maſſe de nos humeurs, on doit attribuer ces effets aux cordiaux & aux doux laxatifs, qui ſont de grands remedes dans les fievres malignes peſtilielles, les convulſions des enfants ; car il n'y a rien de plus avantageux que de fortifier dans ces cas, & l'on ne travaille jamais mieux ſelon la nature, qu'en procurant la liberté du ventre, puiſque nous voyons tous les jours des fievres malignes de la derniere eſpece ſe juger avantageuſement d'elles-mêmes par un cours de ventre.

Quelques-uns recommandent le mercure dans l'épilepſie, & Tauvry eſt de cet avis ; mais je le crois inutile, puiſqu'il ne paſſe pas dans la maſſe de nos humeurs ; il eſt même nuiſible ; car cette maladie eſt nerveuſe, & nous ſçavons que le mercure affecte les nerfs : en un mot, quoique le mercure ſoit le véritable fondant de la lymphe, il a très peu d'effet, pour ne pas dire point du tout, dans les obſtructions lymphatiques, lorſqu'on le donne à l'intérieur ſous ſa forme naturelle ; c'eſt une conſéquence des principes que nous avons établis.

Si par malheur on avoit avalé quelque piece de métal qui incommodât dans l'eſtomac, & ne pût paſſer par le pylore, & ſi cette piece étoit ſpécialement d'or ou d'argent, le mercure, vu ſa grande affinité avec ces métaux, eſt un très grand remede ; il s'amalgame avec ces métaux dans l'eſtomac, les rend plus fluides ; & facilite leur paſſage par le py-

lore : on en a éprouvé l'efficacité à l'égard d'une fille qui avoit avalé une piece d'argent, on lui en fit prendre, on la fit promener ; & quand elle rendit du mercure, il y avoit de l'argent diſſous avec : on lui en donna une ſeconde fois ; elle ſe promena de même, & le mercure entraîna encore avec lui de l'argent : on l'en ſépara, & il ſe trouva du poids de deux gros. Suivant le même principe, s'il étoit reſté un bout de ſonde de plomb dans la veſſie, on pourroit, avant qu'elle fût incruſtée, faire avec ſuccès des injections de mercure : il faut remarquer que ſi on l'avoit avalé, il ſeroit inutile de donner du mercure ; car il ne contracte jamais aucune union avec ce métal.

A l'extérieur, le mercure eſt un très grand remede ; c'eſt un ſpécifique pour détruire les poux, les morpions, & autres inſectes : il convient également dans toutes les maladies cutanées, comme dartres, gales : on l'éteint dans du blanc d'œuf, on y trempe des ceintures de toile neuve, que l'on fait porter autour des reins aux galeux. Le mercure eſt le ſpécifique des maladies vénériennes ; il procure très vîte la ſalivation : je démontrerai par la ſuite, que c'eſt le mercure qui guérit les maux vénériens, & que la ſalivation eſt inutile.

On dit que Jacques Carpi, médecin de Bologne, eſt le premier qui ait employé le mercure pour les maux vénériens, & qu'il s'en ſervit, parcequ'ils ſe manifeſtoient par des dartres, des gales & des ulceres, où le mercure avoit beaucoup d'efficacité ; cependant, avant Carpi, on lit que le Coq & Fernel firent donner les frictions à un roi de France pour pareille maladie. Thierri de Hery, chirurgien de Paris, apprit des Italiens la façon d'adminiſtrer les frictions : Fallope, à qui il la communiqua, en fit long-temps un ſecret. Boer-

HAAVE, de nos jours, s'eſt acquis beaucoup de réputation dans la cure des maux vénériens avec le mercure.

Il y a quatre façons d'adminiſtrer le mercure, qui n'ont pas les mêmes avantages les unes que les autres, en emplâtre, en fumigation, pris intérieurement, & en frictions.

Les emplâtres mercuriels ont peu d'efficacité : ce ſeroit ſe tromper que de croire qu'ils peuvent guérir la vérole ; ils n'ont d'utilité que pour les exoſtoſes & les tumeurs ſquirrheuſes & écrouelleuſes, ſur leſquelles il eſt à propos de les appliquer.

Les préparations mercurielles, qu'on donne à l'intérieur, ſont en grand nombre : celles que je préfere, ſont la panacée mercurielle, & le mercure doux ; mais leur effet n'eſt pas abſolument sûr pour guérir la vérole : elles ſont trop long-temps à agir ; elles cauſent des douleurs & des peſanteurs d'eſtomac, & ſouvent de terribles accidents dans des tempéraments délicats, comme hémorrhagies, ou quelqu'inflammation des premieres voies ; cependant elles peuvent convenir pour fondre la lymphe dans les cas d'obſtruction, & pour exciter l'effet des frictions, que l'on donne en même temps ; car, je l'ai déja dit, il ſeroit inutile de compter ſur ces ſeules préparations pour une cure radicale.

Les fumigations ſe donnent de deux jours l'un : on place le malade ſur une chaiſe percée, dans une enceinte qui lui prenne juſte au col, pour retenir les vapeurs ; on place ſous la chaiſe un réchaud, & on jette à pluſieurs repriſes du cinabre artificiel, que l'on préfere au naturel ; ce dernier contenant des parties arſenicales qui pourroient être dangereuſes. Les vapeurs du cinabre portent à la tête ; mais, à cauſe de leur mauvais effet ſur les nerfs, je ſerois d'avis d'y mêler du ſuccin, qui eſt un bon

nervin : je préférerai donc au cinabre artificiel les paſtilles : ces fumigations ſont utiles, quand il faut porter l'effet du mercure ſubtiliſé ſur quelque partie ; elles conviennent dans les chancres, carcinômes, fics, poireaux, crêtes, & rhagades ; mais il ne faut pas eſpérer de guérir la vérole conſtatée avec les ſeules fumigations ; elles entraînent même beaucoup d'inconvénients après elles.

De toutes les méthodes d'adminiſtrer le mercure, les frictions ſont préférables ; c'eſt la plus sûre : autrefois on les faiſoit par tout le corps ; on donnoit ſix onces d'onguent mercuriel, qu'on partageoit en deux fois : la premiere friction ſe faiſoit depuis les pieds juſqu'aux feſſes, & la ſeconde aux parties ſupérieures ; mais cette méthode eſt déteſtable ; la machine ſe trouve tout d'un coup ſurchargée de mercure, le ſang ſe raréfie ſubitement, il ſurvient des maux de tête extraordinaires, elle ſe gonfle conſidérablement, le malade eſt prêt à étouffer, les dents deviennent branlantes ſur-le champ, & l'on eſt expoſé aux diarrhées les plus dangereuſes ; aujourd'hui on ſe comporte avec plus de précautions ; les frictions ſe font ſeulement ſur les parties muſculeuſes, & le trajet des gros vaiſſeaux ; on reſpecte les jointures, les nerfs, les tendons, & les aponevroſes : on n'emploie la premiere fois que deux gros de pommade, & on ſe contente d'augmenter par degrés, à meſure que le cas l'exige : le traitement entier demande environ cinq ou ſix onces de pommade, plus ou moins ; car ce ſont ſpécialement les ſymptômes qui doivent guider le médecin.

On donne les frictions, ou pour procurer la ſalivation, ou pour traiter par extinction. Avant que d'adminiſtrer les frictions, on prépare le malade ; d'abord on déſemplit les vaiſſeaux ; car quand le

ſang viendroit à être atténué & raréfié, ils ne manqueroient pas de crever : on relâche les fibres par des boiſſons adouciſſantes, la diete, les bains ; on en fait prendre plus ou moins, ſuivant que le malade eſt d'un tempérament plus ou moins ſec ; on le purge doucement à pluſieurs repriſes.

Quand on va adminiſtrer les frictions, on raſe la partie ſur laquelle elles doivent être faites ; on la préſente au feu, on la frotte avec un linge chaud juſqu'à ce qu'elle paroiſſe rouge, puis on applique la pommade mercurielle, & on frotte avec la main nue ou gantée, juſqu'à ce que la main ne gliſſe plus ſur la partie : on donne d'abord deux gros de pommade, & la premiere friction ſe donne ſur le pied, le gras de la jambe, & le dedans de la cuiſſe ; on évite, autant qu'on peut, comme je l'ai dit, les jointures, les nerfs, les tendons, & l'aponevroſe du *faſcia lata* ; on continue ſur les feſſes, les muſcles lombaires, ayant ſoin d'éviter, autant qu'on peut, l'épine ; puis ſur les épaules, le bras, & l'avant bras ; on garantit le poignet, le coude, & l'articulation de l'humérus : on ne les donne point ſur la poitrine, le ventre, ni le long de l'épine.

A la quatrieme friction, communément la ſalivation s'annonce par une puanteur inſupportable de l'haleine, par des aphthes dans la bouche, l'ébranlement des dents, & par un gonflement général de toutes les glandes ſalivaires ; on la facilite alors par des gargariſmes adouciſſants, & en faiſant recevoir par la bouche les vapeurs de plantes émollientes : on donne un lavement tous les jours, ou de deux jours l'un, pour entretenir la liberté du ventre ; on nourrit le malade pendant ce temps avec des bouillons ou du lait, mais ſpécialement du lait, qui, étant aceſcent, prévient la putréfaction des humeurs qui y tendent dans ce cas : on a ſoin d'en-

tretenir pur l'air de la chambre, & on empêche le malade de dormir; parcequ'en dormant, il avaleroit sa salive, qui occasionneroit le relâchement de l'estomac, & des diarrhées.

Quand la salivation a une fois commencé, elle persisteroit toujours, si on ne l'arrêtoit; elle continueroit même toute la vie; ainsi quand les accidents cessent, ce qui arrive ordinairement dans l'espace de vingt ou trente jours, il faut l'arrêter, mais par degrés; le premier jour on lui fait quitter la camisole; le second, ses caleçons; le troisieme, la chemise; on lave les parties, on les rase même, s'il est nécessaire; le quatrieme jour on purge le malade doucement, de peur d'exciter une évacuation trop forte; on lui donne des gargarismes astringents pour raffermir les gencives & cicatriser les petits ulceres de la bouche: on revient par reprises aux purgations douces; on remet peu-à-peu le malade aux aliments solides, en commençant d'abord par de petites soupes: si les purgations ne suffisoient pas pour détourner la salivation, on auroit recours aux légers diaphorétiques, même à une dose d'opium: Boerhaave s'en servoit, dans ce cas, avec avantage.

Il est des personnes chez qui on ne peut exciter la salivation; quelques précautions que l'on prenne, le mercure se porte vivement à la tête, le col se gonfle, & il y a suffocation imminente; ainsi on est obligé de suspendre souvent les frictions: pour éviter cet inconvénient, il faut substituer un autre moyen à la salivation; c'est ce qu'on obtient en traitant par l'extinction.

Avant que de procéder par cette méthode, on prépare le malade comme pour lui donner la salivation: on le met à une diete exacte, on désemplit les vaisseaux, de crainte qu'ils ne viennent à se crever lorsque

que le ſang ſera une fois atténué & raréfié ; on délaie les humeurs par des bains & des boiſſons adouciſſantes que l'on donne en abondance, pour diminuer en même temps la tenſion des vaiſſeaux ; ſur la fin on le purge à pluſieurs repriſes s'il eſt néceſſaire : quand le malade eſt bien purgé, on commence par donner les frictions, mais plus lentement & par intervalles. La premiere ſe fait ſur un pied, ou ſur tous deux : on emploie demi-gros d'onguent mercuriel ſeulement, les autres ſont d'un gros ; on gagne peu-à-peu les parties muſculeuſes, & on ne les adminiſtre que de deux jours l'un : le malade, pendant tout le temps des frictions, garde ſes chauſſettes, ſes caleçons & ſa chemiſe ; ſi-tôt que l'on s'apperçoit, à la tuméfaction des glandes ſalivaires, & à la puanteur de la bouche, que la ſalivation eſt imminente, on interrompt, durant deux ou trois jours, l'uſage des frictions, pour y revenir enſuite avec le même ménagement, de ſorte que tout le ſuccès de cette méthode dépend de ne point laiſſer paroître la ſalivation ; ce ne ſeroit cependant pas un mal, quand il y auroit un petit crachement déclaré, pourvu qu'on pût s'en rendre maître en ſuſpendant les frictions.

Quelques médecins donnent un jour une friction, & l'autre un bain ; mais cela eſt embarraſſant : d'autres, pour réprimer la ſalivation qui ſe préſente, purgent avec un minoratif ; mais je préſume que ce purgatif précipite par en-bas une partie du mercure qui étoit dans les veines, & qui y exerçoit ſon action ; ainſi ces purgatifs, auxquels on eſt obligé de revenir pluſieurs fois, ſont un obſtacle, ou plûtôt un retardement à la guériſon de la vérole : je me crois d'autant mieux fondé dans ce ſentiment, que j'ai vu des malades traités par extinction, & qui avoient pris des purgatifs pour arrêter

la ſalivation, que je les ai vus, dis-je, être manqués, quoiqu'ils euſſent reçu beaucoup plus de mercure que d'autres, chez leſquels on avoit réprimé la ſalivation par la ſeule ſuſpenſion des frictions, & qui ont cependant été parfaitement guéris.

Quand les accidents ceſſent, le malade change de linge, & ſe lave les parties frottées de mercure; l'on ne trouve pas un homme exténué, comme s'il avoit paſſé par la ſalivation : pour opérer ſon rétabliſſement, il ſuffit de lui procurer quelques ſueurs & de lui donner quelques confortatifs : pendant la cure, le malade doit obſerver une diete blanche.

Cette méthode de traiter la vérole, s'appelle extinction, de ce que le mercure paroît comme éteint dans le corps de celui qui le reçoit; elle porte auſſi le nom de méthode de Montpellier, non pas que les médecins de ce pays l'aient miſe les premiers en uſage, mais parcequ'ils l'ont perfectionnée, & principalement M. Chicoyneau; je la crois en tout préférable à la ſalivation.

1°. Dans ce traitement, le malade peut vaquer à ſes affaires, comme à l'ordinaire, & n'a point la diſgrace d'être enfermé pendant trente à quarante jours dans une chambre comme ceux qu'on fait ſaliver. 2°. Il reſpire toujours un air pur, au lieu que ceux qui ſont enfermés dans une chambre trente à quarante jours pour ſaliver, reſpirent, quelques précautions que l'on prenne, un air infect & très ennemi de la poitrine. 3°. Après la ſalivation, il reſte des ulceres dans la bouche, des cicatrices difformes; les dents tombent ſouvent, le voile du palais ſe trouve délabré; accidents dont eſt exempt celui qui a été traité par cette méthode. 4°. Pour la ſalivation, il faut être trente à quarante jours ſans dormir; & ſi l'on dort un inſtant, on eſt expoſé à avaler ſa ſalive, qui relâche l'eſtomac, produit des

diarrhées, des dysenteries mêmes par sa causticité; l'extinction n'expose point à tous ces inconvénients. 5°. Pour faire saliver, on brusque les frictions mercurielles, on surcharge tout d'un coup la machine: si l'on a affaire à des tempéraments délicats, le mercure attaque tout d'un coup les nerfs; il survient des insomnies, des inquiétudes, des éréthismes extraordinaires, & la fievre en conséquence: quelque robuste que soit le sujet, le mercure se jette souvent si promptement sur les parties supérieures, le gonflement de ces parties est si subit, qu'au temps qu'on y pense le moins, le malade est prêt à étouffer; il ne se rencontre aucun de ces désavantages dans l'extinction: enfin, de tous ceux qu'on traite par la salivation, la plus grande partie en sortent avec des paralysies; ce que je n'ai jamais vu arriver dans tous les malades que j'ai traités par extinction.

Par l'extinction, dira-t-on, on évite bien des accidents, sans doute; mais tel a été traité par cette méthode, qu'il a fallu passer ensuite par la salivation: donc l'extinction est un remede palliatif, & non curatif; plusieurs observations le prouvent: mais ignore-t-on que, parmi tant de gens qui s'ingerent de traiter, tous ne sont pas en état de guérir; ainsi un remede n'est pas responsable du mauvais succès qu'il aura eu dans une main ignorante.

D'ailleurs, si l'on s'en tient à l'expérience, on verra nombre de malades guéris par extinction, après avoir été manqués par la salivation: si on ne se tient point à l'expérience, il est facile de prouver par la raison, que l'extinction est plus sûre; le virus vénérien, de quelque nature qu'il soit, consiste dans l'épaississement de nos humeurs: ces humeurs épaissies sont privées de mouvement, & par conséquent prennent divers degrés d'acrimonie, comme

on n'en a que trop d'exemples dans les chancres ; poireaux, rhagades, & autres ulceres véroliques ; il n'y a que le mercure de ſpécifique dans ces circonſtances ; en qualité d'atténuant & de fondant, il diviſe les humeurs, elles reprennent peu-à-peu leur mobilité & leur mouvement, & perdent, par degré, leur cauſticité & leur acrimonie : or puiſque c'eſt le mercure qui détruit le virus, il eſt facile de concevoir que plus le mercure ſéjournera dans nos vaiſſeaux, plus ſon effet ſera marqué : or, dans l'extinction, tout le monde conviendra que le mercure ſéjourne plus long-temps dans les vaiſſeaux, & parcourt davantage tous les replis, que lorſque l'on traite par la ſalivation : donc il faut remarquer que, quoique le mercure ſoit le ſpécifique de la vérole, il ne faudroit cependant pas le donner dans celles qui ſont anciennes & invétérées, ni dans le pion, qui eſt une vérole de l'Amérique, où la peau ſe couvre de croûtes, comme dans l'éléphantiaſis : dans ce cas, le mercure augmenteroit les accidents ; le ſeul remede, ſont les ſudorifiques : le mercure eſt auſſi très contraire, ſoit intérieurement, ſoit extérieurement, dans toutes ſortes de colliquations, comme il arrive dans le ſcorbut & la fievre lente.

L'*onguent mercuriel* ſe fait en éteignant exactement le mercure avec égale quantité d'axonge; quelques-uns mettent le double de mercure; mais il eſt difficile à éteindre tout-à-fait : cependant c'eſt celui que je préfere, j'y fais ajoûter un peu de térébenthine & de ſtyrax, ſuivant l'idée des anciens, pour empêcher le mauvais effet du mercure ſur les nerfs ; il ne faut pas que cet onguent ſoit trop liquide : c'eſt celui qu'on emploie pour les frictions, pour appliquer ſur les ulceres vénériens, pour frotter les tumeurs lymphatiques, dures & ſquirrheuſes ; il

fait aussi mourir les poux, les punaises, les morpions, & autres insectes; mais dans ces derniers cas, on se sert spécialement de l'onguent napolitain.

L'*onguent napolitain* se fait en éteignant deux onces de mercure dans une livre d'axonge, deux onces de térébenthine; quelques-uns y ont même ajoûté du camphre & du styrax, pour préserver les nerfs; cela est bon assez; mais il faut que ce soit en petite quantité. L'onguent napolitain a les mêmes propriétés que l'onguent mercuriel; il les possede seulement à un moindre degré; il est en usage surtout pour tuer les insectes dans les maladies de la peau.

L'emplâtre de VIGO *cum mercurio*, se fait en éteignant trois onces de mercure sur du styrax & de la térébenthine ana deux onces, puis on le mêle avec l'emplâtre de RHAZIS; on peut aussi le mêler avec du diachylon, du diabotanum, ou de l'emplâtre de ciguë. C'est un très bon fondant qu'on applique, avec succès, sur les nodosités, les tumeurs dures, lymphatiques & squirrheuses, & toutes celles spécialement qui participent du virus vénérien.

Il y a autant de recettes de pilules mercurielles, qu'il y a de pharmacopées; la meilleure est celle du codex: on mêle du mercure éteint avec de l'agaric, de la rhubarbe & du diagrede, on met le mêlange infuser dans du vin blanc, & il se forme une masse rougeâtre, dont on fait les pilules mercurielles; mais cette composition est assez inutile: le mercure, avec ces purgatifs, n'augmente point leur vertu; il ne peut pénétrer nos vaisseaux, puisqu'il est sous sa forme naturelle; & quand il pourroit les pénétrer, il ne le feroit pas dans cette occasion, puisque les purgatifs avec qui il est uni, crispent les *villi* (le velouté) des intestins, & lui ferment la porte: on les

a ſordonnées à la doſe d'un gros dans les chaude-piſſes & autres maladies vénériennes, où il y a inflammation; mais tous les purgatifs irritants, qui entrent dans ces pilules, doivent augmenter le mal; ainſi je ne m'en ſers jamais, & je les regarde comme un très petit remede.

Il y a beaucoup de préparations de mercure; un grand nombre de *précipités*, où les chymiſtes ſe ſont propoſés de fixer le mercure, de le priver de ſon ſoufre arſenical; mais tout ce que l'on doit avoir en vue dans toutes ces préparations, c'eſt de rendre le mercure diſſoluble dans l'eau. On a encore l'*æthiops minéral*, le *ſublimé-corroſif*, le *mercure doux*, la *panacée mercurielle*, & l'*eau mercurielle*.

Le premier des précipités, eſt le *précipité per ſe*, ou le *précipité philoſophique* des chymiſtes: on y procede de trois façons différentes, par le feu, ſans feu, ou à la méthode de Boyle.

1°. Pour faire le précipité *per ſe* par le feu, on met du mercure dans un matras évaſé, on le tient en digeſtion au feu de ſable; d'abord le mercure prend la forme d'une poudre griſe qui rougit peu-à-peu. Boerhaave a tenu du mercure ainſi en digeſtion pendant quinze ans, & au bout de ce temps, il a remarqué que le mercure n'étoit point du tout décompoſé.

2°. Pour faire le précipité *per ſe* ſans feu, on triture long-temps le mercure dans un mortier de verre avec un pilon auſſi de verre; il ſe diviſe, & prend la forme d'une poudre griſe.

3°. Boyle ſublimoit du mercure à feu violent; une partie paſſoit dans le récipient ſous ſa forme naturelle; l'autre s'attachoit au col des vaiſſeaux ſous la forme d'une poudre rouge: c'eſt le précipité *per ſe* à la façon de Boyle.

Les deux premieres préparations du précipité

per se, sont les plus communes : au reste, dans toutes, le mercure a perdu seulement sa fluidité ; mais il n'en est pas pour cela plus dissoluble à l'eau, & je ne lui reconnois guere de vertus ; autant vaudroit presque le mercure crud. On lui a donné improprement le nom de précipité, puisqu'il n'a été, ni dissous, ni précipité. On le dit fondant, diaphorétique, vermifuge, émétique ; mais je n'en conseille pas l'usage.

Si on fait une dissolution de mercure par l'esprit de nitre, qu'ensuite on l'évapore jusqu'à siccité, on a une masse assez rouge, qu'on met en poudre ; c'est le *précipité rouge*, assez improprement cependant ; car le mercure n'a point été précipité de son dissolvant.

Cette préparation de mercure est en quelque façon, dissoluble dans l'eau, à cause de la jonction des acides ; il faut choisir le précipité rouge pesant, & d'une belle couleur. Quelques-uns l'ont regardé à l'intérieur comme apéritif, vomitif, & un peu altérant ; ils l'ont donné à un, deux, trois, même quatre grains : mais le précipité rouge à l'intérieur, est trop caustique, il cause des angoisses, l'inflammation des premieres voies, suivie promptement de gangrene & de sphacele ; ainsi il faut absolument en bannir l'usage intérieur : à l'extérieur, il est caustique, rongeant, détersif, & en quelque façon mondificatif : on en saupoudre légérement les ulceres pour détruire des chairs baveuses & des callosités.

Si on verse sur du précipité rouge de bon esprit de vin alkoolisé qu'on laisse digérer, puis qu'on brûle l'esprit de vin sur ce précipité, & qu'on réitere ce procédé trois ou quatre fois, on a ce qu'on appelle *arcane corallin*, qui est du précipité rouge édulcoré avec l'esprit de vin. Il est moins caustique

que le précipité rouge. On pourroit le donner à l'intérieur à cinq ou six grains, comme purgatif, vomitif, diaphorétique, sudorifique, diurétique & vermifuge; mais son usage n'est pas encore sûr à l'intérieur, & je ne le conseille pas: extérieurement il est un peu caustique, mais il n'égale pas le précipité rouge, qui est en tout préférable pour l'extérieur; d'où je conclus que l'arcane corallin est une pauvre préparation qui ne mene à rien.

Le *précipité blanc* est une dissolution de mercure par l'esprit de nitre précipitée par une dissolution de sel marin; alors l'esprit de nitre quitte en partie le mercure, s'empare de la base du sel marin, le mercure se précipite & entraîne avec lui une partie de l'acide du sel: ce précipité est blanc. On peut aussi le faire en versant de l'esprit de sel sur cette dissolution; d'où l'on peut conclure que l'esprit de sel a plus d'affinité avec le mercure, que n'en a l'esprit de nitre, quoique ce dernier soit son véritable dissolvant.

Le précipité blanc est moins caustique que le rouge, plus que l'arcane corallin. A l'intérieur, son usage n'est pas sûr; je ne conseille pas de s'en servir: à l'extérieur, il est fort bon pour les maladies de la peau; j'en mets un gros sur une once d'onguent rosat, & je m'en sers avantageusement pour les gales & les dartres, & autres maladies de la peau, après avoir administré les remedes généraux.

Le *précipité jaune*, ou le *turbith minéral*, se fait en dissolvant du mercure par l'esprit de vitriol, à l'aide du feu, qui est nécessaire pour cette dissolution: on évapore jusqu'à siccité: il reste une poudre blanche à la fin; on la lave quatre à cinq fois, & elle prend une couleur jaune: c'est le précipité jaune, assez improprement; car le mercure n'a point été précipité.

On a donné a cette préparation le nom de turbith minéral, parcequ'elle eſt vomitive & purgative, comme le turbith végétal. A l'intérieur, il pourroit occaſionner des angoiſſes, l'inflammation des premieres voies ſuivie de gangrene; ainſi je n'en conſeille pas l'uſage : pour l'extérieur je préfere le précipité rouge.

Lacerta viridis ou le *précipité verd* ſe fait ainſi : on mêle enſemble égale quantité de diſſolution de mercure & de cuivre faite par l'eſprit de nitre; on évapore juſqu'à ſiccité, on lave pluſieurs fois la maſſe qui reſte, on mêle enſemble l'eau de toutes les lotions, on l'évapore, & on obtient le précipité verd, qui n'eſt autre choſe qu'un vitriol de Vénus, dont l'eau s'eſt chargée; & il y a très peu de mercure. Ainſi, vu les mauvaiſes qualités du cuivre, on peut juger que cette préparation ſeroit très mauvaiſe, ſi on la mettoit en uſage.

L'*æthiops* eſt une combinaiſon de mercure avec du ſoufre, comme dans le cinabre, & il n'en differe, que parcequ'il n'a point été ſublimé. On peut le préparer de deux façons. 1°. Sur le feu : on fait fondre dans un creuſet trois onces de fleurs de ſoufre; quand elles ſont fondues, on y fait tomber, en forme de pluie deux onces de mercure à travers la peau de chamois; on brouille bien les matieres en même temps, & on obtient une poudre noire, qui eſt l'æthiops minéral. 2°. Sans feu; on met dans un mortier quatre onces de fleurs de ſoufre, deux onces de mercure, & on triture bien, juſqu'à ce que le tout ſoit réduit ſous la forme d'une poudre noire : s'il ſe trouve trop de ſoufre, on y met le feu pour brûler le ſuperflu; d'où les chymiſtes ont cru obtenir de grands avantages; ils diſent que, dans cette déflagration, l'acide du ſoufre, de-

venu libre, se mêloit à l'æthiops, & alloit augmenter ses vertus.

Il faut choisir l'æthiops minéral bien noir, pesant, & sans saveur. On a dit que c'étoit un grand anti-vénérien, un fondant de la lymphe qui convenoit dans toutes les obstructions lymphatiques & les humeurs squirrheuses; mais ni le soufre, ni le mercure, ne passent point dans la masse de nos humeurs; d'où je conclus que l'æthiops minéral n'a aucune de ces vertus; je crois seulement que c'est un bon vermifuge.

Pour la préparation du *sublimé-corrosif*, on mêle ensemble de l'arcane corallin, du vitriol verd calciné, & du sel décrépité; on les met dans une cornue, on donne un feu doux : il passe d'abord du phlegme; on augmente le feu, alors l'acide vitriolique quitte sa base ferrugineuse, s'empare de la base du sel marin, & en chasse son acide : l'acide nitreux quitte le mercure, s'unit à la base ferrugineuse de l'acide vitriolique, & l'acide marin demeure libre, s'unit au mercure, se sublime avec lui sous la forme d'un beau sel blanc, pesant, crystallisé en aiguilles; c'est le sublimé-corrosif. Dans cette préparation, le vitriol verd est inutile; elle réussiroit de même en employant seulement du sel décrépité & de l'arcane corallin; l'acide nitreux s'uniroit à la base du sel marin, tandis que l'acide marin se sublimeroit avec le mercure : ce qui resteroit dans la cornue seroit un nitre quadrangulaire.

Le sublimé-corrosif est dissoluble dans l'eau, & cette dissolution porte le nom d'*aqua polonica*; parceque les Polonois s'en servent pour empoisonner leurs ennemis. Le sublimé-corrosif est caustique, & un violent poison : à l'intérieur, il cause des inflammations terribles, suivies de gangrene & de

ſphacele dans l'inſtant; cependant quelques-uns diſent qu'un grain de ſublimé dans trois onces de quelque conſerve, & en donner une vingtieme partie à la fois, fait de bons effets dans les maladies chroniques, en qualité d'altérant, & qu'il eſt ſudorifique dans les maladies critiques. BOERHAAVE eſt de cet avis; cependant je ſuis bien craintif à cet égard. D'autres chymiſtes veulent le donner à un ou deux gros aux tempéraments forts, pour les faire vomir; mais je condamne cette pratique: nous avons des vomitifs plus sûrs. A l'extérieur, il eſt très cauſtique.

Avec le ſublimé-corroſif, de l'amydon, & de la gomme adragant, on fait des trochiſques: il entre auſſi dans les trochiſques de minium; mais tous ces trochiſques, où entre le ſublimé-corroſif, cauſent des douleurs inſupportables; je n'en conſeille pas l'uſage.

Si quelqu'un a pris du ſublimé-corroſif, & qu'il ſoit paſſé dans la maſſe du ſang, on a dit qu'il falloit avoir recours aux alexipharmaques, comme la thériaque, l'orviétan & autres; mais quand le ſublimé-corroſif paſſeroit dans la maſſe de nos humeurs, les alexipharmaques ſeroient contraires; parcequ'ils augmenteroient les accidents qu'il a d'abord cauſés ſur les premieres voies: d'ailleurs, quoique diſſoluble dans l'eau, il ne peut traverſer les *villi* des inteſtins, parceque l'éréthiſme, qu'il cauſe d'abord, lui bouche le paſſage; ainſi ſon contrepoiſon, ſont le beurre frais, les huiles douces, les gommes & les mucilages donnés par la bouche & en lavement: SYDENHAM raconte qu'une perſonne, ayant pris du ſublimé-corroſif, il la guérit avec de l'eau chaude, qui, à chaque priſe, la faiſoit vomir, & emportoit avec elle une partie du poiſon; après, pour rétablir l'eſtomac, il fit mettre le malade à l'uſage

du lait. Il faut le continuer un temps aſſez conſidérable ; car la convaleſceuce eſt très longue (1).

Si on amalgame huit onces de ſublimé-corroſif avec ſix onces de mercure, qu'on ſublime le mêlange dans un vaiſſeau ſublimatoire, & ſi on réitere ces ſublimations ſept à huit fois, on a le *mercure doux*, autrement *calomelas*. Dans cette préparation, le mercure double la quantité d'acide, & à chaque ſublimation, une partie de l'acide s'eſt trouvée diſſipée dans les feces qui reſtent : il faut prendre le mercure doux d'une main bien sûre ; on reconnoît qu'il eſt bien préparé quand il a perdu ſon brillant, qu'on ne remarque plus les aiguilles qui ſe voient dans le ſublimé-corroſif, & qu'il ne donne aucune marque de cauſticité ſur la langue : on l'appelle auſſi *aquila alba*.

Le mercure doux, ou l'*aquila alba*, eſt miſcible à l'eau ; il paſſe facilement dans nos vaiſſeaux : c'eſt un très bon fondant dans les cas d'obſtructions lymphatiques ; il eſt diaphorétique, diurétique, vermifuge : c'eſt un très bon purgatif ; on ne ſçauroit trop le louer : on peut le donner depuis quinze juſqu'à trente grains, ſuivant le tempérament.

La *panacée mercurielle* ſe fait en ſublimant encore ſept à huit fois du mercure doux, puis on verſe deſſus de l'eſprit de vin alkooliſé ; on met en digeſtion pendant un certain temps : on décante à la fin, & on fait ſécher la maſſe. C'eſt la panacée mercurielle qui fut inventée par LA BRUNE ; mais ſon procédé eſt trop ennuyeux : on l'appelle auſſi panacée de LUDOVIC, parceque LOUIS XIV acheta ce ſecret.

---

(1) SYDENHAM dit que les ſymptômes graves cauſés par ce poiſon, furent entierement diſſipés au bout de quatre jours de l'uſage du lait.

La panacée mercurielle eſt le remede le plus sûr & le plus efficace que je connoiſſe; jamais il ne cauſe de maux d'eſtomac, d'inflammations des premieres voies, ni de dévoiements. C'eſt un bon vermifuge & purgatif, un excellent fondant & atténuant, qui paſſe tout entier dans la maſſe de nos humeurs; c'eſt le ſeul que j'emploie quand il faut un fondant mercuriel à l'intérieur, comme dans les ſquirrhes & les obſtructions lymphatiques.

Si on verſe trente parties d'eau de fontaine ſur une partie de diſſolution de mercure par l'eſprit de nitre, on a l'*eau mercurielle*; c'eſt un bon cauſtique à l'extérieur, qui fait ſon effet ſur le champ : on en verſe une goutte ſur la partie qu'on veut cautériſer; & ſi on voit qu'elle faſſe trop d'effet, on injecte ſur le champ de l'eau fraîche, qu'on tient toute prête dans une ſeringue; de cette façon, on eſt parvenu même à détruire des polypes.

Les Actes d'Edimbourg font mention d'un remede qui a été communiqué par POULMER; ſa péparation conſiſte à triturer & mêler enſemble égale quantité de panacée mercurielle & de ſoufre doré d'antimoine. POULMER le donne pour évacuer à la doſe de quinze ou vingt grains; mais je n'en conſeille pas l'uſage en qualité d'évacuant. Comme altérant, c'eſt un bon remede à la doſe de deux grains, ou cinq au plus; il eſt fondant, atténuant, il convient dans les maladies chroniques, & ſpécialement dans le ſcorbut invétéré, où preſque tous les viſceres ſont obſtrués.

Le *mercure vif*, dit M. VOGEL, eſt un liquide minéral qui ne mouille point les mains, qui, après l'or, ou ſi l'on veut la platine, eſt ſpécifiquement plus peſant que tous les métaux; qui s'évapore ſur le feu, & qui, par ſa couleur, reſſemble à l'argent en fuſion. Ou bien il ſe trouve coulant dans les

mines, quoique fort rarement & en petite quantité ; on lui donne alors le nom de *mercure vierge*, & il passe pour le meilleur ; ce qui cependant n'est appuyé d'aucune raison valable : ou bien on le tire sous la forme de mine dans la Hongrie, la Transylvanie, la Bohême, & ailleurs. Les anciens l'ont mis au nombre des poisons, parceque, par son poids, il pénétroit dans l'intérieur des corps ; DIOSCOR. & PAUL D'EGINE, *de remed. lib.* vij. *c.* 3. Les Arabes ont commencé à s'en servir extérieurement, mais avec circonspection, dans les onguents préparés contre les différentes maladies de la peau ; & sur la fin du quinzieme siecle, il fut employé pour la guérison des maladies vénériennes, sous la forme d'onguents, de fumigation, de lotion, de cérats ; ASTRUC, *p.* 158. Ce ne fut que long-temps après qu'il devint d'usage intérieurement sous la forme de pilules, mêlé avec d'autres substances pour le traitement de ces maladies honteuses, *id. p.* 166. Cent vingt ans auparavant BRASSAVOLE & MUSITAN le prescrivoient aux enfants pour tuer les vers, mais à très petite dose, par exemple au poids de deux ou quatre grains, ou d'un scrupule au plus : les sages-femmes ensuite le donnerent aux femmes en travail. Mais dans le même temps MATTHIOLI observa que des femmes le prenoient, sans aucun accident, dans la vue de se faire avorter. Ce fut plus tard qu'on découvrit ses autres vertus, & qu'on reconnut que, par son poids, il levoit les obstructions les plus opiniâtres du bas-ventre, soit qu'elles dussent leur naissance aux excréments endurcis, accompagnés du spasme des intestins, ou par leur rentrée de l'un dans l'autre ; qu'il guérissoit l'épilepsie causée par des vers ; HEISTER, *compend. pract. c.* 14. §. 55 ; la phthisie, DOVER, *legs.* ; les écrouelles, KLAUNIGII, *Nosocom. charit. specim.* j.

hist. 2.; l'hydrophobie, (DESAULT, *differt. fur la rage*, & CHOISEL), en faifant extérieurement des frictions fur la plaie faite par l'animal enragé; la goute fereine, HEISTER, *differt.* & les tumeurs écrouelleufes, *A. N. C. vol.* ij. *obf.* 12. en excitant la falivation; & même les fievres malignes occafionnées par les vers, comme l'ont éprouvé BERTINI, VALDAMBRINI, MORÉALI, BIANCHINI. C'eft pourquoi il a été loué contre la pefte par CAMERARIUS, *in fylloge memorab. cent.* v. *p.* 91. par SCHREIBER. *obf, de peftil. p.* 50. & par VAN DER BECK, *in epift. de Indiæ rarior. append. ad vol.* j. *A. N. C. p.* 130, 131; contre plufieurs autres maladies, telles que l'affection hypochondriaque, la fievre quarte, la goute, la céphalalgie, la paralyfie, le vertige, le trop d'embonpoint, la folie, la fuppreffion des regles provenant d'obftructions de la matrice, les ulceres malins, STAHL, *differt. de Salivat. mercuriali, aliis præter luem veneream morbis rebellibus exftirpandis pari*, Hal. 1710; & encore contre le cancer occulte, SCHLICHTING, *in not. ad* VERBRUGGE, *Chirurg.* Enfin DEGNER, *A. N. C. vol.* v. *obf.* 149, affure qu'en amulete il empêche la fécrétion du lait, & le diffipe abfolument. Il y a quelques années qu'on le vantoit en Angleterre & en Ecoffe, comme une panacée, en en prenant le matin une once ou deux; ce que beaucoup de perfonnes pratiquerent pendant plufieurs femaines, fans avoir fenfiblement augmenté les évacuations ordinaires, *Medic. effais of. Edimb.* iij. *p.* 387. Mais cet ufage ne paroît pas avoir duré long-temps, puifqu'il eft conftant qu'il furvint par la fuite quelques accidents; car il refte des tremblements dans les membres, de la foibleffe dans les jambes, & de la peine à marcher, comme l'a remarqué HOFFMANN, *Med. fyftem.* iv. *part.* ij. 335. Comme il y a eu de tous

temps des medecins qui ont redouté & désapprouvé l'usage du mercure, il s'est trouvé aussi dans ce siecle un auteur qui en a jugé de même contre l'expérience journaliere; sçavoir, LAUR. CAIET. FABBRI, trattato *dell' uso del mercurio crudo sempre temerario in medicina*, Colon. 1749, & *appendice* al trattato dell'uso, &c. *in giustificatione*, Luccæ 1751. Mais il ne faut jamais prendre le mercure intérieurement, qu'il n'ait été auparavant purifié, puisqu'il contient toujours des parties hétérogenes, dont on peut faire la séparation par la chymie.

MERCURE DE VIE. *Voyez* ANTIMOINE.

I°. MERCURIALE mâle; Foirole; Vignoble *ou* Vignette. *Phyllum; Mercurialis mas*, off. *Mercurialis testiculata, sive mas*, Dioscoridis & Plinii, CASP. BAUHIN. Pin. *Mercurialis mas*, J. B. *Mercurialis fructum ferens*, CÆSALP. *Phyllon arrenogonon*, THEOPHR. *Linozostis*, sive *Parthenion; Hermupoa; Mercurii herba*, PLINII. *Mercurialis caule brachiato, foliis glabris*, LINN.

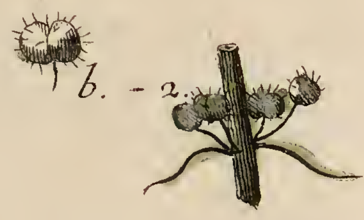
Sa racine est tendre, fibreuse, annuelle; il s'en éleve d'un pied des tiges branchues, lisses, polies, anguleuses, genouillées. Ses feuilles, qui ressemblent à celles de la pariétaire, sont unies, oblongues, assez larges, pointues, dentelées sur leurs bords, d'un verd-brun & luisant, d'une saveur nitreuse & nauséabonde. De l'aisselle des feuilles, sortent des pédicules courts & menus, qui soutiennent de petites bourses en forme de testicules, ou des fruits à deux capsules un peu applaties, rudes, velues, dans chacune desquelles est renfermée une petite graine ovale ou ronde.

C'est improprement que cette plante, ainsi que plusieurs autres, est nommée *mâle*, puisqu'elle porte le fruit & point de fleurs; & que celle dont il va être parlé, ne porte que des fleurs & point de fruit.

II°.

Mercuriale. Mercurialis.





II°. Mercuriale femelle *ou* à épi. *Mercurialis femina*, off. *Mercurialis ſpicata ſive femina*, Dioſcoridis & Plinii, Casp. Bauhin. Pin. *Mercurialis femina*, J. B. *Mercurialis vulgaris & prima*, Tragi. *Mercurialis florens*, Cæsalp. *Phyllon thelygonum*, Theophraſti, Cord.

Celle-ci reſſemble à la premiere par ſa racine, ſes feuilles & ſes tiges; mais elle en differe en ce qu'elle porte des fleurs, garnies de pluſieurs étamines, ſoutenues par un calyce compoſé de trois ou quatre feuilles; ramaſſées en épi. Elle ſeroit nommée à plus juſte titre *mercuriale mâle*, puiſqu'elle ne porte pas de fruits, & que la pouſſiere des étamines de ſes fleurs ſert à faire germer les fruits ou graines de la premiere.

Elle fleurit en été.

Elle croît par-tout dans les chemins, dans les décombres, dans les potagers, dans les endroits humides & ombrageux.

C'eſt une des cinq plantes émollientes; elle eſt très connue & très employée.

On la mêle avec les émollients dans les cataplaſmes, les décoctions, les douches, les bains & les lavements; on donne à l'intérieur le ſuc dépuré à deux onces aux femmes mal réglées, & dans les pâles-couleurs : il eſt apéritif, laxatif. On fait entrer la mercuriale dans tous les lavements des femmes en couche; on l'applique en cataplaſme ſur les grandes levres tuméfiées. Le miel de mercuriale ſe met depuis une once juſqu'à deux dans des lavements. Le ſyrop de mercuriale ſimple n'eſt guere d'uſage; le compoſé, autrement dit *ſyrop de longue vie*, eſt purgatif, ſtimulant, ſtomachique, corroborant; on le donne au matin dans quelque liqueur appropriée depuis demi-once juſqu'à une once; il fortifie l'eſtomac.

Le mucilage, qu'elle contient, la rend lubréfiante, laxative & apéritive ; c'eſt pourquoi on l'emploie contre les obſtructions du ventre, de la matrice ; on mêle à cet effet dans des clyſteres ſa décoction & le miel préparé avec le ſuc de cette plante. Ce ſuc exprimé, dit DE HEER, *obſ.* 14, bu pendant deux mois, & mêlé dans des peſſaires, rend les femmes fécondes.

MERE de girofle. *Voyez* GIROFLE.

MERE de perle. *Voyez* NACRE DE PERLE.

MERISES & MERISIER } *Voyez* CERISIER N°. IV.

MERLAN. *Oniſcus*, off. DALE. *Aſellus marinus*, ſive *Merlangius*, ind. med. xv. *Merlanus*, *ſecunda aſellorum ſpecies*, RONDEL. de piſcib. *Gadus dorſo trypterygio, ore imberbi, corpore albo, maxillâ ſuperiore longiore*, ARTEDI Ichthyol. LINN. Fau. ſuec. *Voyez* la figure de l'ANGUILLE, celle de MERLAN y eſt repréſentée.

Voici comment ARTÉDI le décrit : le merlan a la tête & le corps applatis ſur les côtés, mais le devant de la tête eſt plus plat en-deſſus quand la bouche eſt fermée ; le dos convexe ; l'anus fort voiſin de la tête, & par conſéquent bien éloigné de la queue ; tout le corps d'une couleur blanche argentée, mais le dos plus foncé ou griſâtre ; les écailles petites, arrondies, blanches ; la mâchoire ſupérieure avancée au delà de l'inférieure, de ſorte que quand la bouche eſt fermée, les dents ſupérieures outrepaſſent la mâchoire inférieure ; les narines apparentes avec deux ouvertures de chaque côté, un peu plus proche des yeux que de l'extrêmité du muſeau ; les yeux grands, ſitués aux côtés de la tête, couverts d'une membrane lâche & tranſparente, dont l'iris eſt de couleur argentée, & la prunelle grande, bleuâtre ; la membrane des ouies compoſée de

chaque côté de ſept arrêtes ; pluſieurs rangs de dents à la mâchoire ſupérieure, dont le dernier ou le plus extérieur eſt le plus grand, mais les dents du premier rang, ſont auſſi inégales en grandeur ; & à la mâchoire inférieure, un rang diſtingué de dents inégales en grandeur ; à la partie antérieure du palais, un oſſelet dentelé qui forme les deux côtés d'un triangle ; dans le goſier ſupérieurement deux oſſelets ronds, & inférieurement deux oblongs, dentelés ; la langue & tout le palais dans ſon milieu liſſes ; neuf points au moins de chaque côté à la mâchoire inférieure, ſans aucun barbillon ; la ligne latérale noirâtre ou obſcure, courte, beaucoup plus proche du dos que du ventre ; une tache noirâtre des deux côtés à la naiſſance des nageoires pectorales ; les nageoires pectorales griſâtres ; celles du ventre, ſituées plus en-devant que celles de la poitrine, de couleur blanche ; trois nageoires au dos, dont la premiere eſt triangulaire ; deux nageoires près de l'anus, blanchâtres ; la queue égale, & noirâtre à ſon extrêmité.

On trouve beaucoup de merlans dans la Manche, & dans la mer Baltique : on les pêche ſur les côtes, où ils viennent ſe réfugier pour éviter les gros poiſſons qui les pourſuivent. En lui ouvrant l'eſtomac, on a reconnu qu'il ſe nourriſſoit d'anchois, de crevettes, de goujons de mer & d'autres petits poiſſons qu'il avale tout entiers ; car ſes dents ne lui ſervent point à broyer ſes aliments ou ſa proie par morceaux, mais ſeulement à la retenir.

Dans l'endroit le plus ample ou le plus épais de la tête du merlan, proche de ſa cervelle, on trouve, ſelon M. Lémery, deux petits os pierreux, un de chaque côté, longs d'un travers de doigt, larges de quatre lignes, pointus par un des bouts, obtus par l'autre, liſſes & polis, très blancs, tendres, faciles

à rompre, d'une ſaveur légérement ſalée, lorſqu'ils ont été mis en poudre ſubtile, d'une ſubſtance alkaline & abſorbante. Il eſt à remarquer que la pointe de cet os n'eſt pas placé juſtement au milieu, mais à côté, & que le reſte de cette extrêmité eſt comme échancrée naturellement.

Il ſe trouve des merlans véritablement hermaphrodites, ainſi que des carpes & des brochets; car l'on voit diſtinctement dans leur intérieur les œufs d'un côté & la laite de l'autre.

Ce poiſſon eſt généralement eſtimé comme aliment; ſa *chair* eſt tendre, légere, ſans viſcoſité, facile à digérer; mais peu nourriſſante. Auſſi en permet-on l'uſage aux malades & aux convaleſcents.

Les *oſſelets* de la tête du merlan, à raiſon d'un peu de ſel qu'ils contiennent, ſont apéritifs, propres pour la colique néphrétique, pour expulſer les ſables des reins & de la veſſie, pour arrêter les dévoiements, & pour abſorber les acides de l'eſtomac & des premieres voies. La ſeule préparation qu'on leur donne, eſt de les broyer ſur le porphyre : cette poudre ſe preſcrit depuis 12 grains juſqu'à demi-gros.

MERLE ordinaire, *ou* commun. *Merula*, off. *Merula nigra*, BELON. *Turdus ater, roſtro palpebriſque fulvis*, LINN. Fauna ſuec. *Voyez* la figure du HOCHE-QUEUE, celle du MERLE y eſt repréſentée.

Cet oiſeau, ſelon WILLUGHBY, peſe environ quatre onces : ſa hauteur, depuis la pointe du bec juſqu'à l'extrêmité des pattes, eſt de neuf pouces & demi; & depuis la pointe du bec juſqu'au bout de la queue, ſa longueur eſt de dix à onze pouces. Le bec eſt long d'un pouce; il eſt d'un jaune ſafrané dans le mâle; la pointe & le deſſus ſont noirâtres dans la femelle : le dedans de la bouche eſt jaune, ainſi que le tour des paupieres. Ses pieds ſont noirs; le doigt extérieur & le poſtérieur égaux, le

premier attaché à celui du milieu par sa partie inférieure. Le merle, tant mâle que femelle, étant jeune, est plus brun que noir ; sa poitrine est roussâtre, & le ventre un peu grisâtre ; lorsqu'il est vieux, il est par-tout très noir. On en trouve quelquefois de blancs, principalement sur les Alpes & les Apennins.

Il se nourrit de vers, de graines & de fruits. Il construit son nid avec beaucoup d'art, c'est-à-dire de mousse extérieurement, de rameaux déliés & de menues racines liées ensemble avec de la boue, qui tient lieu de colle ; le dedans en est aussi enduit ; il y porte ensuite de la paille, du poil, du crin, & d'autres matieres mollettes : il place ordinairement son nid dans les buissons épais, où il aime à se retirer, & principalement sur l'épine blanche, à cinq à six pieds d'élévation : ce nid est grand, solide, arrondi & creux en forme d'écuelle. La femelle pond deux fois l'année, & à chaque couvée quatre ou cinq œufs bleuâtres, parsemés de taches brunes ; la premiere ponte se fait dès le commencement du printemps, & avant celle des autres oiseaux. Le mâle couve de temps en temps pendant le jour à la place de la femelle ; le reste du temps il lui porte à manger, la divertit & l'amuse par son chant, & veille sur elle pour la défendre de l'ennemi.

Le merle est docile, & apprend aisément à parler ; il n'articule pas aussi bien que le perroquet ; mais ce qu'il a une fois retenu, il ne l'oublie point.

La *chair* du merle est de fort bon goût ; elle ressemble beaucoup à celle de la grive ; mais elle n'est cependant pas si délicate, ni si aisée à digérer. Elle est agréable sur-tout dans le temps des vendanges, temps auquel l'oiseau se nourrit & s'engraisse de raisin. La chair des jeunes est bien plus tendre & préférable ; lorsqu'il est vieux, elle est seche, dure, coriace, & de difficile digestion.

En médecine on la dit bonne contre le dévoiement & la dysenterie; mais elle est contraire à ceux qui sont attaqués d'ulceres ou d'hémorrhoïdes. On a vanté contre les douleurs de la goute sciatique l'huile dans laquelle on a mis cuire des merles. Sa fiente, infusée & délayée dans du vinaigre, passe pour avoir la vertu d'effacer les taches de rousseur répandues sur le visage, & celles de la peau, en l'employant sous la forme de liniment

MERLE BLEU. *Voyez* MARTIN-PÊCHEUR.

MERVEILLE à fleur jaune. *Voyez* BALSAMINE jaune.

MÉSANGE (grande) *ou* grosse mésange. *Parus*, off. *Fringillago*, & *Parorum maxima*, BELON, traité des oiſ. *Parus major*, GESNER de avib. ALDROV. ornith. *Parus carbonarius*, SCHWENCK. Aviar. silef. *Parus carbonarius major*, SCHROD. *Parus capite nigro*, *temporibus albis*, *nuchâ luteâ*, LINN. Faun. suec. *Parix*; *Ægithalus major*, nonnullorum.

Cet oiseau, qui est à-peu-près de la grosseur du pinçon, suivant WILLUGHBY, & qui pese environ une once, a six pouces de longueur, mesuré depuis le bout du bec jusqu'à l'extrêmité de la queue; son étendue depuis une extrêmité de l'aîle jusqu'à l'autre, lorsqu'elles sont déployées, est de neuf pouces. Son bec, dont la longueur est de six lignes, est droit, noir, & médiocrement gros; sa langue est large, & se termine par quatre filaments: ses pieds de couleur plombée ou bleue; les doigts extérieurs joints jusqu'à un certain point à celui du milieu. La tête & le menton sont noirs; au-dessous des yeux de chaque côté, un raie large, ou tache blanche remarquable, qui, allant des angles de la bouche en arriere, occupe les mâchoires, & est entourée de noir; au derriere de la tête, une autre tache



Parus grosse Mésange.

Passer, Moineau franc.
Voy. T. 6. p. 24.



Passer troglodites, Roitelet.
Voy. T. 6. p. 26.



Gravé par Martinet

blanche, terminée d'un côté par le noir de la tête, & de l'autre par le jaune du col; mais cette tache n'eſt pas conſtante ſur tous les individus. Le col, les épaules, le milieu du dos verdâtres, ou d'un verd jaunâtre; le croupion bleuâtre; la poitrine, le ventre, & les cuiſſes jaunes; mais le bas-ventre eſt blanchâtre : le milieu de la poitrine & du ventre, diviſé par une ligne large, noire, qui ſe continue depuis la gorge juſqu'à l'anus; les grandes pennes des aîles brunes, à bords blancs, ou à bords en partie blancs, & en partie bleus, quelquefois auſſi ſans aucune blancheur.

La méſange ſe tient ſur les troncs d'arbres, y monte & en deſcend comme le pic-verd. Elle ſe nourrit de toutes ſortes d'inſectes volants & rampants, qu'elle prend entre les écorces & dans les fentes des arbres; & même de cadavres d'hommes & d'animaux; ce qui n'empêche pas qu'elle ne mange auſſi des graines & des fruits, & particuliérement des noix & des noiſettes, dont elle eſt très friande. Elle chante agréablement pendant toute l'année.

Son nid, fait en grande partie de bourre, eſt évaſé ou applati; la femelle y pond juſqu'à neuf œufs, d'un blanc-cendré, parſemés de points rougeâtres, ſur-tout au gros bout.

Sa *chair* n'a rien d'agréable ni de ſucculent; il n'y a guere que le peuple qui en mange. On dit que ſéchée & réduite en poudre, la groſſe méſange eſt bonne contre l'épilepſie, pour procurer l'écoulement des urines, & pour déterger les glaires & les graviers des voies urinaires; la doſe eſt depuis un ſcrupule juſqu'à un gros, qu'on met infuſer dans un verre de vin blanc, & dans une eau diurétique quelconque.

MESLIER ou MESPLIER. } *Voyez* NEFFLIER.

MÉTALLIQUES (SUBSTANCES). *Subſtantiæ metallicæ.*

Ces ſubſtances participent toujours de la nature de quelque métal, & le métal dont elles participent, s'y trouve en entier; ce ne ſont que des métaux combinés avec d'autres ſubſtances. Elles different des demi-métaux en ce que de ceux-ci on ne peut jamais retirer de métal. On diſtingue pluſieurs eſpeces de ſubſtances métalliques, ſuivant le métal qui s'y trouve; mais les plus communes ſont les ferrugineuſes.

MÉTAUX. *Metalla.*

Les métaux en général ſont formés d'une terre vitrifiable, unie avec le phlogiſtique; puiſqu'en rendant à un verre métallique ſon phlogiſtique, on le réduit en métal. On diſtingue les métaux en métaux proprement dits, en demi-métaux, & en ſubſtances métalliques.

Les métaux proprement dits, ſont une ſubſtance peſante, brillante, ſonore, fuſible au feu, & qui peut s'étendre ſous le marteau. On diviſe les métaux proprement dits, en parfaits & en imparfaits; les métaux parfaits ont la malléabilité au ſuprême degré, & ne ſe décompoſent jamais, c'eſt-à-dire, qu'ils ne peuvent être privés de leur phlogiſtique; tel eſt l'or & l'argent. Les métaux imparfaits ne ſont pas ſi malléables, ils peuvent perdre leur phlogiſtique, & être calcinés & vitrifiés; tels ſont le fer, le cuivre, l'étain, & le plomb.

Les demi-métaux ſont ceux qui ont la peſanteur & l'éclat des métaux; par exemple, le mercure, qui eſt le plus peſant après l'or; mais ils n'ont pas, comme les métaux, la malléabilité.


Meum athamanticum.
a. 1.
a. 4.

Les substances métalliques, comme la pierre calaminaire, & la tuthie, ressemblent aux métaux, en ce qu'elles en ont la dureté & la solidité ; mais elles n'en ont pas la pesanteur & la malléabilité.

MEU, *ou* MÉUM ; Méum athamantique. *Meum* & *Meu*, off. Μῆον & Μεῖον, Græcorum. *Mu*, Arabum. *Meum foliis anethi*, C. B. Pin. *Athamanta foliolis capillaribus*, *seminibus glabris*, *striatis*, Linn. *Fœniculum alpinum perenne capillaceo folio*, *odore medicato*, *quod Meum officinarum*, Tournef. Inst. rei herb.

Ses racines sont vivaces, longues, divisées en plusieurs branches, qui s'enfoncent profondément & obliquement dans la terre : du sommet de la racine, sortent des feuilles portées sur des pédicules longs d'un pied & demi, & cannelés ; elles sont découpées en lanieres très étroites, de même que celles du fenouil, mais plus multipliées, plus courtes & plus molles. Du milieu de ses feuilles inférieures, il s'éleve des tiges qui ressemblent à celles du fenouil, plus petites cependant, cannelées, creuses, rameuses. Au sommet des tiges & des rameaux, naissent, par bouquets, des fleurs blanches, en parasol ; elles sont composées de plusieurs pétales disposés en rose, & soutenus par un calyce qui devient un fruit, où sont contenues deux semences oblongues, convexes d'un côté, planes de l'autre ; elles sont odorantes, ameres, & un peu âcres.

Cette plante croît dans les Alpes voisines de l'Italie, en Suisse, en France, en Espagne, en Angleterre, en Allemagne ; on la trouve encore dans les prés les plus secs.

Elle a une vertu atténuante, incisive, carminative, pectorale, diurétique & utérine. Elle est

bonne contre la colique, la cardialgie, les vents; la cachexie ictérique, la toux, l'asthme, le calcul, l'ardeur & la suppression d'urine, les vapeurs, la suppression des regles & des lochies. On la fait infuser dans du vin, en forme de thé, mais rarement en décoction ou dans une infusion aqueuse, depuis demi-gros jusqu'à deux, & même jusqu'à une demi-once. Mais il faut la prescrire à très petite dose aux personnes sujettes aux vertiges, & qui ne peuvent supporter les médicaments dont l'odeur est pénétrante. On l'applique à l'extérieur grossiérement concassée & bouillie dans du vin, sur les mammelles pour en dissiper les duretés.

Broyée & mêlée avec du miel, dont on fait une espece d'éclegme, elle est utile, dit Dioscoride, contre les douleurs des articulations, & les fluxions de poitrine.

La saveur de sa semence est aromatique, dit M. Vogel; & sa vertu roborante & échauffante; ce qui la rend très efficace dans toutes les maladies froides. Blair, *dec.* vij. *p.* 318, dit qu'en Angleterre on en fait un usage très fréquent contre les fievres intermittentes.

MIEL. *Voyez* Abeille.

MILLEFEUILLE; Herbe au charpentier, Herbe à la coupure, *ou* aux coupures. *Millefolium vulgare album*, C. B. Pin. *Millefolium stratiotes pennatum terrestre;* J. B. *Millefolium*, *seu Achillea*, Dodon. *Militaris*, sive *Millefolium flore albo*, Lobel. Adverſ. *Stratiotes millefolia major*, Lugd. hist. *Achillea sideritis*, Dioscor. *Achillea foliis pinnato-pinnatis*, Linn. *Achillea foliis duplicato-pinnatis glabris*, *laciniis linearibus acutè laciniatis*, ejusdem. *Achillea pinnis foliorum plurimis*, *longè æqualibus*, *pinnatis*, *pinnulis trifidis & quinquefidis*, Haller, helvet.

De

Mille feuille. *Millefolium.*

a. 1.





De sa racine, qui est noirâtre, ligneuse, fibreuse, traçante, s'élevent d'un pied & demi environ grand nombre de tiges menues, mais roides, velues, rougeâtres, cylindriques, moëlleuses, lesquelles se divisent en plusieurs branches vers leurs sommets. Ses feuilles, rangées sur une côte, sont finement découpées, aîlées, d'une odeur assez agréable, & d'une saveur un peu âcre. De l'extrêmité des rameaux, sortent des fleurs ombelliferes; chaque fleur est radiée, petite, blanche ou purpurine, portée sur un calyce écailleux, cylindrique ou oblong, odorante. A ces fleurs succedent de menues graines.

Cette plante, qui fleurit en Mai, en Juin & durant tout l'été, est très commune; elle croît dans les lieux incultes, dans les près, dans les pâturages, & le long des chemins. Son suc rougit beaucoup le papier bleu.

Elle est vulnéraire, astringente & résolutive; on l'ordonne en décoction dans des bouillons & apozêmes; ou bien on prescrit son suc dépuré depuis une once jusqu'à deux. Quoique plus apéritive que la renouée, elle convient comme elle dans les hémorrhagies, les crachements & vomissements de sang, le saignement de nez, dans les regles & les hémorrhoïdes immodérées, dans les flueurs blanches, les dévoiements, la dysenterie, les sueurs colliquatives, la salivation trop abondante, l'incontinence d'urine. A l'extérieur, elle est bonne pour fondre & résoudre les écrouelles.

La millefeuille, qui est légerement odorante, dit M. Vogel, & imprégnée d'une huile éthérée de bonne odeur, est d'une très grande utilité dans toutes les maladies internes qui sont occasionnées par le spasme, & accompagnées de douleurs, & nommément dans les douleurs des hémorrhoïdes

aveugles, dans la colique, dans les douleurs qui suivent la suppression des lochies, dans les anxiétés cardialgiques, & dans les flux de sang, qui tirent souvent leur origine des contractions spasmodiques des visceres. Elle arrête le flux hémorrhoïdal, comme l'a éprouvé sur lui-même BUCHWALD, *p.* 178; le crachement de sang, *Breslav*, 1718, *mens. mart.* Elle remédie aux affections des reins. HOFFMANN, *med. system. t.* iv. *pag.* 373, *part.* ij. a vu des gens attaqués depuis long-temps d'affection calculeuse, en être absolument guéris après un long usage de l'infusion de cette plante. On en obtient de bons effets, dit STAHL, dans les violentes commotions, & dans la passion hypochondriaque. Extérieurement elle dissipe les tumeurs & les inflammations, & procure la consolidation des ulceres. Réduite en poudre, on la mêle avec des coquilles d'escargots & de l'huile de lin, dont on fait un liniment qui appaise parfaitement les douleurs des hémorrhoïdes aveugles, UNZER, *Hamb. magaz. tom.* ix. *p.* 487. En Suede, on fait entrer cette plante dans la biere, qu'elle rend très enivrante; aussi l'appelle-t-on *goutte de folie*. Les habitants de la Sibérie préparent avec ses fleurs un esprit de couleur bleue, GMELIN.

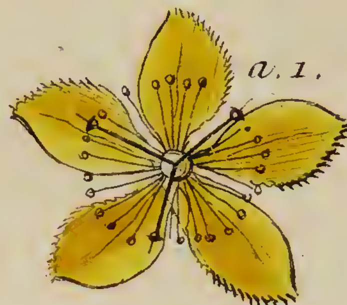
Telles sont les vertus de la millefeuille ordinaire; elles appartiennent spécialement à l'espece à laquelle TABERN. a donné l'épithete de *nobile*; laquelle est beaucoup plus excellente & qu'il appelle *Achillea pinnis foliorum & pinnulis remotis, & angustis pinnulis plurimis*, loc. cit. & C. BAUH. *Tanacetum minus album, odore camphoræ.*

La MILLEFEUILLE à fleurs purpurines ne differe de la précédente que par la couleur de ses fleurs: c'est une variété qui est moins commune, mais qui a les mêmes vertus, & est nommée par quelques-uns *herbe aux cochers*.

Hypericum. Millepertuis.









MILLEPERTUIS, *ou* Herbe à mille pertuis. *Hypericum vulgare*, C. B. Pin. & TOURN. Inst. rei herb. *Hypericum vulgare*, sive *Perforata*, *caule rotundo*, *foliis glabris*, J. B. *Herba perforata*, TRAGI. *Androsæmum minus*, GESN. *Ascyron*, CORDI. *Fuga dæmonum*, quorumdam. *Herba solis*, & *Ruta solis perforata*, nonnullorum. *Hypericum floribus trigynis*, *caule ancipiti*, *foliis punctatis*, *obtusis*, LINN.

Sa racine est ligneuse, fibreuse & jaunâtre. Il s'en éleve de dix-huit pouces beaucoup de tiges roides, cylindriques, ligneuses, rameuses, rougeâtres. Ses feuilles, qui naissent deux à deux, sont opposées, veinées, lisses : lorsqu'on les regarde au soleil, elles semblent percées d'un grand nombre de trous, qui cependant ne sont autre chose que des vésicules pleines d'un suc huileux ; leur saveur est amere & un peu astringente. A l'extrêmité des rameaux, naissent en grand nombre des fleurs en rose, composées de cinq pétales jaunes, pointus des deux côtés ; au centre, sont placées beaucoup d'étamines à sommets jaunâtres ; du calyce, qui est à cinq feuilles, sort un pistil gros à trois cornes, lequel est au centre de la fleur, & qui devient une capsule partagée en trois loges remplies de petites semences oblongues, luisantes, d'un brun noirâtre, d'une saveur amere, résineuse, d'une odeur de poix.

Cette plante se trouve par-tout, dans les prés, dans les bois, dans les champs.

Ses fleurs & ses graines pilées, répandent une odeur agréable de résine, & donnent un suc rougeâtre ; par la distillation, on obtient aussi un suc presque semblable à l'huile de térébenthine : c'est de-là qu'elle possede une vertu détersive, vulnéraire, antictérique, fébrifuge, & même anthelmintique, *Act. hafn.* j. *obs.* 40. Elle est encore re-

commandée contre la mélancholie & la manie, par Angel. Sala, *Coll. chym. p.* 8. On l'a aussi regardée comme antimagique ; elle est bonne contre les maladies qui dépendent de la foiblesse des nerfs. Baglivi donne comme un secret sa teinture dans la fausse pleurésie ; elle résout puissamment la coagulation du sang, & est un vulnéraire qu'on ne sçauroit trop estimer. L'huile cuite de millepertuis, bue dans un bouillon, est un remede excellent contre la toux ; *A. N. C. vol.* ij. *obs.* 195.

I°. MILLET commun jaune, ou blanc ; Petit millet ; Mil commun. *Milium semine luteo vel albo*, C. B. Pin. *Milium aureum & album*, Camerar. *Milium vulgare album*, Park. *Panicum paniculâ laxâ, flaccidâ, foliorum vaginis pubescentibus*, Linn.

Ses racines sont nombreuses, fibreuses, fortes, blanchâtres : il s'en éleve de deux ou trois pieds des tiges ou tuyaux très noueux, & de grosseur médiocre. Ses feuilles, qui ressemblent à celles du roseau, sont amples, revêtues d'un duvet épais à l'endroit où elles enveloppent la tige ; mais après qu'elles s'en sont détachées, elles deviennent insensiblement lisses & polies. Aux sommités des rameaux, naissent par bouquets des fleurs composées de trois étamines qui sortent du milieu d'un calyce, le plus souvent à deux feuilles ; ces fleurs sont jaunes pour l'ordinaire, & quelquefois noirâtres. Il leur succede des semences presque rondes ou ovales, jaunes ou blanches, dures, luisantes, contenues dans des especes de coques minces, tendres.

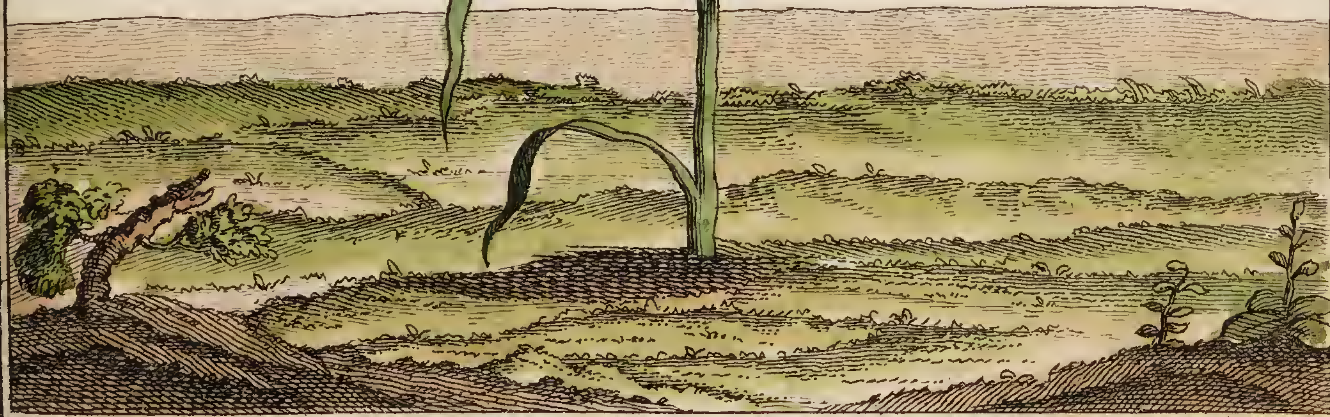
Cette plante, qui se cultive dans les campagnes, aime les terreins humides, ombrageux, sablonneux, une terre meuble & légere, mais grasse & humectée. Il ne lui faut que trois mois pour par-



Milium. Millet Commun.

a.2.

a.1.



venir à sa maturité ; ce qui fait une très grande ressource dans la cherté des vivres. Sa graine fournit, pour certains pays, un très bon aliment : on la monde de son écorce, & on la fait cuire dans du lait comme le riz, dont elle possede les vertus.

Ainsi que le riz, le millet est adoucissant, rafraîchissant, anodyn ; ce qui le rend convenable & approprié dans la toux opiniâtre & dans les maladies de la poitrine ; mais il faut être circonspect en le prescrivant, parcequ'il resserre un peu le ventre, qu'il est sujet à causer des vents, & qu'il est de difficile digestion.

La décoction de millet, connue sous le nom de *décoction de S. Ambroise*, est louée comme lénitive & adoucissante ; elle a été vantée comme un spécifique contre la dysenterie de Hongrie, par Kramer, *Commerc. Norimb.* 1733, *p.* 43. 133. & 1735, *p.* 222. Quercetan en donne la description dans sa *Pharmacop. dogmat. p.* 137. On s'en sert en Italie contre les fievres intermittentes, avant & après le paroxysme ; en effet, il est sudorifique.

On fait avec sa farine des cataplasmes anodyns & résolutifs.

II°. Millet noir (grand) ; Blé barbu ; Sorgo. *Melica*, sive *Sorghum*, off. *Milium arundinaceum subrotundo semine*, Sorgo *nominatum*, C. B. Pin. *Sorghi*, J. B. *Melica*, sive *Sorghum*, Dodon. *Panicum indicum*, Gesn. Hort. *Sorgum*, seu *Milium indicum*, Raii, Hist. *Sagina*, vel *Panicum loculare*, quorumdam.

Sa racine est un composé de fortes & grosses fibres qui s'enfoncent çà & là en terre. Il s'en éleve de dix pieds & même davantage des tuyaux de la grosseur du doigt, noirâtres, robustes, noueux ; remplis d'une moëlle blanche & douçâtre, à la maniere du sureau, lesquels prennent une couleur

rougeâtre lorſque la ſemence mûrit. Il ſort de chaque nœud des feuilles longues d'un pied & demi, larges de trois ou quatre doigts, comme celles du roſeau ; les feuilles ſupérieures ſont armées de petites dents pointues, qui coupent ſi on y paſſe le doigt en deſcendant. Aux ſommets des tiges, naiſſent des bouquets de fleurs ; elles ſont petites, oblongues, pendantes, compoſées de pluſieurs étamines qui ſortent du milieu d'un calyce à deux feuilles, de couleur jaune. A ces fleurs, ſuccedent pluſieurs graines plus groſſes du double que celles du millet ordinaire, ovales, tantôt rougeâtres, tantôt blanchâtres, tantôt jaunes, enveloppées d'une double capſule.

Cette plante, par ſa grandeur & ſa figure, reſſemble beaucoup au roſeau. Elle vient des Indes ; on la cultive en Eſpagne, en Italie, & dans d'autres pays chauds. Sa graine ſert à nourrir les beſtiaux & la volaille : on en fait auſſi du pain ; mais il eſt friable, & nourrit peu ; il eſt d'ailleurs noir, aſtringent, & de difficile digeſtion. Matthioli vante contre les écrouelles un remede compoſé avec la moëlle de ſes tiges ; le même médecin employoit avec avantage contre les pertes utérines un gros de la poudre des fleurs de millet noir infuſé dans un verre de vin rouge, pris le matin à jeun, & continué pendant quelque temps ; il vante auſſi, contre la diarrhée & la dyſenterie, les enveloppes des ſemences données en poudre à même doſe dans un jaune d'œuf.

MINE de plomb. *Voyez* Plomb.

MINÉRAL (REGNE). *Regnum minerale.* Il comprend toutes les ſubſtances qui ſont enfermées dans le ſein de la terre. Il eſt fertile en remedes, & remedes très puiſſants, qui nous donnent de bons altérants, fondants, apéritifs, condenſants, des

évacuants, d'excellents émétiques; enfin c'eſt le regne par excellence.

Le regne minéral comprend les éléments regardés comme remedes; ſçavoir la terre, l'eau, ſoit naturelle, ſoit artificielle : le feu eſt auſſi minéral, puiſque ſon foyer ſemble être au centre de la terre, comme les volcans nous l'indiquent; l'air, les ſubſtances ſalines, les bitumes, les métaux, ſoit parfaits, ſoit imparfaits.

On a fait, de ces différentes ſubſtances, un article à part, qu'on peut conſulter dans ce dictionnaire.

MINÉRALES (EAUX). On appelle en général *eau minérale*, toute eau chargée de quelque ſubſtance foſſile que ce ſoit; mais de crainte de tomber dans l'erreur ancienne, nous obſerverons que les minéraux ne ſont point dans les eaux minérales ſous leur forme naturelle, comme on le penſoit fauſſement autrefois : les minéraux ne ſont nullement diſſolubles dans l'eau, à moins qu'ils ne ſoient falſifiés, c'eſt-à-dire, combinés avec quelques acides; car les acides, quoique devenus alors moins diſſolubles dans l'eau qu'auparavant, communiquent cependant aux minéraux la propriété de pouvoir s'y diſſoudre. Suivant ce principe, les eaux minérales différeront des eaux ſalées, ſeulement en ce qu'elles rouleront chez elles un ſel métallique.

On a fait beaucoup d'eſpeces d'eaux minérales. M. GEOFFROY veut les diſtinguer à raiſon des principes qu'elles renferment; mais comme il eſt difficile de s'aſſurer exactement des principes de chaque eſpece d'eau minérale, je crois qu'on doit les diviſer en *eaux minérales chaudes* ou *thermales*, & en *eaux minérales froides*.

1°. *Eaux minérales chaudes.*

Il est à propos de faire remarquer que, de tout temps les eaux minérales chaudes ont été d'usage. Hippocrate, Galien, Dioscoride, sans jamais les avoir analysées, s'en sont servis, & avec succès; elles ont opéré des miracles sur les Césars & le poëte Horace. Leur usage est parvenu jusqu'à nous; nous le reconnoissons très bon, & nous avons mille occasions d'admirer la bonté du Créateur, d'avoir été si prodigue d'un bien si utile : en effet, l'Allemagne, la France, & l'Angleterre, abondent en sources minérales; l'Espagne & l'Italie en contiennent moins.

On appelle eaux minérales chaudes, toute eau qui a une chaleur marquée, une saveur & une odeur sulfureuse; en latin *aquæ medicatæ calidæ*, *aquæ thermales* : elles different suivant le plus ou le moins de chaleur, & de goût & d'odeur sulfureuses.

On a eu recours aux feux souterreins pour expliquer la chaleur des eaux thermales, parcequ'elles se trouvent spécialement aux environs des volcans; mais la chaleur de ces sortes d'eaux, suffisante quelquefois pour faire cuire des œufs en peu de temps, a peu d'analogie avec les feux souterreins; ainsi ce systême me paroît bien peu suffisant pour prouver la chaleur des eaux thermales. D'autres ont raisonné suivant ce principe; tout acide concentré fermente avec chaleur avec l'eau : donc la chaleur des eaux thermales dépend d'un acide concentré qu'elles roulent avec elles. Mais ils n'ont pas sans doute fait attention à l'extrême affinité que tout acide concentré a avec l'eau, & n'ont pas réfléchi sur l'humidité généralement répandue dans toute la terre

terre; car ils auroient dit : Il eſt impoſſible de trouver dans le ſein de la terre un acide exempt de phlegme, & par conſéquent ils n'auroient jamais pu fournir un acide concentré pour donner la chaleur aux eaux thermales.

Puis donc que tous ces ſyſtêmes ſont juſqu'à préſent démontrés faux, c'eſt à nous à donner une explication phyſique de la chaleur des eaux thermales; c'eſt ce qui ne nous ſera pas difficile en procédant par ordre.

Dans le ſein de la terre, il ſe trouve des pyrites martiales, ſulfureuſes : or j'ai prouvé ailleurs que le fer & le ſoufre, à l'air libre, & arroſés de temps en temps, ſe gerſent, ſe bourſoufflent, s'échauffent même au point de prendre feu : ceci ſe paſſe également dans le ſein de la terre. L'eau vient arroſer les lits de pyrites qu'elle enferme; ces pyrites ſe gerſent, s'échauffent à un point conſidérable : d'abord l'eau tire une qualité chaude, de plus elle ſe charge d'un vitriol martial, qui s'eſt formé dans le temps de cette fermentation; il ſe développe encore un eſprit volatil, ſulfureux, très pénétrant, qui ſe mêle en partie avec cette eau; elle entraîne de plus un bitume qui ſe mêle avec elle, à cauſe de la quantité de ſel qu'il contient.

Ces principes poſés, les eaux thermales différeront des eaux minérales, ſuivant qu'elles ſe feront jour plûtôt ou plus tard après être ſorties de ces lits de pyrites; je m'explique, ſi cette eau s'ouvre une iſſue immédiatement après être ſortie de ces lits de pyrites, elle conſervera encore ſa chaleur, ſera chargée de vitriol de mars; l'eſprit volatil & ſulfureux ne l'aura point quitté, & le bitume avec ſes ſels ſera encore combiné avec elle : ce ſera une eau thermale; mais ſi au contraire elle ſerpente long-temps avant que de ſe faire jour, elle perdra d'a-

bord sa chaleur; l'esprit volatil sulfureux rencontrera des terres absorbantes ou crétacées, il se combinera avec elles, & formera différents sels: le bitume perdra aussi quantité de ses sels; & quand elle viendra à sortir, le bitume restera à l'embouchure du trou, comme sur un filtre, & elle sortira seulement chargée du vitriol; car ce sel, une fois dissous dans de l'eau, ne la quitte jamais, quoiqu'on la filtre, & ce sera là une eau minérale.

Lémery a voulu expliquer la chaleur des eaux thermales, en disant qu'elles passoient au travers des mines de chaux; cela peut être vrai, mais fort rarement; en ce cas, ce seroit une véritable chaux.

Les eaux thermales, comme on voit, contiennent un vitriol ordinairement martial, un esprit volatil sulfureux, & un bitume qu'elles tiennent en dissolution, à cause de la quantité de sel avec lequel il est combiné; ce bitume bride & émousse un peu les pointes du vitriol.

Les eaux thermales sont stimulantes, pénétrantes, fondantes, apéritives, désobstruantes à un très haut degré; elles tirent ces vertus en partie du vitriol qu'elles contiennent; mais elles sont encore chargées d'un esprit sulfureux volatil extrêmement pénétrant, qui fouille par tout, s'insinue dans les plus petits recoins des nerfs, & fond la matiere visqueuse qui les obstrue: c'est ce qui fait que les eaux thermales ont tant d'avantage dans la paralysie, qui vient à la suite d'une apoplexie, dans les tremblements des membres, le desséchement des parties, dans tous les épaississements lymphatiques, pour détruire les nodosités restantes de la goute, & les vieux rhumatismes: on les donne aussi pour les maladies de la peau, pour l'asthme, la phthisie, les vapeurs; on les emploie à la suite des dislocations, & des ruptures, pour les engourdissements,

roideurs & raccourciſſements des tendons : on en baſſine auſſi de vieux ulceres.

Elles ſe prennent ſeulement à l'intérieur pour l'aſthme, la phthiſie, & les ulceres internes; mais leur goût ſulfureux eſt ſi déſagréable, qu'on a bien de la peine à les faire prendre; elles échauffent conſidérablement, ſouvent donnent la fievre, & dérangent les premieres voies : il ne faut point les preſcrire dans les maladies aiguës, ni aux tempéraments ſecs & dont la fibre eſt vibratile.

Le plus ſouvent ces eaux ſe prennent en bain, demi-bain, ou en douches; pour le bain en entier, il eſt dangereux, il raréfie tout d'un coup le ſang, & on a vu un nombre de malades y être ſuffoqués : le demi-bain eſt plus ſûr : & le plus employé, c'eſt la douche; on ſe ſert pour cela, ou d'une éponge, dont on frotte le trajet des nerfs & l'épine, ou bien on fait tomber l'eau de fort haut ſur la partie qu'on a bien frottée auparavant, & après on l'enveloppe bien chaudement.

Avant que de mettre à l'uſage de ces eaux, on ſaigne une ou deux fois, ſuivant qu'il en eſt beſoin; on purge de même, on fait obſerver au malade une diete exacte & adouciſſante, ſans être trop relâchante : les animaux ſont toujours préférables aux végétaux. Pendant l'uſage de ces eaux, le régime doit être continué exactement; il ne faut manger, ni fruits, ni ſalades, faire de l'exercice; après leur uſage, il faut encore garder le régime, ſe purger, reſpirer un bon air, & ſe tenir chaudement. Les ſaiſons propres pour prendre ces eaux, ſont, le printemps, la fin de l'été, & le commencement de l'automne; cependant quand la maladie preſſe, on peut les faire prendre en tout temps. *Voyez* auſſi l'art. EAU.

2°. *Eaux minérales froides.*

Ces eaux s'appellent *eaux minérales aigrelettes*, parceque leur ſaveur eſt aigre, acerbe, & ſtyptique : elles ſont encore plus communes que les eaux thermales ; toute l'Europe en eſt remplie ; il y en a dans toutes les provinces de France : elles ſont d'un uſage très étendu : cependant il n'en eſt pas comme des thermales, qui, dans beaucoup de cas ſont ſpécifiques, & auxquelles on ne peut ſubſtituer d'autres remedes ; mais pour les eaux minérales froides, elles peuvent être remplacées par quantité d'autres médicaments.

On diviſe ces eaux à raiſon des principes qu'elles contiennent. Elles ne peuvent contenir que des ſubſtances ſalines, ou quelque terre qui y ſera ſoutenue par une qualité ſavonneuſe qu'elle aura priſe ; d'où j'en établis deux eſpeces, l'une ſaline, & l'autre ſavonneuſe.

Les eaux ſalines different entre elles, à raiſon des ſels qu'elles contiennent ; ces ſels ſont métalliques, ou non métalliques ; ceux qui ne ſont point métalliques, ſont ou du ſel commun, ou du ſel gemme, ou du ſel de Glauber qui differe du ſel gemme, en ce que ſon acide eſt vitriolique, au lieu que celui du ſel gemme, eſt l'acide marin ; ou enfin c'eſt du ſel d'Epſom, qui n'eſt qu'un mêlange de ſel gemme & de ſel de Glauber.

Quant aux eaux nitreuſes, dont on a tant parlé dans le ſiecle dernier, je n'en ai jamais vu, & je ſoutiens qu'il n'y en a pas : le nitre n'eſt pas un ſel naturel ; mais un ſel factice, comme je l'ai fait remarquer. Les auteurs, qui ont parlé de ces eaux, ont bien ſenti ces difficultés, auſſi ont ils dit que ce nitre étoit ſemblable au natrum des anciens, c'eſt-

à-dire, une substance alkaline fixe; mais je nie encore qu'il y ait une eau chargée d'un pareil principe, & je crois avoir d'autant plus de raison, que ce principe n'est qu'un produit du feu : telle est la réponse que je ferai toujours, quoiqu'on me démontre par l'analyse un alkali fixe; ainsi je ne reconnois pour principe dans ces eaux que des sels naturels.

Quant aux eaux qui contiennent un sel métallique, je n'en connois que d'une espece, laquelle contient un vitriol de mars; elles sont donc toutes ferrugineuses : s'il s'en trouve qui contiennent d'autres sels métalliques, elles ne sont point médicinales.

Quant aux eaux savonneuses, elles contiennent un véritable savon, un *hepar sulphuris*, & ce savon est terreux; c'est comme une terre de Lemnos qui s'y trouveroit délayée. Ce savon terreux differe du savon ordinaire, en ce que, dans celui ci, les sels l'emportent sur la partie terreuse, au lieu que dans l'autre, c'est la partie terreuse qui l'emporte; d'où j'établis que ces eaux sont, ou parfaitement savonneuses, ou contiennent seulement un savon terreux.

Les eaux minérales, qui contiennent des sels non métalliques, sont toutes analogues; elles peuvent se substituer les unes aux autres, & être très facilement imitées; par exemple, en mettant deux gros de sel de Glauber sur une pinte d'eau, on a des eaux de Balaruc factices; j'en prescris deux pintes au matin. J'en compose aussi d'artificielles en mettant un gros & demi ou deux gros de sel d'Epsom sur une pinte, ou une chopine d'eau, suivant le cas : c'est une eau minérale artificielle, dont je me sers pour les maladies des enfants.

Ces eaux minérales, qui contiennent des sels

non métalliques, sont fondantes, stimulantes, apéritives; elles conviennent dans les obstructions qui arrivent en conséquence de quelque relâchement, dans les tremblements des membres, pour rétablir l'estomac; elles charrient, par les urines, les matieres étrangeres qui se trouvent dans nos humeurs. Il ne faut point les donner quand il y a fievre, tension, chaleur, quand la poitrine est affectée, & quand le sang est dissous. Avant que de les prescrire, il faut saigner, purger, & mettre à un régime délayant, de crainte des accidents qui pourroient suivre la rarescence des humeurs. Pendant l'usage, il faut faire beaucoup d'exercice, & respirer un grand air, sans cela le sang raréfié se porte à la tête, & elles causent plus de mal que de bien : le régime doit être toujours reglé; il faut bien examiner si elles portent par les selles, ou par les urines, si elles provoquent la sueur, ou si elles donnent le dévoiement. Elles ne valent rien quand elles occasionnent le dévoiement; il faut alors les cesser : quand elles poussent par la sueur, ou les urines, & qu'elles excitent auparavant des chaleurs ou des maux de tête, il faut aussi en cesser l'usage.

Les saisons propres sont le printemps, la fin de l'été, & le commencement de l'automne; si le mal est pressant, on peut les faire prendre en tout temps : cela s'entend de toutes les eaux minérales froides.

Les eaux minérales ferrugineuses, sont à mon avis, un très grand remede; elles conviennent dans bien des cas; elles levent les obstructions, rétablissent les premieres voies; elles sont bonnes dans toutes les maladies chroniques, en un mot dans tous les cas où l'on emploie le fer & ses préparations. Il faut examiner, en les prenant, si elles ne chargent point l'estomac, & si elles ne donnent

point de chaleur. On peut les imiter avec la boule de mars ou en faiſant bouillir des clous dans de l'eau, ou en y diſſolvant du vitriol de mars. J'eſtime autant ces eaux artificielles que les naturelles; j'en ai vu d'aſſez bons effets.

Les eaux ſavonneuſes ſont, ou ſulfureuſes, ou ſavonneuſes ſeulement. Il eſt bien difficile de faire prendre les ſulfureuſes, à cauſe de leur ſaveur & de leur odeur. Les ſavonneuſes terreuſes, comme celles de Plombieres, ſont bornées aux premieres voies; elles y embarraſſent les aigres qui s'y trouvent, & rétabliſſent les digeſtions. On peut imiter les ſulfureuſes, en diſſolvant dans de l'eau de l'*hepar ſulphuris*; on imite les terreuſes ſavonneuſes avec de la mie de pain & de la corne de cerf philoſophiquement préparée. *Voyez auſſi* l'art. EAU.

MINIUM. *Voyez* PLOMB.

MINORATIFS. *Voyez* PURGATIFS.

MIRABELLE, fruit. *Voyez* PRUNE.

MIRLIROT. *Voyez* MÉLILOT.

MIROBOLANS. *Voy.* MYROBOLANS.

MIROIR D'ANE. *Voyez* PIERRE SPECULAIRE.

MISY. Μίσυ, DIOSCOR. & Græcorum.

C'eſt une ſubſtance jaune, dit M. GEOFFROI, que l'on retire de la terre, qui brille & qui fait paroître des étincelles d'or quand on la briſe, qui naît ſur le chalcitis, & qui s'en forme de la même maniere que le verd de gris ſe forme ſur le cuivre & naît ſur lui. Le miſy paroît être l'effloreſcence du chalcitis. *Voyez* auſſi VITRIOL.

MOCHLIQUES. *Voyez* PURGATIFS.

MOELLE. *Medulla.* Suc huileux contenu dans les cellules ou de grandes cavités des os qui ont une épaiſſeur conſidérable.

Toutes les moëlles ſont émollientes, adouciſſantes; on s'en ſert en liniment dans les laſſitudes,

& facilitent la guérison des ulceres. La moëlle du cerf garantit les parties qu'on en a frottées de la morsure des animaux vénéneux, & les guérit si on l'applique récemment tirée des os. Pour cet effet, il faut la pêtrir dans de l'eau, la passer à travers un linge, & réitérer l'opération jusqu'à ce que l'eau soit fort pure. On la fond ensuite dans un vaisseau double, l'écumant avec une plume, puis on la verse dans un mortier, où on la laisse refroidir; on en sépare les fèces qui se seront précipitées, & on la renferme dans un vaisseau de terre neuf.

MOELLE de brebis. *Voyez* BREBIS.
de bœuf. *Voyez* BŒUF.
de cerf. *Voy.* CERF.
de taureau. *Voyez* BŒUF.

MOELLE de casse. *Voyez* CASSE SOLUTIVE.

MOINEAU franc. *Voyez* PASSEREAU COMMUN.

MOLÊNE. *Voyez* BOUILLON-BLANC.

MOMIE *ou* MUMIE. *Mumia*.

Il y a deux especes de mumies, dit M. GEOFFROI. Les unes sont des cadavres humains, desséchés par l'ardeur du soleil & des sables, dans les déserts de l'Afrique, tels que ceux de Zara, de Libye, &c. ... où la violence du vent fait élever des monceaux de sable qui ensevelissent des caravannes entieres. Ces corps acquierent, en se desséchant, la consistance de la corne, & une grande légéreté; on les appelle mumies blanches; mais elles ne sont d'aucun usage dans la médecine. Les secondes sont des corps embaumés que l'on trouve en Egypte. Elles sont devenues très rares, & on n'en trouve pas souvent chez les droguistes qui vendent à leur place des corps que les Juifs d'Egypte embaument avec de la myrrhe, de l'aloës & de l'encens.

Cette derniere est estimée excellente pour résou-


Dulcamara. Morele douce-amere.
a.1
a.3
a.1.
a.4.
a.2.
a. 2.
a.2.

dre le ſang coagulé après une chûte, ou un coup; & pour faire renaître les chairs. Elle agit non-ſeulement par les parties bitumineuſes & balſamiques, mais encore par les ſels volatils de cadavres, d'où elle eſt tirée. La teinture, qu'on en obtient, en la faiſant diſſoudre dans de l'eſprit de vin, poſſede ſes qualités balſamiques.

Priſe intérieurement, dit M. VOGEL, on prétend qu'elle réſout le ſang coagulé; mais ſon uſage eſt dégoûtant.

Pluſieurs chymiſtes, entr'autres PARACELSE & VAN HELMONT, donnent le nom de mumie à pluſieurs autres choſes, tant réelles qu'imaginaires; *mumia medullæ*, par exemple, eſt la moëlle des os; *mumia elementorum* eſt défini le baume des éléments externes; *mumia tranſmarina* eſt la manne. On a donné auſſi le nom de *mumie* au baume de Judée.

MONDIFICATIFS. *Voyez* DÉTERSIFS.

MORELLE; Douce-amere. *Solanum ſcandens*, ſeu *Dulcamera*, C. B. Pin. *Glycypicros*, ſeu *Amaradulcis*, J. B. *Salicaſtrum*, PLIN. *Circæa*, Adv. LOBEL. *Vitis ſylveſtris*, CAMER. *Solanum lignoſum*, ſive *Dulcamera*, PARK. & RAII, hiſt. *Solanum caule perenni, flexuoſo, foliis ſuperioribus haſtatis*, LINN. *Solanum foliis aliis trifidis, aliis ſimplicibus*, HALLER, Helvet.

De la racine, qui eſt petite & fibreuſe, s'élevent, à la hauteur de trois pieds juſqu'à ſix, des ſarments grêles, fragiles, qui grimpent ſur les arbriſſeaux voiſins; les jeunes rameaux ont l'écorce verte; celle des vieux, ainſi que celle du tronc, eſt gerſée & cendrée extérieurement; mais à l'intérieur, elle eſt d'un beau verd: dans ſon bois, eſt contenue une moëlle caſſante & fongueuſe. Ses feuilles ſont alternes, oblongues, pointues, liſſes,

garnies quelquefois de deux oreilles à leur base, soutenues sur un pédicule d'un pouce de longueur, d'un verd foncé. Ses fleurs, qui naissent en bouquet, sont petites, d'une seule piece, en rosette, divisées en cinq portions étroites & pointues; d'une odeur désagréable, d'un bleu-purpurin ou blanc: du milieu du calyce, sort un pistil attaché en maniere de clou à la partie supérieure de la fleur, lequel devient, en grossissant une baie succulente alongée, qui est de couleur écarlate dans sa maturité; d'une saveur désagréable & visqueuse, remplie de petites semences blanchâtres & applaties.

Cette plante, qui fleurit en été, se plaît dans les lieux aquatiques, & le long des ruisseaux; aussi la trouve-t-on dans les marécages & les fossés.

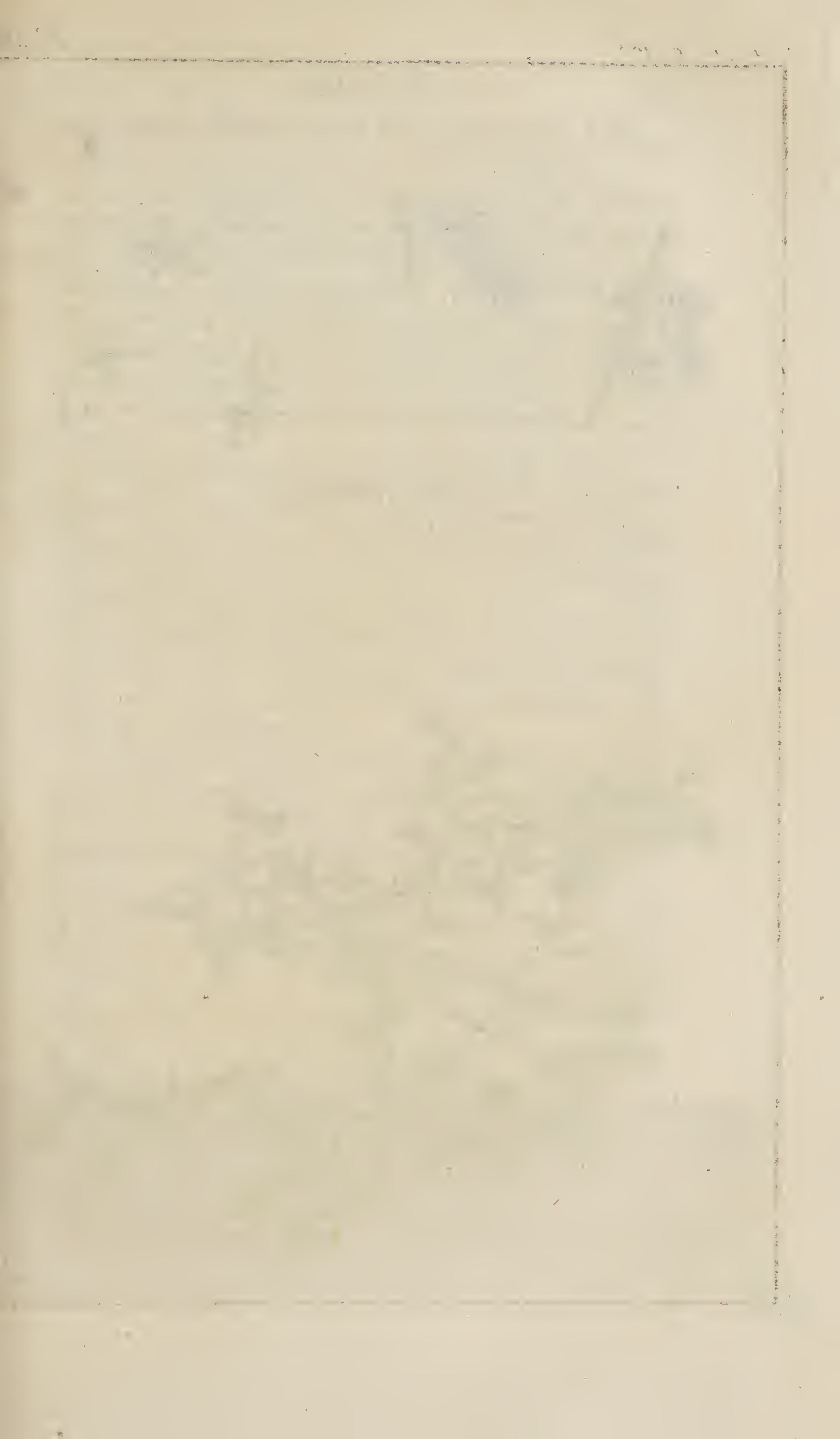
Ses feuilles rougissent à peine le papier bleu; son fruit, dont la saveur est vineuse, le rougit fortement.

La morelle, *ou* douce amere, est hépatique, splénique, diurétique, hydragogue, résolutive, vulnéraire.

Extérieurement, elle est anodyne & résolutive. Pilée, & appliquée en cataplasme sur les mammelles, elle en amollit les duretés, & dissout le lait qui s'y est coagulé.

Le suc de ses baies, dit Matthioli, est employé par les femmes de Toscane pour effacer les taches du visage.

La douce-amere, dit M. Vogel, a une vertu savonneuse. En infusion, elle est bonne, selon Lobel, *Adverf. p.* 104, contre l'hydropisie; suivant Blair, contre la pleurésie muqueuse; contre l'asthme, *Fraenk. Samml. p.* 124., & contre la jaunisse. Elle est encore utile dans la vérole, suivant M. Linnæus & M. de Sauvages; & dans la goute, suivant Buchwald, *p.* 23. Boerhaave lui attri-





Morelle commune.
Solanum.

bue plus d'efficacité qu'à la squine & à la salsepareille.

La partie ligneuse de cette plante, dit M. BROMFEILD, en infusion, est regardée comme un puissant diurétique, convenable sur-tout dans les hydropisies. TRAGUS rapporte, qu'employée sous cette forme, elle pousse les urines & lâche le ventre; il la vante contre la jaunisse. PREVOST en fait mention comme d'un remede cathartique; & PARKINSON confirme cette vertu par sa propre expérience.

II°. MORELLE commune à fruit noir. *Solanum*, off. *acinis nigricantibus*, C. B. Pin. TOURNEF. Inst. rei herb. *Solanum hortense sive vulgare, acinis nigris*, J. B. *Solanum hortense baccis nigricantibus*, DODON. Pempt. *Solanum nigrum vulgare*, CORD. Hist. *Solanum caule inermi herbaceo, foliis ovatis angulosis*, LINN. *Solanum foliis angulosis, undulatis, caule levi*, HALLER Helv. *Uva lupina, seu vulpina*, nonnullorum.

Sa racine est longue, déliée, fibreuse & chevelue, d'un blanc sale, annuelle. Il s'en éleve d'environ un pied & demi une tige ferme, anguleuse, partagée en plusieurs rameaux. Ses feuilles sont alternes, molles, oblongues, pointues, noirâtres, remplies d'un suc verdâtre, d'une saveur fade & herbacée. Ses fleurs sont des rosettes découpées comme en étoile, de couleur blanche, garnies de cinq petites étamines, dont les sommets sont oblongs. A ces fleurs, succedent des baies de la grosseur de celles de genievre, rondes, noires dans leur maturité, succulentes, lisses; elles contiennent plusieurs graines menues, applaties, jaunes.

Cette plante, qui fleurit aux mois d'Août & de Septembre, & dont les fruits sont mûrs vers la fin de l'automne, croît sur les murs des maisons, le

long des chemins, & dans les terres labourées.

Le papier bleu n'eſt pas rougi par le ſuc de ſes feuilles; mais il l'eſt beaucoup par celui des baies.

On ne la donne jamais à l'intérieur. A l'extérieur, on s'en ſert en cataplaſme, en décoction, ou bien on emploie le ſuc exprimé, & elle eſt anodyne, réſolutive, légérement engourdiſſante. On en fait beaucoup d'uſage dans les cancers; l'eau diſtillée n'eſt guere employée. Quelques-uns ont voulu l'ordonner à l'intérieur quand elle eſt vieille; mais pour moi, je n'en conſeille pas l'uſage: d'autres ont ordonné les baies rouges de l'autre eſpece, en qualité d'apéritif; mais leur uſage peut être dangereux à l'intérieur.

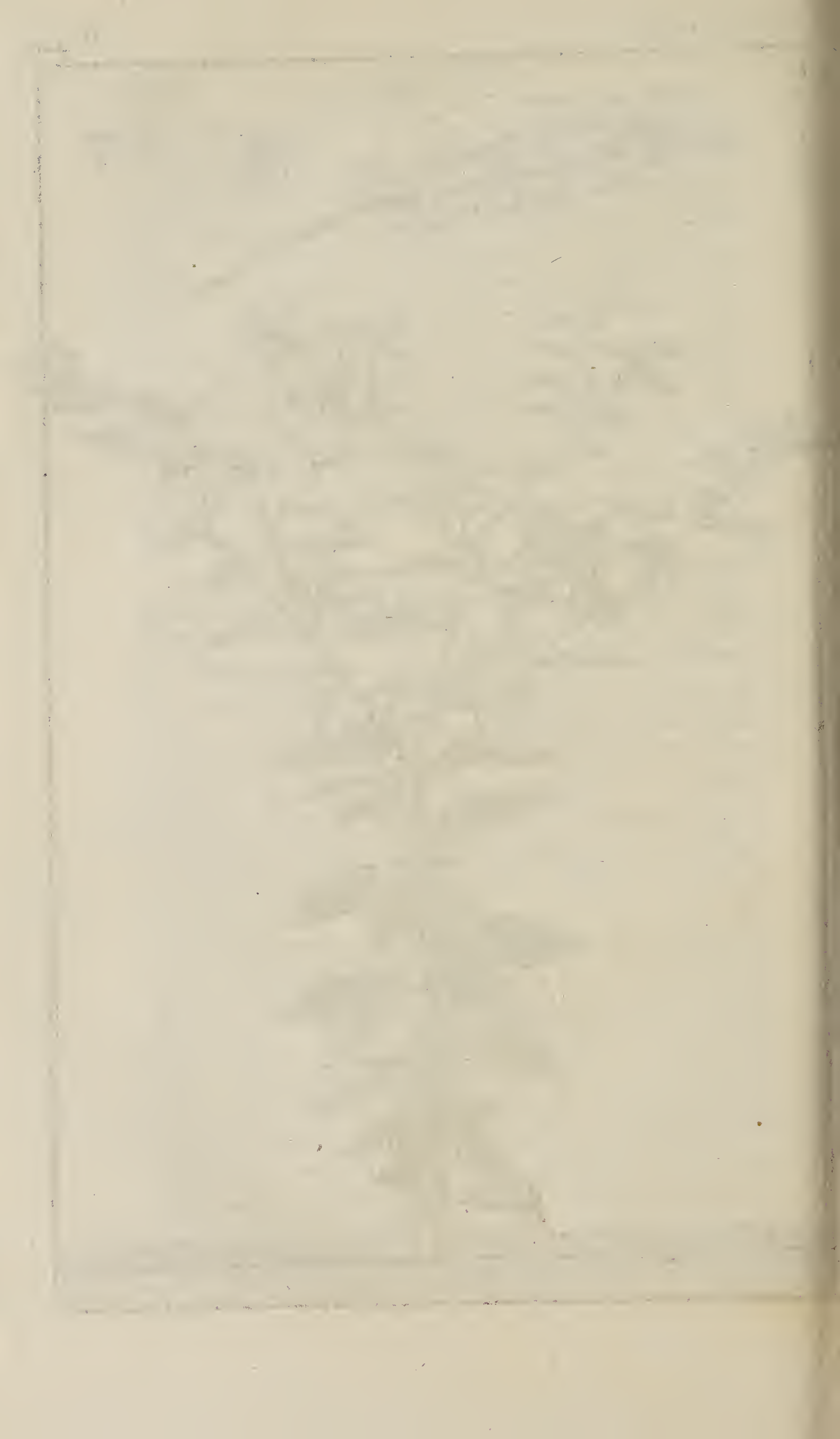
Les feuilles de cette plante, dit M. Vogel, calment légérement les douleurs; c'eſt à ce titre qu'on l'emploie ſous la forme d'épitheme, de cataplaſme, de gargariſme; & qu'elle entre dans différentes compoſitions. Ces mêmes feuilles récentes & pilées, & ſon eau diſtillée, s'appliquent ſur le front dans les douleurs de tête & dans les délires des fievres. Ses feuilles, cueillies par mégarde, au lieu de celle d'arroche, & mangées, ont fait voir, par les accidents qui s'en ſont ſuivis, combien elles étoient dangereuſes; *Commerc. Norimb.* 1731, *pag.* 372.

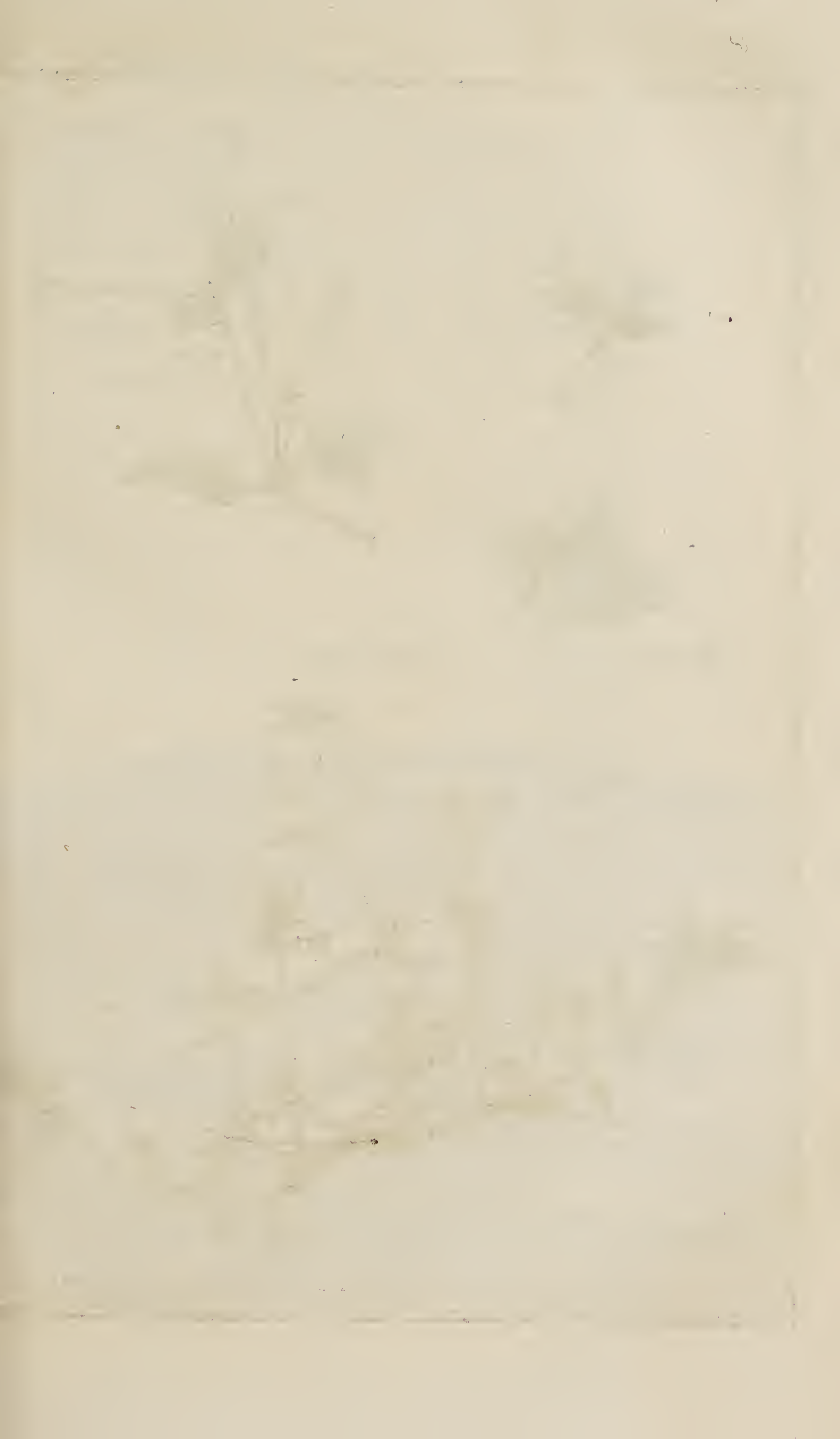
III°. Morelle à grappe; Grande Morelle des Indes; Vermillon *ou* Herbe de la laque; Méchoacan du Canada. *Solanum racemoſum*, off. *Phytolacca americana majori fructu*, Tournef. Inſt. rei herb. *Solanum racemoſum indicum*, Hort. reg. pariſ. *Solanum magnum rubrum, virginianum*, Park. *Solanum indicum caule rubro*, nonnullorum. *Phytolacca mexicana, baccis ſeſſilibus*, Dillen. Hort. elth. *Phytolacca foliis integerrimis*, Linn.

Sa racine, qui égale en groſſeur la jambe d'un homme

Morelle à grappes. Phytolacca.













Morgeline. Alsine media.

homme, & même la cuiſſe, eſt blanche, & dure plusieurs années. Sa tige, qui s'éleve de cinq à ſix pieds, eſt groſſe, ronde, ferme, rougeâtre, partagée en pluſieurs rameaux. Ses feuilles, placées ſans ordre, ſont amples, veineuſes, liſſes, douces au toucher, d'un verd-pâle, & quelquefois rougeâtres, & par ſa figure aſſez reſſemblante à la morelle commune. Ses fleurs, diſpoſées en grappes, naiſſent au haut des tiges, & ſont portées ſur des pédicules; chaque fleur eſt en roſe, compoſée de pluſieurs pétales rangés en rond, de couleur rouge-pâle, au milieu deſquels eſt un piſtil qui devient une baie preſque ronde, molle, ſucculente, applatie deſſus & deſſous, de couleur rouge-brune lorſqu'elle eſt mûre, & contenant quelques graines preſque rondes, noires, diſpoſées en rond.

Cette plante, qui a été apportée du Mexique & de la Virginie, fleurit en été: on la cultive dans les jardins de l'Europe, où elle vient aiſément; mais ſi l'on veut que ſa racine ne périſſe pas l'hyver, il faut la mettre à l'abri du froid.

Le ſuc de cette eſpece de plante, lorſqu'elle eſt dans ſa vigueur, eſt âcre & corroſif, quoiqu'on puiſſe la manger lorſqu'elle eſt jeune. Il n'y a pas encore long-temps, dit M. Vogel, qu'un médecin anglois a éprouvé la vertu admirable de ce ſuc contre le cancer ouvert des levres & des mammelles, qu'il ronge & conſume ſans douleur, & qu'il guérit enfin, ſi après l'avoir un peu expoſé au ſoleil, on l'applique ſur le mal pendant quelque temps. M. Ponti a reconnu dans cette plante une vertu narcotique; ce que perſonne n'avoit encore remarqué. *Recueil des pieces qui ont remporté le prix de l'acad. de chir. t.* j.

MORGELINE; & par quelques-uns Mouron. *Alſine vulgaris, Morſus gallinæ*, off. *Alſine media*,

C. B. Pin. Tournef. Inst. rei herb. *Alsine vulgaris*, sive *Morsus gallinæ*, J. B. *Alsine minor*, Dodon. *Hippia minor*, Cord. *Morsus gallinæ primum genus*, Trag. *Alsine foliis ovatis, cordatis, floribus trigynis*, Linn. *Alsine pentastemon, foliis bipartitis*, Haller. Helv.

De ses racines fibrées & chevelues, naissent plusieurs petites tiges, couchées & étendues par terre, tendres, velues, rougeâtres, genouillées & branchues. Des nœuds des tiges, sortent des feuilles opposées deux à deux, arrondies, pointues, soutenues sur des pédicules un peu velus & verds. A l'extrêmité des branches, naissent des fleurs en rose, composées de plusieurs pétales partagés en deux; elles sont blanches, rayées, portées dans un calyce à cinq feuilles; le pistil devient un fruit membraneux, à une seule loge, conique, dans lequel sont renfermées de très petites graines roussâtres.

Cette plante se trouve également dans les terres cultivées & incultes, dans les chemins, dans les vignes, dans les lieux humides.

Ses feuilles ont une saveur herbacée un peu salée; leur suc change en rouge le papier bleu.

La morgeline possede une vertu émolliente, humectante, & rafraîchissante; ce qui la fait regarder comme un aliment propre pour les scorbutiques & les phthisiques. Schulze l'a vu employer avec succès, frite dans le beurre, contre les tumeurs des mammelles, formées par la coagulation du lait; on l'applique chaudement sur la partie : d'autres, pour le même usage, la font cuire dans du lait de chevre; d'autres se contentent de la broyer récemment cueillie. Sa décoction appaise l'inflammation des yeux : elle est bonne encore pour déterger les plaies & les ulceres. Si, à cette décoction, on

Morille.

Boletus esculentus vulgaris.



ajoûte un peu de cendre de hêtre, ou de ſel, dit Simon Paulli, on a un bon remede contre la gale; elle ſert pour faire des lotions ſur les mains & les pieds.

MORILLES. *Boletus eſculentus vulgaris; Boletus eſculentus*, Tourn. inſt. rei herb. *Fungus poroſus*, C. B. Pin. *Fungus rugoſus vel cavernoſus*, ſive *Merulius niger & albus*, J. B. *Primi generis fungorum eſculentorum tertia ſpecies*, Clus. Hiſt. *Fungus ſpongioſus*, Dalech. Lugd. *Fungi terreni præcoces*, *Spongiolæ*, nonnullis, Dodon. Pempt. *Fungi favaginoſi*, ſive *Fungi rugoſi favis mellis ſimiles*, Lobel.

Genre de plante, dit M. Geoffroy, dont on ne connoît pas encore les fleurs & les fruits. Souvent eſt de la groſſeur d'une noix, quelquefois elle eſt plus groſſe. Sa ſubſtance eſt charnue, toute percée de trous, de ſorte qu'elle reſſemble très bien à des rayons de miel. Sa couleur eſt d'un blanc un peu rougeâtre, ou fauve, ou noire; elle eſt concave en-dedans, blanche & comme enduite d'une fine pouſſiere : le pédicule qui la ſoutient, eſt tout blanc, creux, & garni à ſa partie inférieure de racines menues & filamenteuſes.

On trouve la morille dans les bois au printemps; on la recueille pour l'uſage de la cuiſine. Nous n'en parlons ici qu'à cauſe de l'uſage qu'on en fait en aliment; car on ne s'en ſert pas en médecine.

Elles ſont recherchées pour leur ſaveur agréable; elles entrent dans différents ragoûts. On dit qu'elles aiguiſent l'appétit, rétabliſſent les forces épuiſées, augmentent le mouvement du ſang; elles nourriſſent peu; mais elles portent l'effervefcence dans le ſang, ſi on en fait excès, ou ſi l'on en mange trop ſouvent. C'eſt pourquoi on en interdit l'uſage aux bilieux.

MORS, *ou* Remors du diable. *Voyez* Scabieuse.

MORSULI restaurantes Kunkeli : tablettes restaurantes de Kunkel. *Voyez* Antimoine.

MORT AU CHIEN. *Voyez* Colchique.

MORUE. *Asellus major*, seu *Morhua*, off. Charlet. *Asellus*, *Merluccius*, Cabeliau, Merrian, Pin. *Morhua vulgaris*, *maxima asellorum species*, Bellon. *Molua*, Rondelet. *Gadus dorso tripterygio*, *ore cirrato*, *caudâ subæquali*, *radio primo spinoso*, Artedi. *Bos quadragesimalis dictus*; *Piscis festuarius*, seu *Salpa*, nonnullorum. *Voyez* la figure de l'Anguille, celle de la Morue y est représentée.

La morue a trois ou quatre pieds de long, & six à huit pouces de large, le corps gros, arrondi, le ventre fort avancé, le dos & les côtés d'une couleur olivâtre, sale ou brune, variés de taches jaunâtres; le ventre blanchâtre, une large ligne blanche de chaque côté, qui s'étend depuis l'angle supérieur des ouies jusqu'à la queue, qui, tant que la cavité de l'abdomen peut s'étendre, se recourbe en forme d'arc, puis va, par le milieu des côtes, droit à la queue; de petites écailles très adhérentes à la peau, de grands yeux couverts d'une membrane lâche & diaphane, l'iris des yeux blanche, un barbillon unique, à-peine long d'un doigt, qui lui pend au coin de la mâchoire inférieure; la langue large, ronde, molle, dépourvue de dents; plusieurs rangées de dents aux mâchoires, dont une est composée de dents beaucoup plus longues que les autres: or entre les dents fixes, il s'en trouve plusieurs de mobiles, comme dans le brochet; au haut du palais, & au bas, près de l'orifice de l'estomac, ainsi qu'entre les dernieres ouies, on observe de petites dents pressées; trois nageoires au dos, dont l'an-

térieure eſt formée de quatorze rayons, & les deux autres en ont dix-neuf chacune; la queue preſque plate & nullement fourchue, l'eſtomac grand, ordinairement rempli de harengs; la peau molle & épaiſſe.

Ce poiſſon ſe trouve abondamment dans la mer Baltique, dans la mer ſeptentrionale de l'Europe; mais on peut dire avec M. Pluche, que les morues ſont peu fréquentes dans nos mers. Leur rendez-vous général eſt au grand banc de Terre-Neuve, vers le Canada : c'eſt-là qu'elles tiennent, pour ainſi dire, leurs grands jours; & la quantité y en eſt telle, que les pêcheurs qui s'y raſſemblent de toutes les nations, ne ſont occupés, du matin au ſoir, qu'à jetter la ligne, à retirer, à éventrer la morue priſe, & à en mettre les entrailles à leur hameçon pour en attraper une autre. Un ſeul homme en prend quelquefois juſqu'à trois & quatre cents en un jour. Quand la nourriture qui les amorce en cet endroit eſt épuiſée, elles ſe diſperſent, & vont faire la guerre aux merlans, dont elles ſont fort friandes. Ceux ci fuient devant elles; & c'eſt à la chaſſe qu'elles leur donnent, que nous ſommes redevables des fréquents retours des merlans ſur nos côtes. C'eſt ainſi que Dieu a pourvu à la conſervation des poiſſons, en donnant aux uns la force, aux autres la légéreté & la prévoyance, & en les multipliant tous d'une maniere ſi prodigieuſe, que leur fécondité ſurpaſſe leur ardeur naturelle à ſe dévorer, & que ce qui s'en détruit eſt toujours fort au-deſſous de ce qui ſert à les renouveller pour notre ſervice. Quelque grand que ſoit le nombre des morues qui ſont conſommées par les hommes chaque année, ou dévorées en mer par d'autres poiſſons, ce qui en reſte eſt toujours plus que ſuffiſant pour nous en redonner un pareil nombre un an ou deux après. Leuwenhoek a trouvé que la ſomme

totale des œufs que porte une morue ordinaire, se monte à neuf millions trois cents quarante-quatre mille œufs.

La morue vulgaire, nommée *cabeliau* par tous les peuples du Nord, est, dit M. ANDERSON, *hist. nat. de l'Islande*, le principal & presque le seul poisson dont se nourrissent les habitants de l'Islande. Ce poisson est si bien connu, que je me crois dispensé, ajoûte-t-il, d'en donner la description; & sa chair est d'un goût si exquis, qu'il passe généralement par-tout pour un manger délicieux. Le cabeliau se nourrit de toutes sortes de poissons, principalement de harengs, & de gros & petits crabes de mer, comme nous le voyons tous les jours dans l'estomac de ceux qu'on pêche proche Hilgeland à l'embouchure de l'Elbe. On ne sçauroit trop admirer la faculté inconcevable pour digérer que la nature a donnée à cette espece d'animaux. Tout petit poisson avalé est entiérement digéré en moins de six heures, comme l'expérience le démontre. Nos pêcheurs de l'isle Hilgeland, pour prendre du schelfisch (espece de petite morue écailleuse, nommée en anglois *haddock* ou *hadoche*, & en françois, *hadou*, *aiglefin* ou *aigrefin*, *capelan*), mettent leurs hameçons en mer pour six heures, en se réglant sur la marée, qui, comme tout le monde sçait, change toujours après cet intervalle de temps. Or, si bien-tôt après que l'hameçon a été jetté, un cabeliau avale un schelfisch, qui s'y étoit pris auparavant, on trouve, en retirant la ligne au changement de la marée, que le schelfisch est déja digéré, & que l'hameçon qui l'avoit pris, tient maintenant au cabeliau, si bien qu'il sert à le tirer de l'eau. Si au contraire il n'a avalé le schelfisch qu'un peu de temps avant qu'on retire la ligne, il s'efforce à conserver sa proie avec tant d'acharnement, qu'il se laisse enlever en l'air avec elle; mais il l'abandonne

aussi-tôt, & se replonge au fond de la mer. On apperçoit encore plus clairement la forme de cette faculté digestive dans des cabeliaux qui ont avalé de gros crabes; & quoiqu'on ne sçache pas au juste si peut-être, à cause de l'écaille, il ne leur faut pas un peu plus de temps que pour digérer un schelfisch, j'ai néanmoins appris des plus expérimentés d'entre les pêcheurs de Hilgeland, que l'écaille est d'abord la premiere attaquée dans l'estomac de ces poissons; qu'elle devient bien-tôt aussi rouge qu'une écrevisse qu'on fait bouillir dans l'eau; qu'elle se dissout ensuite en forme de bouillie épaisse, & qu'à la fin elle se digere tout-à-fait, de même que les tortues de mer sont digérées promptement dans l'estomac du crocodile, selon le rapport du P. Feuillée, dans sa continuation du *Journal des observations physiques*. Je ne sçaurois m'empêcher de remarquer ici en passant que ce poisson insatiable a reçu de la nature un avantage singulier, que bien de nos gourmands souhaiteroient pouvoir partager avec lui. C'est que toutes les fois que son avidité lui a fait avaler un morceau de bois, ou quelqu'autre chose d'indigeste, il vomit son estomac, le retourne devant sa bouche, & après l'avoir vuidé & bien rincé dans l'eau de mer, il le retire à sa place, & se remet sur-le-champ à manger. Ce fait est avéré entr'autres par Denys, dans sa *Description des côtes de l'Amériq. septentr.*, où il décrit fort exactement toute la pêche & la préparation des poissons, comme elle se fait sur les côtes de Terre-Neuve, en remarquant en même temps que la morue verte ou blanche, ou la morue seche, ou merluche, se fait du même poisson, & que la différence de la dénomination, ne vient que de la façon différente de la préparer. Il faut observer après tout, que la morue verte, qu'on embarque aussi-tôt que

le poiſſon eſt coupé, & que, ſans l'entonner, on range par couches avec du ſel dans le vaiſſeau, n'eſt autre choſe que du cabeliau ſalé, connu à Hambourg ſous le nom de *labberdan*, de même que la morue ſeche reſſemble beaucoup à ce qu'ailleurs on appelle *klippfiſch*. Celle-ci eſt plus petite que la verte, & avant que de l'embarquer, on la ſale ſur le bord de la mer. On la lave enſuite dans la mer même; & après avoir laiſſé dégouter l'eau ſur des claies, on les range une à une ſur des bancs de pierre, & après cela on la met en tas pour la laiſſer bien ſécher. On l'entaſſe enfin ſur des fagots dans les vaiſſeaux, & on la tranſporte ainſi en France.

Les Iſlandois, continue, M. ANDERSON, pêchent ce poiſſon à l'hameçon, en y attachant pour amorce un morceau de moule, ou de mâchoire fraîche & rouge d'un cabeliau récemment pris; mais il mord beaucoup mieux ſur un morceau de viande crue & chaude, ou ſur le cœur d'un oiſeau, tel que celui d'une mouette qu'on vient de tuer. Il eſt certain que, de cette derniere maniere, un pêcheur prendra plûtôt vingt poiſſons, qu'un autre qui ſera à côté de lui n'en prendra un avec l'amorce ordinaire. Le temps de la pêche commence à la chandeleur; il dure trois mois; avant que cette pêche ſe faſſe, la quantité de poiſſon eſt ſi grande que leurs nageoires du dos ſortent de l'eau, & qu'on les voit ſouvent mordre à un ſimple hameçon de fer ſans amorce.

La morue eſt un poiſſon dont on mange très fréquemment dans ce pays, où on l'apporte plus communément ſalé que frais. La *chair* doit être tendre, blanche, nouvelle, & de bon goût. On la fait cuire dans l'eau après l'avoir deſſalé. La morue ſéchée ſe nomme merluche; elle eſt moins bonne que l'autre; cependant elle eſt d'une grande reſſource pour

Mosatelline, Herbe du Musc.

Moschatellina.





pour le peuple. Sa peau eſt graſſe & de bon goût ; le foie eſt regardé comme un manger excellent.

On fait peu d'uſage de la morue en médecine. On dit que ſes *dents* ont une vertu abſorbante, & que, réduites en poudre ſur le porphyre, elles arrêtent les cours de ventre & les crachements de ſang : cette poudre ſe preſcrit à la doſe de dix grains, qu'on peut augmenter juſqu'à demi-gros. On attribue les mêmes vertus aux *pierres* qui ſe trouvent dans la tête. La *ſaumure* eſt réſolutive & deſſiccative à l'extérieur ; elle entre dans les lavements irritants & laxatifs.

MOSCATELLINE ; Herbe du muſc ; Herbe muſquée. *Ranunculus nemoroſus* Moſchatellina *dictus*, C. B. Pin. *Moſchatellina foliis fumariæ bulboſæ*, J. B. *Ranunculus minimus ſeptentrionalium herbido muſcoſo flore*, Lobel icon. *Moſchatella*, Cord. *Radix cava minima viridi flore*, Ger. *Fumaria bulboſa minima*, Tabern. Icon. *Adoxa*, Linn.

Sa racine, qui eſt aſſez groſſe, & longue d'environ un pouce, eſt revêtue de pluſieurs petites écailles, fibreuſe. Il ſort du haut de la racine deux ou trois pédicules hauts de cinq à ſix pouces, menus, mous, leſquels portent des feuilles découpées de même que celles de la fumeterre bulbeuſe d'un verd de mer. Sur la cime d'un autre pédicule, à-peu-près de la même hauteur que les feuilles, ſont placées cinq petites fleurs herbeuſes, chacune d'une ſeule piece, & garnie de pluſieurs étamines jaunes. On découvre un peu au-deſſous de la fleur deux petites feuilles oppoſées, qui tiennent à deux courts pédicules. Ces deux petites feuilles, ainſi que les fleurs, répandent une odeur de muſc dans les temps humides. A chaque fleur ſuccede un fruit mou ſucculent, qui contient ordinairement quatre graines aſſez ſemblables à celles du lin.

Cette plante, qui est en fleur dès la fin de Mars, au commencement du mois d'Avril, croît parmi les brouſſailles, dans les haies.

Elle eſt très peu employée en médecine, & lorſqu'elle l'eſt, c'eſt toujours à l'extérieur. BOERHAAVE la regarde comme déterſive, vulnéraire & réſolutive.

MOUCHE à miel. *Voyez* ABEILLE.

MOUCHES d'Eſpagne. *Voyez* CANTHARIDES.

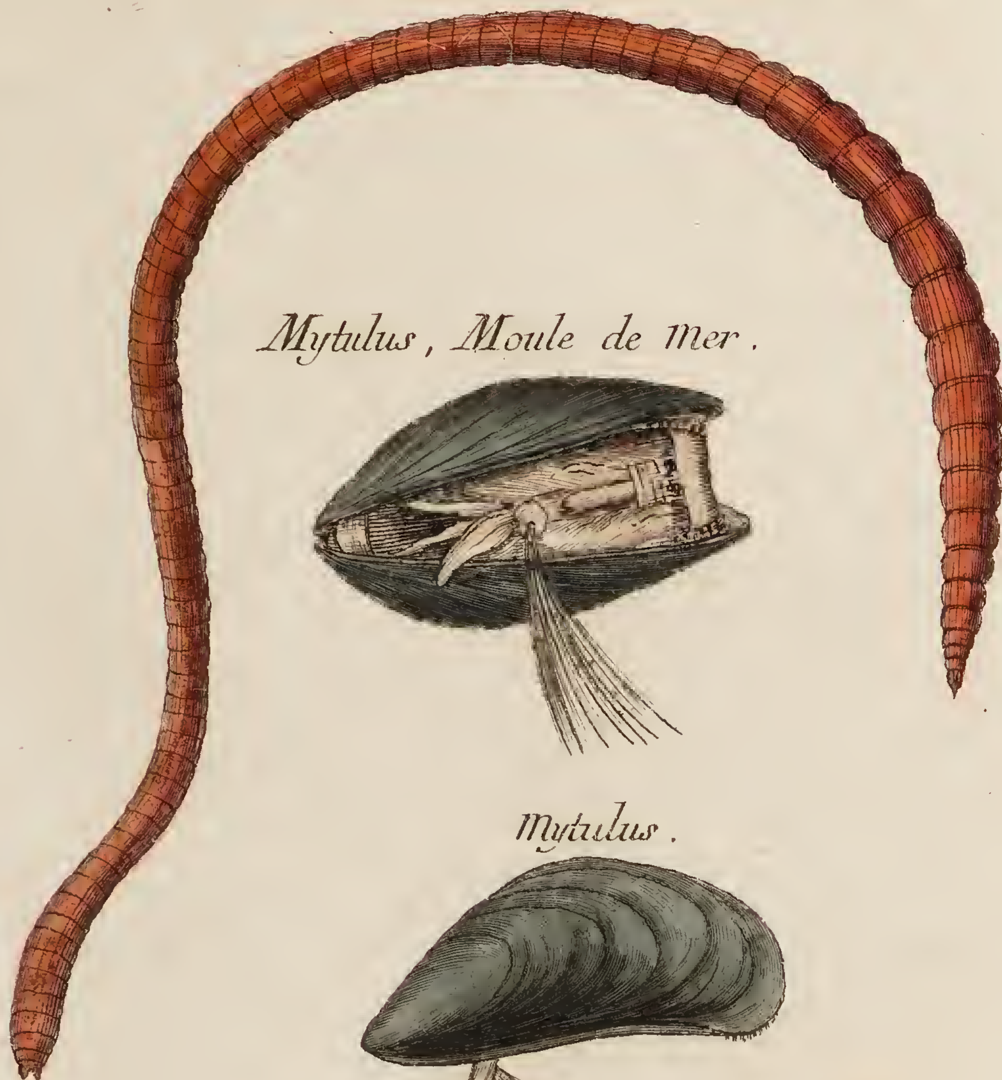
MOUCHET. *Voyez* EPERVIER.

MOULE de mer; *ou* MOUCLES de mer; Caïeu. *Mytulus*, off. *Muſculus*, BONAN. *Muſculus maritimus vulgatiſſimus edulis*, PETIV. *Muſculus ex cæruleo niger*, LIST. *Concha ſoleniformis lævis*, LANG. *Concha teſtâ oblongâ lævi ſubviolaceâ*, LINN. Faun. ſuec. *Deltoïdes*, quorumd.

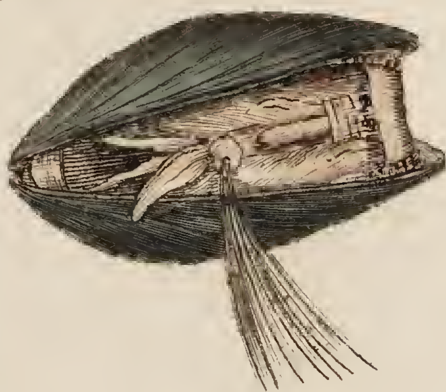
Petit poiſſon de mer, oblong, tendre, blanchâtre, un peu frangé ſur ſes bords, nageant dans une eau ſalée, délicat & bon à manger, renfermé dans une coquille à deux battants aſſez minces, convexe, & d'un bleu blanchâtre en dedans, ordinairement liſſe des deux côtés, quelquefois chargée d'excroiſſances galeuſes produites par des vers à tuyaux qui s'y attachent, plus pointue à ſa baſe, plus arrondie au ſommet où ſe trouve un ligament qui unit enſemble les deux pieces, de figure rhomboïdale.

M. DE RÉAUMUR nous apprend que les moules de mer, quoique communément attachées aux pierres, ou les unes aux autres par différents filaments, ne laiſſent pas cependant d'avoir les facultés de ſe mouvoir. Mais quelle partie emploient-elles pour cet uſage? Pour s'en inſtruire, il ne faut qu'ouvrir la coquille d'une moule par le côté où elle s'entrouvre naturellement; rien ne paroît alors plus diſtinctement dans le corps de cet animal qu'une

Lumbricus terrestris, Ver de terre.



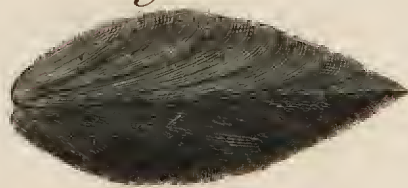
Mytulus, Moule de mer.



Mytulus.



Mytulus.



dessiné par Mr de Garsault   Gravé par Martinet 1763

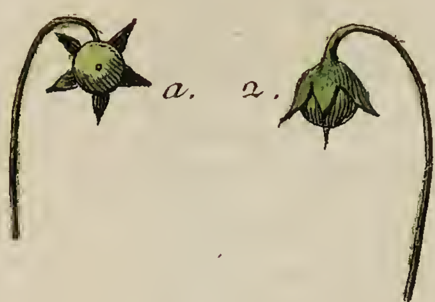
certaine partie noire ou brune, dont la base est placée à peu-près au milieu des autres parties, & la pointe tournée vers le sommet de la coquille ; sa longueur est environ de six à sept lignes. On se fera une image assez ressemblante de sa figure, en concevant celle de la langue d'un animal. C'est cette partie qu'on peut appeller la jambe, ou plûtôt le bras de la moule, puisqu'elle se traîne par son moyen plûtôt qu'elle ne marche. Quand la moule se prépare donc à changer de place, elle commence par entrouvrir sa coquille, ensuite on voit paroître sur les bords la pointe de cette partie que nous avons dit ressembler à une langue, l'animal lui donne bientôt plus d'étendue, & l'alonge quelquefois jusqu'à un pouce & demi loin des bords de sa coquille. Alors il s'en sert pour tâter à droite & à gauche le terrein : cela fait, il replie l'extrêmité de cette partie qui est charnue & très flexible sur quelque corps, pour le saisir ou s'y cramponer en quelque façon, ensorte que réduisant cette même partie à-peu-près à son étendue naturelle, sans lui laisser abandonner le corps sur lequel il a recourbé sa pointe, oblige sa coquille d'avancer vers ce corps. Les moules ne profitent pas souvent de la facilité qu'elles ont à se mouvoir ; car elles sont toutes ordinairement attachées les unes aux autres, ou à d'autres corps par différents fils ; & ce n'est que lorsque ces fils sont rompus, qu'il leur arrive quelquefois de faire usage de cette espece de bras.

Cette jambe ou bras de la moule avoit déja été observée par M. Poupart.

C'est de la racine de cette partie que partent un grand nombre de fils qui étant fixés sur les corps voisins, tiennent la moule assujettie. Chacun de ces fils est gros à-peu-près comme un gros che-

veu, ou comme une soie de cochon. Ils ont ordinairement de longueur depuis un pouce jusqu'à deux; ils sont attachés par leur extrêmité sur des pierres, sur des fragments de coquilles, & le plus souvent sur les coquilles des autres moules; de-là vient que l'on trouve communément de gros paquets de ces coquillages. Mais de quelle adresse les moules se servent-elles pour s'attacher avec ces fils, & comment peuvent-elles les coller par leur extrêmité? La moule fait sortir de sa coquille entr'ouverte cette partie dépeinte ci-dessus sous la figure d'une langue; elle s'alonge par degrés, & la raccourcit ensuite; de sorte qu'après plusieurs alongements & raccourcissements alternatifs, elle lui donne quelquefois jusqu'à deux pouces de longueur. Or c'est en recommençant diverses fois la même manœuvre, qu'elle parvient à s'attacher par des fils en différents endroits, plus ou moins éloignés, selon qu'elle a porté & appliqué l'extrêmité de cette espece de langue plus ou moins loin. Ainsi l'on peut dire avec vérité, que la mer a des fileuses dans les moules, comme la terre en a dans les vers à soie, les chenilles & les araignées. Par là on voit que la même partie est destinée à des fonctions fort différentes, puisqu'elle sert à la moule tantôt de jambe ou de bras pour marcher, & tantôt de filiere pour filer.

La moule se trouve abondamment le long de nos côtes maritimes. Ce petit poisson a des ennemis; car outre que les pêcheurs s'en servent beaucoup en qualité d'appas pour prendre du poisson, M. de Réaumur a observé qu'il y a un petit coquillage de l'espece de ceux qu'on appelle en latin *trochus* ou *turbe*, c'est-à-dire, dont la coquille est d'une seule piece & tournée en spirale comme celle du limaçon, qui en fait sa proie. Il s'attache pour cela sur la coquille d'une moule, la perce d'un trou assez

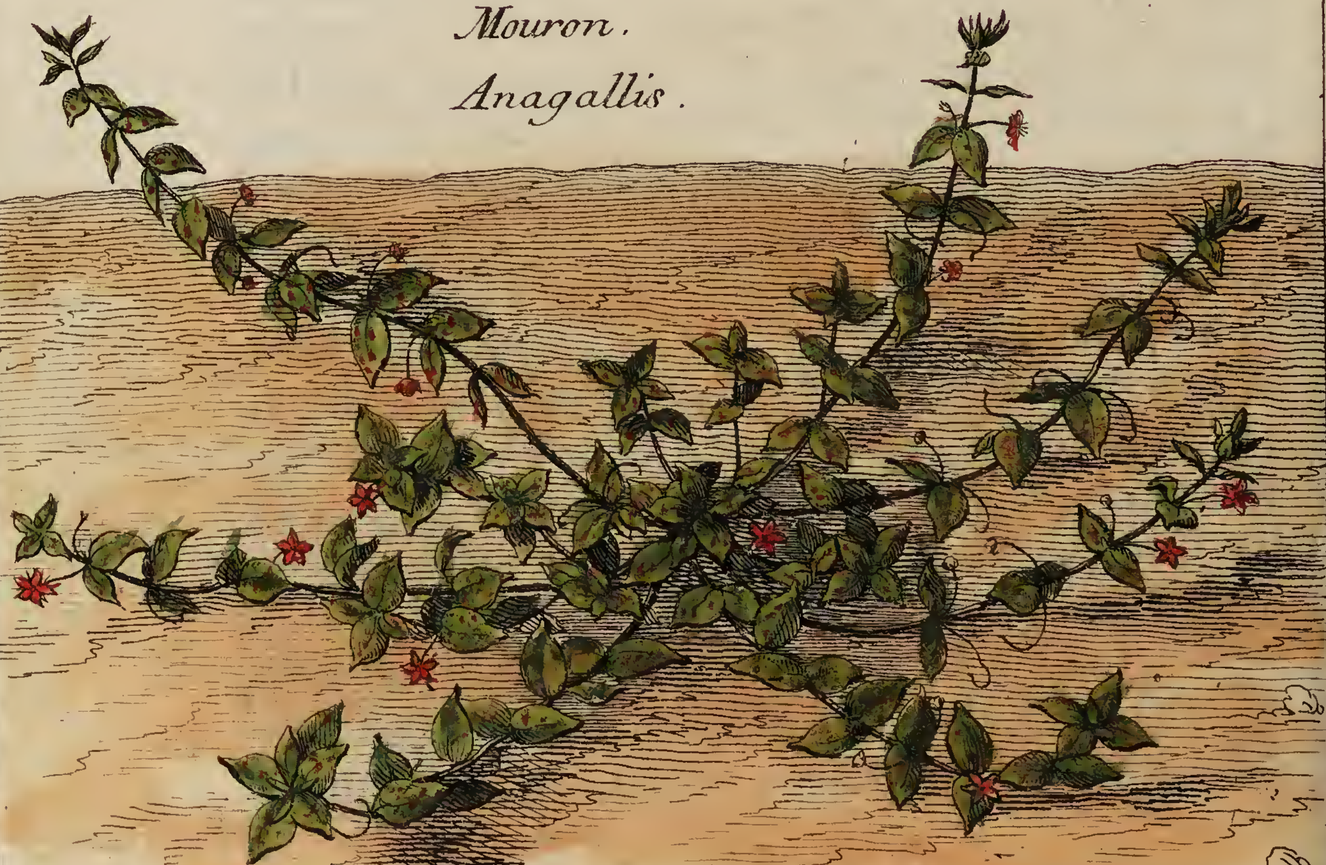






Mouron.

Anagallis.



exactement rond, d'environ une ligne de diametre, & y fait paſſer une eſpece de trompe ou de petit boyau cylindrique, long de cinq ou ſix lignes, qu'il tourne en ſpirale & avec quoi il ſuce la moule.

On voit dans quelques endroits du Bréſil des moules ſi groſſes, qu'étant ſéparées de leurs coquilles, elles peſent quelquefois juſqu'à huit onces chacune, & les coquilles de ces groſſes moules ſont d'une grande beauté.

Les moules ſont du nombre des coquillages qui ſe mangent. Leur *chair* plaît à beaucoup de perſonnes ; elle n'eſt cependant pas des plus aiſées à digérer, & ne convient qu'à ceux qui ont l'eſtomac bon ; l'excès en eſt nuiſible : elle forme un chyle épais & viſqueux, & engendre des obſtructions. Après avoir mangé des moules, il ſurvient quelquefois ſur la peau une démangeaiſon incommode, & une légere fievre, accompagnée d'une rougeur conſidérable : on obſerve même des accidents plus graves, comme vomiſſements, diarrhées, & des inquiétudes qui durent pluſieurs jours.

On prépare avec les *coquilles de moule* une poudre contre la fievre tierce ; la doſe eſt d'un demi-gros dans de l'eau de chardon-bénit, ou dans du vin, à l'entrée du paroxyſme : elle excite la ſueur.

Simplement lavées, deſſéchées, & porphyriſées, elles ſont abſorbantes, & ont les mêmes vertus que celles d'huitres ou de limaçons.

MOURINGOU. *Voyez* Ben, ſeconde eſpece.

1°. MOURON mâle *ou* à fleurs rouges. *Anagallis mas*, off. Dodon. Pempt. *Anagallis phœniceo flore*, C. B. Pin. *Anagallis phœnicea mas*, J. B.

De la racine, qui eſt ſimple, blanche, fibrée, ſortent des tiges tendres, quarrées, liſſes, couchées à terre, garnies de feuilles oppoſées deux à

deux, sans pédicules, marquetées en dessous de points d'un rouge-foncé. De l'aisselle des feuilles, naissent sur des pédicules grêles, oblongs, des fleurs d'une seule piece, divisées profondément en cinq parties pointues, purpurines; elles ont cinq étamines, dont les sommets sont jaunes. Du calyce, partagé aussi en cinq portions, sort un pistil qui devient un fruit sphérique, où sont renfermées des semences menues, anguleuses, ridées, brunes.

II°. MOURON femelle *ou* à fleurs bleues. *Anagallis femina*, off. DODON. Pempt. *Anagallis cæruleo flore*, C. B. Pin. *Anagallis cærulea femina*, J. B.

Sa fleur, qui est bleue, le distingue de l'espece précédente.

L'une & l'autre sont très communes, & se trouvent par-tout; elles ont une saveur herbacée, un peu salée & austere. Le suc change en rouge la couleur du papier bleu.

On dit que le mouron à fleurs rouges fait mourir les petits oiseaux; l'un & l'autre sont également employés en médecine: on en met une poignée dans les ptisanes, apozêmes antispasmodiques & apéritifs: on l'applique en cataplasme sur les parties gouteuses; il convient dans la manie, l'épilepsie, les vapeurs, & la paralysie: on le recommande dans la peste comme un sudorifique; ce qui n'est pas mauvais. La teinture, qu'on en tire par l'esprit de vin, se donne à dix-sept ou dix huit gouttes; l'eau distillée est comme celle des autres plantes. Son extrait se donne à un scrupule.

Il est encore vulnéraire intérieurement, & extérieurement, alexitere & anodyn: sa décoction dans de l'eau ou du vin, nettoie & guérit les ulceres; elle est bonne contre la morsure des serpents, des viperes, & des chiens enragés. Elle sert de

Samolus. Mouron d'Eau.













Mousse membraneuse. Muscus Membranaceus.

b. 1.

Mousse rampante. Muscus repens.

Mousse commune. Muscus vulgatior.



Desiné par Mr. de Garsoult   Gravé par Martinet

boiſſon ; on en baſſine la partie. On applique auſſi la plante broyée ou pilée ; elle calme les douleurs.

III°. Mouron d'eau. *Anagallis aquatica*, off. *Anagallis aquatica, folio rotundo, non crenato*, C. B. Pin. *Samolus* Valerandi, J. B. *Anagallis aquatica rotundifolia*, Ger. *Alſine aquatica perennis folio beccabungæ*, Moris. Hiſt. oxon. *Samolus* Plinii, quorumdam.

Sa racine, garnie de fibres capillaires, eſt blanche, vivace. Ses tiges, qui s'élevent d'environ un pied, ſont rondes, grêles, roides, dont les feuilles, alternes & ſans pédicules, ſont plus courtes & plus rondes que les feuilles d'en-bas ; celles-ci ſont oblongues, un peu arrondies à leur extrêmité, épaiſſes, ſans dentelures, ſans poil, d'un verd-pâle. Aux ſommités des rameaux & des tiges, naiſſent de petites fleurs en godet, découpées en roſettes, blanches, garnies de cinq étamines. A ces fleurs, ſuccedent des capſules ovales, dans leſquelles ſont contenues pluſieurs graines ovales, menues, rouſsâtres dans leur maturité.

Cette plante, qui fleurit en Juin, & donne ſes ſemences mûres en Septembre, naît dans les lieux aquatiques & marécageux. Quoiqu'elle ſoit d'une ſaveur amere, ſes premieres feuilles ſont douces, & peuvent ſe manger en ſalade comme celles de la mâche.

Elle paſſe pour vulnéraire, apéritive, déterſive & antiſcorbutique ; cependant on s'en ſert peu en médecine.

IV°. Mouron. *Voyez* Morgeline.

I°. MOUSSE terreſtre ordinaire ; Mouſſe commune. *Muſcus terreſtris vulgatior* ; *Muſcus querno viliſſimo vilior*, off. *Muſcus vulgatiſſimus*, C. B. Pin. *Muſcus terreſtris & hortenſis*, J. B. *Muſcus ſquamo-*

ſus major, ſive vulgaris, Tourn. Inſt. rei herb. *Muſcus terreſtris latioribus foliis major, ſeu vulgaris*, Raii, Hiſt.

C'eſt la mouſſe la plus commune; elle eſt connue de tout le monde. Ses feuilles ſont longues, menues, fines, molles, vertes, & quelquefois jaunâtres, attachées le long de la côte comme les barbes d'une plume.

Elle rampe & couvre les terres maigres, ſtériles & humides. Les bois, les forêts en ſont remplies; on la trouve auſſi ſur les pierres.

Appliquée extérieurement, elle arrête les hémorrhagies.

II°. Mousse rampante à maſſue; Mouſſe des bois; Pied *ou* Patte de loup. *Lycopodium; Plicaria; Cingularia*, off. *Muſcus terreſtris repens, ſive clavatus*, C. B. *Muſcus terreſtris repens à* Trago *pictus*, J. B. *Muſcus ſquamoſus vulgaris repens clavatus*, Tournef. Inſt. rei herb. *Muſcus clavatus*, ſive *Lycopodium*, Gerard. & Park. & Raii, Hiſt. *Lycopodium caule repente, foliis patulis, pedunculis ſpicâ geminâ terminatis*, Linn. *Voy.* la fig. ci-deſſus.

Elle tient à la terre par des fibres, longues, ligneuſes, & aſſez groſſes; il en ſort de petites branches garnies de petites feuilles aiguës, preſſées, toujours vertes, aſſez ſemblables à celles de la camphrée. Des petites branches, naiſſent de longs épis, menus, écailleux; ſous chaque écaille eſt cachée une capſule, qui, dans ſa maturité, répand une fine pouſſiere de couleur de fleur de ſoufre, laquelle s'enflamme ſi aiſément, qu'elle eſt regardée comme un ſoufre végétal, & qu'elle en a reçu le nom, *ſulphur vegetabile*.

Cette plante donne ſes chatons au mois de Juin; & ſa pouſſiere peut ſe recueillir aux mois de Juillet, d'Août & de Septembre : ſi on en jette ſur la

flamme

flamme d'une bougie, elle prend feu & fulmine comme la poudre à canon. On trouve cette espece de mousse dans les forêts sablonneuses, sur les rochers inaccessibles; on en rencontre dans quelques bois des environs de Paris.

Elle est diurétique, lithontriptique, & bonne contre la goute, dont elle appaise les douleurs & l'inflammation; elle arrête la diarrhée & la dysenterie, infusée dans de l'eau ou du vin. On dit qu'elle guérit l'épilepsie, & qu'elle calme les douleurs de colique. Les *Ephémerides d'Allemagne* font mention de sa vertu pour dessécher les excoriations des enfants, les ulceres anciens & rebelles, & contre les fissures des mammelles.

Les Polonois se servent fréquemment de sa décoction dans de l'eau ou du vin contre le *plica*; ils appliquent deux ou trois fois par jour sur la tête des linges qu'on y a trempés. Cette fomentation appaise les douleurs, amollit la sécheresse de la peau, & ouvre les pores obstrués; Erndtl, *Varsav.* *p.* 210. Ils l'emploient aussi intérieurement.

III°. Mousse membraneuse; Nostoch des Allemands. *Nostoch*, off. *Muscus fugax membranaceus pinguis*, Botan. monspel. *Nostoch ciniflonum*, hist. paris. *Tremella plicata undulata*, Linn. *Linkia terrestris gelatinosa, membranacea, vulgatissima, ex pallido & virescente fulva*, Micheli 126. *Lichen gelatinosus fugax major*, Rupp. Jen. *Byssus gelatinosus fugax terrestris*, Linn. Fl. lappon. *Usnea plantarum; Cœlifolium, Flos cœli; Flos terræ; spuma aëris; saliva siderum; spatum lunæ* Paracelsitarum. *Voyez* la figure ci-dessus.

Cette mousse un peu onctueuse, d'un verd-pâle, insipide au goût, croît & s'étend beaucoup.

Des globules, d'abord imperceptibles, augmentant peu-à-peu, forment en peu d'heures une

membrane verte plus ou moins foncée, grasse ou gélatineuse, qui prend diverses formes, le plus souvent arrondie & sinueuse; d'une substance délicate qui se déchire facilement, est tremblante quand elle est nouvelle, plus ou moins plissée ou ondée, ne paroît avoir qu'une membrane étant fraîche & en fait voir deux dans la suite; on n'y observe pas de racines : pour peu qu'il y ait de soleil, ou de hâle, elle se dissipe très promptement. *Dict. du Jard.*

Elle croît sur la terre après les pluies, dans les prés hauts, les allées de jardins

On a dit que la liqueur dans laquelle se résout cette plante & la poudre qu'elle donne, sont calmantes, résolutives, vulnéraires, étant appliquée à l'extérieur, ou prise intérieurement; que la plante fraîche est adoucissante, émolliente : on a vanté l'usage du nostoc à l'intérieur & à l'extérieur dans les cas d'ulceres, de cancers; enfin on a été jusqu'à lui attribuer de pouvoir dissoudre la pierre dans la vessie. Les alchymistes en faisoient l'élixir des philosophes; mais l'expérience n'a pas confirmé ces propriétés du nostoc, & il n'y a plus que quelques gens de la campagne qui l'emploient, *Dict. du Jard.*

On vante, dit M. Vogel, sa vertu vulnéraire & anodyne : répandue sur les ulceres, elle les guérit; mais prise intérieurement, soit en poudre, soit dans de l'eau, elle appaise les douleurs de la goute sur-tout. Au reste, dans quelques cantons de l'Allemagne, on la met infuser dans de l'esprit de vin qu'on fait boire aux grands buveurs, afin qu'ils aient du dégoût pour cette liqueur; ce qui paroît n'avoir pas été sans succès.

IV°. Mousse contre la rage. *Muscus caninus. Lichenoïdes digitatum cinereum lactucæ foliis sinuosis*, Dill. Musc. 206. *t.* 27. *f.* 102. *Lichen foliaceus*

Mousse contre la rage.

Muscus caninus.



a. 2.



a. 4.

a. 4.

Mousse de Crâne humain, Usnée.
Usnea.

a. 4.

Dessiné par M.r de Garsault   Gravé par Martinet.

repens, lobatus, obtusus, planus, subtùs venosus, peltâ marginali ascendente, Linn. Flor suec.

Cette plante a les feuilles rampantes, sinueuses, souvent lisses, verdâtres en-dessus, blanchâtres en-dessous; les lobes applatis, obtus, avec des veines & des poils en-dessous; des sillons en-dessus; les écussons convexes, ovales.

Elle croît en Europe dans les forêts, sur la terre & les pierres.

Cette plante, qui a une saveur désagréable de moisissure, est vantée par quelques auteurs comme un préservatif contre la rage. M. Mead va jusqu'à dire à ce sujet, lui qui avoit fait l'essai de tous les remedes prétendus spécifiques de la rage, qu'il seroit à souhaiter que nous eussions, contre toutes les maladies, des médicamens aussi efficaces que l'est celui-ci pour préserver de la rage. Il ne paroît cependant pas que le temps ait confirmé cette opinion par des succès. Si le mercure n'est pas le remede préservatif & curatif de cette terrible maladie, le spécifique de la rage n'est pas encore découvert. *Dict. du jard.*

Cette mousse, qu'on nomme ordinairement *muscus cinereus terrestris*, Rail, a été recommandée, en la mêlant avec du poivre contre l'hydrophobie, d'abord par Dampierre, ensuite par MM. Sloane & par Mead, *Transf. philos.* n°. 237. Mais Van-Swieten, d'accord avec Boerhaave, son maître, doute de cette vertu, *tom.* iij. 587. Elle passe cependant pour être capable de détourner l'hydrophobie dont on est menacé; *Frank. Samml.* j. *p.* 494.

V°. Mousse de crâne humain; Usnée humaine. *Usnea humana*, off. *Muscus ex cranio humano*, Tabern. Icon. *Muscus cranio humano innatus*, Raii, hist. *Lichenoïdes vulgatissimum, cinereo-glaucum, lacunosum & cirrhosum*, Dillen. Musc.

188. *t.* 24. *f.* 83. *Lichen imbricatus, foliis multifidis, glabris, obtusis, canis, punctis vagis eminentibus*, LINN.

Il a les folioles rangées en tuiles, ſinueuſes, rudes, avec quelques vuides entre les découpures des feuilles & des écuſſons verdâtres ou cendrés comme le reſte de la plante. *Dict. du jard.*

Cette plante croît ſur les pierres, ſur les troncs d'arbres, & ſur les crânes humains.

On a fait autrefois un grand cas de l'uſnée humaine, & ſur-tout de celle qui croît ſur les os du crâne; on l'employoit comme un remede aſtringent dans les hémorrhagies; on lui attribuoit des vertus contre l'épilepſie; depuis on en a abandonné l'uſage, 1°. parceque tous les lichen ſont aſtringents, & celui du chêne plus que les autres; 2°. qu'on a encore de meilleurs aſtringents; 3°. que l'expérience n'a pas confirmé la vertu antiépileptique qui lui a été attribuée. Ce lichen peut ſervir à teindre en pourpre & violet. Les plus petits oiſeaux en conſtruiſent leurs nids, tournant en-dedans le côté inférieur que les filets rendent comme velu. *Dict. du jard.*

Les ſuperſtitieux recherchent cette mouſſe contre l'épilepſie, dit M. VOGEL, & principalement celle qui vient ſur le crâne de ceux qui ſont morts de mort violente: c'eſt pourquoi elle fait la baſe de la pierre de BUTLER. (VALENT. *Muſ. muſcor. t.* ij. *c.* 22. *p.* 95.). BOYLE, d'après l'épreuve qu'il en a faite ſur lui-même, aſſure qu'elle eſt bonne contre les hémorrhagies; *de ſpecif. p.* 99. Mais cette vertu lui eſt commune avec toutes les plantes de cette famille.

VI°. MOUSSE purgative. *Voyez* LICHEN d'Iſlande.

VII°. MOUSSE pulmonaire. *Voyez* PULMONAIRE de chêne.

MOUSSERON. *Voyez* CHAMPIGNON N°. ij.


a.2.
a.1.
a.1.
Moutarde.
Sinapi Rapi folio.

Moutarde blanche

. Sinapi album.

a. 2.











MOUT. *Voyez* Vigne *ou* Vin.

I°. MOUTARDE; Senevé ordinaire; Grande moutarde cultivée. *Sinapi rapi folio*, C. B. Pin. Tournef. Inst. rei herb. *Sinapi siliquâ latiusculâ glabrâ; semine rufo, sive vulgare*, J. B. *Sinapi sativum*, Ger. *Sinapis siliquis glabris tetragonis.*

Sa racine est blanche, ligneuse, fragile, garnie de fibres, annuelle. Il s'en éleve de quatre à cinq pieds une tige rameuse, velue par en-bas, moëlleuse. Ses feuilles ressemblent assez bien à celles de la rave; mais elles sont moins grandes & plus rudes. Au sommet de la tige & des rameaux, naissent de petites fleurs jaunes à quatre pétales disposés en croix. Il leur succede des siliques lisses & sans poil, pointues, anguleuses, où sont contenues des graines arrondies, rousses ou noirâtres, d'une saveur âcre ou piquante.

Cette plante, qu'on trouve sur les bords des fossés, dans les pierres, & dans les terres nouvellement remuées, se cultive dans les champs & dans les jardins.

II°. Moutarde blanche, *ou* senevé blanc. *Sinapi album*, off. *Sinapi apii folio*, C. B. Pin. *Sinapi siliquâ hirsutâ, semine albo vel rufo*, J. B. *Sinapi agreste apii aut potiùs laveris folio*, Lobel, Icon. *Sinapi minus*, nonnullor.

Sa racine est simple, longue d'environ six pouces, grosse comme le doigt, ligneuse, blanche, garnie de fibres longues. Il s'en éleve de deux pieds & demi ou deux pieds une tige rameuse, creuse, velue. Ses feuilles, qui ressemblent à celles de la rave, sont découpées, celles d'en-bas particuliérement, garnies de poils roides & piquants en dessus & en-dessous. Ses fleurs sont petites, jaunes, en croix, soutenues sur de longs pédicules, d'une odeur agréable. A ces fleurs succedent des siliques velues,

terminées par une longue pointe vuide; elles renferment quatre ou cinq semences arrondies, blanchâtres ou roussâtres, âcres.

Cette plante, qui fleurit en Mai & en Juin, & donne des graines mûres en Juillet & Août, croît d'elle-même dans les bleds. Elle se cultive dans les champs de même que la précédente.

On emploie la graine de moutarde, d'abord pour assaisonner les aliments. Tout le monde sçait comme on prépare la moutarde; elle est saine, excellente pour agacer l'estomac, exciter l'appétit, occasionner une plus grande sécrétion du suc gastrique : elle convient aux estomacs froids; mais elle est contraire aux tempéraments secs & bilieux; la moutarde est bonne pour prévenir les indigestions; mais il faut s'en abstenir dans le temps de l'indigestion même.

Comme médicament à l'intérieur, c'est un apéritif, fondant, atténuant, stimulant, qui convient dans la foiblesse d'estomac, le scorbut, les vapeurs, les obstructions, les pâles-couleurs; quand on a la tête pesante, qu'elle est attaquée de quelques fluxions : dans la léthargie, la paralysie spécialement de la langue, on fait mâcher un gros de moutarde enfermé dans un nouet; cela fait filtrer abondamment quantité de salive, & débarrasse admirablement bien la tête. A l'extérieur, elle est résolutive, caustique, vésicatoire : pour qu'elle fasse l'office de résolutif, il faut l'employer en très petite quantité dans les cataplasmes qui conviennent pour résoudre quelques tumeurs; mais si on en met beaucoup, ces cataplasmes deviennent caustiques, vésicatoires, & on s'en sert spécialement pour détourner quelques fluxions, ou rappeller sur quelque partie la goute remontée.

La graine de moutarde, dit M. Vogel, est très

âcre; elle eſt d'une très grande efficacité lorſqu'il s'agit d'échauffer, d'atténuer, d'attirer. Broyée dans du vinaigre, elle eſt utile dans la léthargie, en l'appliquant ſur la tête raſée du malade; & dans la tympanite, en en mettant ſouvent ſur le ventre, juſqu'à ce qu'il ſe faſſe une éroſion à la peau; CELS. *l.* iij. *c.* 21. Elle eſt auſſi d'un bon uſage contre les douleurs de la hanche; & dans la paralyſie, en l'appliquant ſur le membre affecté, *id.* Broyée & approchée des narines, elle excite l'éternuement; elle réveille les femmes attaquées de ſuffocation utérine. On la mâche pour faire couler la pituite de la tête. On en forme des liniments contre l'alopécie, la gale, la gratelle, la lepre, en y mêlant du vinaigre. Elle eſt utile dans toutes les eſpeces de maladies & de douleurs, lorſque, pour rétablir la ſanté, on veut attirer les humeurs qui ſe portent vers la tête. Priſe intérieurement, elle préſerve de l'apoplexie pituiteuſe, *A. N. C. vol.* ij. *p.* 238. Elle remédie aux pâles-couleurs, à la cachexie & au ſcorbut. Il y a en Hollande une ordonnance qui preſcrit de donner de la moutarde aux matelots ſcorbutiques. CHOMEL rapporte que ce fut par l'uſage de cette plante ſeule que l'on guérit le ſcorbut qui parut durant le ſiége de la Rochelle. Elle eſt recommandée par LENTILIUS, *Iatromn. p.* 284. contre l'aſthme humide; on la prend par cuillerées. DIOSCORIDE, pour empêcher le retour des fievres, en faiſoit jetter la poudre dans du bouillon; mais cette pratique eſt ſouvent mortelle, lorſqu'on en prend, VAN-SWIETEN, *t.* ij. p. 31. Broyée dans de l'eau chaude, avec l'addition d'un peu de ſel marin, ſi on en prend une cuillerée à jeun, elle excite le vomiſſement; *Eſſais of Edimb.* ij. 19. Elle eſt très bonne contre les maladies des nerfs. Si on l'applique ſur le viſage en forme d'emplâtre, elle y

empêche l'éruption de la petite vérole, qui déja s'y manifestoit, & les boutons vont se porter ailleurs; Rosen. *Obs.* differt. *de variol. cur.*

» Il nous semble que cette méthode peut avoir » des suites fâcheuses; une observation isolée est » une foible autorité, & ne paroît pas capable de ras- » surer sur le danger de cette application. Aussi ne » la voit-on pas pratiquer ».

MOUTARDELLE. *Voyez* Raifort (grand).

MOUTON. *Voyez* Brebis.

MOUX de veau, *ou* Poumons de veau. *Voyez* Bœuf.

MOXA. C'est un duvet, coton, ou étoupe très molle, de couleur cendrée, fort propre à s'enflammer, & dont le feu, lorsqu'elle est enflammée, s'augmente modérément, sans qu'il paroisse d'étincelles; il est vanté depuis long-temps, à cause de ses vertus, en Chine & au Japon.

La plante, qui le donne, croît dans les champs & dans les chemins aussi abondamment que l'ivraie dans nos pays. Cette plante, lorsqu'elle commence à croître, est nommée par les Japonois, *futz;* lorsqu'elle a acquis son entier accroissement, *jamoggi* & *nophouz;* & lorsqu'elle est séchée, *moxa.* C'est l'armoise, *Artemisia vulgaris latifolia*, C. Bauh. Pin., ou au moins une espece désignée sous les noms suivants, *Artemisia chinensis, cujus mol:ugo* Moxa, Pluk. Phytog. tab. 15. *Artemisia orientalis, vulgaris facie*, Act. phil. Lond. n°. 376. *Musia patre*, Malab. *An Ytzecuinpath*, Hernand?

On cueille la plante de grand matin, au mois de Juin, dit Kœmpfer, toute trempée de rosée; on la suspend à l'air dans la partie occidentale de la maison, & on la conserve long-temps suspendue au plancher, jusqu'à ce qu'elle soit suffisamment desséchée; parceque le coton qui s'en forme, est d'autant

d'autant meilleur & plus fin qu'elle est plus vieille : c'est ce qui a fait dire à plusieurs, qu'il falloit la garder pendant dix ans, Le moxa se prépare sans beaucoup d'artifice. On écrase pour cet effet les feuilles jusqu'à ce qu'elles soient amollies comme de la grosse étoupe, puis on les froisse & on les agite pendant quelque temps avec les mains, pour obliger les fibres les plus dures & les récréments membraneux à s'en détacher ; cela étant fait, cette espece de coton est le même, & a la même finesse par-tout. Il devient encore plus beau & plus fin si on le peigne, au point même qu'on pourroit à-peine croire, si on ne le sçavoit, que ce coton se fait avec l'armoise.

On forme de ce coton de petits cônes avec les doigts ; on applique ces cônes sur la peau après les avoir un peu humectés de salive, & on y met le feu dans leur sommet avec une mêche ou une baguette de calambac. Le feu consume en peu de temps ce bourdonnet jusqu'à la peau, & au lieu d'y faire élever une vessie, il n'y forme qu'une tache roussâtre. On applique ordinairement sur cette brulure de l'ail écrasé pour hâter la suppuration, & on couvre le tout de la pellicule extérieure de l'ail, après l'avoir mouillée ; on ouvre le lendemain avec des ciseaux la vessie, qui quelquefois se forme autour, & on applique sur l'escare, au lieu d'ail, une feuille de plantain rissolée, par son côté le plus rude, & enfin par le côté mol, afin que l'escare se sépare, & qu'ensuite l'ulcere achève de se consolider.

On applique ainsi le moxa suivant la diversité des maladies, tantôt dans un endroit, tantôt dans un autre, plus fréquemment cependant sur le dos, de chaque côté, près de l'épine ou jusqu'aux lombes, en évitant par-tout avec soin les arteres, les veines & les tendons. La douleur que cause ce feu,

lorsqu'il attaque la peau, n'est pas des plus sensibles, à moins qu'on ne recommence cette opération plusieurs fois au même endroit dans un court espace de temps, & qu'on ne se serve de bourdonnets plus forts. J'ai vu cent fois, dit Kœmpfer, les enfants même supporter cette brûlure dans différentes parties du corps, sans en témoigner aucune douleur: en effet, les enfants & les vieillards, les riches & les pauvres, les hommes & les femmes, la supportent tous; les femmes grosses, qui n'y sont pas habituées, sont les seules auxquelles on n'applique point ce remede. On fait usage de cette espece de vésicatoire pour se préserver ou pour guérir de quelque maladie, quoique les médecins préferent qu'on y ait plûtôt recours pour en préserver, & qu'ils le fassent appliquer aux personnes en santé par préférence à celles qui sont malades: la matiere médicale nous fournit, disent-ils, de quoi guérir les maladies présentes, & ce vésicatoire de quoi les prévenir. Les habitants du fond de ces pays, qui ont soin de leur santé, se font brûler tous les six mois. Cette coutume est si religieusement observée, qu'il est même permis à ceux qui sont condamnés à une prison perpétuelle, d'en faire usage. Lorsqu'on s'en sert comme d'un remede préservatif, on n'emploie que peu de petits bourdonnets; mais lorsqu'il s'agit de guérir, on en consomme de plus gros, & en plus grand nombre.

Sur-tout ce qui peut concerner la préparation du moxa, la maniere de s'en servir, &c... *Voyez* Kœmpfer, *Hist. japon.* Miscell. nat. cur. Blanchard; & le chevalier Temple.

MUCILAGE. *Mucilago*; *Mucago.*

Le mucilage est une substance blanche transparente qui n'a point, ou que très peu, de saveur & d'odeur, dont la consistance est épaisse, filante;

tenace, & collante lorſqu'elle eſt unie à une certaine quantité d'eau ſurabondante, qui ſe diſſout entiérement & intimément par l'eau, & qui ne donne aucun indice, ni d'acide, ni d'alkali libre.

Lorſque le mucilage eſt diſſous dans une grande quantité d'eau, il n'en altere point ſenſiblement la fluidité; mais à meſure qu'on fait évaporer cette eau, elle s'épaiſſit de plus en plus; elle acquiert enfin la conſiſtance viſqueuſe de colle végétale, qui eſt à proprement parler celle du mucilage.

L'évaporation continuant toujours, la liqueur s'épaiſſit de plus en plus, ſans rien perdre de ſa tranſparence: on peut la pouſſer de cette ſorte juſqu'au point que le mucilage acquiert une conſiſtance abſolument ſolide: alors il ne differe plus en rien d'avec ce que l'on appelle *gomme*. Et ſi cette évaporation & déſſiccation a été faite à un degré de chaleur qui ne ſurpaſſe pas celui de l'eau bouillante, ce mucilage ſolidifié, & devenu gomme, peut ſe rediſſoudre en entier dans l'eau, & reformer un mucilage liquide, abſolument tel qu'il étoit auparavant.

Les gommes, ou mucilages ſolides, les plus durs & les plus ſecs, expoſés à l'action du feu, à l'air libre, ne ſe liquéfient point, comme le font les matieres réſineuſes; ils ſe gonflent, ſe bouſoufflent, laiſſent échapper beaucoup de fumées d'abord aqueuſes, enſuite huileuſes, fuligineuſes & âcres. Cette matiere ſe noircit en même temps, & peut alors s'enflammer; mais ce n'eſt que quand elle eſt entiérement deſſéchée & réduite fort près de l'état charbonneux.

Si l'on expoſe du mucilage ou de la gomme à la diſtillation dans des vaiſſeaux clos, on n'en retire, tant qu'on ne lui applique point un degré de chaleur ſupérieur à celui de l'eau bouillante, que de

l'eau pure ; & la matiere, qui reste après cela dans le vaisseau distillatoire, paroît, au degré de siccité près, la même qu'elle étoit auparavant, preuve certaine que ce degré de chaleur ne peut enlever au mucilage, ou à la gomme, que la portion d'eau qui lui est surabondante. Mais si on outrepasse ce dégré de chaleur, alors on retire encore une certaine quantité de liqueur aqueuse, après quoi cette eau commence à n'être plus de l'eau pure ; elle devient peu-à-peu acide empyreumatique : la distillation continuant toujours à un degré de feu qu'on augmente par degrés, il passe un peu d'huile épaisse & d'alkali volatil ; il reste enfin dans la cornue une quantité considérable de matieres charbonneuses, qui se brûle difficilement à l'air libre, & des cendres desquelles on ne peut retirer que fort peu d'alkali fixe.

Les mucilages & gommes ne sont dissolubles, ni par les huiles, ni même par l'esprit de vin : ce dernier menstrue à de plus la propriété d'enlever à ces substances l'eau dans laquelle elles sont dissoutes, ensorte que si l'on mêle de l'esprit de vin, avec un mucilage liquide, ou dans de l'eau chargée de gomme, cet esprit s'empare de toute l'eau de la dissolution, & force la matiere gommeuse à se séparer sous la forme d'un précipité blanc presque sec. Il est aisé de sentir que cette expérience ne peut réussir qu'autant qu'on ajoûte une quantité d'esprit de vin suffisante, & que cette quantité doit toujours être proportionnée à celle de l'eau unie avec la matiere gommeuse.

Il suit de tout ce qui vient d'être dit sur les propriétés générales du principe gommeux végétal, premiérement qu'à l'exception d'une portion d'eau pure qui lui est surabondante, il ne contient aucune substance volatile au degré de chaleur de l'eau

bouillante, par conséquent point d'esprit salin volatil, point d'huile essentielle, ni même d'esprit recteur, au moins en quantité sensible.

Secondement, que cette matiere gommeuse est composée d'une certaine quantité d'huile de la nature des huiles douces non volatiles indissolubles dans l'esprit de vin; d'eau, d'acide végétal & d'une terre extrêmement atténuée; que l'huile principe des gommes est en petite quantité, puisqu'elles ne sont point attaquables par les dissolvants huileux ou spiritueux, & qu'elles ne s'enflamment que très difficilement.

Troisiémement, que la portion d'huile combinée dans les gommes, y est dans une union intime avec une suffisante quantité d'acide, pour avoir une entiere & parfaite dissolubilité dans l'eau.

Quatriémement, que comme tous les composés, dont les principes sont à peu près dans ces proportions & dans cette sorte d'union, sont suceptibles de fermentation, les matieres gommeuses sont toutes fermentescibles : elles sont aussi nutritives : & c'est ce que l'expérience confirme. Il y a néanmoins quelque différence à cet égard entre les matieres muqueuses végétales; les unes (ce sont celles qu'on connoît plus particuliérement sous le nom de *gommes*) sont très diaphanes, peu savoureuses, peu nutritives, & ne sont suceptibles que d'une fermentation imparfaite, passant tout de suite à la vappidité & à la moisissure; les autres (ce sont celles que fournissent toutes les substances farineuses) sont moins transparentes, plus savoureuses, plus collantes, plus nutritives, & sont suceptibles d'une pleine fermentation spiritueuse, sur-tout quand elles ont été disposées convenablement.

Quoique la présence du mucilage ne soit pas également sensible dans tous les végétaux & dans

toutes leurs parties, on peut néanmoins le regarder comme universellement répandu dans tout le regne végétal. Les plantes ou les parties des plantes, dont on ne tire point de mucilage par le procédé ordinaire, fournissent toutes dans l'eau une matiere extractive ; & cette matiere extractive renferme toujours une certaine quantité de substance mucilagineuse qui reste confondue avec les matieres salines & savonneuses : on pourroit même l'en séparer par des moyens plus recherchés, & sur-tout par l'application convenable de l'esprit de vin.

L'usage de la matiere mucilagineuse paroît être dans le regne végétal exactement le même que celui de la matiere gélatineuse dans le regne animal. Ces deux substances, qui se ressemblent à bien des égards, sont l'une & l'autre singuliérement nutritives & réparatrices. Aussi la nature a t elle grand soin de pourvoir abondamment de mucilage toutes les parties des plantes qui en ont besoin, & même d'en produire une quantité surabondante à l'accroissement & à l'entretien de chaque individu. Cette surabondance de matiere nutritive est mise en réserve avec œconomie dans les végétaux comme dans les animaux, pour servir à la génération & à la reproduction de nouveaux individus de la même espece.

Il est évident que la semence & les œufs des animaux ne sont autre chose qu'une provision de matiere gélatineuse, destinée à la reproduction & à la nutrition de leurs petits. Il en est exactement de même de toutes les semences & amandes des végétaux, leurs graines sont leurs œufs : aussi ces graines contiennent-elles toutes une si grande quantité de mucilage, qu'il suffit de les faire tremper, ou tout au plus cuire dans l'eau, pour retirer du mucilage en abondance.

Les unes, comme celles qu'on nomme *semences émulsives*, fournissent facilement dans l'eau une

bonne quantité de l'espece de mucilage transparent, moins nourrissant & moins collant, dont nous avons parlé ; mais elles contiennent outre cela, une quantité considérable d'huile douce, qu'on peut tirer par la seule expression : les autres (ce sont celles qu'on nomme *graines farineuses*), étant broyées & cuites dans l'eau, se réduisent presque entiérement en colle ou bouillie, laquelle n'est autre chose que l'espece de mucilage plus fort & plus nourrissant, dont nous avons parlé. Ces dernieres ne contiennent point d'huile surabondante qu'on puisse tirer par la seule expression, comme des premieres ; mais il en entre une plus grande quantité dans la composition de leur mucilage. Ainsi ces deux especes de semences contiennent les mêmes matériaux, avec cette différence qu'une grande portion de l'huile douce, qui est à part dans les amandes émulsives, se trouve combinée dans les graines farineuses.

Il y a encore une espece très nombreuse de graines qu'on nomme *légumineuses* ; elles contiennent une farine moins mucilagineuse que les farineuses proprement dites ; mais elles sont pourvues outre cela d'une plus ou moins grande quantité de substance savoureuse & même sucrée, laquelle est encore une sorte de mucilage, & une matiere vraiement nutritive.

Les racines sont aussi, dans beaucoup de plantes, des parties remplies d'une grande quantité de mucilages, ou de matieres sucrées ; quelques-unes sont farineuses. Ce sont sur-tout les racines des plantes vivaces qu'on trouve remplies de ces substances nutritives, & c'est sans doute parcequ'elles doivent reproduire la plante toute entiere, qu'elles en sont si abondamment pourvues.

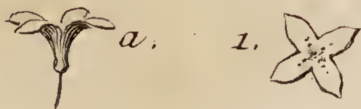
Rien n'est si facile que d'obtenir du mucilage des substances végétales dont on vient de parler : il

ſuffit pour cela de faire infuſer, ou légérement bouillir dans l'eau, celles qui en contiennent le plus, comme ſont la graine de lin, la ſemence de *pſyllium*, les pepins de coing, les racines de guimauve, &c; en fort peu de temps l'eau devient viſqueuſe, filante & collante comme du blanc d'œuf. L'eau & le degré de chaleur qu'on emploie pour l'extraction des mucilages, ne peuvent leur cauſer aucune altération; ainſi on eſt aſſuré de les obtenir exactement ſemblables à ce qu'ils ſont dans le végétal même.

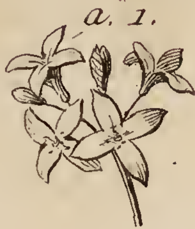
Il y a beaucoup d'arbres dont il ſort naturellement une grande quantité de mucilage; lequel ſe deſſéchant par l'action de l'air & du ſoleil, forme les gommes : ce ſont ſur-tout les acacias, les amandiers, les pêchers, les abricotiers, les pruniers, & même les poiriers & les pommiers qui ſont ſujets à cela. Cette exudation de ſubſtances nutritives, qu'on pourroit regarder comme occaſionnée par une ſurabondance de ſuc nourricier, ne viendroit-elle pas plûtôt d'engorgement & d'obſtruction dans les vaiſſeaux dans leſquels il doit couler ? Ce qui doit faire croire que cette exudation de gomme, n'eſt que la ſuite d'une maladie de l'arbre; c'eſt que tous ceux dont il découle ainſi beaucoup de gomme, languiſſent, ſe deſſechent, & meurent enfin avec tous les ſymptômes d'un arbre qui périt par défaut de nourriture.

Les matieres gommeuſes & mucilagineuſes ſervent à beaucoup d'uſages différents : on emploie les gommes dans pluſieurs arts, tels que la teinture, la peinture en détrempe : on s'en ſert pour donner du luſtre & de la fermeté à beaucoup d'étoffes.

Les mucilages ſont les remedes les plus relâchants, adouciſſants & émollients que connoiſſe la médecine. Mais ſi l'on prend le nom de matieres











Muguet petit.
Asperula.

mucilagineuſes dans ſon ſens le plus étendu, & qu'on le donne, comme cela eſt aſſez convenable, à toute la ſubſtance farineuſe & ſucrée des végétaux; alors les avantages dont on vient de parler, ne ſont rien en comparaiſon de l'utilité infinie que nous en retirons, puiſque c'eſt cette ſubſtance qui fait la nature premiere & même unique de nos aliments, ſoit que nous la tirions directement des graines & des racines des végétaux que nous mangeons, ſoit qu'elle ait ſervi d'abord de nourriture aux animaux dont nous nous nourriſſons nous-mêmes. *Dict. de chym.*

MUGUET des bois; Petit muguet; Hépatique étoilée. *Aſperula*, ſive *Rubeola montana odora*, C. B. Pin. *Aparine latifolia humilior montana*, TOURNEF. Inſt. rei herb. *Rubiis accedens; Aſperula* quibuſdam, ſive *Hepatica ſtellaris*, J. B. *Aſperula odorata flore albo*, DODON. Pempt. *Hepatica ſtellata*, TABERN. Icon. *Stellaria*, BRUNSF. *Matriſylva*, TRAGI. *Aſperula foliis octonis lanceolatis, floribus faſciculatis pedunculatis*, LINN. *Aſperula foliis octonis ex ſummo caule panniculata*, HALLER.

Sa racine eſt menue, rampante, noueuſe, fibrée. Ses tiges ſont grêles, quarrées, noueuſes, longues de huit à neuf pouces. De chaque nœud ſortent des feuilles diſpoſées en étoile, aſſez rudes, d'un verd peu foncé. Au ſommet des rameaux, naiſſent des fleurs d'une ſeule piece, en cloche, blanches; diviſées en quatre ſections, d'une odeur douce. Le calyce devient un fruit compoſé de deux globules ſecs, unis enſemble, où ſont contenues des ſemences arrondies, grandes.

Cette plante croît dans les forêts; elle a une ſaveur un peu ſalée & un peu auſtere; ſon odeur eſt agréable & reſtaurante.

Elle eſt inciſive, atténuante, réſolutive, un peu aſtringente, vulnéraire, anti-épileptique, anti-paralytique.

Elle excite l'écoulement des urines, dit M. Vogel, & guérit les exanthêmes. Dans la Hesse, on la fait cuire dans la biere de Mai; Rupp. *Jen.* C'est mal-à-propos que dans les boutiques on lui substitue le caille-lait blanc; *Mollugo montana latifolia, ramosa*, C. B. Pin. lequel cependant n'approche du muguet des bois, ni par son odeur, ni par sa vertu analeptique.

Muguet; Lis des vallées. *Lilium convallium album;* C. B. Pin. Tournef. Inst. rei herb. *Lilium convallium vulgò*, J. B. *Lilium convallium flore albo*, Park. *Lilium convallium vel vernum*, Theophrasti, Lobel. Adv. *Ephemerum non lethale*, Fuchs. *Callionymus*, *Chamæcitinus*, Gesn. *Convallaria scapo nudo*, Linn. *Polygonatum bifolium, scapo florigero aphyllo;* Haller, Helv.

Sa racine est menue, blanche, fibrée, rampante sur la superficie de la terre. Les feuilles, qui sortent de la racine, sont pointues, luisantes, veinées, d'un verd-gai. Du milieu de ces feuilles, croît à la hauteur de six pouces, une tige nue, grêle anguleuse; elle est garnie de distance en distance de fleurs d'une seule piece, en cloche, blanches, d'une odeur très suave, divisée en cinq portions, soutenues sur de courts pédicules, flottantes & inclinées vers la terre: elles ont chacune cinq étamines jaunâtres; le pistil, qui est triangulaire, devient un fruit, sphérique, mol, rouge, rempli de pulpe & de semences dures & ameres.

On trouve cette plante dans les forêts ombragées.

Ses fleurs, qui exhalent une forte odeur, dit M. Vogel, sont amies du cerveau & des nerfs, dont elles augmentent le mouvement: elles conviennent dans la céphalalgie, la paralysie, la lipothymie, la foiblesse de la mémoire: on en tire la teinture dans







Muguet.

Lilium Convallium.

l'eau & l'esprit-de-vin. L'esprit, ainsi que l'extrait, possede une vertu purgative, dont SCHULZE a éprouvé sur lui & sur ses amis les bons effets. Réduites en poudre, elles excitent l'éternuement & une abondante sécrétion de mucosité.

Ses baies sont douçâtres & un peu ameres. SENCKENBERG, *Diss. p.* 28, dit l'avoir souvent donné avec soulagement à la dose d'un gros contre l'épilepsie. On dit qu'elles sont encore utiles dans les autres maladies convulsives & spasmodiques, & dans les fievres intermittentes, & contre les vers. Elles excitent encore l'éternuement.

On convient que les fleurs de muguet sont en partie discussives, nervines & céphaliques; en partie stimulantes, déterslves, laxatives, apéritives & diurétiques. Les premieres dépendent du principe huileux, inflammable, balsamique; les dernieres d'un sel aigrelet & d'une substance fixe gommeuse-résineuse fort amere. Il n'est donc pas indifférent, dit M. CARTHEUSER, de les prendre sous une forme plûtôt que sous une autre, & il faut toujours les préparer de maniere qu'elles puissent plus sûrement satisfaire aux vues qu'on se propose. C'est pourquoi, s'il s'agit de discuter & de fortifier dans le vertige, l'apoplexie, les affections soporeuses, l'épilepsie, la mélancholie, &c. il vaut mieux se servir des eaux distillées, tirées en une ou en plusieurs fois des fleurs fraîches; parceque ces eaux sont fort remplies d'un principe huileux, spiritueux, balsamique, très tendre: mais s'il étoit question de maladies chroniques, comme l'asthme, la passion hypochondriaque, la cachexie, le scorbut, la fievre quarte, &c, dans lesquelles il convient d'aiguillonner un peu les solides languissants, de relâcher doucement le ventre, d'atténuer & de déterger les impuretés muqueuses, de resserrer les

vaiſſeaux obſtrués, de provoquer la ſueur ; il eſt à propos, dans ces cas, de preſcrire des décoctions & des infuſions aqueuſes & vineuſes, des extraits qu'on ajoûte aux pilules & aux électuaires, ou que l'on diſſout dans un véhicule convenable. On les fait entrer, pour l'uſage extérieur, dans les poudres errhines, & très ſouvent dans les ptarmiques, & on ſe ſert, avec beaucoup de ſuccès, de l'eſprit, dont nous venons de parler, pour l'appliquer ſur les parties meurtries, convulſées ou paralyſées.

MUGUET (PETIT). *Voyez* CAILLE-LAIT.

MULET. *Mulus*, off. *Cynos*, DALE, Pharm. *Equus caudâ extremo ſetosâ*, ſive *Mulus*, LINN. *Mulus* & *Mula*, *ſemi-Aſinus*, quorumdam. *Voyez* la figure de l'ÂNE, celle du MULET y eſt repréſentée.

Animal domeſtique à quatre pieds, engendré par l'âne & la jument ; ou par le cheval & l'âneſſe : ainſi cet animal tient de l'âne & de la jument. Il eſt fort rare qu'il engendre, quoiqu'il s'en trouve quelques exemples.

On en voit de toutes tailles, depuis la taille ordinaire du cheval juſqu'à celle de l'âne. En général, ils tiennent plus de l'âne que du cheval : ils ont de l'âne les oreilles, du cheval l'alongement de la tête, & quelque choſe de vif dans le regard, le col de l'âne, le dos un peu moins voûté, la croupe étroite & avalée, la queue plus garnie ; ils varient de poil comme les chevaux.

Ils ſe nourriſſent de foin & d'avoine, & paiſſent l'herbe ; la femelle ſe nomme *mule*.

En général, les mulets ſont moins ſenſibles au froid que les ânes ; & cependant les pays chauds, comme l'Arabie, la Perſe, l'Italie & l'Eſpagne, abondent bien plus en mulets que les pays froids ; tels que la Pologne, la Suede, le Danemark, l'Angleterre & la Hollande.


Mûrier noir.
Morus nigra.
a. 2.
a. 5.
a. 2.
a. 1.
a. — 2.
Dessiné par M. de Garsault

L'*ongle* du mulet arrête les regles immodérées, le flux excessif des hémorrhoïdes, & les autres hémorrhagies ; il se prescrit intérieurement depuis douze grains jusqu'à deux scrupules ; on le donne aussi en fumigation.

L'*urine* & son sédiment enlevent les cors des pieds ; on s'en sert avec succès pour fomenter les parties attaquées de la goute.

La *fiente* séchée & réduite en poudre, arrête la dysenterie, & l'écoulement excessif des regles ; elle procure la sueur ; sa dose est depuis un scrupule jusqu'à un gros.

MUMIA mineralis Poterii. Voyez Plomb.

MUMIE. *Voyez* Momie.

Mumie. *Voyez* Bitume de Judée.

MURES de ronces. *Voyez* Airelle.

I°. MURIER noir. *Morus fructu nigro*, C. B. Pin. *Morus nigra*, J. B. *Morus rubra*, Anguill. *Morus foliis cordatis hispidis*, Linn.

Ses racines sont nombreuses, grandes, fortes, s'étendant au large, mais s'enfonçant en terre peu profondément. Son tronc, qui est assez gros, noueux, tortu, est couvert d'une écorce rude, épaisse. Son bois est dur, jaune vers le cœur. Ses feuilles sont assez larges, très arrondies, terminées en pointe, dentelées sur leurs bords, velues, rudes au toucher, d'une saveur visqueuse & douçâtre. Ses chatons, qui ne laissent après eux aucun fruit, sont lanugineux, verdâtres ; ils soutiennent plusieurs fleurs à quatre pétales, d'entre lesquels il s'éleve quelques étamines. Ses fruits, qu'on nomme *mûres*, naissent sur le même individu, mais dans des endroits séparés ; ils sont d'abord verds, & acquierent successivement une couleur rougeâtre, puis noire ; ils contiennent un suc doux & vis-

queux, qui teint en couleur de sang les mains & les levres. Les semences contenues dans ces fruits, sont très arrondies.

Cet arbre a été transporté de la Chine en Italie, d'où il s'est répandu par toute l'Europe.

Ses fruits, d'une saveur très austere avant leur maturité, sont détersifs & astringents, & conviennent en gargarisme contre les maux de gorge & les ulceres de la bouche. Lorsqu'ils sont murs, ils sont humectants, rafraîchissants, adoucissants, laxatifs, expectorants. On en fait différentes préparations.

La décoction des feuilles & de l'écorce du mûrier, se prend, avec succès, en gargarisme, dit SCHRODER, contre la douleur des dents. Les feuilles, pilées avec du vinaigre, passent pour un bon topique contre la brûlure. L'écorce du tronc & la racine sont anthelmintiques.

Les mûres, remplies d'un suc acide-doux, ne sont pas moins utiles pour les bilieux & les personnes échauffées, que pour les scorbutiques; VAN-SWIETEN, iij, *p.* 634. On tient dans les boutiques un rob & un syrop desquels on fait un très fréquent usage dans l'enflure & l'inflammation de la gorge.

II°. MURIER blanc. *Morus alba*, GERARD & PARK. & RAII, Histor. *Morus fructu albo*, C. B. Pin. *Morus alba*, J. B. *Morus fructu albo minori, ex albo purpurescente*, TOURN. Inst. rei herb.

Cet arbre, qui s'éleve plus haut que le précédent, a aussi des racines plus grandes & plus étendues. Ses feuilles sont oblongues, plus étroites, plus tendres, dentelées, & quelquefois découpées comme celles de la vigne. Ses châtons sont portés sur des pédicules plus longs que dans le mûrier noir. Ses fruits sont petits, blancs ou purpurins dans leur maturité, d'une saveur assez fade, désagréable & nauséabonde.

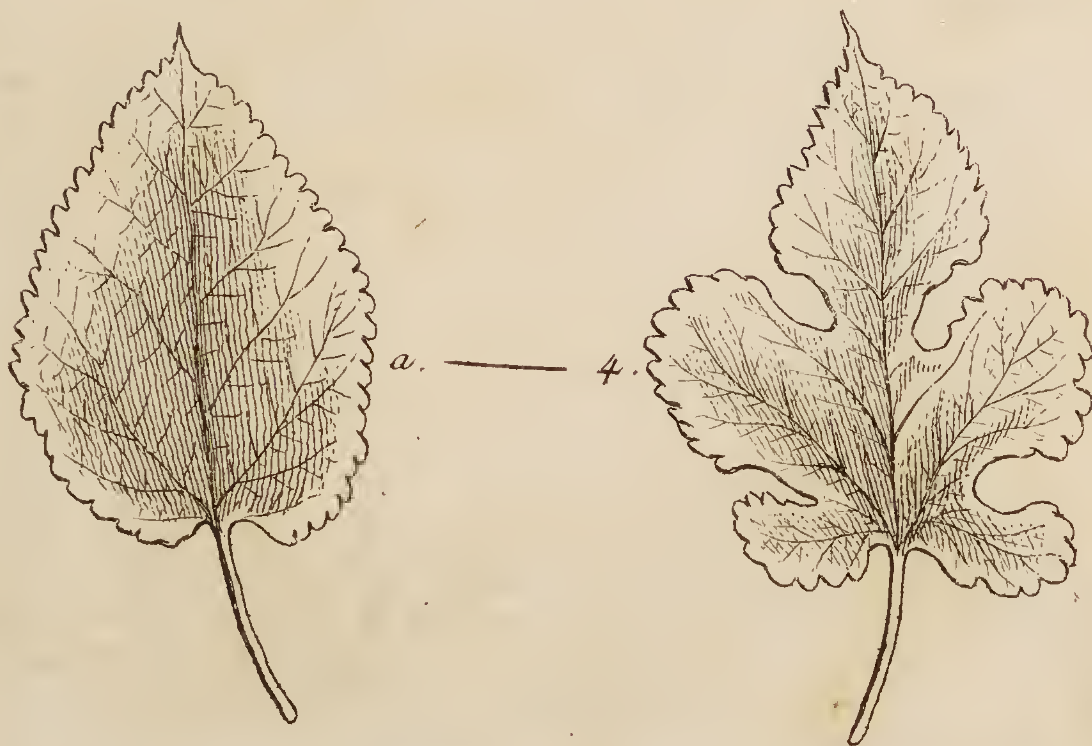
Mûrier blanc . Morus alba.

a. 1.

a. 1.

a. 2.

a. 2.



Le mûrier blanc est aujourd'hui cultivé avec beaucoup de soin, parceque ses feuilles servent de nourriture aux vers à soie.

Ainsi que celles du mûrier noir, l'écorce & la racine du blanc sont vermifuges.

MUSA. *Voyez* BANANIER.

MUSC. *Moschus*. Substance grumeleuse seche, néanmoins un peu grasse au toucher, semblable, en quelque façon, a du sang desséché, & rompu en petits morceaux, d'une couleur fauve, ou ferrugineuse noirâtre, d'une saveur un peu âcre & amere, d'une odeur balsamique très pénétrante.

On la tire d'un follicule naturel, rond, dur, garni de poils, qui se forme dans une espece de chevre, sur le bas-ventre, près des aînes, & paroît de la grosseur d'un œuf de poule. Ces animaux vivent dans les royaumes de Tibet, de Pegu, de Tunquin, & dans plusieurs autres endroits de la Chine & de l'Inde orientale : on en trouve même çà & là une assez grande quantité dans la Sibérie & la Tartarie. Le musc d'Orient, sur-tout celui du royaume de Tibet, l'emporte de beaucoup sur celui qu'on tire de Russie, de Sibérie, &c, par la subtilité & l'abondance de ses parties volatiles, & par conséquent par son odeur pénétrante : c'est pourquoi on le vend plus cher. Ceux qui veulent tromper, mêlent dans le meilleur musc d'Orient du musc le moins précieux de Russie, ou même, pour en augmenter le poids, du sang desséché, de la terre du Japon, des crottes de rats, &c; & il est très difficile de reconnoître cette fraude si on a mêlé peu de matiere étrangere.

Quelques naturalistes ont reconnu depuis peu qu'on ne pouvoit exactement regarder l'animal qui porte le musc comme une chevre, ou un bouc sauvage, ou comme un chevreuil, mais que c'étoit un

quadrupede singulier, distingué de ces animaux; tant par la forme de tout son corps, que par celles de quelques-unes de ses parties. L'animal qui porte le musc, dit JEAN CYPRIANUS, *in Cont. hist. animalium Franzii*, c'est-à-dire, le musc précieux, est d'une odeur agréable dans l'Inde, la Tartarie, la Chine, & mis par ALDROVANDI au nombre des chevres; d'autres lui donnent la figure d'un lievre ou d'un renard. Entre les différentes figures que ces auteurs nous en ont données, celles de LUCAS SCHROCKIUS, qui a fait des recherches scrupuleuses sur le musc, fait voir que cet animal n'est ni chevre, ni chevreuil; parcequ'il n'a ni barbe, ni cornes, & qu'aucun genre de chevres, de chevreuils & de cerfs, n'a de crochets comme l'animal qui porte le musc. Il ressemble, par ses cuisses & son poil, au chevreuil; il a la face du loup, le col du chameau, &c. *Voyez* la figure du CHAMOIS.

Ce concret singulier est rempli de particules huileuses, spiritueuses, très tendres, très mobiles, plus ou moins enveloppées dans une matrice plus fixe gommeuse-résineuse-terreuse, d'où elles sortent peu-à-peu en s'exhalant, donnent l'odeur spécifique du musc à l'air qui l'environne, & aux autres corps dans lesquels ces particules s'insinuent. Elles sont d'une subtilité tout-a-fait surprenante; car un seul grain de musc répand sans cesse une odeur pendant quelques années, & donne une odeur pénétrante à une livre de poudre, telle qu'elle soit, sans odeur, si on en mêle exactement les parties ensemble. Les molécules fixes résineuses gommeuses, & les terreuses inertes, font, par parties égales, presque la moitié du poids de ce concret. Les résineuses-gommeuses sont très remplies d'un principe volatil fort odorant, & sont si bien mêlées ensemble, que l'eau & l'esprit de vin le plus rectifié peuvent les dissou-

dre en grande partie. Il paroît cependant que la ſubſtance gommeuſe ou mucilagineuſe, s'y trouve en un peu plus grande quantité que la réſineuſe, parcequ'un gros de muſc ne donne ordinairement que vingt-quatre grains du premier extrait aqueux, & un ſeul ſcrupule d'extrait ſpiritueux. Je n'ajoûterai pas beaucoup de choſes ſur les particules volatiles ſalines, que l'on croît aſſocier aux huileuſes ſpiritueuſes-inflammables, parceque leur nature n'eſt pas encore aſſez connue; ſi cependant il eſt permis de dire en peu de mots ce que j'en penſe; je les crois d'une nature urineuſe. Je ſuis même perſuadé de plus, qu'outre les urineuſes, il y en a quelques-unes ammoniacales plus tendres, inhérentes à la maſſe plus fixe, parcequ'en verſant de l'huile de tartre par défaillance, on ſent des veſtiges d'exhalaiſon urineuſe; & le ſel ammoniacal le plus tendre, entre, ſi non en toutes, au moins dans la compoſition de la plûpart des parties de cet animal. CARTH.

Cette ſubſtance, dit M. VOGEL, eſt d'une couleur fauve-noirâtre, grenue, d'une odeur très pénétrante, d'une ſaveur un peu âcre & amere, renfermée dans un follicule membraneux & velu que l'animal porte ſous le ventre entre le nombril & les parties de la génération. Le muſc s'inſinue d'une force ſinguliere par tout le corps, & eſt d'un très grand ſecours dans les maladies convulſives, contre leſquelles ſa vertu a été éprouvée, par J. WALL. *Phil. tranſ.* n°. 474. par FR. HOFFMANN, *Med. ſyſt.* *t.* iv. *p.* iij. *pag.* 25. par DOM. GUSM. GALEATI, *Commerc. bonon.* iij. par VAN SWIETEN, *Comment.* iij. Ce dernier ayant donné, avec beaucoup de ſuccès, pendant pluſieurs jours, dix grains de muſc à différentes repriſes, à une jeune fille de huit ans, qui étoit épileptique, il remarqua que ſa ſalive, ſa ſueur, ſes urines, exhaloient une odeur de muſc

qui incommodoit les personnes qui n'étoient pas accoutumées à cette odeur, *pag.* 437. Je n'ai cependant pas été témoin de cet effet, quoique je l'aie employé pendant plusieurs jours à la dose de douze grains. C'est aussi un remede très efficace dans les convulsions qui accompagnent les fievres aiguës ; MEAD, *Monit. & præcept. med. p.* 21. & dans la manie, où ses bons effets ont été observés par GALEATI, *l. c.* & par VAN SWIETEN, *l. c. pag.* 524. aussi-bien que dans la passion hystérique extérieurement, par LOWER, *Arzeneybüchl. p.* 57. intérieurement par HOR. AUGENIUS, *Epist. l* 12. REIN. SOLENAND. dans l'hydrophobie, par M. MORAND, qui l'a employé trois fois heureusement ; dans de violents maux de tête, par PRINGLE, *Neve vers. einer gesellsch. in Edimb.* ij. n°. 12. dans la céphalalgie, par GALEATI. Il est bon de remarquer que l'on peut se précautionner contre la petite vérole par son usage interne, comme l'a observé ROSEN. *Diss. de variol. curat.* Il excite quelquefois des flatuosités & des accidents plus graves, si on le donne à trop grande dose, de douze grains, par exemple ; c'est ce dont a été témoin GALEATI, *l. c.* C'est au musc que la poudre de Tonquin doit la grande vertu qu'elle a contre la morsure du chien enragé, contre les fievres malignes & inflammatoires ; contre la manie & les affections mélancholiques. TH. BARTHOLIN a vu l'odeur seule du musc procurer l'écoulement des regles, *Cent.* ij. *hist.* 87. BRASSAVOLE assure *quod, si moschus cum oleo quodam componeretur, eoque virile membrum ungeretur, mulieres adeò in venerem proritet, ut variis & inusitatis motibus clunes moveant.* Il ajoûte qu'il est ami de la matrice, & que, sous la forme de pessaire, il est d'une très grande utilité contre la suffocation utérine ; *Exam. sympt. p.* 32.



Muscade
Nux moschata.



. Fructu oblongo. à Fruit long.





a.1.



a.2.





MUSCADE, *ou* Noix muſcade. *Nux moſchata*, *Nux myriſtica* & *aromatica*, off. *Giauziban*, Avic. *Jeuzbave*, vel *Jusbaque*, Serap. Μοσχοκάρυον, Κάρυον μυρεψικὸν, Μυριστικον αρωματικον, Græcor. recent.

C'eſt le noyau du fruit d'un arbre, dont il y a deux eſpeces; l'un donne la noix muſcade femelle ou ordinaire : il eſt nommé par les botaniſtes, *Nux moſchata, fructu rotundo*, C. B. Pin. 407. *Pala*, Pison, M. arom. *Myriſtica*, Linn. Cet arbre eſt aſſez ſemblable au poirier; ſon bois eſt rempli de moëlle; il eſt revêtu d'une écorce cendrée. Ses feuilles, qui naiſſent ordinairement deux à deux, ſans être oppoſées, ſont longues de cinq à ſix pouces, liſſes, terminées par une pointe alongée, ſans pédicule, garnies dans leur milieu d'une côte qui s'étend d'un bout à l'autre, d'où ſortent des nervures; elles ſont d'un verd-foncé en-deſſus, & blanchâtres en deſſous. Récentes, ces feuilles froiſſées entre les doigts, exhalent une odeur pénétrante; elles ſont âcres & aromatiques étant ſeches. Quant aux fleurs; elles ſont à cinq pétales, jaunâtres; elles ſe changent en des fruits arrondis, attachés à de longs pédicules; ils reſſemblent à une noix ou à une pêche. Cette noix eſt enveloppée de trois enveloppes, une pulpeuſe, une filamenteuſe, & une autre plus dure ou pierreuſe, qui en fait l'écorce. La premiere enveloppe, qui eſt d'abord verte, devient enſuite marquée çà & là de taches jaunes pourprées; elle s'ouvre d'elle-même dans ſa maturité : ſous celle-ci ſe trouve l'écorce filamenteuſe, ou plûtôt rameuſe réticulaire, graſſe, huileuſe, pourprée, fort odorante : on la nomme Macis : celle-ci environne la troiſieme, qui enveloppe immédiatement la noix, & lui eſt ſeulement adhérente, de maniere

qu'elle eſt lâche, & ſe détache par conſéquent très facilement. Le *macis*, qui eſt d'abord de couleur de pourpre, devient jaune lorſqu'on l'expoſe à l'air, & qu'on le fait ſécher à une douce chaleur. On tire les noix mûres après avoir ôté les deux premieres enveloppes, & caſſé la troiſieme; puis on les fait macérer pendant quelques heures dans de l'eau ſaturée de chaux vive, & on les met ſécher pour les préſerver plus long-temps de la corruption. Dans l'Inde, on confit auſſi dans le ſuc les fruits entiers, verds cependant, mais tirant un peu ſur le jaune; ainſi préparés, ils ſe conſervent fort long-temps, & ſont très eſtimés, tant par la douceur de leur goût, que par leur excellente vertu analeptique ſtomachique

Cet arbre croît dans les iſles Moluques, & ſe cultive dans celles de Banda, dans l'Océan indien.

Celui qui porte la noix muſcade mâle ou ſauvage, s'appelle *Nux moſchata fructu oblongo*, C. B. Pin. *Palamet ſiri*, *Nux moſchata*, *mas dicta*, PISON, M. arom.

Il s'éleve plus haut que le muſcadier ordinaire; il eſt moins branchu, & moins chargé de feuilles, leſquelles ſont beaucoup plus grandes, longues d'un pied & demi, d'un verd-foncé, d'une ſaveur déſagréable. Ses fruits ſont plus gros, d'une ſubſtance charnue, plus ſolide, & plus ferme. Le noyau eſt couvert d'une coque dure, ligneuſe, épaiſſe.

Cet arbre vient ſur les montagnes & dans les forêts du Malabar & des iſles Moluques; la noix muſcade qu'il produit n'eſt pas d'uſage en médecine, parcequ'elle n'a ni odeur, ni ſaveur.

Quant à la muſcade femelle, elle eſt oblongue ou ronde, compacte, graſſe, un peu ridée dans ſa ſurface, d'une odeur gracieuſe, d'une ſaveur huileuſe

ftomachique ; & en-dehors d'une couleur cendrée ferrugineufe, en-dedans d'un jaune-pâle, diftinguée par des veines d'un brun-pourpré.

Elle abonde en huile effentielle, tant fubtile que groffiere, unie avec un fel acide, & un peu de terre aftringente. Le *macis* differe peu de la mufcade par fes principes, fi ce n'eft qu'il entre un peu plus d'huile éthérée effentielle & de fubftance fixe réfineufe dans fa compofition.

Le *macis* & la *mufcade* tiennent le premier rang parmi les fubftances aromatiques ; ils font d'un ufage très fréquent, à caufe de leurs vertus fortifiantes, ftomachiques, carminatives, céphaliques, cardiaques, & utérines, dans plufieurs maladies qui proviennent de la vifcofité des humeurs, du relâchement des parties folides, fur-tout dans les défauts d'appétit & de digeftion, les affections froides, flatulentes, le vomiffement, la lienterie, la cœliaque, les autres flux de ventre, les tranchées, la palpitation de cœur, la fyncope, la foibleffe de mémoire, la paralyfie, le vertige, la céphalalgie ftomachique, la fuppreffion des regles, les flueurs blanches, la defcente de la matrice & du vagin, la ftérilité, l'engourdiffement vénérien, &c. Le *macis* eft d'un caractere un peu plus chaud, & ne produit fon effet qu'en fortifiant fur-tout, en remuant, & en difcutant ; la mufcade eft plus tempérée, & outre qu'elle difcute & remue doucement, elle eft auffi aftringente. Ils entrent, comme affaifonnement, dans les aliments, ou on les fait infufer dans du vin. On réduit auffi la mufcade en poudre comme elle eft, ou après l'avoir grillée. La dofe en général, eft depuis quelques grains jufqu'à demi-gros. Ils entrent dans les emplâtres nervins, céphaliques, ftomachiques, & carminatifs, quel-

quefois aussi dans les décoctions vulnéraires vineuses & onctueuses.

Par la distillation, on tire de la muscade & du macis une huile, dont on fait usage intérieurement & extérieurement. On la prescrit, pour l'usage intérieur, depuis une goutte jusqu'à quatre, contre les tranchées, & les douleurs néphrétiques. Quant à l'usage extérieur, elle est bonne contre la paralysie, les maladies des nerfs, la goute, le catarrhe, le hoquet, le vomissement; on en frotte le bas-ventre, & la partie affligée. Si on en oint les tempes, elle excite le sommeil.

Suivant M. Vogel, la noix *muscade* est un aromatique des plus agréables. Outre sa vertu échauffante, carminative, & roborante, on la dit encore anodyne; c'est par cette derniere qu'elle arrête très bien les flux de ventre, & qu'elle soulage l'estomac fatigué par le vomissement. Elle contient deux sortes d'huile; une sébacée, & l'autre distillée; la premiere coule d'elle même, en coupant la noix avec un couteau échauffé; on obtient de celle-ci une plus grande quantité que par la distillation. Dans l'Inde on confit cette noix avant sa parfaite maturité, & on nous l'apporte sous le nom de *noix indienne*; elle possede une vertu roborante à un plus haut degré, peut être, que la noix muscade seche; on la mange ainsi confite pour rendre plus propre aux plaisirs de l'amour.

MUTET *ou* Bled franc. *Voyez* Froment.

MYROBOLANS. *Myrobolani*, off.

On distingue cinq especes de myrobolans;

1°. Les *citrins* ou *jaunes*.

2°. Les *indiens* ou *noirs*.

3°. Les *chébules*.

4°. Les *belliriques*.

5°. Les *embliques*. *Voy.* les figures des fruits, à la figure d'Amome.

1°.


Myrobolans chébules.
Myrobolani chebulœ.

I°. Myrobolans citrins. *Myrobolani citrinæ*, off. *Myrobolani teretes citrinæ, bilem purgantes*, C. B. Pin. *Helilegi azafar*, Arab. Μυροβάλανα ξανθὰ, Actuar.

Ce sont des fruits secs, oblongs, en forme de poires, ayant environ quinze lignes de longueur, sur neuf de largeur, obtus par les deux bouts; ils sont de couleur jaunâtre ou citrine : on remarque d'un bout à l'autre cinq grandes côtes, ou cannelures, entre lesquelles il y en a cinq petites. Ils sont recouverts d'une écorce de demi-ligne d'épaisseur, amere, rude, austere, un peu âcre, sous laquelle est un noyau de couleur moins foncée, oblong, anguleux, qui renferme une amande blanchâtre, recouverte d'une membrane jaune très mince. Il faut faire choix de ceux qui sont nouveaux, pesants, gommeux.

L'écorce ou la chair desséchée, est la seule partie qu'on emploie ordinairement : on rejette le noyau. Ce sont les fruits d'un arbre qui croît à la hauteur du prunier, & dont les feuilles sont conjuguées, ainsi que celles du frêne. Il est nommé par Jonston Dendrol. *Arbor myrobolanifera, sorbi foliis*. Personne n'en a encore donné de description.

II°. Myrobolans chébules. *Myrobolani chebulæ*, off. *Myrobolani maximæ, oblongæ, angulosæ, pituitam purgantes*, C. B. Pin. *Helilegi kebuli*, Arab. Μυροβάλανα κεβυλὰ, Actuar.

Ceux-ci ne different pas beaucoup des précédents; ils sont seulement plus gros, d'une couleur plus foncée, leur peau ou chair desséchée, plus épaisse.

On ne connoît pas mieux l'arbre d'où ils sont tirés; il est appellé par Jonston Dendrol. *Arbor Myrobolanifera persicæ folio*. Ses feuilles, semblables à celles du pêcher, sont simples & non conjuguées.

III°. Myrobolans indiens *ou* noirs. *Myrobolani indicæ*, seu *nigræ*, off. *Myrobolani nigræ octangulares*, C. B. Pin. *Myrobolani indæ nigræ sine nucleis*, J. B. *Helilegi asuad*, Arab. Μυροβάλανα ἰνδικὰ, ἢ δαμασώνια, Actuar.

Cette troisieme espece de myrobolans est plus petite que les citrins ; ils sont plûtôt ridés que cannelés, mousses aux deux bouts, noirs & luisants en-dedans, comme du bitume ou de la poix, solides & creusés d'un sillon ; ce qui les fait regarder comme des fruits qui ont été cueillis avant que d'être parvenus à leur maturité. Leur saveur est un peu acide, acerbe.

Il faut avoir l'attention de choisir ceux qui sont récents, noirs, pesants, & dont la chair est épaisse, compacte, ferme, dure.

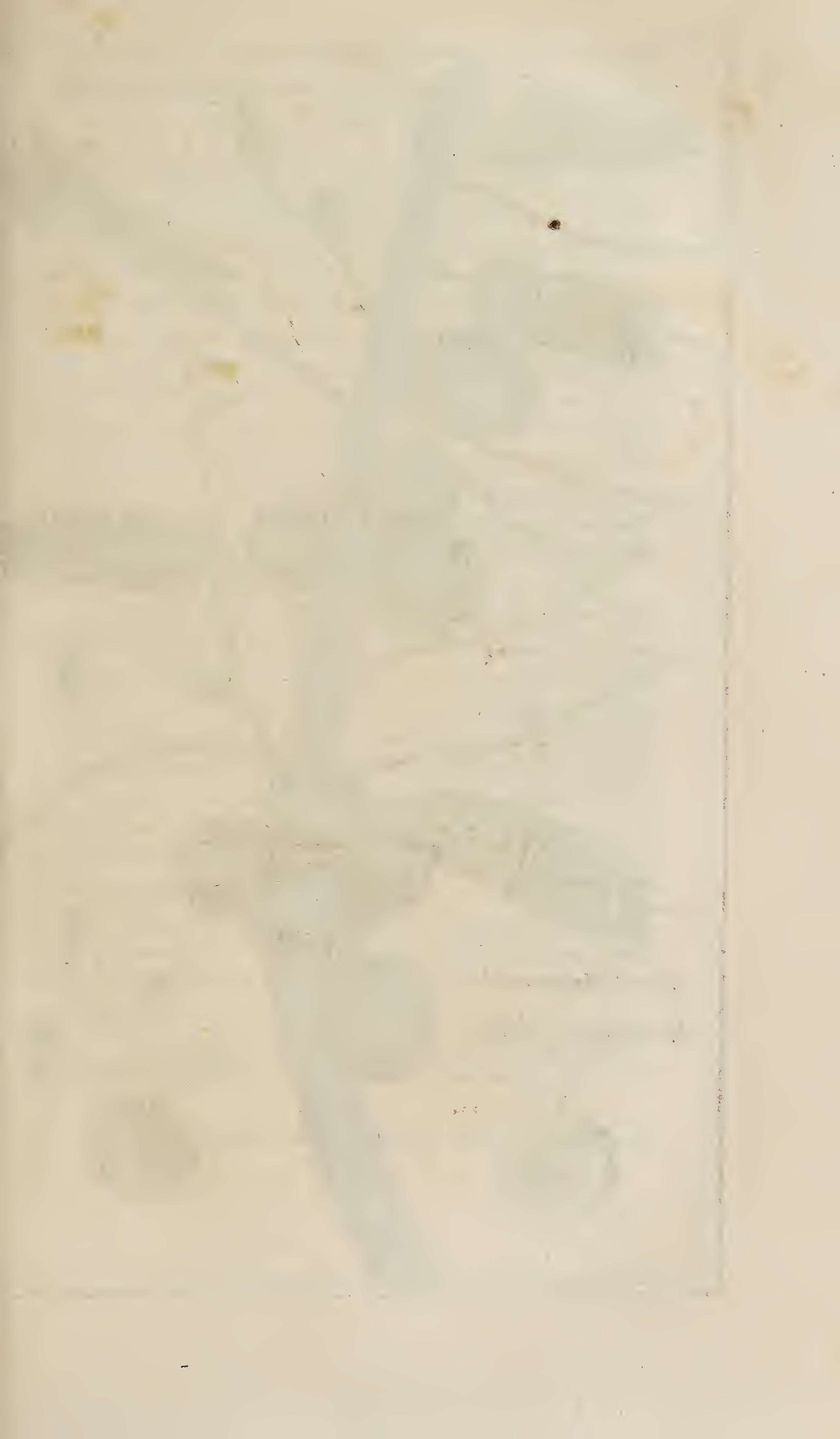
Suivant Jonston, *Dendrol.* l'arbre qui les porte est de la grandeur du prunier sauvage, & ressemble au saule par ses feuilles : il est nommé *Arbor myrobolanifera salicis folio*.

IV°. Myrobolans bellirics, *ou* belliriques. *Myrobalani belliricæ*, off. *Myrobalani rotundæ belliricæ*, C. B. Pin. *Helilegi*, Arab. Μυροβάλανα βελλιρικὰ, Actuar.

Ils sont arrondis, un peu anguleux, de la forme & de la couleur de la noix muscade ; ils ont presqu'un pouce de longueur, & environ dix lignes de largeur, terminés comme la figue par un pédicule court & épais ; son écorce, qui a une ligne d'épaisseur, est austere, amere, astringente ; elle recouvre un noyau de couleur lavée, lequel renferme une amande arrondie, pointue.

On les choisit nouveaux, ayant une écorce compacte, & une chair peu solide.

Ils naissent, suivant Jonston, *Dendrol.* sur un arbre qui a les feuilles du laurier, mais plus pâles,




a 1.
a 5.
a 5.
a 5.
Myrobolans emblics.
Myrobolani emblicæ.

& grandes comme celles du prunier sauvage. Il est nommé *Arbor quæ* Myrobalanus, *lauri folio subcinericeo.*

V°. Myrobolans emblics, *ou* emblique. *Myrobalani emblicæ in segmentis nucleum habentes, angulosæ*, J. B. *Amlegi*, vel *Emlegi*, Arab. Μυροβάλανα ἐμπελιτικὰ, vel ἐμπλικὰ, Actuar.

Ces derniers sont presque sphériques, distingués en six angles, d'une couleur cendrée, noirâtre, d'un demi pouce de diametre, & quelquefois davantage. On trouve sous une pulpe charnue un noyau poli, léger, blanchâtre, anguleux, de la grosseur d'une noisette, partagé en trois cellules qui s'ouvrent en trois parties lorsqu'il est mûr. Les myrobolans embliques ont une saveur austere, aigrelette, un peu âcre; on doit faire choix de ceux qui sont pesants, épais, charnus & nouveaux.

On ne connoît pas mieux l'arbre qui produit les myrobolans embliques, que les arbres qui donnent les autres especes de myrobolans. Suivant Jonston, *Dendrol.* il se nomme *Arbor myrobalanifera, foliis minutim incisis.* Il est plus haut que les autres; ses feuilles sont découpées très finement : elles ont peu de longueur. Il est nommé par Dale, Pharmacop. *Arbor nilicamara;* on en trouve la description dans l'*Hort. malab. vol.* j. Mais Ray opine que c'est le *Tanus*, ejusd. hort. mal. *vol.* iv.

Le myrobolan emblique est le seul des cinq, qui fasse une espece, & même un genre particulier; les quatre autres sont seulement des variétés du même fruit.

Tous les myrobolans naissent dans les Indes orientales; savoir, à Bengale, à Cambaie, & dans le Malabar.

Les myrobolans contiennent un sel essentiel

acide ; l'eau dans laquelle on les a fait macérer, donne au papier bleu une couleur de pourpre.

Ils sont tous purgatifs & astringents ; ce qui les rend propres contre la dysenterie & les flux de ventre. Ils se prescrivent au plus à la dose d'un gros. Il ne faut pas les ordonner à ceux chez lesquels il y a obstruction ou engorgement dans les viscères. Leur décoction raffermit les dents branlantes : comme toniques, ils conviennent dans le relâchement des fibres. Ils entrent dans beaucoup de préparations pharmaceutiques.

On trouvoit autrefois dans les boutiques, dit M. Vogel, cinq especes de myrobolans ; savoir, *indiens*, *chébules*, *citrins*, *belliriques*, *embliques* ; les quatre premieres ne paroissent pas être autant de genre, suivant la remarque de Dale, *p.* 397. mais des fruits différents d'un prunier ; quant à la derniere, c'est le fruit d'un arbre désigné ainsi : *Phyllanthus foliis pinnatis*, *floribus pedunculatis*, *caule arboreo*, *fructu baccato*, Linn. Flor. zeylan.

Voici donc quelles sont leurs marques distinctives : le myrobolan indien est noir & octangulaire ; le citrin est rond & pentagone ; le chébule est brun, & le plus grand de tous ; le bellirique est rond, quelquefois anguleux ; l'emblique est également rond ; mais noir & sexangulaire, & d'une saveur qui surpasse en amertume tous les autres. On dit que chacune de ces especes croissent dans les Indes orientales, dans des endroits éloignés les uns des autres de soixante ou cent lieues.

Quant à leurs vertus, les myrobolans purgent modérément ; on en fait prendre la décoction où l'on en a mis jusqu'à deux onces. Les anciens croyoient que les indiens étoient propres pour pur-

ger l'atrabile; les citrins, la bile jaune; les chébules, les belliriques & les embliques, la pituite, & ensuite la bile. Leur vertu purgative est accompagnée d'une légere astriction qui les rend recommandables dans les flux de ventre, où il faut évacuer les humeurs nuisibles, & en même temps préserver & rétablir le ton des parties.

MYRRHE. *Myrrha*, off. Σμύρνα, Dioscor. Μύῤῥα, Hippocr. *Ler*, *Mur*, seu *Mor*, Arabum.

C'est une substance résineuse-gommeuse, en morceaux fragiles, de différente grosseur, gras au toucher, un peu transparents, en grande partie solubles dans la salive, extérieurement d'un rouge-brun, ou d'un brun-rougeâtre & jaunâtre, émaillée intérieurement de petites parcelles ou de stries blanchâtres, demi-circulaires, ou au moins d'une figure irréguliere, d'une odeur balsamique, qui ne plaît pas cependant à tout le monde, d'une saveur un peu âcre, balsamique, amere, un peu dégoûtante.

Les anciens auteurs de matiere médicale, dit M. Cathéuser, distinguoient de deux especes de myrrhe. Ils appelloient *stacte* la portion la meilleure & la plus grasse de la vraie myrrhe, qui découle d'elle-même de l'arbre, sans qu'on soit obligé d'y faire aucune incision, & se trouve condensée en gouttes ou en petits morceaux purs & transparents; ils donnoient le nom de *plastique* ou *factice* à celle que l'on tiroit après avoir fait une incision à l'arbre. On la recevoit dans des nattes de palmier, soit en l'exprimant, ou sans l'exprimer. On y ajoûtoit de l'huile, & on en faisoit des masses, ou des pastilles. Du reste il y a une très grande différence de la premiere espece à la seconde; celle-là étoit la myrrhe la plus pure, & on en tiroit très peu; ce qui fait qu'on ne la connoît guere aujourd'hui. Il est même probable

qu'on en transportoit autrefois très peu du pays ; mais qu'elle s'y consommoit toute, ou dans les endroits circonvoisins.

Outre ces deux especes, Dioscoride en distingue encore plusieurs autres, dont il tire les noms en partie de l'endroit d'où elles viennent, de la qualité du terroir, de l'âge & de la culture des arbres, &c. en partie de leur caractere, & de leur degré de bonté. On appelle l'une, continue t-il, sauvage, grasse, & c'est celle-là précisément de laquelle on tire la bonne espece de myrrhe; une autre se nomme *gabirée*, c'est la plus grasse de toutes : la terre qui la produit, est grasse & fertile, & cette espece fournit aussi beaucoup de bonne myrrhe. Celle qui prend le nom de *troglodyte*, à cause du pays qui la produit, passe pour la meilleure de toutes ; elle est un peu verdâtre, transparente, & semble écorcher la langue lorsqu'on la goûte. On ramasse aussi une espece de myrrhe blanche, qui, après la troglodyte, passe pour la meilleure ; elle pâlit un peu comme le bdellium, lorsqu'on la touche : son odeur est forte ; elle croît dans des lieux raboteux. Une autre espece, nommée *caucalis*, laquelle devient aride, est noire & comme brûlée par le feu. La moins estimable de toutes ces especes de myrrhes, c'est celle à laquelle on donne le nom d'*ergasine* ; elle est si seche, qu'elle se casse facilement, & n'a aucune saveur grasse & âcre qui puisse lui faire attribuer la vertu des gommes, & la faire regarder comme telle. On ne fait pas plus de cas de celle nommée *minea*, &c.

La myrrhe, qui se trouve actuellement dans les boutiques, est rarement seule, & parfaitement pure ; mais on la trouve ordinairement mêlée de petits morceaux & de glebes moins bonnes, ou tout-à-fait étrangeres, bien différentes de la vraie myr-

rhe, par leur nature & leurs vertus. On remarque, en effet, très souvent entre les vraies glebes de la myrrhe de petits morceaux transparents, durs, d'une couleur jaunâtre pâle ou de succin, qui approchent plus ou moins de la gomme arabique par leur forme extérieure; elles n'ont ni odeur ni saveur. On y voit aussi d'autres glebes, & quelquefois en assez grande quantité, réunies fort souvent en grosses & belles gouttes, néanmoins bien plus dures que les morceaux de vraie myrrhe, plus compactes & plus tenaces, & par conséquent plus difficiles à rompre; elles sont en outre moins grasses, de couleur de poix, d'un rouge brun, ou d'un brun-rougeâtre-obscur, d'une odeur plus dégoûtante & d'une amertume si disgracieuse, qu'on ne peut les tenir, ni les retourner pendant long-temps dans la bouche, quoiqu'elles soient d'un caractere résineux, sur lequel la salive a peu de prise. Il est donc essentiel de bien distinguer la vraie myrrhe, & de la dégager de toutes les particules étrangeres dans lesquelles elle est embarrassée, parcequ'il y a une très grande différence entre la vraie & la fausse myrrhe, par rapport à la nature & aux vertus. En effet, la premiere est bien plus gracieuse & bien plus tempérée que la derniere, & elle produit de bien meilleurs effets dans le corps humain. Dioscoride a reconnu depuis long-temps cette vérité; c'est pourquoi il conseille de prendre la myrrhe fraîche, fragile, la moins pesante, d'une couleur uniforme, blanche intérieurement lorsqu'on la casse, de la figure des ongles d'homme, traversée dans son milieu de divisions, faite de petites glebes, d'une acrimonie amere & odorante, & de rejetter celle qui est plus pesante, noire comme de la poix, comme ne pouvant être d'aucun usage en médecine.

On ramasse ce concret résineux-gommeux en Egypte, en Arabie, & en Ethiopie; mais sur-tout

dans une province de l'Ethiopie, que les anciens appelloient Troglodyte, où elle coule d'elle-même, ou ce qui se pratique ordinairement par le moyen d'une incision que l'on fait à l'écorce du tronc d'un arbre épineux & bas, dont les botanistes ne nous ont pas encore donné une parfaite description. Dioscoride dit que cet arbre est fort semblable au *spina ægyptiaca*; qu'on en reçoit dans des nattes de palmier les larmes qui en découlent peu-à-peu après qu'on y a fait des incisions, & qu'il arrive que ces larmes s'attachent & s'endurcissent aussi sur le tronc de l'arbre. Paul Hermann assure que cet arbre épineux, qui, suivant le témoignage de Pline, ne s'éleve pas à plus de dix-huit pieds, s'appelle *bota* dans le pays. Samuel Dale le met au nombre des arbres qui portent des baies; & Pomet dit que ses feuilles ressemblent fort à celles de l'orme; mais aucun de ces auteurs n'en a donné une description assez détaillée, pour qu'on puisse rien assurer de certain sur sa forme & sur maniere de croître, ne l'ayant jamais vu, non plus que plusieurs autres médecins qui en ont parlé.

La myrrhe s'enflamme comme les résines, dit M. Geoffroy; cependant elle ne se dissout pas parfaitement dans les liqueurs huileuses, mais elle se grumele en partie; elle ne se dissout pas non plus facilement & entiérement dans l'eau comme les gommes; mais quand on l'y laisse, la plus grande partie devient semblable à du limon. L'esprit de vin rectifié en tire une teinture, ou une partie résineuse par une très longue digestion, & il ne reste que la partie gommeuse qui est sans odeur & sans aucune amertume, laquelle se dissout dans l'eau, ou du moins elle s'y amollit, & elle se change en une mucosité gluante & visqueuse. Elle se dissout totalement dans de l'esprit de vin tartarisé

& uni avec l'eſprit urineux de ſel ammoniac. Ainſi la myrrhe eſt une compoſition de réſine, de tartre & de ſel ammoniacal, mêlés ſi exactement enſemble, qu'on ne peut les ſéparer.

Les principes de la myrrhe, bien choiſie, dit M. Cartheuser, n'ont pas le même caractere, ni la même vertu; mais l'un paroît l'emporter ſur l'autre, par rapport à ſa maniere d'opérer & à ſes vertus médicinales. En effet, la ſubſtance gommeuſe, médiocrement imbue d'huile eſſentielle, aromatique, éthérée, qui forme une grande partie de la vraie myrrhe, eſt bien meilleure que les autres principes conſidérés ſéparément, parcequ'elle eſt d'une nature plus tempérée; que la ſalive & le ſuc gaſtrique la diſſolvent parfaitement & aſſez promptement, ſi bien qu'elle peut enſuite être très facilement tranſportée, par filtration des premieres voies, dans le ſang & la lymphe. C'eſt auſſi là pourquoi elle agit ſur tout le corps, & qu'elle peut en conſéquence de ſon amertume douce & balſamique, corriger & détruire les impuretés putrides & corrompues, quelles qu'elles puiſſent être, ſoit dans les premieres voies, ſoit qu'elles infectent la maſſe des humeurs circulantes, ou qu'elles ſoient dans quelqu'autre partie; elle peut auſſi redonner à la bile viſqueuſe, qui, par ſon inertie, occaſionne différentes maladies chroniques, ſon caractere naturel ſavonneux, une amertume & une fluidité convenables.

La myrrhe a toujours été beaucoup eſtimée, à cauſe de ſon excellente qualité balſamique, & de ſa vertu puiſſante anti-putride. Les plus anciens habitants d'Egypte, qui ſe ſont piqués plus que toutes les autres nations, de conſerver long-temps les corps & de les préſerver de la pourriture, ſe ſervoient de ce concret balſamique pour leurs embaume-

ments, & ils réſervoient le meilleur pour les riches : c'eſt ce dont nous aſſure HÉRODOTE, dans l'endroit où il parle des différents embaumements des Egyptiens. Il n'y a aucun doute que la vertu médicinale anti-putride & vulnéraire que les médecins (auxquels il a plu d'introduire en pharmacie ce médicament qui fait horreur), attribuent à la vraie momie, & à la meilleure, des anciens Egyptiens, ne dépende en grande partie de la myrrhe. Je n'oſerois cependant nier que le ſafran, l'aloës, le *caſſia lignea*, la cannelle, le baume, la réſine de cedre, & autres ſemblables aromatiques & balſamiques, dont les anciens compoſoient la matiere néceſſaire pour embaumer les corps des riches après la mort, ne concouruſſent beaucoup à augmenter les vertus dont nous avons parlé.

Toutes ces vertus rendent la myrrhe fort eſtimable; mais de quel prix devient-elle par rapport à ſon excellente vertu fortifiante, qui, en même temps excite & diſcute très doucement, circonſtance à laquelle on doit faire attention, puiſqu'elle ne produit aucune expanſion orgaſtique ſinguliere des humeurs, quoique les ſujets ſoient d'un tempérament chaud, bilieux & colérique, pourvu qu'on en uſe modérément & à propos. Si on la fait prendre en ſubſtance, c'eſt-à-dire, ſans la faire diſſoudre dans quelqu'eſprit inflammable, les menſtrues ſalins-aqueux naturels de la bouche & de l'eſtomac, ne peuvent la diſſoudre parfaitement, & elle s'attache plus fortement de part & d'autre par ſa portion la plus groſſiere, tandis que la plus ſubtile eſt en quelque façon diſſoute, paſſe dans le ſang, l'agite, le ſecoue & l'étend trop fort, à cauſe de ſon caractere trop chaud. C'eſt auſſi là pourquoi la plûpart des médecins, qui ne ſont pas inſtruits de la différence de la vraie myrrhe & de la

fausse, ont regardé, & regardent encore ce mixte comme un médicament très chaud.

L'huile essentielle éthérée est d'une nature un peu plus chaude; cependant, comme elle ne se trouve pas en grande quantité dans la myrrhe; & comme elle est mêlée çà & là de parties résineuses-gommeuses, on ne doit jamais appréhender qu'elle produise de violents mouvements dans le corps. Joignez à cela que cette huile, considérée même séparément après la distillation, n'est pas si propre à brûler que la plûpart des autres huiles balsamiques & aromatiques; mais qu'elle agit assez modérément, si on n'en prend que quelques gouttes à la fois. F. Hoffmann vante beaucoup cette huile, & assure qu'elle produit de très bons effets dans différentes maladies. Cette huile, nous dit-il, est d'une saveur & d'une odeur si délicate, qu'elle paroît fortifier & récréer d'une maniere singuliere. Si on en mêle quelques gouttes avec du sucre broyé, on fait l'éléosaccharum balsamique & pectoral, dont on ne peut faire assez de cas, par les grands & bons effets qu'il produit dans les maladies chroniques de poitrine, & dans la toux invétérée, soit qu'on le prenne seul, ou avec une infusion de véronique ou de caffé. On s'en trouvera sûrement bien, si on en prend le matin une goutte ou deux dans du bouillon, ou du chocolat, ou du caffé, &c, pour corriger le mauvais air lorsque le temps est couvert, & qu'il court des maladies épidémiques par la ville.

Tout ceci, & ce qui a précédé, fait assez voir que la substance gommeuse de la myrrhe est d'une nature très douce, & que la résine, de même que l'huile, sont d'un caractere plus chaud; qualité que la résine sur-tout, possede à un bien plus haut degré, lorsqu'on prépare la teinture de myrrhe avec le meilleur esprit de vin; car alors il dissout la substance

huileuse-résineuse, sans toucher à la gommeuse; & lui, en s'unissant à elle, la rend plus active. STAHL est aussi de ce sentiment, en ce qu'il reconnoît ces propriétés dans la myrrhe, de même que dans d'autres résineux & gommeux-résineux semblables. C'est, dit-il, un phénomene singulier de médecine, que ces résines, données en essence, c'est-à-dire, encore étendues très finement dans l'esprit de vin, font communément deux fois plus d'effet qu'en substance, ou en extrait; par exemple, la myrrhe rouge, prise par la bouche à la dose d'un gros, pousse simplement les regles; si on verse sur ce gros une once d'esprit de vin, qu'on enleve la teinture dont il y aura environ six ou sept grains sans expression, un demi gros ou un scrupule de cette essence produiront autant d'effet qu'un gros de myrrhe, &c. Il n'est donc pas indifférent de donner la myrrhe plûtôt sous une forme que sous une autre; mais on doit en sçavoir faire choix, distinguer sous laquelle elle doit produire un effet plus doux ou plus fort, & par conséquent toujours convenable & adéquat, suivant la diversité des sujets & des maladies.

Outre les vertus générales qu'a la myrrhe, de fortifier, de résister à la pourriture, & de remuer doucement, la vraie myrrhe a aussi d'excellentes vertus stomachiques, carminatives, utérines, bézoardiques, traumatiques, & pectorales. Les stomachiques & les carminatives sont si excellentes, que j'avoue ingénuement que je ne connois aucun remede préférable à la myrrhe dans ces sortes de cas. En effet, elle rétablit admirablement bien le ton de l'estomac & des intestins; elle rend aux fibres relâchées des membranes, leur force naturelle, rend par conséquent la contraction nécessaire de ces parties, plus vive, pour dissoudre, comme il faut, les aliments, & les convertir en chyme & en chyle convenable; pour

pour atténuer les crudités, les faire avancer, & enfin les chaſſer par le bas-ventre avec les vents qui y ſont accumulés & retenus; elle déterge & détruit les impuretés viſqueuſes & demi-pourries qui s'y rencontrent, corrige l'inertie de la bile, & débarraſſe ainſi toutes les liqueurs qui ſervent à la digeſtion & à la chylification de différents défauts de tempérament & de mixtion, défauts qui ne ſont que trop ordinaires. Il eſt donc facile de ſentir pourquoi la vraie myrrhe, mâchée ſur-tout, produit ordinairement de très grands effets dans la difficulté de reſpirer, l'apepſie, la dyſorexie, l'anorexie, & les autres défauts d'appétit & de digeſtion, ſur-tout lorſque c'eſt après des maladies, que l'on eſt vieux, ou affoibli par des travaux ou des études profondes, &c; dans les vomiſſements pituiteux, les affections flatulentes, la diarrhée muqueuſe chronique, les fievres intermittentes, particuliérement dans la fievre quarte opiniâtre, & autres ſemblables maladies des premieres voies, que l'on doit particuliérement attribuer au relâchement des membranes, à la mucoſité de la bile, & aux crudités pituiteuſes & à demi-pourries qui s'y accumulent.

Sa vertu utérine & emménagogue ne cede pas beaucoup à ſa vertu ſtomachique : on doit néanmoins en uſer avec plus de précaution dans la paſſion hyſtérique, la ſtérilité, les flueurs blanches, la ſuppreſſion des vuidanges, le défaut ou l'obſtruction des regles; encore n'eſt-ce qu'après en avoir bien développé la cauſe matérielle & la formelle, avant que de la faire prendre. En effet, elle ne produit de bons effets dans les maladies dont nous avons parlé, que lorſqu'elles doivent leur origine à la viſcoſité des humeurs, & au relâchement des ſolides, vices qui ont ſouvent leur ſource dans la foibleſſe d'eſtomac & la mauvaiſe digeſtion : mais ſi

la cauſe formelle dépend des ſpaſmes cauſés par une trop grande quantité de ſang bilieux, ou trop rempli de quelque matiere âcre plus chaude ; elle n'eſt pas d'un uſage auſſi avantageux, à moins qu'on n'ait diminué la pléthore par la ſaignée, qu'on n'ait corrigé l'acrimonie, ſur-tout la chaude bilieuſe, en ſe ſervant de remedes tempérants convenables. Il faut avoir la même circonſpection toutes les fois que l'on doit faire uſage de la myrrhe dans les fievres, comme d'un bézoardique. En effet, on ne peut s'en ſervir dans les fievres ardentes, bilieuſes, inflammatoires ; & on ne peut pareillement la preſcrire avec ſûreté dans la ſynoque ſimple, parce qu'elle reconnoît toujours pour cauſe principale la trop grande quantité de ſang. Toutes ces fievres d'ailleurs ſuppoſent la préſence de quelque matiere plus chaude, ou au moins une grande chaleur accompagnée de ſéchereſſe, & d'un grand reſſerrement des parties ſolides. Pour ce qui eſt des fievres putrides & malignes, peſtilentielles, pétéchiales, pourprées, de la petite vérole, des catarrhales, du coryza, ſur-tout, de la toux humide, ou accompagnée de la tumeur des glandes ſalivaires ; le camphre produit de merveilleux effets dans ces ſortes de fievres, en ce qu'il détruit les parties putrides, qu'il atténue les pituiteuſes viſqueuſes, & qu'il favoriſe beaucoup la ſortie des exanthemes. Il ne faudra néanmoins pas faire prendre la teinture ſpiritueuſe, qui agite trop, eſt trop chaude, mais ſimplement l'aqueuſe, ou l'aqueuſe vineuſe, qui, donnée en petite doſe, produit bien doucement ſon effet, & fait ſortir les impuretés, ſans augmenter conſidérablement la chaleur.

Les vertus dont nous avons parlé juſqu'à préſent, rendent la vraie myrrhe aſſez recommandable ; quoiqu'elle le ſoit encore beaucoup plus par ſes

vertus vulnéraires & pectorales. En effet, qui connoît un concret médical que l'on puisse comparer à la vraie myrrhe, par sa vertu traumatique purifiante, consolidante dans les plaies & les ulceres tant internes qu'externes, & même dans le sphacele & la carie des os? Qui pourroit nommer un remede simple que l'on pût préférer à la vraie myrrhe, dans la la toux invétérée, & les autres affections chroniques de la poitrine, causées par la foiblesse des parties solides, sur-tout de l'estomac & des poumons; par la production continuelle d'une matiere muqueuse, qui en est certainement la suite, & vient aussi de s'être trop couchée sur la poitrine? Pour moi, je n'en connois aucun, & je pense qu'on doit préférer la vraie myrrhe, sinon à tous, au moins à la plûpart des remedes connus. En effet, elle fortifie non-seulement l'estomac & les poumons d'une maniere admirable, mais aussi les autres visceres qui servent à la préparation des sucs nourriciers, & à la dépuration du sang & de la lymphe qui circulent; purifie outre cela le sang & les autres humeurs, les atténue doucement, empêche la corruption imminente des fluides & des solides, ou la corrige très efficacement lorsqu'elle est présente, & qu'elle n'est pas encore accompagnée de fievre lente ou hectique.

Enfin outre ces vertus vulnéraires & pectorales, elle en a aussi une anthelmintique, assez considérable, & appuyée sur différents fondements. Son caractere balsamique, & son amertume, la rendent non-seulement propre à tuer les différentes especes de vers qui se rencontrent dans le canal intestinal; mais elle détruit aussi la saburre visqueuse putride, qui sert de nid & de pâture aux vers, corrige l'inertie de la bile, qui, étant bien constituée, doit être regardée comme le principal antidote des vers; en lui donnant une amertume convenable, & à l'estomac sa

force naturelle, elle fait que les aliments sont dissous comme ils le doivent être, & que la préparation du chyle se fait bien; ainsi elle empêche qu'il ne s'amasse de nouvelles crudités.

Ce concret opere très bien, si on l'emploie en substance, sur-tout lorsqu'après l'avoir retenu un peu de temps dans la bouche, & l'avoir laissé entiérement dissoudre en l'y retournant fréquemment, au moyen de la salive qui s'y dégorge, il descend insensiblement dans le ventre. En effet, la salive, qui est un menstrue aqueux très tempéré, dissout une substance huileuse-gommeuse mêlée de quelques parcelles résineuses très tendres, n'altere en aucune façon la portion résineuse la plus grossiere & la terre inerte, que l'on pourra ensuite rejetter à son gré, s'il en reste encore après l'avoir mâchée pendant un peu de temps. C'est donc là la forme & la maniere sous laquelle ceux qui en usent devroient toujours prendre la vraie myrrhe, à moins que son amertume considérable ne leur causât un peu trop de dégoût; c'est pourquoi, pour déguiser cette amertume, ou la diminuer, il convient de la mêler avec le sucre, ou bien avec d'autres stomachiques, pectoraux, &c. appropriés; par exemple, avec le safran, la poudre à vers, la rhubarbe, l'anis étoilé, &c; on en fera des trochisques, ou bien on en fera un électuaire avec les syrops, une certaine eau distillée, ou du meilleur vin médiocrement empreint de terre foliée de tartre; ou on peut la réduire en pilules & en bols, avec les extraits de sucs épaissis, tandis qu'elle exerce une douce opération en la prenant sous une forme différente convenable. Pour ce qui est de la teinture spiritueuse concentrée, elle est bien plus chaude, à cause de ce qui a été dit ci-dessus, & ne peut être d'usage que dans certains cas où on a besoin de remedes qui secouent & agi-

Myrthe.   Myrthus.













D. de Gussaut del.   Martinet Sculp.

tent plus fort. Du reste, à peine peut on déterminer plus généralement la dose exacte, soit qu'on la prenne seule, ou mêlée avec d'autres; mais on laisse en entier au médecin à décider, s'il doit, dans ce seul cas, faire usage d'une plus ou moins grande quantité.

La myrrhe échauffe, fortifie; elle est bonne contre la toux invétérée, suivant DIOSCORIDE, HOFFMANN, LOESEKE, & contre l'orthopnée; elle est utile dans les douleurs de côté & de poitrine, dans le flux de ventre & la dysenterie, en la prenant intérieurement, seule, ou bien sous la forme d'essence, ou d'huile par défaillance. Dans la toux récente, on la mâche, ou l'on fait usage de son huile distillée, mêlée avec du sucre de lait, ou du sucre ordinaire. Elle est emménagogue, ecbolique, antiputride, alexipharmaque, dit M. PRINGLE; elle tue les vers, mondifie les ulceres & les abscès, les cicatrise; *A. N. C. vol.* vj. *obs.* 29. Elle est bonne contre la flaccidité de l'estomac; en fumigation, elle remédie à la paralysie, ERNDL. *Warsov.*; mâchée, elle préserve des mauvais effets des miasmes pestilentiels répandus dans l'air, & dissipe la puanteur de la bouche. Dissoute dans de la biere, qu'on fait boire par cuillerées deux fois le jour, elle guérit les boutons du visage, la gale, la teigne; BERNH. *Chim. Erf. p.* 284. *& seq.*

I°. MYRTE commun; Petit Myrte de Provence; Myrte de Tarente. *Myrtus minor vulgaris*, C. B. Pin. *Myrtus tarentina*, J. B. *Myrtus minor*, PARK.

Sa racine, qui s'enfonce peu profondément en terre, est dure & ligneuse. Il s'en éleve un grand nombre de petits rameaux pliants. Ses feuilles sont semblables à celles du buis, mais plus petites, plus pointues, douces au toucher, d'un verd gai, polies, luisantes, odorantes. D'entre les feuilles,

sortent des fleurs à cinq pétales, disposées en rose, blanches, odorantes, portées sur un calyce découpé en plusieurs sections ; le milieu de la fleur est occupé par un grand nombre d'étamines. Le calyce se change en une baie oblongue, verte d'abord, & noire dans sa maturité ; elle est divisée intérieurement en trois loges, où sont contenues des graines blanches, dures, taillées en forme de rein.

On trouve dans toute la plante une saveur astringente ; elle se cultive dans nos jardins. Le myrte demande à être mis à l'abri du froid, qui le fait mourir ; dans les pays chauds, en Italie, en Espagne, en Provence, il croît de lui même, naturellement, & n'a pas besoin de culture. Sa fleur paroît ordinairement en Juin & en Juillet.

II°. Myrte commun à large feuille ; Grand Myrte. *Myrtus*, seu *Myrtus major*, off. *Myrtus communis italica*, C. B. Pin. *Myrtus vulgaris nigra & alba*, *sativa & sylvestris*, J. B. *Myrtus bætica sylvestris*, Ger. *Myrtus latifolia vulgaris*, Park. *Myrtus floribus solitariis*, *calyce fructûs diphyllo*, Linn.

Cette espece, qui quelquefois s'éleve à la hauteur d'un arbre, a des rameaux souples & pliants ; son écorce est rouge ; ses feuilles assez longues, conservant toujours leur verdure, sont tantôt noirâtres, tantôt blanchâtres. Ses fleurs sont en rose, composées de cinq pétales blancs, odorants. Ses fruits (ou baies) sont oblongs.

On trouve le grand myrte en Toscane, dans le royaume de Naples, dans les provinces méridionales de France, & dans tous les pays chauds.

Les feuilles de myrte ont une vertu astringente, dit M. Vogel, & on s'en sert en décoction lorsqu'il s'agit d'arrêter les flux de sang & les autres évacuations excessives.

Les baies de myrte sont également astringentes ;



Myrthus Brabantica. Myrthe du Brabant.
a. 1.
a. 4.

on en fait différentes préparations; un syrop, un extrait, une huile.

IIIº. MYRTE du Brabant; Myrte bâtard des pays froids; Piment royal; Galé. *Rhus myrtifolia belgica*, C. B. Pin. *Gale*, *frutex odoratus*, *septemtrionalium*, J. B. *Elæagnus*, CORD. *Chamelæagnus*, DODON. *Myrtus brabantica*, GER. *Rhus sylvestris*, sive *Myrtus brabantica vel anglica*, PARK. *Rhus herba* Plinii, CLUS. Hist. *Thee europæum aut nostras*, SIMON PAULLI. *Gale florifera & fructifera*, VAILLANT, Bot. parif. *Myrica foliis lanceolatis fructu sicco*, LINN. *Pseudo-Myrsine*, sive *Pseudo-Myrtus*, quorumd.

Le myrte du Brabant est une plante ligneuse & sarmenteuse, ou un petit arbrisseau qui ressemble assez à un petit saule, & qui s'éleve d'un pied & demi & davantage. Sa racine est dure & flexible. Ses tiges sont minces, branchues, recouvertes d'une écorce lisse & roussâtre. Ses feuilles, qui ressemblent assez à celles de l'airelle, ou plûtôt du myrte commun, sont alternes, plus courtes, plus mousses, lisses, polies, quelquefois dentelées, d'une odeur de menthe. Ainsi que dans le bouleau, ses fleurs sont à châtons, & sortent de l'extrêmité des branches; ils sont courts, disposés par grappes, écailleux, roussâtres. Les fruits, qui naissent sur des individus séparés, sont aussi en grappes; ils renferment plusieurs petites semences, écailleuses, grasses, fort odorantes.

Cette plante, qui fleurit en Juin & en Mai, donne des semences mûres en Juillet & Août.

On la trouve dans les lieux incultes & marécageux; elle croît aux environs de Paris. Quelques-uns ont pensé que cette plante étoit le véritable thé de la Chine; RAI & LINNÆUS soutiennent le contraire.

Il y en a qui, au lieu de houblon, font bouillir

les châtons de cette espece dans la biere ; mais cette méthode est à rejetter : cette liqueur devient par-là très enivrante.

Le myrte de Brabant est résolutif, fortifiant & dessiccatif. Par son amertume, il tue les vers. Ses feuilles, séchées à l'ombre, se prennent en infusion comme le thé ; elles fortifient l'estomac relâché.

IV°. Myrte sauvage. *Voyez* Houx-Frelon, n°. iij.

MYRTILLE. *Voyez* Airelle.

MYRTILLES. *Myrtilli.* On donne ce nom aux baies de myrte.

NAC

NACRE de perles ; Mere de perles ; Mere-perle ; Huitre à l'écaille nacrée. *Mater perlarum*, off. Schrod. & Dale. *Concha margaritifera*, Bellon. *Concha mater unionum*, Rondel. *Concha mater unionum dicta, aut margaritifera*, Bonan. *Concha margaritifera plerisque*, Berberis *antiquis Indis dicta*, Lister, 56. *Concha valvis æqualibus, inæqualiter, mediocriter vel leviter umbonata*, Lang. *Concha quæ margaritas fert ; Ostrea margaritarum mater*, seu *Margaritigena*, quorumdam. *Voyez* la figure d'Antale, celle de Nacre de perles y est représentée.

Coquillage bivalve, pesant, gris en-dehors, ridé & âpre, mais non cannelé, blanc, ou de couleur argentée, uni & luisant en dedans, d'une substance plus dure & plus solide que les perles qu'il produit, & qui lui ont donné son nom, légérement verdâtre, de figure applatie & circulaire.

Il se pêche dans la mer des Indes.

Son plus grand usage est économique. On em-

ploie ſes coquilles, après les avoir polies, à faire différents ouvrages.

Elles ſont compoſées de deux principes, ſavoir, d'une ſubſtance glutineuſe ſemblable à de la colle ordinaire, & d'une terre alkaline ſubtile qui s'y trouve en beaucoup plus grande quantité. En effet, une once de nacre de perles fournit à-peine vingt-quatre grains de ſubſtance glutineuſe : ce qui en reſte n'eſt qu'une terre pure à laquelle le feu ne peut plus rien faire perdre, mais qui reſte fixe & bouillonne très promptement lorſqu'on la mêle avec des acides, ce qui fait voir manifeſtement pourquoi les liqueurs acides, même les plus foibles, diſſolvent les perles ; elles ſont en cela préférables aux pierres d'écreviſſes, dont, au rapport de Langius, un demi-ſcrupule ôte l'âcreté de ſoixante gouttes d'eſprit de ſel, au lieu que la même doſe de pierres d'écreviſſes ne peut détruire l'âcreté que de cinquante gouttes.

La nacre de perles, dit M. Vogel, abſorbe l'acide, & modere un peu l'ardeur de la fievre. Dans les boutiques, on la broie ſur le porphyre, on en forme de petits bâtons ; elle ſe preſcrit ſous le nom de nacre de perles préparées. *Voyez* Perles.

NAPEL. *Voyez* Aconit bleu.

NAPHTHE. *Voyez* Huile de Pétrole.

NARCOTIQUES. *Voyez* Assoupissants.

NARD. *Nardus*. Pluſieurs plantes ſont déſignées ſous ce nom.

I°. Nard indien. *Nardus indica* ; *Spica* ; *Spica nardi* ; *Spica indica*, off. Νάρδος ἰνδικὴ, Dioscor. *Alſembel* ; *Sembelen* ; *Alſembel alcib* ; *Alnardin alhendi*, Arab.

On a pris pour une racine, ce qui n'eſt autre choſe que les filaments nerveux des feuilles fanées, deſſéchées, ramaſſées en petits paquets, de la groſ-

ſeur & de la grandeur du doigt, de couleur de rouille de fer; d'une ſaveur âcre, aromatique, amere, & d'une odeur agréable. On trouve quelquefois parmi ces filaments des feuilles encore entieres, blanchâtres, & de petites tiges creuſes, cannelées.

La plante, dont on n'a pas encore de deſcription, eſt nommée *Gramen cyperoïdes aromaticum indicum*, Breyn, 2°. Prodr. Ray penſe que les tiges, qui s'élevent de la racine, portent à leurs ſommets des pannicules en épis, comme les *gramens*.

Le nard indien ſe trouve dans l'iſle de Java, où il croît naturellement; il y eſt employé comme aſſaiſonnement. Suivant M. Vogel, il naît en Egypte, vers Alexandrie.

Il eſt alexitere, céphalique, ſtomachique, anthelmintique, anti-néphrétique, emménagogue, diurétique, déſobſtruant. Les habitants des Indes le donnent auſſi pour arrêter les hémorrhagies des narines. Il entre dans un très grand nombre de préparations officinales.

II°. Nard celtique. *Nardus celtica; Spica gallica; Spica romana*, off. Νάρδος κελτικὴ; Ἀλιούγγια, Dioscor. *Saliunca*, Plin. *Alnardin alſembel; Alkeliti*, ſeu *Alkelt*, *Alſimbel alrumi*, Arab.

On déſigne ſous ce nom une racine fibreuſe, chevelue, rouſsâtre, garnie de feuilles ou de petites écailles d'un verd-jaunâtre, d'une ſaveur âcre, un peu amere, aromatique, d'une odeur forte & un peu déſagréable.

Le nom de *celtique* lui a été donné, parcequ'elle croiſſoit dans la Gaule celtique: on la trouve encore aujourd'hui dans les Alpes, qui ſervent de limites à l'Italie & à l'Allemagne, ſur les Alpes de la Suiſſe & de la Stirie, & ſur les monts Pyrénées.

La plante ſe nomme *Valeriana celtica*, Tournef. Inſt.

Nardus valeriana.

Nards.

Alpina. des Alpes.



Inst. rei herb. *Nardus celtica*, DIOSCOR. *Nardus alpina*, CLUS. *Valeriana floribus triandris, foliis ovato-oblongis, obtusis, integerrimis*, LINN. *Valeriana foliis ovatis, obtusis, minime dentatis*, HALLER, Helvet.

Sa racine, qui eſt rampante & traçante, pouſſe des rameaux longuets, couchés à terre, garnis de petites feuilles qui reſſemblent à des écailles ſeches; de diſtance en diſtance, ſes rameaux jettent des fibres brunes & chevelues, dont le ſommet forme une, deux ou trois petites têtes munies de quelques feuilles aſſez épaiſſes & ſucculentes, d'abord vertes, & enſuite jaunâtres, d'une ſaveur un peu amere. Du milieu de ces feuilles s'éleve d'environ neuf pouces une petite tige ferme, noueuſe; des nœuds de cette tige partent deux petites feuilles oppoſées: de l'aiſſelle de ces feuilles, ſortent de petits pédicules qui ſoutiennent deux ou trois petites fleurs, d'une ſeule piece, en forme d'entonnoir, découpées en pluſieurs ſections, de couleur pâle, portées ſur un calyce, qui ſe change en une petite ſemence oblongue & aigretée.

Cette plante, qui fleurit au mois d'Août, eſt d'une odeur aromatique dans toutes ſes parties.

Ses fleurs, dit M. VOGEL, pouſſent les urines, & tuent les vers. On les emploie en même temps que la racine, qui eſt beaucoup plus odorante, dans les bains qu'on fait prendre aux femmes dont les regles paroiſſent difficilement, à cauſe de l'obſtruction de la matrice.

Quant à ſa racine, dont l'odeur eſt très agréable, elle étoit d'un très grand uſage chez les anciens dans les maladies de l'eſtomac & de la veſſie; en effet, elle fortifie, & excite l'urine; DIOSCOR. Elle eſt encore carminative. Elle entre dans pluſieurs préparations officinales.

III°. Nard de montagne. *Nardus montana*, off. Νάρδος ορεινή, Diosc. *Alnardin gebali*, Arabum.

La racine connue sous ce nom est arrondie, oblongue, en forme de navet, grosse comme le petit doigt, d'une odeur à-peu-près semblable à celle du nard indien, d'une saveur âcre & aromatique.

On apporte sous ce nom les racines de deux plantes:

La *premiere* est nommée *Valeriana maxima pyrenaïca cacaliæ folio*, D. Fagon, Inst. rei herb. *Nardus montana altera leonis*, Hist. lugd.

Sa racine est épaisse, tubéreuse, longue, chevelue, vivace; sa saveur est amere; & son odeur, pareille à celle du nard indien, quoique plus vive. Il s'en éleve de quatre pieds & plus une tige cylindrique, creuse, lisse, noueuse, rougeâtre, épaisse d'un pouce. Les feuilles, qui la garnissent, sortent deux à deux opposées; elles sont lisses, crenelées, semblables à celles de cacalia, & portées sur de longs pédicules. Les fleurs sont purpurines; elles ressemblent, ainsi que les semences, à celles de la valériane.

La *seconde* est nommée *Valeriana alpina minor*, C. B. Pin. *Nardus montana*, *radice olivari*, C. B. Pin. *Nardus montana radice oblongâ*, C. B. Pin. *Nardus montana longiùs radicata*, Cam. *Voyez* la figure du Nard celtique.

Sa racine, qui est tubéreuse, se multiplie par de nouvelles racines qu'elle pousse chaque année; sa partie inférieure est garnie de beaucoup de fibres menues. Ses jets, qui sortent du collet, sont chargées de feuilles unies, sans dentelures d'abord, découpées en grandissant, opposées. Au sommet des tiges naissent par gros bouquets des fleurs qui ressemblent à celles de la petite valériane; elles sont odorantes.

Le nard de montagne possede les mêmes vertus

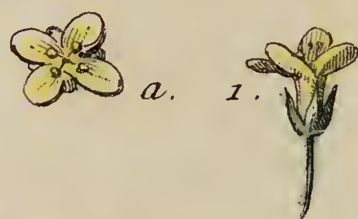
Nardus montana Valeriana.

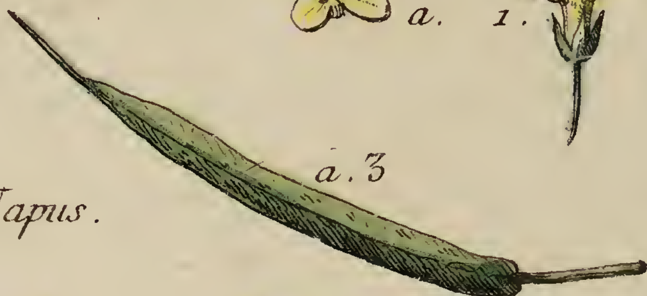
Nard de Montagne.











Navet. Napus.



que le celtique ; mais à un moindre degré : il est rarement employé.

IV°. NARD sauvage. *Voyez* CABARET.

V°. NARD commun. *Voyez* LAVANDE mâle.

VI°. NARD (faux). *Voyez* AIL serpentin.

NARHWAL, *ou* LICORNE de mer. *Voyez* BALEINE, *tom.* 1. *pag.* 457 *& suiv.*

NASITOR. *Voyez* CRESSON des jardins; *premiere espece.*

NAVET cultivé; Naveau; Navet domestique *ou* commun. *Napus sativa radice albâ*, C. B. *Rapum sativum alterum*, & *Napus veterum*, TRAG. *Bunias*, sive *Napus*, Adversf. LOBEL. Icon. 200. *Napus sativa rotunda*, C B.

Sa racine est oblongue, ronde, charnue, tubéreuse, blanche ou jaune en-dehors, blanche en-dedans, d'une saveur douce & piquante. Il s'en éleve de la hauteur d'un pied & demi, plus ou moins, une tige rameuse. Ses feuilles sont oblongues, profondément découpées, vertes, rudes. Ses fleurs sont à quatre pétales disposés en croix, jaunes comme celles du chou; il leur succede une silique longue d'environ un pouce, ronde, à deux loges, où sont renfermées des graines assez grosses, arrondies, rougeâtres ou purpurines, d'une saveur âcre & piquante, mêlée d'un peu d'amertume.

Il est rempli de beaucoup d'huile & de sel essentiel.

Il se cultive dans les champs & les jardins. Il est très employé dans la cuisine. En médecine, il a les mêmes propriétés que le choux rouge : c'est un aliment encore plus fondant; il donne des vents, cependant il est très sain & fort doux. On emploie sa décoction ou son syrop, qui est fait avec son suc & le sucre : c'est un excellent adoucissant pour les toux invétérées, un incisif, un expectorant. A l'extérieur,

sa décoction est émolliente, adoucissante, bonne pour les engelûres, même les engelûres crevassées; j'y fais baigner les pieds deux fois par jour : il faut que cette décoction soit chaude. Je m'en suis servi avec beaucoup de succès.

II°. Navet sauvage; Navette. *Bunium*, seu *Bunias*, off. *Napus sylvestris*, C. B. Pin. *Bunias sylvestris*, Napus *flore luteo*, Lobel. Icon. 200. *Rapum longum minus*, Tabern. *Brassica radice caulescente fusiformi*, Linn. *Naveta*, Ruell.

Cette espece differe peu de la précédente; sa racine est plus petite, ronde, d'une saveur âcre. Sa fleur est tantôt jaune, & tantôt blanchâtre : ses siliques & ses graines ressemblent beaucoup à celles du navet cultivé. Les découpures de ses feuilles sont plus profondes.

Il croît dans les bleds & sur le haut des fossés; sa fleur paroît en Avril & en Mai; il donne beaucoup de graines.

Ses graines, dit M. Vogel, sont incisives & poussent les urines. On en fait des émulsions pour la petite vérole & la rougeole.

NEFFLIER; Mesplier; Neslier, *ou* Meslier. *Mespilus vulgaris*, off. *Mespilus germanica*, *folio laurino non serrato*, sive *Mespilus sylvestris*, C. B. Pin. *Mespilus foliis integris*, Raii, Hist. *Epimelis*, Theophr. & Diosc. *Mespilus foliis lanceolatis integerrimis subtùs tomentosis*, *calycibus tomentosis*, Linn.

Arbrisseau, ou arbre de grandeur médiocre, dont le tronc est ordinairement tortu. Ses branches sont dures, solides, & difficiles à rompre. Ses feuilles, qui ressemblent assez bien à celles du laurier ordinaire, ou du cerisier, sont grandes, longues, étroites, lanugineuses, vertes & un peu velues en-dessus, blanches en-dessous, quelquefois dente-


a.1.
Nefflier,
Mespilus.
a.3.
a.2.
a.1.
a.2.

lées, d'autres fois non dentelées. Ses fleurs, qui paroissent dans des endroits séparés, sont grandes, composées de plusieurs pétales mousses, en rose, blancs, ou d'un rouge-pâle, coupés en deux par le milieu, portés sur un calyce découpé en plusieurs sections; lequel se change en un fruit arrondi, velu, charnu, de couleur rousse ou rougeâtre dans sa maturité, terminé par des pointes qui forment une especes de couronne.

Ce fruit, nommé *neffle*, a la peau tendre, une chair blanche, dure, une saveur âpre; il devient mou en mûrissant, & acquiert une saveur douce, vineuse, & assez agréable. Dans ce fruit sont contenus quatre ou cinq noyaux ou osselets pierreux, oblongs, fort durs, d'une surface inégale, rougeâtres, lesquels renferment une graine oblongue.

Le nefflier, qui se cultive presque par-tout, croît de lui-même dans les haies & dans les bois. Sa fleur paroît en Avril & en Mai; son fruit est mûr vers la fin de Septembre : on le cueille avant sa parfaite maturité, qu'il n'acquerroit pas sur l'arbre.

Les neffles, dit M. Vogel, qui, comme tout le monde sçait, sont bonnes à manger, ont une saveur un peu austere; elles sont agréables à l'estomac, & resserrent le ventre; ce qui les rend utiles lorsqu'il est trop relâché.

Elles entrent aussi dans la décoction pour un gargarisme contre les inflammations de la gorge & les fluxions qui attaquent les gencives & les dents. Elles sont encore ingrédients de quelques préparations officinales.

On fait avec les branches de l'arbre concassées, une ptisane qui est bonne pour arrêter les diarrhées & les dysenteries.

Suivant Schroder, ses semences, infusées à la dose d'un gros pendant douze heures dans un demi-

septier de vin, sont utiles pour pousser les urines & chasser le gravier; on fait usage de cette infusion pendant quelques jours le matin à jeun.

N. B. *Sous le nom de* mespilus, *sont encore désignées deux arbrisseaux, qu'on appelle en françois*, BUISSON ARDENT & ÉPINE BLANCHE. Voyez *ces mots*.

NEIGE d'antimoine. *Voyez* ANTIMOINE.

NÉNUPHAR. On en connoît deux especes dans les boutiques.

I°. NÉNUPHAR, *ou* NÉNUFAR blanc; Blanc d'eau; Lis d'eau *ou* d'étang; Volet; Plateau à fleurs blanches. *Nymphæa alba major*, C. B. Pin. *Nymphæa alba*, J. B. *Nymphæa flore albo*, CLUS. *Nymphæa candida*, TRAGI. *Nymphæa foliis integerrimis cordatis, calyce tetraphyllo, corollâ multiplici*, LINN. *Nenuphar album*, BRUNSF. *Herculaniæ mater*, quorumdam.

Sa racine est longue, de la grosseur du bras, quelquefois comme la jambe d'un homme, garnie de nœuds sur son écorce, charnue, fongueuse, contenant un suc visqueux très abondant, attachée par plusieurs fibres sur la terre au fond de l'eau, vivace. Ses feuilles sont grandes, larges, arrondies, échancrées en cœur, charnues, portées sur la surface de l'eau, d'un verd-blanchâtre; elles sont soutenues sur des pédicules, longs, gros, cylindriques, rougeâtres, tendres, fongueux Ses fleurs épanouies, sont grandes, larges, disposées en rose, blanches comme celles du lis, peu odorantes, renfermées dans un calyce à cinq feuilles; le centre est occupé par beaucoup d'étamines. Le fruit, qui succede à la fleur, ressemble à une tête de pavot; plusieurs loges le divisent dans sa longueur; elles contiennent des graines oblongues, luisantes, noirâtres, plus grosses que celles du millet.







a. —— 2.



Nenufar blanc.

Nymphæa alba.





Nenufar Jaune,
Nymphæa Lutea.



Cette plante vient d'elle-même dans les rivieres, dans les étangs, dans les grands réservoirs d'eaux, dans les ruisseaux, dans les marais. Sa fleur paroît en Mai & en Juin, & même en Automne.

Le nénuphar, ou lis d'eau, est fort connu; on donne la décoction de sa racine dans la gonorrhée accompagnée d'éréthisme & d'érections involontaires; elle est bonne pour calmer la toux qui vient d'éréthisme; elle convient dans les inflammations des premieres voies, des reins, de la vessie & des autres visceres; dans toutes les fievres ardentes où il faut tempérer. L'eau distillée des fleurs se prescrit dans les mêmes cas : on la met dans les juleps tempérants. On fait le miel de nénuphar & le syrop; mais ces préparations ne sont guere employées.

Les fleurs de nénuphar, dit M. Vogel, sont humectantes, rafraîchissantes, anodynes. On en fait boire l'eau distillée dans les fievres, la céphalalgie fébrile, dans les flux de sang & d'autres humeurs; on l'emploie aussi en épithême, ainsi que ses fleurs: on les applique sur la tête. Les femmes turques, au rapport de M. Tournefort, *Relat. du Serrail*, *p.* 75. préparent avec l'eau de la plante une eau fort agréable.

Sa racine, dit M. Vogel, a une espece d'acrimonie. Les anciens, suivant Dioscoride, en faisoient boire l'infusion contre les pollutions nocturnes; ils en frottoient la région de l'estomac & de la vessie pour appaiser les douleurs de ces parties; mêlée avec de la poix, elle guérit l'alopécie; son infusion enleve les taches de la peau, nommées par les latins *vitiligines*. Linder, *de venen. pag.* 651, dit que les Suédois, dans des temps de disette, l'ont mangée sans aucune incommodité.

II°. Nénuphar jaune; Jaunet d'eau; Plateau à

fleur jaune. *Nymphæa lutea major*, C. B. Pin. *Nymphæa citrina*, CORD. *Nymphæa flore ex toto luteo*, CÆS. *Nymphæa calyce magno pentaphyllo*, LINN. *Nenuphar luteum*, BRUNSF.

Elle differe de l'espece précédente en ce que ses feuilles sont plus oblongues ; sa fleur jaunâtre ; son fruit conique, & renfermant des graines qui surpassent en grandeur celles du nénuphar blanc.

Il croît dans les mêmes lieux, & donne sa fleur en même temps.

Sa racine a été employée par les anciens ; DIOSCORIDE en fait l'éloge contre les flueurs blanches, dans du vin. Les modernes l'emploient aussi de même que le nénuphar blanc. Le peuple s'en sert dans une décoction aqueuse contre les fievres lentes, & la toux des phthisiques ; mais BUCKERUS remarque qu'il s'en est suivi quelquefois de mauvais effets ; puisqu'il a vu une femme, que son usage avoit guéri de la fievre, tomber dans une hydropisie qui la conduisit au tombeau ; *Commer. Norimb.* 1734, *p.* 27 ; mais on peut douter cependant que cet effet ait été occasionné par cette racine.

NÉPHRÉTIQUE (BOIS). *Voyez* BOIS NÉPHRÉTIQUE.

NÉRION. *Voyez* LAURIER-ROSE.

NERPRUN ; Noirprun ; Bourg-épine. *Rhamnus catharticus seu solutivus*, DODON. Pempt. *Rhamnus solutivus*, seu *Spina infectoria vulgaris*, PARK. *Spina cervina vulgò*, GESNER, Hort. *Merula*, HOFFM. *Rhamnus ramis spinâ terminatis, floribus quadrifidis*, LINN. *Rhamnus spinosus, foliis ovatis, acuminatis, serratis*, HALLER, Helv.

Sa racine est longue, ligneuse : elle produit un arbrisseau qui s'éleve quelquefois aussi haut qu'un arbre : son tronc, qui a une grosseur médiocre, est revêtu d'une écorce semblable à celle du cerisier : son


Rhamnus Catharticus.
Nerprun.
a. 1.
a. 3
a. — 1.
a. 2.
a. 4.



Nielle commune. Nigella arvensis.

son bois est jaunâtre ; ses branches sont armées de quelques épines pointues. Ses feuilles sont arrondies, découpées finement sur leurs bords, d'un verd noirâtre, & d'une saveur astringente. Ses fleurs, qui naissent par paquets le long des branches, sont petites, en forme d'entonnoir, à pavillon, recoupé en quatre parties ; garnies de quatre étamines. A ces fleurs succedent des baies molles, vertes d'abord, noires dans leur maturité, dont le suc est un peu amer ; ces baies renferment quelques semences noirâtres, arrondies, qui ressemblent beaucoup à des pepins de poires.

Cet arbrisseau, qui fleurit au mois de Mai, & dont les baies sont mûres en Octobre, naît dans les bois, dans les haies, dans les lieux humides, le long des ruisseaux.

La saveur des baies, d'usage en médecine, est nauséabonde & amere. Elle possede une vertu laxative & purgative ; on en fait un syrop très usité & très connu, qui est utile contre la cachexie sur-tout, contre la goute & l'hydropisie ; SYDENHAM & CHOMEL, *plant. usuell.* On le donne depuis deux gros jusqu'à deux onces, ou seul, ou mêlé avec d'autres substances. Vingt de ces baies, avalées, ouvrent le ventre.

On prépare aussi avec ces mêmes baies une pâte dure, pour la teinture, connue sous le nom de *verd de vessie.*

NERVINS (*Nervina medicamenta*). Remedes propres à fortifier les nerfs. *Voyez* TONIQUES.

NICOTIANE. *Voyez* TABAC.

NID d'hirondelle. *Voyez* HIRONDELLE.

I°. NIELLE des champs ; Nielle sauvage *ou* bâtarde ; Barbue ; Poivrette commune. *Nigella arvensis cornuta*, C. B. Pin. *Melanthium sylvestre sive arvense*, J. B. *Nigella sylvestris*, TRAGI.

De ſa racine, qui eſt petite, fibreuſe, blanchâtre, ſort une tige, tantôt ſimple, tantôt branchue, cannelée, mince, haute de neuf à dix pouces. Ses feuilles ſont alternes, & découpées en petits filaments. Ses fleurs ſont composées de cinq pétales disposés en étoile, bleues, aſſez grandes. Il leur ſuccede des fruits membraneux, terminés par cinq cornets qui s'écartent au ſommet, & ſe réuniſſent depuis le milieu juſqu'en-bas : chacun de ces cornets forme une loge, où ſont contenues pluſieurs graines noires & peu odorantes.

Elle croît dans les bleds ; ſa fleur paroît ſur la fin de l'été.

Elle poſſede les mêmes vertus que la nielle cultivée ou romaine, & ſe donne en ſa place.

II°. NIELLE romaine ; Nielle des jardins ; Nielle cultivée *ou* domeſtique ; Cumin noir, *ou* faux Cumin. *Melanthion ſativum*, ſeu *Nigella romana*, off. *Nigella flore minore ſimplici candido*, C. B. Pin. *Melanthium calyce & flore minore, ſemine nigro & luteo*, J. B. *Nigella vulgaris ſemine nigro & ſubflavo*, GESNER, Hort. *Melanthium*, ſive *Nigella romana, odora*, LOBEL. Icon. *Saluſandria*, DIOSC. *Nigella petalis ſubſtricuſpidatis, foliis ſubpiloſis*, LINN.

De ſa racine, qui eſt menue, fibreuſe, ſort des tiges nombreuſes, cannelées, grêles, hautes environ d'un pied. Ses feuilles, qui ont peu de largeur, ſont finement découpées, vertes. Aux ſommités des rameaux, naiſſent des fleurs, grandes, compoſées de cinq pétales diſpoſés en roſe, d'un blanc-pâle, dont le centre eſt garni de pluſieurs étamines. A ces fleurs, ſuccedent des fruits membraneux, terminés par pluſieurs cornets, qui contiennent des graines noires ou jaunes, anguleuſes, odorantes, & d'une ſaveur piquante.

Nigella Romana.

Nielle Romaine.





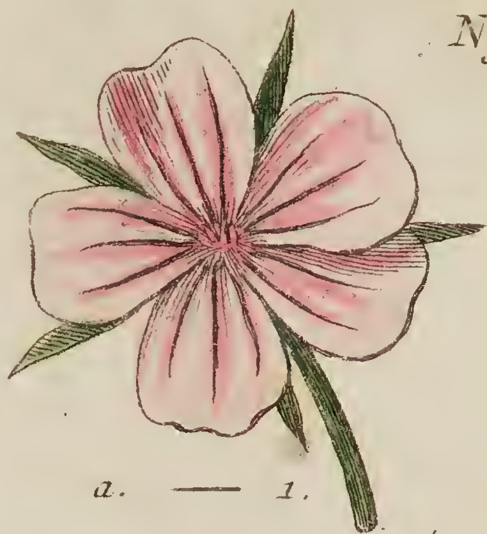
Nielle de Crete, Nigella Cretica.







Nielle des Bleds,
Nigellastrum.













Lech. f.

Cette plante, qui fleurit aux mois de Juillet, Août, Septembre, se cultive dans les jardins: on recueille sa semence, qui est employée en médecine; elle contient du sel volatil, & beaucoup d'huile aromatique.

On en fait une infusion, qui est apéritive, incisive, atténuante, emménagogue, carminative.

Elle facilite l'expectoration, appaise les douleurs de colique, augmente le lait, en prenant de cette semence dans un bouillon; *A. N. C. vol.* ij. *obs.* 195. Elle provoque l'écoulement des lochies; appliquée sur les mammelles, elle diminue la trop grande abondance du lait. VAN SWIETEN iij. *p.* 381, la met au nombre des sternutatoires âcres. TRAGUS & d'autres l'ont soupçonnée avoir quelque qualité nuisible. MONTAGNANA conseille d'en prendre durant plusieurs jours de suite à la dose d'une demi-drachme, contre la rage; il dit aussi qu'elle procure un sommeil doux & tranquille. Quand ces graines sont récentes, elles ont une humidité pernicieuse, qu'il faut faire évaporer en les séchant & en les torréfiant, avant que de les employer.

III°. NIELLE de Candie, *ou* du Levant, *Nigella cretica*, C. B.

Cette espece ressemble aux deux précédentes; elle est cependant plus petite que la seconde; ses fleurs, qui paroissent en Juin, sont bleuâtres; sa semence a une odeur forte de cumin; elle a les mêmes vertus que les autres especes.

IV°. NIELLE des bleds; fausse Nielle; Nielle bâtarde; Alesne. *Pseudomelanthion*, seu *Nigellastrum*, off. *Lychnis segetum major*, C. B. Pin. *Lychnis*, sive *Lychnoïdes segetum*, & *Nigellastrum*, PARK. *Githago*, TRAGI. *Melanthium ex tritico*, *seu triticeum*, HIPPOCR. *Anthemon foliosum*, GESN. Hort. *Agrostemma*, LINN. *Lolium*, *Nigella arvensis falsò*, quorumdam.

De sa racine, qui est simple, petite, blanche, s'éleve de trois pieds une tige velue, genouillée, un peu branchue, creuse. Ses feuilles, qui naissent opposées deux à deux, embrassent la tige par une large base, & se terminent insensiblement en une pointe aiguë; elles sont garnies de longs poils blanchâtres. Au sommet des tiges & des branches, sortent des fleurs à cinq pétales coupés en deux, le plus souvent purpurines, quelquefois blanches, ou d'un jaune-pâle, portées par un calyce velu, cannelé, oblong, divisé en cinq parties, & plus élevé que la fleur. Il leur succede des fruits ou capsules séminales, oblongues, qui, dans leur maturité, s'ouvrent en cinq parties; elles renferment plusieurs graines rudes, cannelées, noires, inodores, d'une saveur amere.

Cette plante croît parmi les bleds; sa fleur paroît en Mai, en Juin & en Juillet.

Quoique peu usitée en médecine, ses feuilles ont été recommandées par Fuchs contre la gale, la teigne, & les autres maladies de la peau; on en fait une décoction dont on lave les parties affectées; le même auteur s'en servoit aussi pour guérir les ulceres, les fistules, & pour arrêter les hémorrhagies.

NIL. *Voyez* Anil.

NINZIN. *Ninzin*, off. *Siu siin*; vulgò *Nisii*; *Nindsim*, & *Dsindsom* sinicè; *Som* tartaricè; *Soasai*; *Sisarum montanum coraense*, *radice non tuberosâ*, Kœmpf, Amœnit. exot. *Sii*, Linn. fortè *Sium folio infimo cordato*, *caulinis ternatis*, *omnibus crenatis*, Gronov. *Voyez* la figure de Gins-eng, celle de Ninzin y est représentée.

Cette plante, encore jeune, dit Kœmpfer, n'a qu'une petite racine simple, semblable à celle du panais, de trois pouces de long, de la grosseur du petit doigt, garnie de quelques fibres chevelues; charnue,

charnue, blanchâtre, entrecoupée de petits sillons circulaires, très fins, & partagée quelquefois inférieurement en deux branches, d'où lui est venu le nom de *nindsin*, c'est-à-dire, semblable à l'homme. Elle a l'odeur du panais, & le goût du chervi, moins doux cependant & plus agréable, étant corrigé par une petite amertume, qui à peine se fait sentir. Cette plante, devenue plus forte, & de la hauteur d'un pied, cultivée dans le Japon, pousse une ou deux racines semblables à la premiere, lesquelles, lorsque la plante a acquis plus de vigueur, qu'elle est plus branchue, & qu'elle porte des fleurs, sont plus charnues, de la longueur d'une palme, & placées sans ordre. Du collet de ces racines, naissent ensemble plusieurs bourgeons, qui, par la suite, deviennent des tiges, & des tubercules qui se changent en racines. La tige s'éleve à la hauteur d'une coudée & demie; elle est moins grosse que le petit doigt, cylindrique, inégale & cannelée, partagée d'espace en espace d'un pouce & demi de longueur, par des nœuds relevés & pointillés tout autour, comme dans le roseau: elle est branchue, & ses rameaux naissent en quelque maniere alternativement dans les nœuds: elle est solide à sa partie inférieure, & dans le reste elle est creuse, ainsi que ses rameaux, qui sont aussi plus profondément cannelés. Les feuilles, qui varient selon l'état, la forme & la grandeur de la plante, sont portées sur des queues longues d'un pouce & demi, légérement cannelées, creusées en goutiere jusqu'à la moitié de leur longueur, & qui embrassent les nœuds. Ces feuilles, dis-je, varient; car dans la plante naissante, elles sont uniques, rondes, crenelées, longues d'un pouce, & taillées en forme de cœur à leur base; mais lorsqu'elle est plus avancée, & que la tige a environ un pied de hauteur,

les feuilles sont plus grandes, & fort semblables à celles de la berle & du chervi, composées de cinq lobes ou petites feuilles ovales, pointues, minces, longues d'un pouce & demi, découpées à dents de scie, d'un verd gai, partagées par une côte relevée, de laquelle partent des nervures latérales, qui, par leur fréquente réunion, forment un réseau. Enfin lorsque la plante est parvenue à son état de perfection, & que la tige en est plus branchue; les feuilles sont découpées en trois lobes, & à mesure qu'elles s'approchent du sommet de la tige, elles sont plus petites, & ont à-peine la grandeur d'un ongle. Les bouquets de fleurs, qui terminent les rameaux, sont garnis à leur base de petites feuilles étroites, & disposées en parasol, dont les brins sont longs d'un pouce, chargés de plusieurs petits filets, qui portent chacun une fleur qui est blanche, à cinq feuilles, taillées en maniere de cœur, & placées en rose sur le haut d'un calyce, de la figure de graine de coriandre. Les étamines, qui s'élevent dans les intervalles des feuilles de cette fleur, sont courtes, garnies d'un sommet blanc, & elles tombent bien-tôt. Le style, qui est fort court, est fendu en deux parties. La fleur étant passée, il lui succede un fruit, qui, en tombant, se partage en deux graines cannelées, applâties d'un côté, nues, semblables à celles de l'anis, d'un roux-foncé dans leur maturité, ayant le goût de la racine, avec une foible chaleur. Dans les aisselles des rameaux, naissent des bourgeons seuls, ou plusieurs ensemble, arrondis, ovalaires, de la grosseur d'un pois, verdâtres, semblables, en quelque façon, à des verrues, charnus, d'un goût fade & douçâtre; lesquels, lorsqu'on les plante, ou qu'ils tombent d'eux mêmes sur la terre, produisent des plantes de leur genre, de même que les graines.

On confond souvent la racine de cette plante avec celle de ginseng, quoique ces deux plantes soient bien différentes l'une de l'autre, dit BREYN, *Dissert. de rad. Ginsem*, seu *Nisi*; TREW. *Icon. plant. dec.* j. n°. *6. t. 6.* Cependant ces deux racines se donnent dans les boutiques l'une pour l'autre.

La récolte de la racine de ninzin se fait au commencement de l'hyver : avant que de les employer, on les prépare : voici en quoi consiste cette préparation. Récemment sorties de terre, on les fait macérer pendant trois jours dans de l'eau commune, ou dans la seconde décoction froide de riz : on les suspend ensuite au dessus d'une chaudiere couverte placée sur le feu, puis on les met sécher ; elles deviennent dures, rousses, résineuses, & comme transparentes.

La racine de ninzin est fortifiante, analeptique, diurétique, pectorale, cordiale. Elle se donne à la dose d'un gros & demi, & même plus. En un mot, elle passe pour avoir les mêmes vertus que le ginseng. *Voyez* ce mot.

NITRE. *Nitrum humi*, LINN. *Nitrum terrâ mineralisatum*, WALLER. Minéral. p. 165.

Avant que d'exposer la nature, les principes, les propriétés, les vertus du nitre des modernes, il est bon d'observer qu'il est absolument différent du nitre des anciens ; celui-ci étoit d'une couleur blanche, tirant sur le rouge, ne fusoit point sur les charbons, mais s'élevoit seulement en bulles, comme le borax. Dans leurs écrits mêmes, on trouve que celui des Grecs n'étoit pas le même que celui des Arabes ; ce nitre des anciens fermentoit avec les acides ; puisque SALOMON, dans ses vers, rapporte, que chanter à une personne triste, c'est la même chose que de verser du vinaigre sur du nitre : d'où je conclus que ce nitre n'étoit autre

chose qu'une substance alkaline fixe. Aussi Tacite rapporte que, dans une contrée de l'Egypte, on se servoit du nitre pour faciliter la fusion des cailloux & les vitrifier; propriété particuliere aux substances alkalines fixes. Ce qui achevè de me faire croire que ce nitre étoit une substance alkaline fixe, c'est que les anciens s'en servoient pour rendre leurs bains plus détersifs, pour détacher leurs habits; ils en formoient, avec des huiles, des savons: c'est ce que confirme M. Tournefort, qui rapporte que, dans l'Asie mineure, la terre s'éleve à la chaleur du soleil, les habitants la ramassent, en font une lessive, la font évaporer, en tirent un sel, dont ils composent leurs savons: or ce sel n'est autre chose que la substance naturelle fossile d'Egypte, je veux dire le nitre.

Après ce que je viens de dire, il n'est pas étonnant que les anciens n'aient point donné la description de notre nitre, ils ne l'ont point connu: aussi quand on lit quelques livres de leur pratique, on doit bien prendre garde de les accuser sur les observations qu'ils ont faites du nitre; ils le blâment dans l'effervescence du sang, & les chaleurs extraordinaires, dans les mouvements fébriles, parcequ'ils l'ont regardé comme échauffant; cela n'est point étonnant: ils n'ont pas parlé de notre nitre, mais du leur, qui étoit une substance alkaline fixe.

Le *Nitre* des modernes, *Nitrum officinarum*; il est nommé *Nitrum à nitore*, à cause de son brillant, *Salpetræ*, *Salpetra*, *Salpestra*, comme qui diroit sel de pierre, parcequ'on le trouve attaché aux vieilles murailles; les alchymistes l'ont appellé *Sal hermaphroditum*, *Cerberus chymicus*, *Sal infernale*, *Serpens terrenus*. Ce sel est très beau; il est crystallin, blanc, sec, ses crystaux sont en aiguilles, à six pans, dont les faces qui se répondent sont égales,

& ils se terminent en pointe. Il a une saveur amere, piquante, & imprime un sentiment de froid vif sur la langue; il se fond sur les charbons & détonne. On divise le nitre en naturel, qui se trouve tout fait aux voûtes des écuries, sur les vieilles murailles; c'est le salpêtre de houssage; & en artificiel, c'est celui qu'on tire par l'art.

On tire de l'Inde un très beau nitre, désigné sous le nom de *Nitrum japonicum*; c'est le plus estimé: après lui, est le *Nitrum russicum*, puis le nôtre, que nous tirons dans ce pays. On dit que le *Nitrum japonicum* se trouve tout fait au matin dans certaines campagnes arides du Japon. Voici comme on explique cette formation: l'air, dans cette contrée, est très chargée de nitre aérien; pendant le jour, la chaleur y est très grande, & suffisante pour l'élever: les nuits y sont très froides; alors le nitre se trouve condensé, &, comme la rosée, il tombe sur la surface de la terre; ce qui fait qu'on l'y trouve le matin en très beaux crystaux: au reste, je doute de tout cela.

Le *salpêtre* de houssage qu'on tire dans nos pays, à la surface des vieux bâtiments, des écuries & des commodités, en un mot, dans tous les endroits où il y a eu des matieres animales qui ont passé par la fermentation putride, ce nitre, dis-je, n'est point un véritable nitre, c'est un assemblage de crystaux de sel marin, de sel ammoniac, un peu d'alkali fixe, une très petite quantité de borax: c'est ce que je vais faire voir en parlant du nitre artificiel.

On tire le nitre des vieilles terres qui ont été longtemps exposées à l'air, & qui avoient été imprégnées de matieres animales; telles sont les vuidanges des écuries, & les excréments des animaux.

L'*acide nitreux* est un pur acide vitriolique; il en differe seulement en ce que, dans ces terres impré-

gnées de matieres animales, quand elles viennent à passer par la fermentation putride, il se combine avec une certaine quantité de phlogistique, dont on ne peut nier l'existence dans toutes les matieres qui passent par la fermentation putride.

Mais, me dira-t-on, l'acide sulfureux differe de l'acide vitriolique, en ce que cet acide vitriolique est combiné avec une certaine quantité de phlogistique; donc l'acide sulfureux & l'acide nitreux sont la même chose. Je réponds qu'il faut que cette combinaison avec le phlogistique soit différente dans l'acide nitreux, & dans l'acide sulfureux: en effet, l'acide nitreux differe absolument du soufre & de l'esprit sulfureux volatil.

Cet acide, dans les terres dont j'ai parlé ci-dessus, se trouve combiné avec un alkali volatil qui a été développé par la fermentation putride, avec une certaine quantité de terre absorbante, & quelques matieres grasses, & il contient aussi beaucoup de sel marin, puisqu'il s'en trouve dans toutes les matieres animales. Quelques chymistes ont dit que, pour avoir le nitre, il faut lixivier ces terres, mettre évaporer & crystalliser; mais, par ce procédé, on a beaucoup de sel marin, & très peu de nitre, qui est jaunâtre & impur, parcequ'il est encore combiné avec une terre absorbante étrangere, & la matiere grasse qui lui donne cette couleur.

Pour l'avoir plus pur, il faut passer la lessive de ces terres sur des cendres de bois neuf, ou sur de la chaux; ou si l'on veut, lixivier ces terres, la cendre & la chaux en égale quantité; alors, suivant la loi des affinités, l'acide nitreux quitte la terre absorbante & la matiere grasse, & s'unit à l'alkali fixe qui est contenu dans la cendre & la chaux. On prend cette lessive, on la fait évaporer environ à un tiers, puis on la met crystalliser; d'abord, l'eau étant en-

core toute bouillante, il se forme des crystaux que les artistes appellent le grain : c'est du sel marin. On me demandera peut être pourquoi le sel marin se crystallise ainsi, la liqueur étant encore toute bouillante, tandis qu'il faut qu'elle soit absolument refroidie pour qu'il paroisse quelques crystaux de nitre ; je répondrai que cette différence vient de ce que l'eau froide se charge de sel marin autant qu'elle en peut contenir, autant que si elle étoit bouillante ; au contraire, l'eau froide ne se charge pas de même de nitre. Par exemple, si après avoir dissous autant que vous pourrez de nitre dans de l'eau froide, vous venez à la faire bouillir, vous pourrez y en dissoudre une once davantage par livre : ce principe donc étant posé, il est évident que quand vous avez fait évaporer un tiers de la liqueur, il ne reste plus assez d'eau pour tenir ce sel marin en dissolution, & il est obligé de se crystalliser : après que le sel marin est crystallisé, que la liqueur commence beaucoup à se refroidir, vous la décantez dans un autre vase, & la mettez crystalliser, alors il se dépose des crystaux de nitre, lesquels contiennent encore du sel marin ; parcequ'en se précipitant, ils en entraînent un peu : de plus, quand vous avez décanté la liqueur, elle n'étoit pas absolument froide ; il s'est fait une petite évapra-otion ; l'eau a donc diminué un peu, & s'est trouvée obligée de lâcher encore un peu de sel marin. Après la crystallisation, vous tirez les crystaux, vous faites évaporer une seconde fois la liqueur, & vous la mettez crystalliser comme la premiere fois ; vous réitérez ce procédé jusqu'à ce qu'il ne vous reste plus que l'eau mere, qui est une eau grasse, amere, qui contient un peu de sel marin, & point de nitre.

Voilà ce qu'on appelle la premiere cuite du nitre ; mais ce nitre est impur : il contient encore,

comme je l'ai fait voir, du ſel marin, dont il eſt très utile de le priver, tant pour les arts, que pour la médecine ; il faut pour cela le purifier : voici comme on y procede. On prend ce ſel, on le leſſive ; on fait bouillir la leſſive, elle jette beaucoup d'écume : on y met un peu de vitriol, ou d'alun, l'écume devient noire ; on la tire, & la leſſive devient très claire : on continue de la faire évaporer environ le tiers ; on la verſe dans une terrine, le ſel marin ſe dépoſe d'abord : quand il eſt dépoſé, que la liqueur commence à ſe refroidir, on la décante dans une autre terrine, & on laiſſe cryſtalliſer le nitre : on réitere cette purification trois à quatre fois pour avoir le nitre plus beau.

De tout ce que nous venons de dire, il eſt évident que le nitre n'eſt point un ſel minéral, végétal, ni animal.

Il n'eſt point un ſel minéral ; il ne ſe trouve point dans les entrailles de la terre tout fait ; le nitre aërien n'eſt point répandu dans l'air, comme on l'a voulu prétendre ; l'acide nitreux differe de l'acide vitriolique ; la couleur rouge qu'il répand, & ſa fumée, prouvent que cet acide contient du phlogiſtique ; ce qui ne ſe rencontre point dans l'acide vitriolique.

Le nitre n'eſt point un ſel végétal ; les plantes ſe nourriſſent des ſucs de la terre, l'acide qui ſe rencontre dans la terre eſt un acide vitriolique, & je viens de prouver que l'acide nitreux differe de l'acide vitriolique.

Le nitre n'eſt point un ſel animal ; les animaux ſe nourriſſent de végétaux, & les végétaux ne contiennent point d'acide nitreux : de plus, le ſel qu'on tire des excréments de l'homme, ou d'autres animaux, eſt, pour la plus grande partie, un ſel marin. Vous me direz : C'eſt un ſel naturel ; le ni-

tre eſt répandu dans l'air, puiſque des terres qui ont donné déja du nitre, étant expoſées à l'air, en ont donné de nouveau : cela ne prouve pas que le nitre ſoit répandu dans l'air; ces terres s'en chargent une ſeconde fois, parcequ'elles contiennent encore quelques matieres animales capables de paſſer par la fermentation putride; & alors l'acide vitriolique qui ſe trouve dans toutes les terres, ſe combinera avec le phlogiſtique, & formera l'acide nitreux : cela eſt ſi vrai, que, ſi une fois les matieres animales ſont incapables de paſſer par la fermentation putride, quoique ces terres ſoient expoſées à l'air, elles ne ſe chargeront jamais de nitre : de plus ſi le nitre eſt répandu dans l'air, comme vous le prétendez, pourquoi une terre donnera-t-elle du nitre, pendant qu'une autre, à quatre pas, n'en donnera jamais. De plus, quoiqu'une terre capable de ſe charger de nitre ſoit expoſée à l'air, s'il fait du vent ou de la chaleur, elle ne s'en chargera jamais, parceque la chaleur & le vent diſſiperont le phlogiſtique, & l'alkali volatil que la fermentation putride développera, avant que l'acide vitriolique ſoit uni au phlogiſtique pour former l'acide nitreux.

Vous me demandez enfin ce que c'eſt que le nitre? Je réponds que c'eſt un ſel artificiel compoſé d'acide vitriolique uni au phlogiſtique, qui a pour baſe un peu d'alkali volatil, & un alkali fixe.

Les cryſtaux de nitre ſont en aiguilles, à ſix pans, dont les faces oppoſées ſont égales; ils ſe terminent en pointe, & c'eſt de cette ſtructure que l'on conclud que l'uſage du nitre, continué dans les aliments, ſeroit contraire, parcequ'il deſſécheroit trop; ſa ſaveur eſt amere, mordante, imprime un froid vif ſur la langue. Dans un creuſet, il entre en fuſion; ſi on y jette alors une matiere inflammable, l'acide nitreux s'unit au phlogiſtique, forme un ſoufre

volátil, qui prend feu dans l'inſtant, & il détonne. Ce qui reſte dans le creuſet, c'eſt la baſe du nitre; on l'appelle nitre fixé par telle ou telle ſubſtance, comme nitre fixé par les charbons, nitre fixé par le ſoufre, &c.

Par l'analyſe, on tire du nitre un acide fumant, fort rouge, qui donne la couleur rouge aux teintures bleues des végétaux; avec un alkali fixe, il fermente & forme un nitre régénéré: ſi on le verſe ſur une terre abſorbante, il fermente auſſi, & forme un nitre quadrangulaire; ſur un limon, il forme auſſi un ſel qui tombe en déliquium à l'air: la ſubſtance qui reſte dans la cornue, après ſa diſtillation, eſt alkaline; elle contient un peu de terre.

Il faut choiſir le nitre de la quatrieme cuite, en très beaux cryſtaux, qu'il ait une ſaveur amere & rafraîchiſſante, qu'il fuſe & détonne ſur les charbons ardents; s'il y décrepite, c'eſt marque qu'il contient encore du ſel marin: on lui a attribué beaucoup de vertus; Stahl l'a regardé comme la médecine univerſelle; il en a compoſé un volume entier.

Le nitre eſt rafraîchiſſant, il calme l'efferveſcence des humeurs: Stahl l'appelle anodyn minéral; effectivement je crois qu'il eſt tel lorſque la douleur vient d'inflammation & de l'efferveſcence de nos humeurs. Riviere le regarde comme diaphorétique; cela peut être, ſi la tranſpiration eſt ſupprimée par le grand mouvement du ſang & la chaleur. On a beaucoup diſputé, pour ſçavoir ſi le nitre eſt fondant, ou condenſant; ſa vertu fondante eſt oppoſée à ſa vertu rafraîchiſſante; de plus, mis dans le ſang, il le coagule, & convertit la lymphe en gélatine: d'où je le crois plûtôt condenſant que fondant: s'il devient quelquefois diurétique, c'eſt que, en ralliant les globules du ſang, la ſéroſité ſe ſépare & ſe porte aux reins. A la doſe d'une ou

deux onces, il eſt purgatif, mais il donne trop de tranchées; s'il convenoit quelquefois, ce ſeroit dans l'hydropiſie, où les fibres ſont dans l'atonie. A raiſon de ſa vertu anodyne, il calme la fougue & l'impétuoſité des humeurs. STAHL a fait fondre du nitre dans de l'eau; il a injecté cette eau dans les vaiſſeaux d'un animal, & cette eau, chargée de nitre, n'a point fait entrer les muſcles en contraction, comme l'eau ſimple le fait en injection.

On emploie le nitre dans les inflammations, les fievres longues, malignes, putrides; il faut cependant en excepter les intermittentes, à la fievre tierce près, dont l'accès eſt fort vif: on en met dans les ptiſanes un gros par pinte, ou dans des apozêmes, ou émulſions, un ſcrupule par verre, qu'on réitere deux ou trois fois par jour: on l'ordonne dans les difficultés d'uriner, dans les maladies des reins, quand il y a embarras de quelque matiere viſqueuſe; l'uſage a fait obſerver qu'il n'y cauſe aucune inflammation: on le donne auſſi, dans l'hydropiſie, à grande doſe. Pour rendre ſon uſage plus efficace, on le mêle avec le crocus de mars, & on le donne trois ou quatre fois par jour: il convient dans le commencement des gonorrhées, pour rabattre l'inflammation; mais ſur la fin, il ſeroit contraire, car il épaiſſit les humeurs: & dans la vérole, les humeurs ne ſont que trop épaiſſies. On le donne dans les pertes des femmes; mais s'il a quelqu'effet alors, ce n'eſt qu'en épaiſſiſſant le ſang & rabattant ſon effervescence. STAHL l'ordonne dans les crachements de ſang; ſi ces crachements de ſang venoient de la turgeſcence des humeurs, il pourroit avoir quelqu'efficacité, parcequ'il l'abatteroit; mais ſi c'étoit en conſéquence d'un effort, ou de la pléthore, j'aurois plus de foi à la ſaignée qu'au nitre: de plus s'il y a phlogoſe au poumon, le nitre

eſt abſolument contraire. Quelques-uns le preſcrivent dans les douleurs de goute & de rhumatiſme ; mais je crois qu'on doit lui préférer les ptiſanes ſudorifiques & le lait. On l'emploie auſſi dans la maladie hyſtérique & hypochondriaque ; je crois qu'il peut avoir alors quelque utilité pour rabattre les eſprits. Stahl dit qu'il ne faut point s'étonner des diarrhées qui viennent en conſéquence de l'uſage du nitre dans les maladies aiguës : effectivement on remarque que ces ſortes de diarrhées jugent la maladie : ce ſont des criſes, & on reconnoît ſi elles ſont ſalutaires quand le pouls devient mollet, que le malade ſe trouve mieux, qu'il n'en eſt point affoibli, qu'il ſent que la tête ſe dégage, & que le ventre n'eſt plus ſi bouffi ; quand tous ces ſignes manquent, la diarrhée eſt une criſe non ſalutaire.

Le nitre eſt contraire dans les poitrines foibles & délicates, dans les inflammations & phlogoſes des poumons ; il excite trop la toux ; en conſéquence, on ne doit point le donner dans les ulceres internes, ſpécialement du poumon, ni dans l'inflammation d'eſtomac & des inteſtins, ni dans les dyſenteries qui dépendent de phlogoſe ; il vaut mieux alors avoir recours aux huileux & aux mucilagineux.

A l'extérieur, il n'eſt guere employé : quelques-uns prétendent qu'il a plus d'efficacité que le ſel marin pour animer certains cataplaſmes. Il peut convenir pour faire des lotions & des injections dans les vieux ulceres, & dans les ſinus. On le conſeil pour le cancer ; d'autres pour les maladies cutanées, comme la gale, les dartres, la lepre ; mais dans ces cas, je le regarde comme un petit remede. Il eſt très bon dans les gargariſmes, pour les inflammations de la bouche, comme eſquinancie & autres.

L'*eau-mere*, qui reſte après la cryſtalliſation du nitre, a très peu d'uſage en médecine : d'abord on ne l'emploie point à l'intérieur; à l'extérieur, on la dit bonne dans la gale, les dartres, la teigne, & autres; mais il faut que le malade ſoit bien préparé auparavant, crainte de reflux ſur les viſceres.

L'eau-mere contient encore un nitre informe, auquel il manque une baſe alkaline fixe pour être un véritable nitre : donc ſi l'on y verſe une diſſolution alkaline, l'acide nitreux s'en empare, & quitte une terre abſorbante, qui ſe précipite ſous la forme d'une poudre blanche; on la ramaſſe, on la fait deſſécher, on la met dans une bouteille, c'eſt la *poudre de Santinelli*, ou la *Magnéſie blanche.* Si on veut avoir cette poudre par un autre procédé, on fait évaporer l'eau mere à un feu doux juſqu'à ſiccité; on calcine la maſſe, on la lave, & ainſi l'on peut avoir la magnéſie blanche par la calcination.

On fait encore aujourd'hui beaucoup de cas de cette poudre; on la dit fondante, apéritive, abſorbante, purgative; en effet, elle purge doucement à la doſe de deux ou trois gros; cette poudre eſt légere. Dans les premieres voies des enfants, elle ſe combine avec les aigres; il en réſulte un ſel neutre qui irrite & fait faire deux ou trois ſelles; ainſi elle eſt auſſi abſorbante : mais ſi les aigres ſont dans la maſſe du ſang, j'aimerois mieux avoir recours au ſavon & à l'alkali fixe, parceque je ne crois point que la magnéſie blanche paſſe dans le ſang; je ne l'eſtime, ni apéritive, ni fondante.

On tire du nitre un *eſprit* par pluſieurs procédés; premiérement on prend du bol (le plus rouge eſt le meilleur, parcequ'il contient plus d'acide vitriolique); on le fait bien deſſécher, on le pulvériſe, on en mêle trois ou quatre parties ſur une de nitre, on en remplit les deux tiers d'une cornue, on la

place au fourneau de réverbere, on distille par un feu lent : il monte d'abord une eau qu'on peut perdre si l'on veut ; quand les esprits commencent à monter, on y adapte un très grand ballon, dans la crainte que les vaisseaux ne se rompent, & on le lutte bien : si on distille l'esprit avec le phlegme, qui monte le premier, c'est l'eau forte que l'on a, laquelle est fort claire ; mais si on tire le phlegme, & qu'on garde seulement l'esprit, il est très rouge & très fumant. On ne se sert point de l'eau forte en médecine.

Au lieu de bol pour la distillation de l'esprit de nitre, on peut, & il vaut mieux, se servir de vitriol de mars. On le fait bien dessécher, & on le mêle avec parties égales de nitre, on en remplit la moitié d'une cornue, on la place au fourneau de réverbere, & on distille comme dessus ; par ce procédé, on retire plus d'esprit de nitre que par le premier.

Dans ces deux procédés, l'acide vitriolique (qui est contenu dans le vitriol de mars ou dans le bol, ayant plus d'affinité avec les alkalis fixes que les autres acides), s'empare de la base du nitre, & en chasse l'acide nitreux. On demandera peut-être, pourquoi l'acide nitreux, ainsi chassé de sa base, & étant libre, ne s'empare pas de la base du vitriol, au lieu de monter dans le récipient ; je répondrai que les acides ont très peu d'affinité avec les métaux, & qu'ils n'en ont point du tout avec eux quand les métaux sont privés de leur phlogistique, & c'est ce qui arrive à la base du vitriol, ou la terre martiale ; donc l'acide nitreux doit demeurer libre & être élevé par le feu.

Puisque toute la réussite de cette distillation dépend de l'acide vitriolique, on peut, au lieu de vitriol de mars & de bol, employer l'huile de vitriol concentrée : alors il faut prendre une cornue tubulée, verser peu-à peu sur le nitre l'huile de vitriol,

& distiller seulement au feu de sable, de crainte de briser les vaisseaux.

Ce qui reste dans la cornue après la distillation du nitre, est le *sel de duobus*, ou *arcanum duplicatum*, du sel de Seignette, un véritable tartre vitriolé. Dans le premier procédé, ce sel est mêlé avec le bol; dans le second, avec une terre martiale; & & dans le dernier, il est tout pur; aussi il ne faut qu'une seule lotion dans ce dernier cas pour l'avoir pur, au lieu qu'il en faut plusieurs dans les deux premiers procédés.

L'esprit de nitre est rafraîchissant, épaississant, mais il est trop caustique; ainsi il n'est guere employé : on lui préfere l'esprit de sel, & il n'est d'usage que quand il est dulcifié.

Pour dulcifier l'esprit de nitre, on emploie l'esprit de vin; mais il faut avoir attention que l'esprit de nitre ne soit point trop noyé, & qu'il ne soit point non plus trop dominant. On prend un matras fort grand, & à long col, on verse une certaine quantité d'esprit de nitre: on verse peu-à-peu, de crainte de la rarescence des parties d'esprit de vin; on adapte un autre matras, on lutte bien, & on met en digestion au soleil ou au bain de sable pendant un mois : alors l'esprit de nitre prend une odeur fort agréable, semblable aux huiles essentielles aromatiques. Cet esprit dulcifié devient un savon léger, & d'une odeur fort agréable : tel doit être le résultat de la combinaison d'un acide avec une huile éthérée, puisqu'un acide & une huile grasse forment un savon ordinaire.

Cet esprit, ainsi dulcifié, est un excellent stomachique, stimulant, calmant & anodyn : on en met quinze ou vingt gouttes dans une liqueur convenable, ou on le donne *ad gratam aciditatem* : il est très bon pour matter les substances putrides. Un

demi-gros calme, comme par miracle, l'ivresse; le malade s'endort sur-le-champ, & à son réveil, il ne ressent aucune incommodité. C'est un excellent diurétique; il est très carminatif: on le mêle avec deux parties d'essence carminative de Sylvius: il convient dans toutes les coliques venteuses; quelques-uns veulent le mêler avec les esprits volatils, tels que de corne de cerf; mais je n'en serois pas d'avis, il n'en résulteroit qu'un sel ammoniacal.

Pour faire le *crystal minéral, nitrum tabulatum*, ou sel de prunelle, on prend du nitre, on le met dans un grand creuset, on le fait entrer en fusion; alors on projette à plusieurs reprises de la fleur de soufre, il se fait une détonation; quand elle est passée, on verse la matiere dans une bassine, dont le fond soit plat; elle se congele sur-le-champ, parceque le nitre, dans cette fusion, a perdu l'eau qu'il avoit prise dans sa crystallisation; tel est le crystal minéral. Quelques apothicaires prétendent qu'il n'est point nécessaire d'y jetter de la fleur de soufre; mais je dis que le soufre le prive davantage de son humidité, & qu'il se garde plus long-temps: peut-être aussi que, selon la loi des affinités, l'acide du soufre décompose une certaine quantité de nitre, & s'empare de sa base.

Le crystal minéral a les mêmes propriétés que le nitre, seulement à un moindre degré; il est moins nuisible à la poitrine que le nitre, aussi l'emploie-t-on spécialement dans les lavements; il est très-propre à tirer la teinture des purgatifs.

Quelques-uns veulent, comme je l'ai déja dit ci-dessus, que ce qui demeure dans la cornue après la distillation d'esprit de nitre, soit un sel *de duobus*, un sel de Seignette, un tartre vitriolé; & ainsi ils confondent ces trois sels; mais j'y trouve de la différence: en effet, la base du tartre vitriolé est

eſt l'alkali fixe du tartre ; la baſe du ſel *de duobus*, ou de l'*arcanum duplicatum*, eſt l'alkali fixe du nitre ; la baſe du ſel de Seignette eſt auſſi, à la vérité, l'alkali fixe du nitre ; mais la différence qu'il y a, c'eſt que, dans le ſel de Seignette, l'acide vitriolique contient une certaine quantité de phlogiſtique, au lieu que cet acide en eſt tout-à-fait privé dans le tartre vitriolé, & l'*arcanum duplicatum*.

Pour faire le *ſel de Seignette*, ou de la Rochelle, on fait détonner le nitre dans un creuſet avec le ſoufre. Dans cette opération, l'acide du ſoufre (qui eſt un véritable acide vitriolique, & qui a plus d'affinité avec l'alkali fixe que l'acide nitreux), s'empare de la baſe alkaline du nitre, & en chaſſe l'acide nitreux, qui alors, avec le phlogiſtique, forme un véritable ſoufre volatil qui s'enflamme dans l'inſtant : quand la déflagration eſt paſſée, on calcine bien la matiere pour enlever tout le ſoufre ; & lorſque la maſſe eſt bien blanche, on la jette dans un mortier, on la pulvériſe, on en fait une leſſive, on la filtre, & on l'évapore : voilà le ſel de Seignette ; mais il faut prendre garde que le goût du ſoufre y ſoit trop dominant, parceque, dans l'uſage, il porteroit à la tête, & occaſionneroit des nauſées.

C'eſt le meilleur ſel que je connoiſſe pour tirer la teinture des purgatifs ; je le preſcris toujours, dans les médecines, à la doſe d'un ou de deux gros ; on le met ordinairement à la doſe d'une once & demie dans des eaux minérales, pour les rendre un peu purgatives : il eſt ſtimulant, apéritif, diurétique : auſſi on peut l'ordonner dans les bouillons & apozêmes apéritifs : en un mot, il a toutes les propriétés des ſels neutres.

Pour avoir le *nitre fixé*, on emplit de nitre la moitié d'un creuſet, on le place entre les charbons ; quand il eſt rouge, on projette à diverſes repriſes

de la poudre de charbon; le nitre détonne, & on continue jusqu'à ce qu'il ne détonne plus : dans ce procédé, l'acide nitreux ayant plus d'affinité avec le phlogistique qu'avec les alkalis fixes, quitte sa base, se combine avec le phlogistique, & forme un soufre volatil, qui s'enflamme dans l'instant; mais, par ce procédé, tout le nitre n'est pas décomposé, ainsi j'aime mieux faire rougir le creuset, mêler le nitre avec la poudre de charbon, en faire la projection par reprises à mesure que les détonnations cesseront : on calcine bien la matiere, on la pulvérise, on la lessive, on la filtre, & on l'évapore à siccité.

Le nitre fixé est assez employé; il est apéritif & très fondant : la dose est de huit, dix, douze ou quinze grains. Si on met le nitre fixé à la cave, il prend l'humidité de l'air; il tombe en déliquium, & l'on a la liqueur de nitre fixé; elle a les mêmes propriétés que le nitre fixé : on la donne à plus forte dose, comme dix-huit ou vingt gouttes : le nitre fixé est aussi absorbant.

Le nitre, dit M. Vogel, est un sel blanchâtre & diaphane, moyen, & d'une nature fixe, représentant des crystaux prismatiques à six angles, d'une saveur salée, & faisant dans la bouche une impression de froid, détonnant dans le feu avec les substances sulfureuses. C'est une production de la nature & de l'art. Mêlé avec le sel, il le rend plus fluide & plus rouge Hoffm. *Med. syst. t.* iij. *sect.* j. *cap.* xij. §. 12. Schwenke, *Hæmatol. p* 195. Sauvages, *Diss. sur les malad. qui affect. cert. part. pag.* 37, 39; ce qui est contredit par Stahl, *Opusc. phys. chem. pag.* 568. C'est un excellent remede; il modere l'effervescence & l'orgasme du sang; il est anti spasmodique, diurétique; il appaise l'inflammation; il atténue le sang : on le donne depuis quelques grains jusqu'à un gros. Penot. *de med. chym. p.* 57,

le conseille à ceux qui sont incommodés de la pierre, & qui ont une difficulté d'uriner; il est aussi recommandé dans la néphrétique par GRULING, *observ. de calc. p.* 120. TIMÉE, *consult.* 3, rapporte qu'un homme attaqué de néphrétique causée par la présence d'une pierre, fut guéri par l'usage du nitre. Il est vanté par RIVIERE, *cent.* j. *obs.* 83, 94, 96. & *cent.* ij. *obs.* 18, dans les hémorrhagies; on inspire même l'eau dans laquelle on l'a fait dissoudre pour arrêter les hémorrhagies du nez. On le mêle aussi avec succès dans les épithêmes pour dissiper les douleurs de tête. Il est encore loué par le même, *prax. c.* j. *obs.* 33. & par HOFFMANN, *t.* iv. *p.* 549, 595, quoique TRALLES, *Choler.*, avertisse de ne pas l'employer indifféremment dans tous ces maux. GRULING, *obs.* 50, en fait cas contre la rétention des regles provenant d'obstruction. On le trouve ordonné contre le hoquet, *E. N. C.* *dec.* ij. *ann.* 4. & 6. Mais il ne faut pas le prescrire indistinctement à tout le monde; car j'ai souvent observé qu'il excitoit chez quelques-uns des spasmes violents dans l'estomac; ANDRÉ HERMANN, *Epist. de nitri usu & abusu*, a remarqué aussi qu'il occasionnoit des gonflements & de la foiblesse. Il est encore certain, d'après l'observation de BACON VÉRULAM, que l'abus qu'on en faisoit autrefois en Angleterre, rendoit les hommes foibles, & détruisoit l'appétit; ce que TRALLES a depuis peu confirmé, d'après sa propre observation, *Hist. choler. p.* 72, 73. Il ne faut point sans doute attribuer à une autre cause cette extrême foiblesse générale, la perte de l'appétit, la constipation, dont il est parlé *in act. suec.* iv. *p.* 5, après un très grand usage d'une poudre anti-spasmodique. Son usage est dangereux dans la gonorrhée maligne; plusieurs observations le prouvent; *Leçons de chym. de l'Univers. de Montpel.*

Il est encore nuisible dans la toux seche & dans les ulceres des poumons. Stahl, persuadé faussement que le nitre coaguloit les humeurs, y ajoûtoit du tartre vitriolé, pour empêcher son effet coagulant, méthode que ses sectateurs suivent constamment.

NOBLE-ÉPINE. *Voyez* Épine-blanche.

I°. NOISETTIER, *ou* Coudrier. *Corylus sativa fructu albo minore sive vulgaris*, C. B. Pin. *Corylus sativa*, J. B. *Corylus stipulis ovatis obtusis*, Linn. Ses fruits se nomment *noisettes*. *V.* la fig. du Coignassier, celle Noisettier y est représentée.

II°. Noisettier, *ou* Avelinier. *Corylus sativa fructu rotundo maximo*, C. B. Pin. *Avellana lugdunensis major*, Camer. Hort. Ses fruits s'appellent *avelines* (*nuculæ avellanæ*, *nuces ponticæ*, *nuces prænestinæ*, *nuces heracleoticæ*).

La racine de cette espece d'arbrisseau, qui s'enfonce profondément en terre, est épaisse & noueuse. Ses tiges sont rameuses, pliantes, sans nœuds, revêtues d'une écorce blanche & unie; le bois est blanc. Ses feuilles sont grandes, larges, ridées, légérement dentelées, vertes, blanchâtres en-dessous. Ses fleurs sont des châtons oblongs, grêles, verds d'abord, jaunes ensuite, composés de plusieurs folioles disposées par écailles surmontées de beaucoup de sommets jaunâtres. Dans des endroits séparés des châtons, naissent des fruits oblongs, ou arrondis, unis plusieurs ensemble, contenus dans des enveloppes fermes, vertes, velues, astringentes; sous une coque dure, ligneuse, lisse, jaunâtre ou rousse, est une amande blanchâtre, qui donne un suc laiteux, ferme, & d'une saveur agréable.

On trouve cet arbrisseau par-tout dans les forêts. Il se cultive dans les jardins.

La chymie apprend que les avelines & les noisettes contiennent un peu de phlegme acide ou

urineux, beaucoup d'huile subtile ou épaisse, une huile résineuse, un peu de terre & de sel fixe.

Ces fruits, dit M. VOGEL, sont des aliments médicamenteux; on en tire une huile douce, analogue à celle d'amandes, laquelle est non seulement anodyne, mais encore salutaire à ceux qui sont incommodés du calcul, à cause de sa vertu lénitive & adoucissante. On peut en faire, de même qu'avec les amandes, des émulsions.

On vantoit beaucoup autrefois l'huile empyreumatique du bois de coudrier, comme un remede anodyn contre l'odontalgie, & vulnéraire : RULAND, *cent.* iij. *obs.* 84, assure avoir guéri avec cette huile une tumeur cancéreuse de la langue. Mais nous avons nombre d'autres huiles fétides propres contre les ulceres.

I°. NOIX ordinaires. *Voyez* NOYER.

II°. NOIX d'ACAJOU. *Voyez* ACAJOU.

III°. NOIX de BEN. *Voyez* BEN.

IV°. NOIX de GALLE. *Gallæ*, off. Κηκῖδες, Græcor. *Hafs*, & *Hafus*, Arabum.

Quelques-uns ont cru faussement que c'étoit le fruit d'un arbre. Il est certain aujourd'hui que ce sont des excroissances contre nature qui se trouvent sur les chênes de Barbarie & d'autres pays chauds, & qui doivent leur origine à la piquure & à la morsure de quelques insectes.

Certaines mouches, dit M. GEOFFROY, piquent les bourgeons, les feuilles & les rejettons les plus tendres de ces arbres, & ils en déchirent les vaisseaux les plus minces; le suc coule de la plaie, & y aborde avec plus d'abondance, parceque la résistance est diminuée, les vaisseaux se distendent de plus en plus par l'humeur qui s'y répand; ce qui forme ces tumeurs qui ont tant de figures différentes, quoiqu'elles soient contre nature, eu égard à

l'arbre qui les porte : cependant elles ſont deſtinées à être comme la matrice qui doit recevoir les œufs de ces animaux, les conſerver, les échauffer, les faire éclore & les nourrir.

Quand on ouvre les noix de galle mûres & récentes, on trouve à leur centre des vermiſſeaux, ou plutôt des nymphes, & tantôt il n'y en a qu'une, tantôt il y en a pluſieurs logées en autant de différentes cellules. Ces nymphes ſe développent après quelque temps, & ſe changent en mouches, qui ſont quelquefois de même genre, & quelquefois d'un genre différent.

Peu de temps après qu'elles ſont formées, elles ſe cherchent une iſſue en rongeant la ſubſtance de la noix de galle, & enfin elles font un trou rond à la ſuperficie, par lequel elles ſortent & s'envolent. Si les noix de galle ne ſont point percées, on y trouve le vermiſſeau ou la mouche ; mais ſi elles ſont ouvertes, on les trouve vuides ou remplies d'autres animaux qui ſont entrés par haſard par ces petits trous, & qui ſe ſont cachés dans ces petites tanieres.

On diſtingue deux ſortes de noix de galle dans les boutiques ; ſçavoir, celles d'Orient, que l'on appelle *noix de galle d'Alep*, ou *alepines*, & celles de notre pays. *Voy.* la figure de l'Agaric, celle de la Noix de galle d'Alep y eſt repréſentée.

Les noix de galle d'Alep ſont arrondies, de la groſſeur d'une aveline ou d'une petite noix, anguleuſes, plus ou moins raboteuſes, peſantes, de couleur blanchâtre, verdâtre ou noirâtre, compactes & réſineuſes en-dedans, d'un goût aſtringent & acerbe.

Celles de notre pays ſont rondes, rougeâtres ou rouſſes, polies à leur ſuperficie, légeres, faciles à rompre, d'une ſubſtance plus raréfiée, ſpongieu-



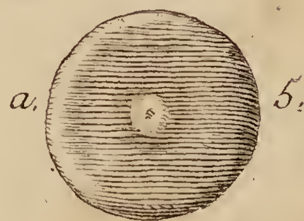


Grande Noix vomique,

Nux vomica major.

a.2.

a.1.







Petite Noix vomique.
Nux Vomica minor.



ſes, & quelquefois creuſes. Elles ſont moins bonnes, ſoit pour la teinture, ſoit pour la médecine.

L'analyſe chymique a appris que les noix de galle contenoient une grande quantité de ſoufre fixe & groſſier, mêlé avec un ſel ammoniacal. Elles changent en noir certaines eaux minérales; ce qui en fait découvrir la nature : tout le monde ſçait d'ailleurs qu'elles ſervent à faire de l'encre.

Elles ont une vertu auſtere & aſtringente très décidée; ce qui les rend utiles extérieurement en épithême contre la chûte de la matrice, de l'inteſtin rectum, & pour arrêter les hémorrhagies des plaies. M. Reneaulme, *Mém. de l'acad. des ſc.* 1711, a découvert qu'intérieurement elle poſſédoit la vertu de guérir les fievres intermittentes : on en donne depuis un demi-gros juſqu'à un gros. Ludolf, *Miſc. berol.* vj. *p.* 16, rapporte qu'elles ont guéri un aſthme chronique, accompagné de ſpaſme & de flatulence : Vogel, *Mat. med.*

V°. Noix mételle. *Voyez* Pomme épineuſe.

VI°. Noix muſcade. *Voyez* Muscade.

VII°. Noix purgative. *Voyez* Ricin.

VIII°. Noix vomique. *Nux vomica.* off.

C'eſt le fruit ou l'amande d'un arbre, déſigné par les botaniſtes, ſous les noms ſuivants : *Nux vomica major*, Parad. bat. prodr. *Caniram*, Hort. mal. *Malus malabarica, fructu corticoſo amaricante, ſemine plano compreſſo*, D. Syen; & Raii, Hiſt. *Solanum arboreſcens indicum maximum, foliis œnopliæ ſive napecæ majoribus, fructu rotundo duro rubro, ſemine orbiculari compreſſo maximo*, nuces vomicas & lignum colubrinum *officinar. ferens*, Breyn, 2°. prodr. *Ligni colubrini tertium genus in Malabar, vaſtæ arboris magnitudine*, Acostæ. *Nux vomica vulgò*, off. *compreſſa, hirſuta*, J. B. *Colubrinum lignum*, Cluſii. *Pao de cobra dictum, fortè ter-*

tium, Acoftæ ejuſdem. *Cucurbitifera malabarienſis*, *œnopliæ foliis rotundis*, *fructu orbiculari*, *rubro*, *cujus grana ſunt nuces vomicæ*, off. PLUK. Almag. bot. *Strychnos foliis ovatis*, *caule inermi*, LINN.

Cet arbre eſt grand, très branchu; ſon tronc a dix pieds de circonférence; l'écorce qui le recouvre eſt cendrée, noire ou rougeâtre, amere. Ses feuilles ſortent oppoſées ſur les nœuds des branches & des rameaux; elles ſont ovales, fort amples dans leur milieu, terminées en une pointe mouſſe, vertes, ameres. Ses fleurs naiſſent par bouquets d'entre les aiſſelles des feuilles; elles ſont compoſées chacune d'un pétale d'une ſeule piece, profondément découpé en cinq portions; du fond de la fleur, s'éleve un piſtil environné de cinq étamines munies de longs ſommets; toutes ces parties de la fleur ſont ſoutenues par un petit calyce régulier, partagé en cinq. A ces fleurs, ſuccedent des fruits ronds, liſſes, d'un jaune-doré dans leur maturité: ſous une écorce aſſez épaiſſe, caſſante & amere, eſt renfermée une ſubſtance blanche & mucilagineuſe, & quinze ſemences arrondies & applaties.

Cet arbre naît dans le Malabar, ſur la côte de Coromandel, & dans l'iſle de Ceylan.

Cette noix eſt un poiſon, non-ſeulement pour beaucoup d'animaux, ceux principalement qui naiſſent les yeux fermés, & qu'elle plonge d'abord dans un profond ſommeil, & fait mourir enſuite au milieu des convulſions (WEPFER, *Cic. c.* 13. *p.* 194. STENZEL, *de anod. virt. ven. p.* 36.), mais encore pour les hommes: en effet, HOFFMANN, *Med. ſyſt.* ij. *p.* 288, rapporte qu'à la doſe de 15 grains, elle a donné la mort à une jeune fille de dix ans, à laquelle on en avoit fait prendre deux doſes pour la guérir de la fievre quarte. A moindre doſe cependant, & donné par degrés juſqu'à quinze grains,



Umbilicus Veneris.
Nombril de Venus,
a. 4.
a. 4.
a. 1.
a. 1.

Schulz. *p.* 404, dit qu'il ne s'ensuivit aucun mauvais effet dans un jeune homme de dix-huit ans, attaqué d'une épilepsie chronique. Néanmoins les Arabes, par qui son usage a été introduit en médecine, l'ont fortement recommandée, à cause de sa grande vertu alexipharmaque : ce fut d'après ces éloges que l'empereur Maximilien I les fit entrer dans son antidote, nommé *électuaire d'œuf*. Mais Paul de Sorbait, *Consil. de pest. quæst.* 23, durant la peste de Vienne, dit que ceux qui avoient pris des électuaires où elle entroit, avoient été enivrés & attaqués de vomissement. Montin, *Dissert.* dit que les Lappons prennent, avec succès, contre la colique la moitié d'une noix vomique rapée & mêlée dans de l'eau ou de l'esprit de froment.

Le danger qu'il y a d'employer cette noix intérieurement, malgré quelques succès, ne doit pas rassurer sur son usage, & doit au contraire la faire rayer du nombre des médicaments.

On distingue encore deux autres especes de noix vomiques, qui ne different guere de la premiere qu'en ce qu'elles sont plus petites; elles viennent de même des contrées orientales. *V.* la fig. ci-jointe.

I°. NOMBRIL de Vénus; grand Cotylédon; Escudes, *ou* Escuelles communes. *Umbilicus Veneris*, off. Gerard; Matth., Cæsalp. *Cotyledon major*, C. B. Pin. Tourn. Inst. rei herb. *Cotyledon vera, radice tuberosâ*, J. B.

Sa racine est tubéreuse, charnue, blanche, fibrée. Les feuilles sont rondes, épaisses, grasses, succulentes, tendres, creusées en bassin, portées sur de longs pédicules, d'un verd de mer, d'une saveur visqueuse & insipide. Il s'en éleve à la hauteur de six pouces une tige, tantôt simple, tantôt branchue. Ses fleurs sont en cloche alongée en tuyau, & partagées en plusieurs sections termi-

nées en pointe ; elles sont blanches ou purpurines ; ses étamines sont au nombre de dix. Ces fleurs deviennent des fruits membraneux, où sont contenues des semences très menues.

On trouve cette plante sur les rochers & les vieux murs, dans les endroits pierreux ; elle donne sa fleur en Avril & Mai.

II°. Nombril de Vénus à fleurs jaunes, *ou* Cotyledon à fleurs jaunes. *Umbilicus Veneris alter*, off. *Cotyledon radice tuberosâ longâ repente*, Mer. Tourn. Inst. rei herb. *Cotyledon flore luteo*, *radice tuberosâ longâ repente*, Act. academ. reg. Paris. *Cotyledon flore luteo maxima*, Herman. Catal. Leyd. *Cotyledon foliis cucullatis serrato-dentatis alternis*, *caule ramoso*, *floribus erectis*, Linn.

Sa racine, qui est vivace, est longue & rampante: Ses feuilles, assez semblables à celles de la précédente, ont plus de largeur & d'épaisseur ; elles sont crenelées le long de leurs bords, & ouvertes vers la queue. La tige, qui sort du milieu de ces feuilles, est ferme, ronde, rougeâtre, branchue, garnie de quelques feuilles plus petites. Ses fleurs, qui sont jaunes, sont d'une seule piece en cloche, divisée en cinq sections pointues ; leurs calyces sont longs & verdâtres. Ces fleurs deviennent des fruits capsulaires, oblongs, pointus, verdâtres, où sont contenues des semences menues, & rougeâtres.

Cette plante, originaire de Portugal, se cultive dans les jardins, où elle fleurit au mois de Juin. Ses feuilles, qui conservent leur verdure pendant l'hyver, se flétrissent au mois de Mai.

Ces deux especes ont les mêmes vertus ; la premiere est plus usitée en médecine.

Je ne sçais que Solenander, dit M. Vogel, qui ait vanté l'usage de cette plante contre les flueurs blanches

Umbilicus Veneris alter.

Nombril de Venus, à fleurs Jaunes,









blanches, de quelque maniere qu'on l'emploie (*Consil.* viij. *sect.* iv. *p.* 328.). D'autres recommandent, contre le calcul & l'hydropisie, d'en manger les feuilles avec la racine, parcequ'elles ont une vertu diurétique; le suc est discussif, & on en fait avec avantage des lotions sur les parties attaquées d'érésipeles, d'inflammations, ou d'engelures.

NOMBRIL marin; Ombilic marin; Nombril *ou* Féve de mer; Limaçon de mer. *Umbilicus marinus*, off. *Cochlea cælata*, ALDROVAND. & JONST. & GESN. & RONDEL. &c..... *Cochlea cælata antonomasticè dicta*, BONAM. *Cochlea trochiformis, striata, rugosa, papillosa*, LONG. *Operculum, officinis* Umbilicus marinus *dictum*, BELLON. *Cochlea marina umbilicata; Bellivicus*, seu *Belliculus marinus; Concha venerea; Lapis margarethæ; Oculus luciæ vel marinus; Faba marina*, nonnull. *V.* la fig. du LIMAÇON, celle de NOMBRIL MARIN y est représentée.

Espece de limaçon assez commun dans la Méditerranée. Il est renfermé dans une coquille oblongue, striée, gravée en-dehors, lisse & polie intérieurement. Son couvercle, qui a environ six lignes de diametre, est d'une substance pierreuse, arrondie, assez épaisse, représentant assez bien un nombril, lisse, luisant, doux au toucher, d'un jaune doré en-dessus, de couleur de chair ou rougeâtre en-dessous; ce couvercle est attaché à une des extrêmités de l'animal, qui le force de s'ouvrir en le poussant, lorsqu'il veut manger; après quoi il le retire à lui, & referme si exactement sa coquille, que l'eau de la mer ne peut s'y insinuer.

Son couvercle & sa coquille sont les seules parties de l'animal dont on se serve en médecine: l'un & l'autre ont une saveur terreuse, & sont mis au nombre des diurétiques, des absorbants & des résolutifs. On les donne en poudre, à la dose d'un ou

deux scrupules dans un verre de vin, de ptisane ou de bouillon. Ils ne sont cependant pas souvent employés.

NOSTOC. *Voyez* MOUSSE membraneuse.

NOYER. *Nux juglans sive regia vulgaris*, C. B. Pin. *Juglans foliolis ovalibus glabris subserratis, omnibus subæqualibus*, LINN.

Arbre qui s'éleve fort haut, & dont les racines nombreuses s'enfoncent profondément en terre. Son tronc est haut, & souvent si gros, que sa circonférence excede dix-huit pieds : son écorce est épaisse, cendrée, verdâtre, lisse, gersée, & fendue profondément lorsque l'arbre est vieux; son bois est solide, roux, ou roussâtre, & comme ondé en plusieurs endroits. Ses feuilles sont conjuguées au nombre de cinq ou de six paires attachées sur une côte terminée par une feuille impaire, rougeâtres d'abord, vertes ensuite, amples, veinées, lisses, odorantes, d'une saveur astringente. Ses fleurs sont des châtons qui paroissent au printemps avec les feuilles, proche de leurs pédicules; ces châtons sont longs de deux ou trois pouces, composés de plusieurs pétales attachés à un poinçon en maniere d'écailles, odorants; ils sont surmontés de plusieurs étamines jaunâtres, dont les sommets sont pareillement jaunes.

Les embryons des fruits naissent sur le même individu, mais sur des endroits séparés; un même pédicule en porte plusieurs : le calyce où ils sont renfermés, est petit, verd, divisé en deux à son sommet. Chaque embryon devient un fruit arrondi, plus ou moins gros; il est composé, dans sa maturité, d'une écorce charnue, verte en-dehors, blanchâtre en-dedans, acerbe & amere, un peu âcre, & noircissant les mains; au-dessous se trouve une coque, d'abord d'une substance pulpeuse & blanche, acide & amere, un peu âcre &


Noyer, Juglans.
a. 1.
a. 1.
a. 1.
a. 2.

noirciſſant les mains, laquelle, en mûriſſant, devient ligneuſe, ridée, & ſe partage en deux; elle renferme une amande, qui, par ſa figure, imite en quelque ſorte les circonvolutions du cerveau, muqueuſe d'abord, & preſqu'inſipide, ferme dans ſa maturité, blanche, douce, agréable au goût quand elle eſt nouvelle (ſeche, elle eſt un peu huileuſe & rance), couverte d'une pellicule amere, âcre, déſagréable, qui s'enleve aiſément lorſque la noix eſt nouvelle, & qui eſt adhérente & inſéparable lorſqu'elle eſt ſeche : cette amande eſt partagée par une cloiſon ligneuſe, qu'on nomme *zeſte*.

Cet arbre, qui ſe trouve dans tous les pays de l'Europe, ſe plaît ſur les collines & ſur les montagnes; les eaux, ni les endroits marécageux ne lui ſont point favorables.

On a dit autrefois que l'ombre du noyer étoit dangereuſe; on s'eſt trompé : mais il peut ſe faire que quelques perſonnes délicates ſoient incommodées de l'odeur forte que ſes feuilles exhalent.

Son bois eſt très eſtimé; il eſt ſolide, durable, & ſe polit très bien : on en fait de beaux ouvrages.

L'écorce intérieure du noyer, deſſéchée, eſt vomitive; ſes châtons le ſont moins. On les a donnés depuis demi-gros juſqu'à un gros, en poudre, pour exprimer la bile & la pituite viſqueuſe de l'eſtomac, pour diſſiper les fievres, contre les ſuffocations utérines & l'épilepſie, & même contre la dyſenterie. Mais il ne paroît pas qu'on en faſſe aujourd'hui beaucoup d'uſage dans tous ces cas.

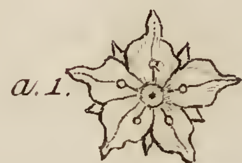
Ses feuilles, dit Simon Pauli, ſont bonnes contre la goute; on en applique ſur la partie, après les avoir tenues quelque temps dans un cellier, ſaupoudrées de ſel, & enfermées dans une bouteille de verre. Pluſieurs ajoûtent en général qu'elles ſont réſolutives, déterſives, tempérantes.

Le suc exprimé des racines fraîches pilées est un fort purgatif, qu'on ne peut employer, dit Ray, que pour des personnes très robustes. Mais le suc qu'on obtient de ces mêmes racines, au mois de Février, en y faisant des incisions, possede des vertus bien différentes, suivant Ettmuler; il convient dans la goute, la néphrétique, la céphalalgie; il est encore diurétique.

Quant aux noix, elles servent d'abord d'aliment; mais il est très mauvais, & de difficile digestion, soit qu'elles soient fraîches ou seches. Comme médicament, l'huile qu'on en tire se donne en lavement, à la dose de six ou huit onces, pour adoucir les intestins, après de violentes excrétions, la dysenterie, après qu'on a donné, par exemple, le lavement purgatif pour la colique de peintre. L'eau des trois noix est fort employée en médecine : on la donne à la dose d'une ou deux onces : c'est un assez bon diaphorétique.

Les noix, dit M. Vogel, si fort vantées par les anciens, ne sont plus guere employées comme médicament; ils les prescrivoient avec la rhue & les figues contre les poisons, & en faisoient manger en grande quantité pour expulser le ver solitaire; brûlées & broyées avec du vin, ils les appliquoient sur les charbons, les parties gangrénées, & attaquées d'alopécie : c'étoit un fort bon remede dans ces cas, au rapport de Dioscoride. Aujourd'hui, comme autrefois, on tire des noix bien mûres une huile qui adoucit & amollit, & qui, lorsqu'elle est vieille, est regardée comme un très bon remede pour les pierreux; Boyle, *de specif. p.* 127. Avant qu'elles soient dans leur maturité, on les confit; & en cet état, elles sont vantées comme un excellent stomachique. F. G. Fischer nous apprend qu'on prépare avec ces fruits, pas encore mûrs, un des meil-







Nummulaire,
Nummularia.

leurs anthelmintiques ; ce n'eſt autre choſe qu'un extrait aqueux, qu'on mêle avec le double d'eau de cannelle : on en donne juſqu'à cinquante gouttes à un enfant de deux ou trois ans ; GŒTTING. *ann.* 1751, *p.* 854.

On prépare avec l'écorce verte des noix qui ne ſont pas encore mûres, le rob de noix, qui eſt bon contre les tumeurs de la gorge.

NUMMULAIRE ; Herbe aux écus ; Monnoyere ; Herbe à cent maux ; Herbe qui tue les moutons. *Nummularia major lutea*, C. B. Pin. *Nummularia*, ſive *Centimorbia*, J. B. *Lyſimachia humifuſa*, *folio rotundiore*, *flore luteo*, TOURNEF. Inſt. rei herb. *Hirundinaria minor*, TABERN. Icon. *Nummularia ſupina*, ſive *Nummularia* off. RUPP. Flor. jen. *Lyſimachia foliis ſubrotundis*, *floribus ſolitariis*, *caule repente*, LINN.

De ſa racine, qui eſt traçante, menue, fibreuſe, ſortent des tiges rampantes, longues, grêles, anguleuſes, rameuſes. Ses feuilles, qui ſont oppoſées deux à deux, ſont arrondies, un peu crépées, d'un verd jaunâtre, d'une ſaveur aſtringente, mais ſans âcreté. De l'aiſſelle de ſes feuilles, naiſſent des fleurs en roſette, d'une ſeule piece, portées ſur de courts pédicules, de couleur jaune. A ces fleurs ſuccedent de petits fruits ſphériques, où ſont contenues de très menues graines.

Cette plante, qui fleurit ſur la fin du printemps & en été, ſe trouve par-tout à la campagne dans les endroits humides, le long des eaux, ſur les bords des chemins & des foſſés.

C'eſt un des meilleurs anti-ſcorbutiques ; un excellent fébrifuge ; elle eſt vulnéraire aſtringente ; elle convient dans la dyſenterie, les flueurs blanches, les vieilles gonorrhées, & les excrétions augmentées.

On fait usage de cette plante, intérieurement & extérieurement, dit M. Vogel ; elle arrête les flux de sang, de quelqu'espece qu'ils soient ; elle possede une légere vertu anti-scorbutique. Son suc est spécifique contre la phthisie ; Waldschm. *Opp. cas.* 20. Ce même suc, dont on forme une espece d'onguent en le mêlant avec du beurre nouveau, appaise, dit Riviere, les douleurs des hémorrhoïdes. Schulz nous apprend qu'on a arrêté une hémorrhagie énorme du nez qui avoit de fréquents retours, avec des pilules dont la base étoit un extrait de nummulaire.

O B E

OBEAU, *ou* Obel. *Voyez* Peuplier blanc.

OBIER, *ou* Opier ; Sureau d'eau *ou* aquatique. *Sambucus aquatica flore simplici*, C. B. Pin. *Sambucus palustris*, Dodon. Pempt. *Opulus* Ruellii, Tournef. Inst. rei herb. *Sambucus aquatilis, sive palustris*, Ger. & Raii, Hist. *Opulus*, Linn.

De sa racine, qui est grosse, ferme & blanche, s'éleve de huit à neuf pieds une tige, qui, en grossissant, parvient à avoir six pouces de circonférence ; ainsi que le sureau, elle donne plusieurs rameaux tendres, fragiles, garnis de nœuds de distance en distance, revêtus d'une écorce lisse, cendrée, & remplis d'une moëlle blanche, fongueuse. Des nœuds, naissent des feuilles larges, anguleuses, assez ressemblantes à celles de l'alisier. Ses fleurs sont en parasol : elles sont de deux sortes ; celles de la circonférence sont fort blanches, grandes, légérement odorantes, elles paroissent comme des rosettes à cinq quartiers ; elles sont stériles : celles qui occu-


Obier, Opulus.
a. 1.
a. 1.
a. 2.
a. 2.
a. 1.

pent le centre du parasol, sont plus petites, jaunâtres. Leur développement se fait plus tard; elles ressemblent à des godets divisés en cinq portions; il leur succede une baie molle, plus grosse que celle du sureau, rouge dans sa maturité, d'une saveur désagréable; elle contient une graine plate, large, dure, rouge, échancrée en cœur.

Cet arbrisseau aime le bord des rivieres, & les vallons ombragés; on le trouve parmi les aunes dans les prés humides.

Il y a une autre espece d'obier, nommé par M. Tournefort, *Opulus flore globoso* : ce qui le distingue du précédent, c'est que ses fleurs sont ramassées en une tête ronde, épaisse; qu'elles sont, pour l'ordinaire, fort blanches, & quelquefois purpurines. C'est une variété à fleur stérile, connue en françois sous les noms de *Rose de Gueldres*, *Pain blanc*, ou *Pain mollet.* La beauté de la fleur la fait rechercher.

On se sert peu de l'obier en médecine. Cependant on dit que l'eau distillée de ses fleurs est diurétique, & fait sortir les graviers des reins & de la vessie. Deux gros de ces baies, qu'on fait bouillir avec un peu de sommités d'absinthe, dans un bouillon gras, font vomir sans effort.

OCHRE. *Voyez* Vitriol.

ODONTALGIQUES. *Odontalgica medicamenta.* Ὀδονταλγικὰ φάρμακα.

Ce sont des remedes destinés pour les maux de dents. Personne n'ignore qu'elles sont exposées souvent à des douleurs très cruelles, accompagnées même d'inflammation.

Les remedes, qui peuvent contribuer à appaiser ces vives douleurs, sont les assoupissants, les légers astringents, les anti-scorbutiques, & les détersifs.

Les remedes particuliers dont on a eu de bons effets, sont :

L'esprit de vin.
Le vinaigre.
Le pétrole.
L'opium.
Le tabac fumé.
Les gouttes anodynes.
L'eau de la reine d'Hongrie.
Les huiles de buis.
de camphre.
de cannelle.
de gaïac.
de girofle.
de thym.
L'esprit de sel ammoniac.

ŒIL-DE-BŒUF ; fausse Camomille jaune. *Buphthalmum tanaceti minoris foliis*, C. B. Pin. *Buphthalmum caule ramoso, foliis pinnatifidis, laciniis linearibus dentatis serratis, floribus pedunculatis*, LINN. *Chrysanthemum*, quorumdam. *Buphthalmum vulgare chrysanthemo congener*, CLUS. Hist. *Colutea lutea sive tertia*, DODON. *Aster atticus*, CORD. *Buphthalmum, Oculus bovis*, LOBEL. Icon. 772. *Chrysanthemum perenne, brevioribus & incanis foliis, tanaceti instar alatis*, Hist. oxon. *Chamæmelon aureum*, FUSCH. *Buphthalmum floribus nudis, foliis subtùs incanis, pinnatis, pinnis argutè-serratis*, HALLER Helv.

Sa racine, qui est dure, ligneuse, vivace, pousse à la hauteur d'un pied & demi ou deux, des tiges nombreuses, grêles, lanugineuses, blanchâtres-rougeâtres, près de terre, branchues. Ses feuilles, qui ressemblent à celles de la millefeuille, sont lanugineuses, dentelées, découpées profondément, d'une odeur de camomille. Du sommet des rameaux, sortent des fleurs radiées, grandes, jaunes, soutenues par un calyce écailleux & blanchâtre. A ces fleurs, succedent des graines menues & anguleuses.

Cette plante, qui naît dans les champs, sur le bord des chemins, se cultive dans les jardins, & se met dans les parterres, à cause de sa fleur, qui est



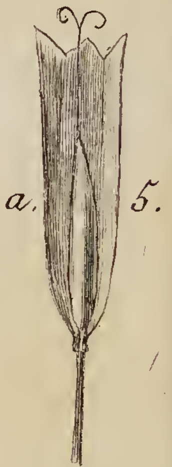
Œil de Boeuf. Oculus bovis.











Œillet rouge,

Caryophyllus Tunica.

par Martinet

est agréable à la vue, quoique sans odeur; elle s'épanouit en Juin & Juillet.

L'*œil-de-bœuf* est différent de la grande paquerette, qu'on nomme aussi *œil-de-bœuf*.

Elle n'est pas d'un grand usage en médecine, bien qu'elle soit placée au nombre des plantes vulnéraires, détersives, résolutives, émollientes. La décoction de ses fleurs, faite dans du vin, est anthelmintique, suivant TRAGUS, & dissipe les vents; il la regarde aussi comme apéritive & hépatique. Ces mêmes fleurs, mises en poudre, & données à la dose de deux gros, sont bonnes contre le *volvulus*, selon EHRHARDT *ad* LONICER. *p.* 36. & contre la jaunisse, suivant CAMERAR. Elles possedent les mêmes vertus que la camomille odorante, & peut se prendre au lieu des sommités d'absinthe.

ŒILLET. *Caryophyllus altilis major*, C. B. Pin. *Caryophyllus hortensis, flore pleno* (*& simplici*) *rubro*, C. B. Pin. *Betonica coronaria*, sive *Caryophyllus major flore vario*, J. B. *Caryophyllus multiplex*, LOBEL. Icon. *Caryophyllea*, TRAGI. *Herba tunica*, quibusdam. *Tunica*, off. *Cantabrica*, TURNER. *Viola flammea*, SCALIG. *Dianthus floribus subsolitariis, corollis crenatis, squamis calycinis subovatis brevissimis*, LINN.

De ses racines simples & fibreuses, s'élevent d'un pied & demi des tiges nombreuses, cylindriques, lisses, genouillées, noueuses, rameuses. De chaque nœud sortent deux à deux des feuilles étroites, dures, pointues, d'un verd de mer. Au sommet des tiges, naissent des fleurs composées de plusieurs pétales, dont les couleurs varient beaucoup; d'une odeur de clous de girofle: les étamines, qui occupent le centre, sont surmontées de sommets blancs; le tout est soutenu par un calyce cylindrique, mem-

braneux, écailleux à sa partie inférieure, dentelé supérieurement. Le pistil devient un fruit cylindrique qui s'ouvre par le haut; il contient de petites semences plates, ridées, noires dans leur maturité.

Tout le monde sçait avec quel soin on cultive les œillets dans les jardins, tant à cause de la beauté de leurs fleurs, qu'à cause de leur variété.

L'œillet rouge simple est le plus employé en médecine. Ses pétales, en infusion, sont diaphorétiques; mais le plus souvent on emploie le syrop d'œillet: il est diaphorétique, & échauffe doucement; on en peut donner depuis demi-once jusqu'à deux onces dans quelque potion: il n'inspire aucun dégoût, & convient pour les enfants qui ont la petite vérole, la rougeole, sur la fin des accès des fièvres intermittentes, quand il faut pousser par la peau. Le ratafiat d'œillet est échauffant, stimulant; il convient aux estomacs foibles & pituiteux. On en compose aussi un vinaigre qui est bon en temps de peste, pour se précautionner de l'infection de l'air.

ŒILLET de Paris. *Voyez* STATICE.

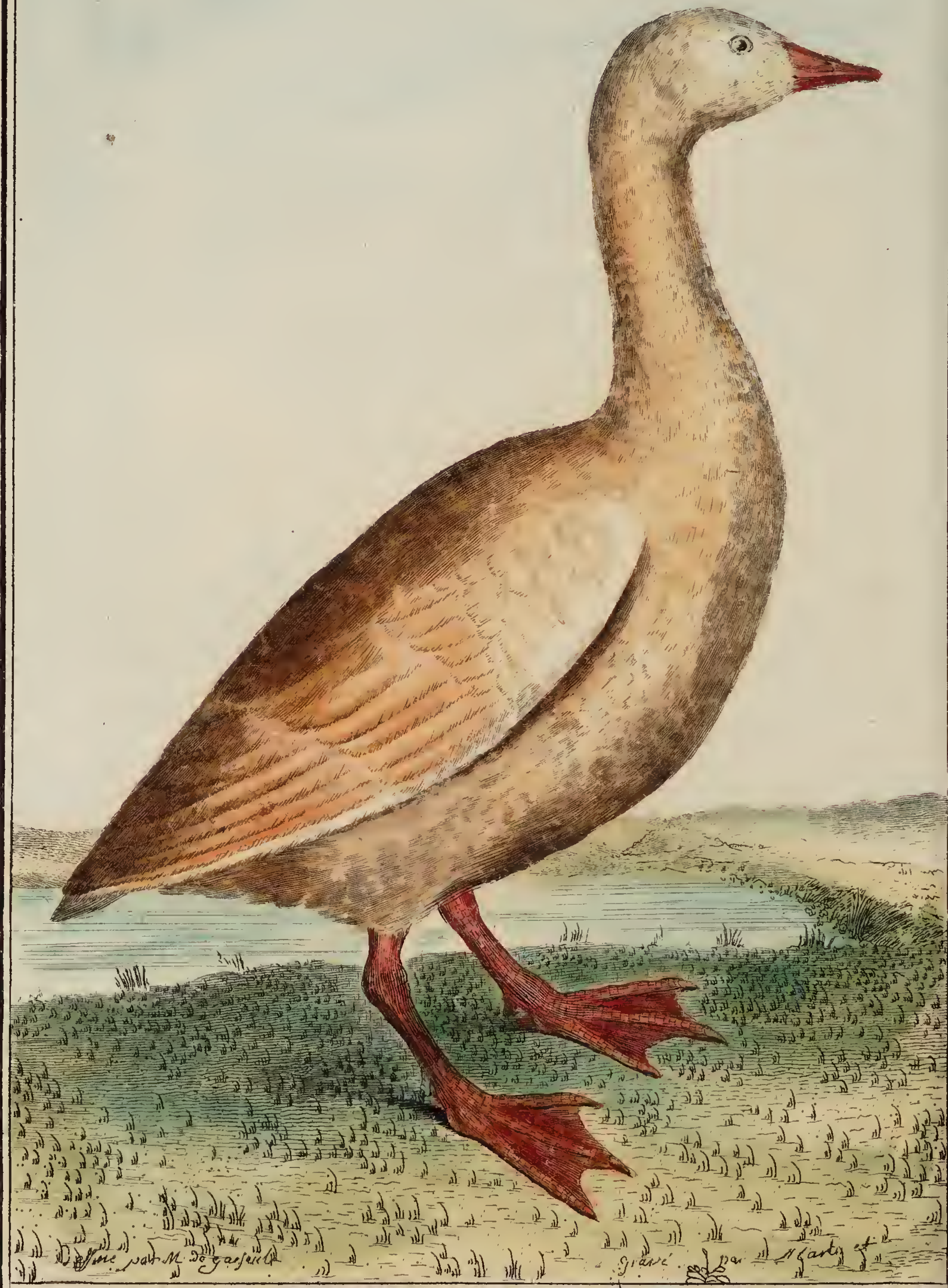
ŒSYPE. *Voyez* BREBIS.

ŒUF. *Voyez* POULE.

ŒUFS de fourmis. *Voyez* FOURMI.

ŒNANTHE; Filipendule aquatique; Persil de marais. *Œnanthe apii folio*, C. B. Pin. TOURNEF. Inst. rei herb. *Œnanthe*, sive *Filipendula monspessulana*, *folio apii*, J. B. *Filipendula tenuifolia*, TABERN. Icon. *Œnanthe species* Dalecampii, *Scrophularia*, quorumdam. *V.* la fig. de FILIPENDULE.

Ses racines, qui sont de la figure des navets, sont noires en dehors, blanches en-dedans, attachées à de longues fibres ou filaments, peu enfon-



N°. 509. T. 23.

tées en terre, d'une ſaveur douce & agréable. Il s'en éleve d'environ deux pieds pluſieurs tiges anguleuſes, cannelées, branchues, d'une couleur bleuâtre. Des ſommités des rameaux, ſortent de petites fleurs en ombelle, compoſées chacune de cinq pétales rangés en fleurs de lis, blanches, tirant ſur le purpurin. A ces fleurs, ſuccedent des graines unies deux à deux, oblongues, cannelées ſur le dos.

On trouve cette plante dans les endroits marécageux; elle ſe cultive dans les jardins, où ſa fleur paroît en Juin & Juillet.

Sa racine eſt du nombre des déterſives, apéritives & diurétiques.

OIE domeſtique. *Anſer*, off. *Anſer domeſticus*, SCHROD. & GESN. & ALDROV. & WILLUGHBY. *Anas roſtro ſemi-cylindraceo, corpore ſuprà cinereo, ſubtùs albido, rectricibus margine albis*, LINN.

L'oie-privée, ſelon WILLUGHBY, eſt plus petite que le cygne, plus grande que le canard; elle eſt du poids de dix livres lorſqu'elle eſt engraiſſée. Sa longueur, depuis le bout du bec juſqu'à l'extrêmité des pieds, eſt de trente-ſept pouces & demi, un peu moins juſqu'au bout de la queue. D'une extrêmité de l'aîle à l'autre, quand elles ſont déployées, elle a environ cinq pieds. La couleur de ſon plumage varie; elle eſt brune, ou cendrée, ou blanche, ou bigarrée de brun & de blanc. Les jeunes oies (*ou* oiſons), ont ordinairement le bec & les pieds jaunes; l'un & l'autre ſont ordinairement rouges dans les plus vieilles. L'oie vit long-temps: un de mes amis, très digne de foi, ajoûte WILLUGHBY, m'a raconté que ſon pere en avoit une de quatre-vingts ans, qui n'étoit point affoiblie par la vieilleſſe, & paroiſſoit pouvoir vivre encore autant d'années; mais on fut contraint de la tuer, à cauſe de ſa méchanceté.

L'oie eſt amphibie ; elle eſt peſante, & vole peu ; ſa marche eſt lente. La femelle pond trois fois l'année, & à chaque ponte, elle donne dix ou douze œufs ; le temps de l'incubation dure trente jours.

La *chair* de l'oie eſt aſſez agréable au goût ; mais elle eſt de difficile digeſtion, & donne un chyle gluant & viſqueux. Si l'on en faiſoit trop long-temps uſage, il pourroit ſurvenir des obſtructions dans les viſceres. Les gens robuſtes, & ceux qui vaquent à des ouvrages rudes, ſont plus en état de ſupporter cette nourriture ; les perſonnes délicates, ou qui menent une vie ſédentaire ou peu active, doivent s'en abſtenir.

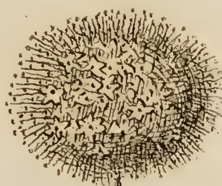
On a dit que ſon *ſang* étoit alexitere, & qu'appliqué extérieurement, il appaiſoit les démangeaiſons de la peau.

Sa *graiſſe*, dit M. Vogel, amollit, relâche, lubréfie ; elle remédie aux contractions des parties & à la paralyſie ; elle guérit les crevaſſes des levres, des mammelles & de l'anus ; elle calme les tranchées des enfants, ſi on leur en oint le ventre ; elle ouvre le ventre reſſerré. Seb. Rotario la vante comme un remede toujours préſent, dont on peut faire uſage dans les catarrhes : on la mêle avec du mercure vif, & on en oint la région de la poitrine : *Rimed. alle catarrali moleſtie.* Elle n'eſt pas moins bonne pour les hémorrhoïdes douloureuſes.

Sa *fiente* inciſe, pénetre, atténue les humeurs, provoque la ſortie des urines, excite l'écoulement des regles, remédie à la jauniſſe. On la donne en poudre à la doſe d'un gros, mêlée avec un ſyrop convenable dont on forme un bol.

OIGNON. Il y en a pluſieurs eſpeces ; les principales ſont 1°. l'oignon ordinaire ; 2°. l'échalotte ; 3°. la ciboule.



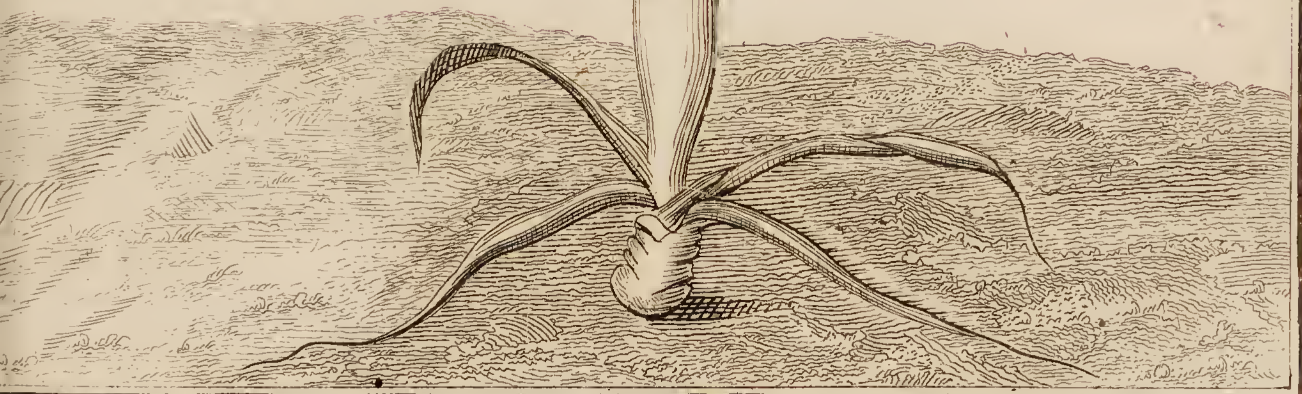








Oignon,
Cepa. Vulg.



1°. Oignon ordinaire, blanc *ou* rouge. *Cepa vulgaris candida*, vel *rubra*, off. *Cepa vulgaris*, *floribus & tunicis candidis*, vel *purpurascentibus*, C. B. Pin. *Cepe*, sive *Cepa rotunda alba*, vel *rubra*, J. B. *Allium scapo nudo infernè ventricoso longiore*, *foliis teretibus*, Linn.

Sa racine est bulbeuse, composée de plusieurs tuniques charnues intérieurement, & membraneuses extérieurement; elle est tantôt rouge, tantôt blanche : sa partie inférieure est garnie de fibres blanches; elle contient un suc subtil, âcre, qui s'exhale, s'éleve, & porte son action sur les yeux dont il fait couler des larmes. Ses feuilles sont très longues, fistuleuses, cylindriques, pointues, d'une saveur âcre. Sa tige est nue, droite, s'élevant de trois à quatre pieds, renflée vers le milieu. Du sommet de cette tige, sort une grosse tête, composée de grand nombre de fleurs en lis, à six pétales, & à six étamines; son pistil devient un fruit arrondi, divisé en trois loges, rempli de semences arrondies, noires, anguleuses.

Il se cultive dans tous les jardins potagers, à cause de son grand usage pour la cuisine.

Il n'y a personne qui ne connoisse, dit M. Vogel, la saveur peu agréable de l'oignon. Il ouvre le ventre; il excite l'urine, donne de l'appétit, cause des vents, aiguise les esprits. Son suc, instillé dans l'oreille, corrige le bourdonnement de l'oreille, & la dureté de l'ouie; si l'on s'en frotte la tête, dit Dioscoride, il fait croître les cheveux; mêlé avec du miel & instillé dans les yeux, il en dissipe la foiblesse, les nuages, & les cataractes commençantes; uni avec de la graisse, il est bon contre les cors des pieds. L'oignon, qu'on a mis dans de l'huile, sert en forme de suppositoire pour ouvrir les hémorrhoïdes, & les autres conduits excréteurs. Si on

en mange trop, il cauſe des douleurs de tête. Cuit, il facilite la coction des tumeurs inflammatoires; procure promptement la ſortie du pus, ou les diſcute; SCHULZ. Si on l'attache à la plante des pieds, il produit une révulſion, & diſſipe les catarrhes de la tête & de la poitrine. Cuit ſous la cendre, & avec le lait, il remédie à la rétention d'urine, en le mettant ſur le ventre.

II°. ECHALOTTE. *Cepa aſcalonica* & *aſcalonia*, obſoniorum. *Cepa aſcalonica*, MATTH. *Cepa aſcalonica ſive fiſſilis*, J. B.

Sa racine eſt un aſſemblage de pluſieurs petites bulbes unies enſemble; il en part inférieurement un paquet de fibres. Ses feuilles ſont menues, fiſtuleuſes, liſſes, cylindriques. Sa fleur reſſemble à celle de l'oignon ordinaire.

Elle ſe trouve dans tous les jardins potagers. Elle eſt d'un très fréquent uſage pour la cuiſine.

Ses vertus, en médecine, ſont les mêmes à-peu-près que l'oignon: on la croit anthelmintique.

III°. CIBOULE. *Cepula* & *Cepa fiſſilis*, obſoniorum. *Cepa fiſſilis*, MATTH.

Ses parties ſont plus grandes que celles de l'échalotte; à cela près, elle lui reſſemble par ſon extérieur.

Elle ſe cultive auſſi dans les potagers; elle entre dans les ſalades & dans les ragoûts. Elle eſt cependant de difficile digeſtion, elle rend l'haleine puante, & cauſe des rots déſagréables.

Ses vertus médicinales ne different pas de celles de l'oignon; mais elle n'eſt guere employée comme médicament.

OIGNON de ſcille. *Voyez* SCILLE.

OISEAU de S. Martin. *Voyez* MARTIN-PÊCHEUR.

OISEAU de la mort. *Voyez* FRESAIE.

OISEAU

Oignon échalotte,
Cepa ascalonica.



Oignon ciboule,
Cepa Fissilis.

a. 1.



D de Garsault del. Martinet sculp.

OISEAU VOLANT, nom que les chymistes ont donné au sel ammoniac. *Voyez* ce mot.

OISEAUX. *Voyez* ANIMAL (REGNE).

OLAMPI. *Voyez* GOMME OLAMPI.

OLÉANDRE. *Voy.* LAURIER-ROSE.

OLÉAGINEUX, *ou* Huileux. *Oleôsa.*

Les huileux agissent par une huile fine qui, glissant sur la surface de nos vaisseaux, les relâchent, les rendent plus mous & flexibles, épaississent les humeurs, empâtent les molécules âcres, les empêchent d'irriter les fibres : en conséquence le mouvement est diminué, ainsi que les frottements & la chaleur. Ces plantes different très peu de la plûpart des résolutives & des émollientes. Les praticiens renferment seulement dans cette classe les semences appellées froides, & qu'ils ont distinguées en majeures & en mineures. Les majeures, sont la graine de citrouille, de courge, de concombre & de melon; & les mineures, sont les semences de laitue, de pourpier, de chicorée, d'endive, & de chicorée scariole. Cette distinction de *majeure* & de *mineure*, est très inutile; toutes les semences ont à-peu-près les mêmes propriétés, toutes peuvent être également employées.

Pour l'usage, il faut les choisir nouvelles, d'un goût doux, & prendre garde qu'elles n'aient point été trop gardées; car leur huile se rancit : elle devient amere au goût, & au lieu d'être adoucissante, elle est irritante. On fait avec les semences froides & la seconde eau d'orge, la pâte d'orgeat, ou le syrop d'orgeat, s'il est plus liquide : avec les pâtes, on fait aussi le syrop quand on veut; il suffit de la délayer dans de l'eau. L'orgeat est fort connu, on en boit beaucoup dans l'été : cette boisson est très bonne, elle tempere & adoucit les humeurs; mais le trop d'usage pourroit relâcher l'estomac. En

médecine, l'orgeat, de même que toutes les émulsions qu'on tire des semences froides, convient dans les inflammations internes de l'estomac, des intestins, des reins, de la vessie, du foie, du poumon, & d'autres parties, quand la chaleur est excessive, la bile exaltée, la bouche seche, les urines âcres, brûlantes, rouges, dans les dysenteries, flueurs blanches, chaude-pisses. Il faut cependant remarquer que les acides, comme la limonade, est préférable dans les chaleurs excessives, dans la soif inextinguible, lorsque la langue est seche & racornie, & que la poitrine n'est point attaquée; mais l'orgeat & les émulsions seront préférables dans les inflammations des premieres voies, des reins, de la vessie & du poumon. On donne au malade l'orgeat ou les émulsions par grands verres, quatre verres par jour de trois heures en trois heures.

Les émulsions avec ces semences se font avec l'eau d'orge, l'infusion de capillaire, de coquelicoq, l'eau de riz; on y ajoûte quelques amandes & pignons pelés dans de l'eau; on passe ensuite, & l'on édulcore si l'on veut son émulsion avec un syrop convenable; cependant il ne faut pas l'édulcorer avec un syrop acide; car les émulsions, étant de la nature du lait, l'acide les feroit tourner, & on n'auroit plus un remede rafraîchissant. L'eau de poulet farci se fait en mettant dans le ventre d'un poulet que l'on fait bouillir une quantité convenable de semences froides; cette eau convient dans les fievres ardentes où il y a éréthisme. On la donne pour toute boisson: on peut aussi, dans les fievres malignes, putrides & éruptives, la prescrire, quand il faut calmer l'effervescence des humeurs. A l'extérieur on peut appliquer ces semences en cataplasme; ce qui pourroit avoir lieu dans les phlegmons, où la chaleur est intolérable; quelques-uns donnent des

douches avec ces émulsions ; mais cette méthode est peu suivie.

OLIBAN, ou Encens. *Olibanum ; Thus ; Thus masculum*, off. *Λίβανος*, THEOPHR. & DIOSCOR. *Λιβανωτὸν*, HIPPOCR. *Ronder, Conder* & *Kateth*, Arab.

Substance gommeuse-résineuse ; elle nous est apportée en larmes plus ou moins grosses, transparentes, fragiles, d'un jaune-pâle, d'une saveur un peu amere, résineuse, balsamique, d'une odeur pénétrante. Jettée sur des charbons ardents, elle s'enflamme & s'éteint difficilement.

L'oliban vient de l'Egypte, de l'Arabie heureuse, & de l'Ethiopie, où l'on en ramasse une grande quantité.

On appelle *encens mâle*, celui qui est en masses nettes, pures, transparentes, & *encens femelle*, les larmes moins transparentes, & auxquelles se sont mêlées des impuretés. Plusieurs personnes cependant croient que ce n'est pas cet arbre qui fournit l'encens.

La plante, des incisions de laquelle découle l'oliban, n'est pas encore bien connue ; on n'en a pas encore de description ; elle est nommée *Cedrus hispanica procerior, fructu maximo nigro*, TOURNEF. Inst. rei herb. *Juniperus foliis quadrifariam imbricatis acutis*, ROY. Lugd.

L'encens est regardé comme vulnéraire & détersif, tant intérieurement qu'extérieurement. On le donne depuis un scrupule jusqu'à un gros contre les ulceres du poumon. Voici un remede assez vanté ; prenez une pomme de reinette, tirez-en les pepins, mettez-y deux gros d'encens réduit en poudre, puis la faites cuire, & après la donnez à manger au malade : on dit qu'après deux ou trois saignées, c'est un remede spécifique pour procurer la sueur dans la pleurésie : je crois qu'il ne peut faire de mal.

A l'extérieur, l'encens a une vertu singuliere de

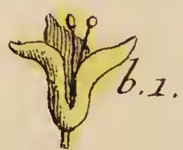
faire mourir les dents, & les faire tomber ſans douleur; quelques-uns le conſeillent en fumigation contre le vertige, l'enchifrenement, & la chûte de l'anus; mais je le trouve trop pénétrant, à moins que ce ne ſoit à très petite doſe : l'oliban entre dans quantité d'emplâtres.

L'oliban, dit M. Vogel, nous eſt apporté plus ou moins pur; ſon odeur & ſa ſaveur ſont aromatiques, & un peu aſtringentes. Il reſtaure, fortifie, digere, échauffe; il eſt balſamique & vulnéraire : ce qui le fait eſtimer dans l'atonie des viſceres, dans la toux humorale, dans la diarrhée, la dyſenterie, & le diabetes. En fumigation, il s'emploie contre les catarrhes & les douleurs rhumatiſmales. Il entre dans les liniments & les baumes vulnéraires, comme digeſtif, maturatif, & conſolidant : on le fait entrer auſſi dans les emplâtres nervins, roborants & diſcuſſifs. Les chirurgiens s'en ſervent très fréquemment, réduit en poudre, contre les éréſipeles, & en fomentations contre la gangrene & les autres inflammations.

OLIVIER à gros fruit. *Olea major ſive hiſpanica*, off. *Olea ſativa*, C. B. *Olea fructu maximo*, Tournef. Inſt. rei herb. *Oliva craſſior, circà Hiſpalim naſcens*, Clus. hiſt. *Olea foliis lanceolatis, ramis teretiuſculis*, Linn. *V.* la fig. de Camelée, celle de l'Olivier y eſt repréſentée.

Ses racines ſont en partie droites, en partie obliques, rampantes à fleur de terre, ſolides, fermes : ſon tronc, qui a plus ou moins de hauteur, eſt noueux; ſon écorce eſt liſſe, cendrée; ſon bois eſt aſſez compact, jaunâtre, d'une ſaveur un peu amere. Ses feuilles ſont étroites, oblongues, pointues, épaiſſes, charnues, dures, d'un verd-brun en-deſſus, ou d'un verd-jaunâtre, blanchâtres en-deſſous, portées ſur de courts pédicules. De l'aiſſelle


Oliva, Olivier.
a.1.
a.
1.
a.1.


b.1.


b.1.


Olivella.
Camélée, Olivier
nain et batard
a.2.

des feuilles, fortent d'autres pédicules qui foutiennent des fleurs difpofées en grappes, blanchâtres, monopétales, fendues en quatre portions, & fe terminant par en-bas en forme de tuyau. A la fleur, fuccede un fruit oblong ou ovale, nommé *olive* (en latin *oliva*), charnu, fucculent, de différentes groffeurs; verd d'abord, puis jaunâtre, & enfin noirâtre dans fa maturité; il renferme un noyau oblong & pierreux, où eft contenue une amande unique auffi oblongue.

Cet arbre fe cultive dans les pays chauds, en Italie, en Efpagne, dans les provinces méridionales de France, telles que le Languedoc, la Provence.

Les feuilles de l'olivier font aftringentes; quelques-uns les font entrer dans les gargarifmes contre les inflammations du gofier.

On tire des olives par expreffion, une huile graffe, douce, très employée pour l'ufage économique; il faut qu'elles foient bien mûres; la maniere particuliere dont fe fait cette extraction, ainfi que les machines dont on fe fert, font décrites par M. Duhamel, *Traité des arbres*, *pag.* 66.

Cette huile eft d'un très grand ufage en médecine. Prife intérieurement, elle relâche, lubréfie, adoucit, confolide; c'eft pourquoi on l'ordonne dans les douleurs de la pierre, dans le refferrement du ventre, dans la difficulté d'uriner, dans les accouchements laborieux, les douleurs de colique (*A. N. C. vol.* ij. *obf.* 195), l'enrouement & la toux: on l'unit à quelque liqueur chaude, ou avec du lait, on en fait boire matin & foir une cuillerée ou deux. C'eft un puiffant antidote contre les poifons minéraux, bue à grande dofe, feule ou avec du lait. On a reconnu qu'elle étoit d'un prompt fe-

cours, non-seulement contre les morsures des vipères (*Philos. trans. vol.* xxxix, *ann.* 1734, *n°.* 443 : A. VATER, *dissert.*), mais encore contre celle des animaux enragés (VATER, *Progr. fraenk. samml.*); on en frotte la partie blessée au-dessus d'un réchaud : ces épreuves cependant ne sont pas admises comme vraies par tout le monde (BROGIANI, *de venen. pag.* 88); & les essais qu'on a faits, n'ont pas également réussi (*Phil. trans.* n°. 444. LINN. *Præfat. ad orat. de mund. inhab. increm.* On lui a découvert depuis peu la vertu merveilleuse de guérir l'hydropisie, si l'on en frotte pendant quelques semaines le ventre des hydropiques (OLIVER, *in Philos. trans. vol.* xlix. *p.* j. *n°.* 13.). Ce n'est pas cependant une nouvelle découverte ; cette propriété de l'huile d'olives a été connue des anciens ; DIOSCOR. *lib.* j. *c.* 135. Au reste elle fait la base de beaucoup d'onguents & d'emplâtres, & est employée pour amollir, adoucir, calmer, & relâcher. Mêlée, & bien agitée avec un blanc d'œuf, elle fournit un bon remede contre la brûlure.

A l'égard des olives cueillies avant leur maturité, & que l'on confit dans de la saumure d'une maniere particuliere, décrite par M. DUHAMEL, *loc. cit.* 63, elles sont recherchées sur les tables ; elles resserrent, excitent l'appétit, rafraîchissent, & passent pour capables de prévenir l'ivresse.

Il y a une espece d'OLIVIER A PETIT FRUIT qui donne les *olives picholines*, ou les menues olives. Les botanistes le nomment *Olea minor*, off. *Olea fructu oblongo minori*, TOURN. Inst. rei herb. *Oliva minor oblonga*, Botan. monspel. *Olea communis seu vulgatior*, nonnullorum.

Il ne differe du précédent que par la petitesse de son fruit.

OLIVIER nain ; *ou* bâtard. *Voyez* CAMÉLÉE.

ONGLE de bœuf. *Voyez* BOEUF.

ONGLES de l'homme. *Voyez* HOMME.

ONGUENT. Ἄλειφα ; *Unguentum*. Il a plus de consistance que le liniment ; l'un & l'autre sont composés des mêmes substances ; l'huile entre dans l'onguent en moindre quantité, qu'on ne sçauroit cependant bien déterminer.

On divise les onguents en *officinaux* & *magistraux*. Les premiers se trouvent en très grand nombre chez les apothicaires, & sont faits à-peu-près pour la même fin ; il faut cependant choisir les meilleurs & les plus convenables pour le traitement des ulceres ; c'est de ce choix que dépend leur guérison. Ainsi lorsque la suppuration a de la peine à s'établir, on a recours à l'onguent *basilicon*, appellé *onguent suppuratif*. Quand il s'agit de déterger, on emploie sur-tout l'onguent *égyptiac*, & l'onguent *des apôtres* : leur utilité est principalement reconnue lorsque les chairs sont trop mollasses, que l'ulcere est sordide, & paroît dégénérer en gangrene ; mais si la plaie est en bon état, on vient promptement à bout de la déterger, en mettant en usage le digestif simple ; & ensuite, à mesure que la suppuration s'établit, le baume d'ARCÆUS : on y ajoûte, si la plaie devient sordide, ou menace de gangrene, ou qu'elle paroisse déja, de l'huile de millepertuis, la teinture de myrrhe ou d'aloës, l'onguent verd. L'effet de l'onguent égyptiac est dû au verd-de-gris & au vinaigre très fort, qui entrent dans sa composition, avec du miel commun. L'onguent des apôtres est d'une qualité plus chaude, & rappelle plus promptement vers la partie gangrénée les esprits animaux, à cause de la gomme ammoniac, du galbanum, de l'opopanax, du bdellium, des poudres d'aristoloche ronde, de

myrrhe, d'oliban & de verdet, dont il est composé. On applique sur les parties brûlées, lacérées, dépouillées, l'onguent blanc de Rhasis, qui empêche les progrès de l'inflammation; sa vertu est due à la céruse. L'onguent *populéum* convient aussi à la brûlure; on le mêle avec une égale quantité de blanc de Rhasis. Si la partie brûlée est excoriée, on ne sçauroit rien employer de meilleur que l'onguent de chaux vive, qui se prépare en mêlant peu-à-peu l'eau premiere de chaux vive bien clarifiée, avec de l'huile rosat; & en agitant ensuite le tout pendant un certain temps dans un mortier de plomb. On fait encore contre la brûlure un onguent avec la litharge, l'huile rosat, & l'eau-rose; mais comme il bouche les pores cutanés, il attire sur la partie brûlée une nouvelle fluxion. Lorsque la partie brûlée ne reçoit aucun soulagement des topiques, & qu'il s'y fait sentir une douleur très vive, il faut alors employer un cataplasme de mie de pain, auquel on ajoûte beaucoup d'huile de lis, pour l'empêcher de se sécher si promptement; mais si la partie brûlée n'est ni lacérée, ni excoriée, & qu'il s'y soit élevé seulement quelques petites vessies, rien n'est plus efficace alors que le vin tiede, ou l'eau-de-vie, ou l'urine récente & chaude, ou même de l'eau-de-vie dans laquelle on a fait dissoudre du camphre, & à laquelle on peut même ajoûter un peu de sel ammoniac.

Voici la maniere de préparer un onguent qui est excellent pour la brûlure; mais sa propriété ne se borne pas là, dit-on : il a encore la vertu d'empêcher l'action du feu sur nos parties; car si quelqu'un s'en frotte les pieds, & porte pendant trois fois vingt-quatre heures, nuit & jour, des chaussons de lin enduits de cet onguent, il pourra marcher sur un fer rouge, sans en sentir l'impression, quoiqu'il se soit lavé auparavant les pieds avec de l'eau chaude.

Prenez un gros oignon,

un ail de la grosseur d'un œuf de poule.

du tabac du Brésil, demi-once,

du safran oriental, une pincée.

du lard rance, demi-once.

On incisera le tout, & on le broiera dans un mortier, jusqu'à ce qu'il se forme une pâte à laquelle on ajoûtera,

d'huile d'olives,

de vers,

d'urine humaine récente, de chacun, une cuillerée.

d'onguent populéum,

de blanc de Rhasis, de chacun, gros comme une noix.

On aura un onguent qu'on gardera pour l'usage.

L'onguent *mondificatif* d'ache est préférable à tous les autres onguents, lorsqu'il s'agit de déterger un ulcere sordide, & de procurer l'affaissement des chairs qui croissent trop; car, à cause du grand nombre de plantes abondantes en sels âcres qui entrent dans sa composition, il est très propre pour diviser & atténuer les matieres purulentes, qui s'amassent sur les plaies, & qui y séjournent. Si l'ulcere est très sordide, & recouvert de grains charnus, pâles & mollasses, il faut le déterger avec l'eau phagédénique, ou corrosive; elle est composée d'eau de chaux & de sublimé corrosif, dans la proportion d'un demi-gros, ou d'un gros de sublimé, pour une livre d'eau de chaux: on trempe dans cette eau des plumaceaux, qu'on applique sur l'ul-

cere. Lorſqu'il eſt détergé, on traite avec le mondificatif d'ache, ou avec le ſuppuratif fait de térébenthine, de jaune d'œuf, & d'huile roſat.

Il ne faut point mettre d'onguent ſur les ulceres cancéreux, ni ſur le cancer, parcequ'il occaſionne l'inflammation, & que mettant en mouvement les ſels âcres & épais qui produiſent ces maux, ils excitent de très vives douleurs : pour le traitement des ulceres chancreux, ou des cancers, il ſuffit d'employer le baume d'Arcæus, qui, lorſqu'il eſt récent, ne cauſe aucune irritation ; on y mêle ſouvent de la poudre de plomb : l'huile du jaune d'œuf eſt encore fort bonne contre les cancers.

Les onguents *magiſtraux* ſont ceux que les médecins ordonnent ſuivant les occaſions : ce ſont ceux qui ſe préparent ſans feu, & qu'on appelle *nutritum* : on fait l'onguent *nutritum* avec du beurre frais, des huiles graſſes, du vinaigre très fort, ou des ſucs de plantes qu'on agite pendant long-temps dans un mortier avec quelque préparation de plomb. On emploie ces onguents *nutritum* contre la brûlure, les inflammations, les hémorrhoïdes, les cancers ulcérés.

ONYX. *Onyx*, off. Ονυξ, Græcor. *Onychites*, Schw. *Lapis* Onyx *dictus*, *ſive Unguis humani candorem referens.*

Pierre précieuſe opaque, ou légérement brillante, peu tranſparente ; elle a la couleur de l'ongle humaine, ou de corne, ou laiteuſe, ou blanchâtre, marquée de cercles de différentes couleurs, couchés exactement les uns ſur les autres, & faciles à diſtinguer.

Elles ſe trouvent dans les Indes, en Arabie, en Arménie, en Bohême, en Eſpagne, en Amérique.

On diſoit autrefois qu'elle rendoit l'eſprit tran-

quille, en appaisant les passions, & qu'elle réveilloit les sens. Idées chimériques qui se sont évanouies pour ne plus revenir.

OPALE. *Opalus, Opalis*. Pierre précieuse qui représente presque toutes les couleurs; aussi est elle appellée par quelques-uns la pierre des pierres précieuses.

Les plus belles viennent des Indes; les moins estimées viennent de Chypre, d'Egypte, de Hongrie, de Danemark, & des isles de Ferro; on les trouve toutes dans une pierre molle, parsemée de veines noires, jaunes & brunes.

Les magnifiques vertus, que les anciens lui avoient attribuées, se sont évanouies. Elle n'est plus employée en médecine, parcequ'elle ne mérite pas de l'être.

OPHIOGLOSSE, *ou* LANGUE DE SERPENT. *Voy.* SERPENTAIRE (PETITE).

OPHTHALMIQUES. *Ophthalmica medicamenta.* Remedes contre les maladies des yeux; elles ne sont pas essentiellement différentes de celles qui arrivent aux autres parties du corps, & demandent les mêmes secours & les mêmes précautions; en effet, ce sont, ou des inflammations, ou des tumeurs squirrheuses, & œdémateuses, des relâchements de vaisseaux, des obstructions ou des sécrétions trop abondantes; mais à cause de la délicatesse de cet organe, on fait choix de certains remedes dont l'action est très modérée, & dont les succès sont appuyés de l'expérience.

Les ophthalmiques sont:

Aloës.
Alun.
Antimoine.
Barbeau.
Blanc d'œuf.
Bol d'Arménie.
Camphre.
Céruse.

Chausse-trape.
Chélidoine(grande)ou éclaire
Cloux de girofle.
Emulsion simple.
Encens.
Euphraise.
Fénouil.
Fiel d'anguille.
Guimauve.
Herbe aux puces.
Hyssope.
Iris de Florence (racine d').
Lait de femme.
Lis blanc.
Moëlle de casse.
Mouron rouge.
Mucilage de gomme adraganth.
de semences de psyllium.
de semences de coings.
Myrrhe.
Os de seche.
Paquerette.
Pavot blanc (têtes de).
Plantain.
Pomme cuite ou pourrie.
Racine vierge.
Rhue.
Romarin.
Roses de Provins.
Safran.
Sang de pigeon.
Sariette.
Sceau de Salomon.
Sel ammoniac.
Semences froides.
d'anis.
de coings.
de fenouil.
Suc de verveine.
Sucre candi.
Tuthie.
Valeriane (racine de).
Verre d'antimoine.
Verveine.
Vin.
Vitriol blanc.
Vitriol bleu.
Eau d'aubifoin.
de chaux.
d'euphraise.
de fenouil.
de frai de grenouilles.
de morelle.
de la reine d'Hongrie.
ophthalmique.
de plantain.
de roses de Provins.
de verveine.
de vie.
Collyre de Charas.
Crystal minéral.
Pierre divine.
médicamenteuse.
Safran des métaux.
Sel de saturne.
Trochisques de Rhasis.
Vin émétique.

OPIATS. *Opiata.* Comme on est obligé d'avoir recours à des remedes dégoûtants, ou qui ne peuvent pas s'unir à l'eau, on est dans l'usage de les mêler avec des syrops, des conserves, ou avec la moëlle de casse, afin de les faire prendre aux malades sous la forme d'opiats, de bols ou de pilules. Il ne faut cependant pas croire, qu'en prescrivant des

remedes liquides, mous ou secs, on ait en vue de satisfaire à certaines indications ; on ne se propose que de se prêter au desir du malade, qui a sur-tout de l'aversion pour les remedes liquides.

Les opiats ont pris leur nom de l'opium, parceque l'opium entroit autrefois dans tous ; on donne aujourd'hui le nom d'*opiats* aux remedes qui ont plus de consistance que les syrops, mais moins que les bols.

On ordonne des opiats pour ouvrir le ventre, pour corriger les mauvaises dispositions du sang, pour fortifier l'estomac, pour prévenir le retour des accès épileptiques, pour désobstruer les visceres, dissiper les accès de fievre, & exciter aux plaisirs de l'amour.

Les opiats sont altérants ou purgatifs, & se divisent en magistraux & en officinaux.

Les opiats purgatifs officinaux, qui sont d'un usage très fréquent, soit pour être pris par la bouche, soit pour être mêlés dans la matiere des lavements, sont le catholicon, le lénitif, le diaprun simple ou composé, le diaphœnic, la bénédicte laxative, l'*hiera picra,* la confection-hamech (grande & petite).

Les opiats altérants officinaux sont toutes les especes de conserves, comme celles de cynorrhodon, de violettes, de buglose, de fleurs de chicorée, de roses rouges, d'aunée, &c... de même que la confection d'hyacinthe, d'alkermes, l'opiat de Salomon, la thériaque, le philonium romain, &c...

Les opiats magistraux purgatifs se font seulement avec des conserves, des poudres & des syrops en quantité suffisante, afin qu'ils aient une consistance convenable.

Les opiats magistraux peuvent se préparer pour

une seule dose, ou pour plusieurs. Lorsqu'on les fait pour plusieurs doses, le poids de tous les ingrédients, ou la masse entiere de l'opiat, ne doit pas excéder quatre onces; mais on n'en prescrit à la fois qu'un ou deux gros.

Quelques uns mêlent avec les opiats, la moelle de casse, ou le catholicon; cet usage ne vaut rien; 1°. parcequ'alors les opiats sont très désagréables; 2°. parceque les poudres s'unissent bien mieux aux syrops & aux conserves.

Quant à la composition des opiats purgatifs, il est à remarquer que les poudres qui sont très purgatives, doivent être mises à très petites doses, & que dans la dose de tous les ingrédients il faut toûjours avoir égard à la constitution & au tempérament du malade.

On prépare aujourd'hui des opiats apéritifs & purgatifs avec la limaille de fer, des poudres & des syrops officinaux. Les autres opiats purgatifs ne sont plus d'usage; puisque l'on peut en préparer sur-le-champ, dont l'efficacité est plus grande.

On se sert très souvent des opiats apéritifs & purgatifs dans les maladies chroniques; car non-seulement ils évacuent au-dehors par les voies ordinaires les sucs cruds; mais encore ils ouvrent les organes destinés à leur secrétion & à leur excrétion: en effet, le sang se corrompt de plus en plus, à cause de l'obstruction des organes secrétoires: n'ayant plus alors la liberté de se débarrasser des mauvais sucs qui troublent sa circulation.

Rien n'est plus utile dans la pratique, que d'associer les apéritifs aux purgatifs, parcequ'à mesure que les apéritifs ouvrent les couloirs, & excitent une abondante secrétion de mauvais sucs, les purgatifs les poussent au-dehors: c'est pour cette raison que les opiats apéritifs & purgatifs sont utiles dans

l'hydropisie

l'hydropisie, dans les fievres quartes opiniâtres, dans l'ictere, les pâles-couleurs, la perte de l'appétit, le vomissement, la suppression des regles, & dans toutes les maladies produites par l'obstruction des couloirs.

Les opiats altérants se prescrivent pour fortifier l'estomac, pour arrêter le flux de ventre, pour émousser l'acrimonie des humeurs, pour rafraîchir & tempérer les visceres & le sang, pour éteindre les feux trop allumés de l'amour : ils conviennent aussi dans la perte de l'appétit, dans la lésion des fonctions de l'estomac, dans le vomissement acide & nidoreux ; & pour empêcher le lait de s'aigrir dans les premieres voies.

On peut aussi préparer des opiats pour blanchir les dents, & pour fortifier les gencives des scorbutiques.

OPIUM. C'est un suc épais, légérement brillant, d'une couleur brune, foncée ; il donne un petit coup-d'œil jaunâtre ; il a une odeur vireuse, pénétrante, qui porte à la tête, une saveur âcre, amere, & nauséabonde, s'amollit entre les doigts, se fond en partie dans l'esprit de vin, & en partie dans l'eau ; ce qui prouve qu'il est résineux & gommeux. On nous l'apporte du Levant : c'est le suc du pavot, & dans ce pays, le pavot est très commun.

Il y a eu bien des sentiments à l'égard de la façon dont on tire le suc : on a cru que l'opium qu'on nous apportoit étoit les feces de celui qu'on garde dans le pays ; mais cela est faux, ils nous envoient ce suc tel qu'ils l'ont chez eux. Pour le tirer du pavot avant la maturité des semences, ils scarifient la tête d'un côté, le suc suinte, & se condense au soleil pendant la journée ; le lendemain ils le ramassent ; ils scarifient de nouveau la tête de l'autre côté. Comme ce suc est sec, ils sont obligés d'y

ajoûter du miel pour lui donner la consistance qu'il a quand on nous l'apporte. Il ne faut pas s'imaginer que l'opium ne se puisse tirer du pavot de notre pays. Un médecin écossois a prouvé qu'on en peut tirer d'aussi bon que celui du Levant, seulement il faut le donner à plus forte dose : par exemple, au lieu d'un grain, on en donne trois grains.

Pour être bon, l'opium doit être pur ; il faut qu'il s'enflamme à la chandelle, qu'il ait une odeur forte, vireuse, une saveur âcre, amere & nauséabonde. L'opium, ainsi choisi, est somnifere, narcotique, engourdissant, calmant, tempérant, relâchant ; à l'extérieur, résolutif & agaçant.

De tous temps on a redouté l'usage de l'opium ; Félix Platerus est un des premiers qui l'ait renouvellé, puis Sylvius de le Boé, grand praticien de Hollande ; Sydenham s'en est servi toujours dans toutes les fievres éruptives ; mais comme l'usage de l'opium a été de tous temps redouté, de tous temps aussi on a cherché à le corriger.

Dans cette idée, les anciens, qui avoient observé qu'il affaissoit la machine, la laissoit après son effet dans une langueur extrême, supprimoit toutes les excrétions, les anciens, dis-je ont cru que l'opium étoit froid au quatrieme degré ; & ainsi, pour le corriger, ils ont cherché à le combiner avec des aromates, d'autres avec les esprits ardents ; d'autres l'ont dissous dans l'eau, l'ont fait évaporer, ont réitéré cette manœuvre jusqu'à ce qu'ils l'eussent privé de son odeur vireuse ; d'autres l'ont combiné avec des alkalis, tant fixes que volatils ; d'autres l'ont fait fermenter, l'ont torréfié ; d'autres l'ont mêlé avec les acides.

Premiérement les anciens ont eu tort de regarder l'opium comme froid, il est extrêmement chaud au contraire : la preuve qu'on peut en donner, c'est

qu'après ſon uſage, le pouls s'éleve, la face devient rouge, il ſurvient des vertiges, des tintements d'oreilles; ſi l'on en meurt, l'on eſt en érection, même après la mort, & le ſang conſerve ſa fluidité dans les vaiſſeaux. Ainſi les préparations des anciens, qui ajoûtoient à l'opium des aromates, des eſprits ardents, des alkalis, ſoit fixes, ſoit volatils, ces préparations, dis-je, ne valent rien, d'autant qu'elles vont à augmenter ſa chaleur, qui n'eſt que trop forte. Quant aux autres préparatiosn, où ils le faiſoient fermenter, torréfier, le combinoient avec des acides, lui enlevoient ſon odeur vireuſe à force de le diſſoudre & de le faire évaporer dans l'eau; ces préparations ne valent pas mieux, elles enlevent à l'opium ſa vertu ſpécifique, & tendent à la détruire.

La meilleure préparation de l'opium, eſt celle-ci: on coupe l'opium par petits morceaux, on le diſſout dans de l'eau, on la filtre, & on évapore en conſiſtance d'extrait: c'eſt le *laudanum*, dont la doſe eſt depuis demi-grain juſqu'à trois grains; ſi on veut avoir cet extrait ſous une forme liquide, il ne faut pas employer l'eau, car il ſe gâteroit: mais à la place de l'eau, on ſe ſert de vin, ou d'eau-de-vie: ſi l'on y ajoûte un douzieme de cannelle, un peu de girofle, de muſcade, & de ſafran, on a le laudanum liquide de Sydenham, qui ſe donne depuis quatre juſqu'à dix gouttes. Les gouttes anodynes du chevalier Talbot ſe préparent auſſi avec l'eau-de-vie: on y ajoûte environ un douzieme d'écorce de ſaſſafras, quelque peu d'arum: la doſe eſt depuis cinq juſqu'à dix gouttes.

Les ſentiments ſont bien partagés ſur la façon d'agir de l'opium; les uns croient que ſon ſoufre vaporeux ſuffoque l'eſprit animal; d'autres penſent qu'en raréfiant le ſang, les vaiſſeaux ſe trouvent

gonflés, les nerfs comprimés & le cours des esprits suspendu, je suis de ce dernier sentiment; mais je pense aussi que son soufre vaporeux est ennemi des esprits.

Les Turcs font usage de l'opium comme nous faisons du vin, & ce, pour se maintenir dans une douce ivresse. Il est plus à propos de donner l'opium sous une forme liquide que solide; il agit plus promptement étant liquide : on s'apperçoit qu'il commence à agir, par une agréable sensation qu'on ressent dant l'estomac, puis il se porte un peu à la peau, l'insensible transpiration augmente, & l'on s'endort : ainsi l'opium convient parfaitement, suivant Sydenham, dans toutes les fievres éruptiles; par exemple, la petite vérole, la rougeole, le pourpre blanc & rouge, la fievre miliaire, même dans la fievre pestilentielle : comme calmant, & somnifere, il convient dans les douleurs, tensions & éréthismes, délires; mais il faut observer qu'il agit plûtôt sur les enfants & les femmes que sur les adultes: si l'on en continue long-temps l'usage, il faut en augmenter peu à-peu la dose; & quand on le donne, il faut que l'estomac soit vuide; car il empêcheroit la digestion.

A l'extérieur, son usage est infidele; appliqué sur une plaie, il détruit le ton de la partie; l'opium ne convient pas aux enfants & aux vieillards, aux plétoriques, aux tempéraments foibles & épuisés par quelque maladie ou hémorrhagie; il ne faut jamais le donner quand il se présente quelque crise, à moins que ce ne fût une sueur, dans les excrétions des femmes & les flux hémorrhoïdaux; les femmes grosses & en couche doivent s'en abstenir absolument.

Quoique l'opium soit un grand remede; si on en a pris une trop forte dose, on est d'abord ivre; on

chante, on ne sçait ce que l'on dit : il survient des vertiges, les extrêmités se refroidissent, le sommeil s'empare de la personne, puis viennent les défaillances & la mort : d'autres, au lieu de dormir, sont toujours dans un délire furieux, ont un feu dévorant dans l'estomac ; il leur survient des nausées, des vomissements, des convulsions, & la mort. On observe que, pour que ces malades en réchappent, il faut que ceux qui dorment suent abondamment, & que ceux qui sont furieux, évacuent par haut & par bas.

D'abord on donne les acides, soit végétaux, soit minéraux, & en abondance, afin d'émousser l'opium : puis, on émétise, & on donne des lavements purgatifs ; si le malade est furieux, & qu'il ait des forces, on peut même le saigner ; mais si les forces manquent, que le malade soit assoupi, il faut s'abstenir de tous ces remedes : dans ce dernier cas, après avoir donné les acides, on fait des frictions par-tout le corps avec des linges chauds ; on applique les vessicatoires, afin de relever le ton de la machine ; quand le malade en revient, il reste souvent paralytique, & il n'y a, pour le rétablir, que la diete blanche avec les doux balsamiques.

L'opium, dit M. Vogel, est un suc épaissi qu'on tire par incision des têtes de pavot de l'Asie, pays où on le prépare ; sa saveur est âcre & amere, son odeur forte & narcotique. Il tient le premier rang parmi les stupéfiants. Il détruit subitement l'irritabilité & la sensibilité des fibres ; Haller, *Commerc. goett.* ij. *p.* 157. Whytt, *New obser.* 67. *a Societ. of Edimb.* ij. n°. 20. lors même qu'on le prend en clystere, ou qu'on en met sur une plaie ; *id. l. c.* & Lorry. Outre cela, il brûle & enflamme en même temps les parties sur lesquelles on l'applique. Mêlé avec le sang, il le dissout ; Schwenke,

Hæmatol. p. 188. Il en sépare une très grande quantité de sérum, & réduit ce sérum presque tout entier en gelée; *Comment. bonon.* j. *p.* 159. Tels sont les effets primitifs de l'opium: ses effets secondaires sont de suspendre & de supprimer les excrétions du ventre, de la matrice, de la poitrine; d'arrêter les hémorrhagies, d'appaiser les douleurs, de modérer la vertu des septiques, en le mêlant avec eux; Ioung, *Treat. of opium.* Il est utile dans la manie, suivant Wepfer, *de apopl. append. p.* 687. & Chisi, *in letter. medich.* Dans quelques-uns néanmoins il a opéré un effet tout contraire; Stenzelius, *de somno*, *p.* 150, 151, l'a vu causer la veille & l'insomnie; Baver, *in A. N. C. vol.* 2 *obs.* 94. augmenter l'expectoration & les excrétions du ventre; Mead & Lorry, rendre plus violente la fureur des maniaques. Il est constant que les Turcs en font usage pour s'animer aux combats de Mars & de Vénus. Ils ne sont pas les seuls chez lesquels il opere ainsi: on peut consulter les *E. N. C. dec.* j. & vj. *obs.* 69. & *A. N. C. vol.* ij. *obs.* 94. Sa vertu narcotique dépend sur-tout d'un principe sulfureux extrêmement subtil, qui se découvre en partie par son odeur vireuse, & par la diminution de cette vertu en le faisant bouillir, & en partie par cette extrême volatilité qui excite le sommeil avant même qu'il ait passé dans le sang; ce que Boerhaave a démontré sur un chien qu'on a soumis à cette épreuve; *Prælect. t.* vj. *p.* 246. Stanckarius (*Comm. bonon.* j. *p.* 161.), attribue tout son effet à des parties huileuses empyreumatiques, & à un peu de sel volatil; mais on ne les trouve pas dans l'opium crud: je ne nie pas cependant ce que le même auteur avance, que l'huile empyreumatique, donnée aux animaux, leur donne la mort, & plus promptement encore, si l'on y ajoûte un peu de sel volatil.







Opopanax,
Panax heracleum.



A cause de sa virulence, on le met rarement en usage, crud; on le dépure & on le corrige auparavant de différentes manieres. La dose de l'opium crud est d'un grain, ou de deux au plus; lorsqu'il est corrigé, elle est un peu plus forte, mais différente néanmoins, selon que sa vertu a été plus ou moins adoucie. Plusieurs écrivains ont remarqué qu'on pouvoit tirer du pavot d'Europe un suc vireux semblable. ALLEYNE, *Dispensatory*, *p.* 58. assure qu'en Angleterre on a eu de très bon opium par la seule incision des têtes de pavot; quoiqu'on lise dans les *A. N. C.* que ce procédé n'avoit pas réussi en Allemagne. En Suisse, CONST. DE REBEQUE, *Medicam. helvet. p.* 152, 153, a préparé avec des têtes de pavot un extrait vineux, un peu plus foible que l'opium, dont la dose étoit depuis un grain jusqu'à cinq; la larme, qui en découle après les avoir incisées, ne se donne qu'à un grain, selon DILLEN. *E. N. C. Cent* ix. *obs.* 43. En France, BOULDUC en a préparé un extrait qui opéroit à la dose de deux, trois ou quatre grains; & chez nous, *ajoûte-t-il*, M. HALLER, *Enum. plant. hort. reg. p.* 88. *Voyez* aussi PAVOT & sa figure.

OPOPANAX. Ὀποπάναξ, Græc. *Opopanax*; *Opopanacum*, off. Suc résineux-gommeux qui se trouve dans les boutiques en morceaux gros environ comme un pois, roussâtres en dehors, d'un jaune-pâle en dedans, friables quoique gras, de mauvaise odeur, d'une saveur amere, âcre, & un peu nauséabonde.

C'est le suc épaissi qui coule des incisions faites à la racine d'une espece de panais, qui croît dans la Turquie, en Grece, en Italie, en Sicile, & même en Provence.

Cette plante est nommée par les botanistes *Panax costinum*, C. B. Pin. *Panax heracleum*, MORIS.

Hist. iij. p. 315. *Pastinaca foliis decompositis pinnatis*, LINN. *Pastinaca olusatri folio*, BOERH.

La racine de cette plante est grosse, branchue, jaunâtre en-dehors, blanche en-dedans : sa tige, qui s'éleve de neuf pieds, est creuse, noueuse, garnie de beaucoup de feuilles amples, d'un verd-jaunâtre, longues de dix à douze pouces, divisées en plusieurs petites feuilles, arrondies, rudes, dentelées à leur bord. Au sommet de la tige, naissent des ombelles rondes, composées de petites fleurs jaunes à cinq pétales; chaque fleur se change en deux graines, larges, ovales, applaties.

Les racines de cette plante passent pour être bonnes dans toutes les affections froides du cerveau & des nerfs, dans les maladies de la poitrine, & les douleurs d'estomac; contre les obstructions des viscères, les affections des reins, de la vessie & de la matrice. Elles sont encore utiles contre les douleurs de tête opiniâtres, le vertige, l'épilepsie, la stupeur, la léthargie, les convulsions, la paralysie, l'asthme, la toux, la jaunisse & l'hydropisie. Elles sont encore carminatives, vermifuges, diurétiques, emménagogues, lithontriptiques, ecboliques.

Quant au suc, on l'apporte de la Turquie; la plante qui croît dans les pays moins chauds, n'en donne que très peu. Les propriétés de l'opopanax, sont de s'enflammer de même que les résines, de se dissoudre dans l'eau comme les substances gommeuses, de rendre l'eau laiteuse.

L'opopanax est échauffant, résolutif, incisif; il évacue les humeurs épaisses & visqueuses. On le donne intérieurement depuis demi gros jusqu'à un gros, pour les mêmes maladies où sa racine est utile. Appliqué à l'extérieur, il résout les enflures, accompagnées de dureté, les tumeurs, les nœuds, les ganglions, les bubons pestilentiels, & guérit la

morſure des chiens enragés, & d'autres animaux vénéneux. Il entre dans un très grand nombre de préparations officinales; mais d'ailleurs on en fait beaucoup moins d'uſage qu'autrefois.

OR. C'eſt le premier de tous les métaux, le plus eſtimé & le plus recherché: on l'appelle en grec Χρυσὸς, en latin *Aurum*, & ce mot eſt tiré d'aurore, parceque les anciens croyoient qu'à cauſe de ſa couleur, ſemblable au ſoleil, il recevoit les influences de cet aſtre. Les chymiſtes l'ont appellé *Sol, Rex metallorum*, à cauſe de ſon prix & de ſa valeur.

L'or eſt de deux eſpeces, l'un vierge, l'autre qui a été purifié. L'or vierge ſe trouve en grenailles dans les ſables de certains ruiſſeaux & de certaines fontaines; il y a des fleuves qui en charrient auſſi dans leurs eaux; je crois que leurs eaux ont paſſé par quelques mines d'or, deſquelles elles ont détaché ces paillettes. Il ſe trouve auſſi de l'or vierge en fort gros morceaux dans les entrailles de la terre; mais cet or eſt rare: le plus communément on trouve l'or dans des pyrites ſulfureuſes, mêlé avec l'argent ou autres métaux, & ſpécialement avec l'orpiment: alors il a beſoin de travail pour paroître ſous ſa forme naturelle, & c'eſt l'or purifié. Pour le purifier ainſi, on emploie différentes opérations; par exemple, s'il eſt combiné avec l'argent, on l'en ſépare au moyen du départ qui ſe fait avec l'eau-régale, ou l'eau-forte, mais ſpécialement l'eau-forte; elle diſſout l'argent, & n'attaque point l'or, lequel ſe précipite au fond de la diſſolution, ſous la forme d'une poudre qui n'a beſoin que de la ſeule fuſion pour être de véritable or. Pour cette opération, il faut que l'argent triple au moins le poids de l'or, & que l'eau-forte ſoit exactement pure; car ſi elle contenoit un peu d'acide marin ou vitriolé, elle par-

ticiperoit de la nature de l'eau-régale, & ainsi dissoudroit un peu d'or. Si l'or est uni avec d'autres métaux, on l'en purifie par la coupelle, ou avec l'antimoine, qui ronge tous les métaux, excepté l'or; aussi est-il appellé le loup des métaux; mais on préfere la coupelle, parceque l'antimoine attaque un peu l'or.

L'or se trouve dans beaucoup de pays, autrefois en Espagne il y en avoit des mines assez considérables, que l'on exploitoit avec profit; mais depuis la découverte du Pérou, du Mexique, & depuis que l'on commerce en Guinée, les mines d'Espagne ont été abandonnées; on s'est totalement attaché aux mines de ces autres endroits, qui en procurent davantage: c'est ainsi que l'or est devenu bien plus commun. Il nous vient par les galions d'Espagne, qui l'apportent en barre à Cadix.

L'or possede les qualités métalliques au suprême degré, aussi a-t-il été appellé avec justice le Roi des métaux: c'est le plus pesant de tous; il est indestructible, & malléable autant que métal le peut être. Sa propriété d'être indestructible est cause qu'on n'a encore pu parvenir à en faire l'analyse; quelques procédés qu'on ait employés, on n'a jamais pu le priver de son phlogistique, ainsi on ne connoît point encore la qualité de ce phlogistique, & de la terre vitrifiable qui entre dans sa composition. M. Homberg, ayant exposé de l'or au feu d'une lentille du Palais royal, a remarqué qu'il perdoit de son poids, qu'il s'en dissipoit en vapeurs, & qu'il restoit sur le support une petite quantité de verre; il dit qu'il n'a jamais pu revivifier ce verre. On a réitéré depuis l'expérience de M. Homberg, on a remarqué que l'or qui se dissipoit, étant ramassé, étoit de véritable or, lequel n'avoit souffert aucune altération, & on a observé de plus que la petite

quantité de verre venoit du support; ainsi l'expérience de M. Homberg ne jette encore aucune lumiere sur l'analyse de l'or.

L'acide marin attaque foiblement l'or; mais quand il est combiné avec l'acide nitreux, il en résulte une eau-régale qui le dissout très puissamment. Si on le précipite en jettant une terre absorbante dans la dissolution, on remarque que ce précipité n'a nullement perdu de son phlogistique, & la seule fusion suffit pour le faire paroître sous la forme métallique. Cet or, ainsi précipité, soit par une terre absorbante, ou un alkali fixe, s'appelle *or fulminant*; il détonne à une très douce chaleur.

La malléabilité de l'or est incroyable; il faut avoir vu travailler des batteurs d'or, pour s'en former une idée : malgré la pesanteur de ce métal, on peut, en conséquence de cette propriété, lui donner tant d'étendue, qu'il devient capable de flotter sur l'eau.

L'or a de l'affinité avec le mercure, & il l'attire. Quand on veut purger l'or, il suffit de le mettre sur des charbons : l'or reste fixe, & le mercure se dissipe en vapeurs, à cause de sa volatilité; l'affinité de l'or avec le mercure est si grande, qu'on peut en faire un amalgame dans un creuset, qui est comme une espece de pâte, dont on se sert pour dorer les autres métaux.

On choisit, pour l'usage de la médecine, l'or en feuilles : on l'a dit cordial, tonique, céphalique, capable de mettre les humeurs en mouvement, & de dissiper les chagrins. Les anciens en ont fait entrer plusieurs fois dans de l'eau de rose, qu'ils ordonnoient pour la diarrhée & la dysenterie; ils ont cru que, s'ils pouvoient rendre l'or potable, ils auroient la médecine universelle, & pour cela ils ont versé sur sa dissolution, opérée par quelqu'acide,

des huiles essentielles, puis ils ont distillé; mais, dans cette préparation, l'or se précipite, & il ne reste qu'un acide dulcifié. Les charlatans, pour duper le peuple, y ont ajoûté de l'orcanette & du safran pour embellir la teinture. Pour moi, je dis que l'or ne souffre aucune altération dans le corps, qu'ainsi il n'est capable de procurer aucun bien, & je soutiens qu'on peut en toute sûreté le retrancher de la confection d'hyacinthe; j'estimerois autant la poudre de réglisse pour enduire des pilules, que des feuilles d'or même.

A l'extérieur, on l'a dit bon pour les engorgements des mammelles, & autres maladies; mais à cause de sa fraîcheur, il peut plûtôt faire du mal que du bien dans le premier cas: enfin je crois que si l'or garantit de quelque maladie, c'est en garantissant de la pauvreté, qui en est une grande.

Ce métal parfait, le plus pesant & le plus ductile des métaux, n'est presque d'aucun usage en médecine, parcequ'il n'opere aucun changement dans notre corps, ni dans nos humeurs. Ce n'est point à lui que les teintures aurifiques doivent leur vertu confortative. Réduit en feuilles, on s'en sert seulement pour envelopper des pilules destinées à des personnes délicates, & qui aiment les remedes chers: on le mêle dans des poudres ou dans des eaux, pour satisfaire au préjugé, dont se moque ingénieusement *der getreue* Eckhard, *im entlauffenen chimico*, *pag.* 546. Battu sur l'enclume, on le tient dans la bouche dans une trop grande salivation, afin que les globules du mercure s'y attachent.

Or fulminant. *Voyez* Or, *pag.* 309.

Or musive. *Voyez* Etain.

ORANGER à fruit aigre *ou* Bigarrade. *Malus aurantia fructu acri*, off. *Aurantium acri medullâ vulgare*

Aurantium dulci medulla Vulg.

Oranger,



Fructu acri.

D. p. Mr. de Garceault et Gravé p. Martinet

vulgare, Tournef. Inst. rei herb. *Malus aurantia major*, C. B. Pin. *Aurantia malus*, J. B. *Citrus petiolis alatis*, Linn.

Cet arbre est d'une hauteur médiocre. Sa racine est épaisse, ligneuse, branchue, s'étendant en tous sens, jaune en-dedans. Le bois du tronc est dur, compact, blanc vers le cœur, odorant, revêtu d'une écorce lisse d'un verd-blanchâtre. Ses branches sont nombreuses, d'un verd-luisant, divisées en rameaux flexibles, garnis de quelques épines. Ses feuilles ressemblent beaucoup à celles du laurier à feuilles larges : elles sont toujours vertes, épaisses, lisses, larges & pointues aux deux extrémités, soutenues par des pédicules feuillés, remplies d'une infinité de petites cellules huileuses, transparentes, & comme percées de petits trous, de même que dans le millepertuis. Ses fleurs sont en rose, composées de cinq pétales blancs, disposés en rond, odorantes; du calyce de sa fleur, s'éleve un pistil verd, accompagné de plusieurs filets larges, terminés insensiblement en pointe, & chargés de sommets jaunes; ce pistil devient un fruit presque sphérique, dont l'écorce est charnue, épaisse, blanche en-dedans, de couleur d'or ou de safran en-dehors dans sa maturité; elle peut se séparer assez aisément de la moëlle, qui est composée de huit lobes, qui se séparent avec la même facilité, & qui contiennent un suc acide, & des graines oblongues, dures, d'un jaune-blanchâtre, remplies d'une amande amere.

Oranger à fruit doux. *Malus aurantia dulci medullâ*, off. *Aurantium dulci medullâ vulgare*, Tourn. Inst. rei herb. *Malus aurantia*, Dodon. Pempt.

Cet arbre ressemble au précédent par ses feuilles & ses fleurs; il n'en differe que par l'écorce & par la moëlle de ses fruits, qu'on nomme oranges aigres; elles sont d'un jaune-pâle, raboteuses, & parsemées

de plusieurs grains âcres & fort amers, d'une odeur vive ; leur moëlle est pâle, moins foncée & très aigre.

Les noms latins de l'orange sont *Malum aurantium*, *arantium*, *aureum*, *anarantium*, *nerantzium*, *chrysigenum*, *citrangulum*.

Cet arbre croît dans les Indes orientales, & en Italie. On le cultive dans les isles d'Hieres & sur les côtes de Provence.

Ses fleurs ont une odeur agréable très pénétrante. Les Italiens, par des infusions & des distillations réitérées, en composent une eau (*aqua naphæ*) analeptique, & qui appaise les coliques. Ils en tirent aussi une huile par expression, qui est bien plus subtile que celle qu'on obtient par la distillation. Vogel.

On fait encore, avec ces fleurs, des conserves molles ou solides, & des tablettes.

On mange la pulpe d'orange seule, ou avec du sucre ; elle appaise la soif, elle raffraîchit & excite l'appétit. Son suc acide, mais agréable, restaure, tempere, & s'oppose à la pourriture des humeurs ; il est très utile dans les fievres aiguës, & dans le scorbut, Lind *on the scurvy*. Les plus petits de ces fruits, encore verds, rétablissent parfaitement l'estomac languissant. On les insere quelquefois avec avantage dans les cauteres ouverts, pour procurer un écoulement plus considérable. Vogel.

L'écorce d'orange, qui est amere, mais d'une odeur suave, restaure, aide la digestion, dissipe les vents, guérit les fievres intermittentes (Werlhof. *Animadv. p.* 79. 80. Moehring, *Commerc. Norimb.* 1736. *p.* 20), & même les fievres quartes, en en faisant prendre en poudre toutes les trois heures à la dose d'un gros, *Comm. Norimb.* 1735, *pag.* 98. En décoction, elle arrête, comme par miracle les

hémorrhagies de la matrice, comme l'ont éprouvé LOUIS SEPTAL. *l.* vij. *anim. art.* 144. & DAV. HAMILTON, *prax. reg. p.* 20. Elle renferme une huile éthérée que les Italiens tirent par expression. VOGEL.

ORCANETTE. ALCANNA *spuria. Voyez* ce mot & la figure. *Anchusa*, off. *Anchusa Monspeliaca*, J. B. *Anchusa puniceis floribus*, C. B. Pin. *Anchusa minor purpurea*, PARK. *Buglossum radice rubrâ*, sive *Anchusa vulgatior*, Elem. botan. *Buglossum perenne minus puniceis floribus*, Hist. oxon.

Sa racine est compacte & ligneuse, blanche en-dedans, & couverte d'une écorce rouge, qui communique cette couleur à tout ce dans quoi on la fait infuser. Ses feuilles sont longues, rudes & velues, & semblables à celles de la buglosse sauvage. Elle pousse des tiges à-peu-près de la hauteur de deux pieds; ces tiges ont plusieurs feuilles longues, étroites, garnies de poil, & placées alternativement le long de la tige. Ses fleurs, qui naissent au milieu des tiges, sont faites en entonnoir à pavillon découpé; elles sont fort serrées les unes contre les autres, purpurines, & un peu plus petites que celles de la buglosse. Quand elles sont passées, il paroît à leur place, dans leurs calyces, qui s'élargissent, quatre graines qui ont la figure de têtes de serpent, assez allongées.

Cette plante croît dans le Languedoc & dans la Provence.

Sa racine teint les mains en rouge, couleur que l'eau n'efface point; il faut, pour en venir à bout, se servir d'huile: on l'emploie sur-tout pour préparer la laine à recevoir les couleurs les plus précieuses. Les apothicaires s'en servent pour donner la couleur rouge à leurs onguents, & sur-tout à l'on-

guent rosat. Pour cela, ils la font bouillir dans de l'huile, ne communiquant qu'après beaucoup de temps sa couleur à l'eau.

Cette racine est astringente; les anciens l'employoient plus dans les maladies qu'on ne fait aujourd'hui. Broyée & mêlée avec de l'huile & de la cire, suivant DIOSCORIDE, elle est bonne pour les brûlures & pour les vieux ulceres; appliquée en forme de pessaire, elle expulse le fœtus mort. Sa décoction convient à ceux qui ont la jaunisse, ou quelques maladies des reins ou de la rate. Elle résout encore les contusions, & guérit les ulceres rebelles. Elle passe d'ailleurs pour fortifiante, & n'est pas inutile pour faciliter la guérison de la cachexie. On en met un ou deux gros dans chaque livre de décoction ou d'infusion.

On apporte du Levant une espece d'ORCANETTE, qu'on appelle *orcanette de Constantinople*. C'est une racine presqu'aussi grande & aussi grosse que le bras, mais d'une figure particuliere; car elle paroît un amas de grandes feuilles entortillées comme un rouleau de tabac, de couleurs différentes, dont les principales sont un rouge obscur & un très beau violet. On trouve dans son milieu un cœur qui est une petite écorce mince roulée comme la cannelle, d'un beau rouge en-dehors, & blanche en-dedans; il y a apparence que cette racine est artificielle: quoi qu'il en soit, elle rend une couleur plus belle que la nôtre.

I°. ORCHIS; Satyrion; Testicule, *ou* Couillon de chien mâle à feuilles étroites. *Orchis*, seu *Satyrium*, off. *Orchis*, *Morio mas foliis maculatis*, C. B. Pin. TOURNEF. Inst. rei herb. *Orchis major*, *tota purpurea*, *maculoso folio*, J. B. *Testiculus morionis mas*, DODON. Pempt. *Cynosorchis*, *Morio mas*, TABERN. Icon. *Testiculus primus*, MATTH.

Orchis.

militaris. Grand Orchis,





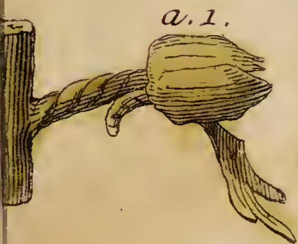


Morios Mas.

Orchis mâle,









Sa racine est composée de deux tubercules presque ronds, charnus, gros comme des noix muscades, dont l'un est plein & dur, l'autre ridé & fongueux, & accompagné de grosses fibres. Il en sort plusieurs feuilles longues, médiocrement larges, lisses, semblables à celles du lis, mais moins grandes, marquées en-dessous de quelques taches d'un rouge-brun, & quelquefois sans taches. Sa tige, qui s'éleve d'un pied environ, est ronde, striée, & embrassée par une ou deux feuilles. Du sommet de cette tige, sort un long épi de fleurs purpurines, blanchâtres vers le centre, marquées de quelques points couleur de pourpre : chaque fleur est à six pétales inégaux; le pétale inférieur, qui est le plus grand, se termine par une espece d'éperon. Le calyce se change en un fruit triangulaire, où sont renfermées de petites semences.

Cette plante, dont la fleur paroît vers la fin d'Avril & au commencement de Mai, se trouve dans les prés, & dans les bosquets.

II°. Orchis; Satyrion à larges feuilles; Grand Testicule de chien. *Orchis latifolia*, seu *major*, off. & Tournef. Inst. rei herb. *Cynosorchis militaris major*, C. B. Pin. *Orchis strateumatica major*, J. B. *Orchis strateumatica*, vel *stratiotes major*, sive *militaris*, C. Gemm. *Voyez* la figure ci-dessus.

Ainsi que dans l'espece précédente, la racine de celle-ci est composée de deux tubercules charnus, mais plus gros, dont l'un est flasque & l'autre plein. Sa tige s'éleve plus haut que celle de la premiere. Ses feuilles sont longues, larges, & d'abord arrondies. Ses fleurs, portées au haut de la tige sur un long épi, sont en casque; elles ont une odeur de bouc, & varient beaucoup quant à leur couleur. Par la figure de son fruit, & par ses semences, elle ne differe point de la premiere.

Elle fleurit en Mai ; elle croît dans les prés, dans les bosquets ; on la trouve communément aux environs de Paris.

La figure de ses racines a fait dire à ceux qui admettoient autrefois le systême absurde des *signatures*, que cette plante étoit aphrodisiaque. Il est prouvé que seule, elle ne possede pas cette vertu, qui n'est due qu'aux aromatiques unis avec elle.

M. Geoffroy, frere du médecin, ayant reconnu que le salep, qui est une racine blanche roussâtre & transparente, fort employée par les Turcs pour rétablir les forces épuisées, étoit une espece d'orchis ; il résolut d'essayer s'il ne pourroit pas préparer de même les racines d'orchis, pour en faire usage, principalement dans les lieux où cette derniere plante croît abondamment.

Il décrit son procédé, *Mémoires de l'Acad. des Sc. ann.* 1740, *p.* 96. Le voici : Il faut prendre les racines ou bulbes d'orchis les mieux nourries, leur ôter la peau, les jetter dans l'eau froide, & après qu'elles y ont séjourné quelques heures, les faire cuire dans une suffisante quantité d'eau, & les faire ensuite égoutter ; après quoi on les enfile pour les laisser sécher à l'air, choisissant pour cette préparation un temps sec & chaud. Elles deviennent transparentes, très dures, & semblables à des morceaux de gomme adragant. Elles peuvent se conserver saines tant qu'on voudra, pourvu qu'on les tienne dans un lieu sec ; celles qu'on fait sécher autrement, s'humectent & moisissent, pour peu que le temps soit pluvieux pendant plusieurs jours.

Ainsi préparées, on peut les réduire en poudre aussi fine que l'on veut : on en prend le poids de vingt-quatre grains, qu'on humecte peu-à-peu d'eau bouillante ; la poudre s'y fond entiérement, & forme un mucilage qu'on peut étendre par l'ébul-


Oreil de Judas,
Auricula Judœ.
Voy. T. 7. p. 334.
Truffle de Cerf,
Tubera Cervina.

lition dans une chopine ou trois demi-septiers d'eau: cette boisson deviendra plus agréable si on y ajoûte du sucre, ou quelque parfum. On peut mêler cette poudre avec le lait qu'on ordonne à ceux qui sont affectés de la poitrine : c'est, dit M. GEOFFROY, un remede très adoucissant, qui diminue l'âcreté de la lymphe, & qui convient dans la phthisie & dans les dysenteries bilieuses.

C'est de cette plante que prend son nom l'électuaire *de satyrio*, dont la dose est d'un gros lorsqu'il s'agit de réveiller les esprits engourdis, & de rétablir les forces épuisées.

OREILLE d'âne. *Voyez* CONSOUDE (grande).

OREILLE d'homme. *Voyez* CABARET.

OREILLE de Judas. *Fungus sambucinus*, sive *Auricula Judæ*, off. *Agaricus auriculæ formâ*, TOURNEF. Inst. rei herb. *Agaricum auriculæ formâ*, MICH. *Fungus membranaceus auriculam referens*, sive *Fungus sambucinus*, C. B. Pin. *Spongia sambuci*, SCHROD. *Gummi sambuci*, DODON. Pempt. *Tremella cyathiformis*, *labio altero inflexo repanso*, LINN.

C'est une substance fongueuse qui naît au bas des troncs des vieux sureaux. Elle n'est percée d'aucun trou; n'a point de lames; elle est unie, spongieuse, repliée comme une oreille, blanchâtre & grise en-dessous, noirâtre en-dessus, inodore, d'une saveur insipide & terreuse, sans pédicule. Ce fungus est tantôt unique, & tantôt double sur la souche des arbres, où il est adhérent.

L'oreille de Judas, dit M. VOGEL, a une vertu astringente. On en recommande principalement l'usage contre la chassie, après l'avoir fait macérer dans de l'eau-rose; on s'en sert aussi dans les gargarismes, pour les maladies inflammatoires de la gorge. Infusée dans du vin, ou dans une eau appropriée, elle procure l'écoulement des eaux dans l'hy-

dropisie ; elle est bonne encore contre l'inflammation des yeux ; on en met infuser dans de l'eau-rose, de bluet, de frai de grenouille, & on en bassine les yeux.

Oreille de lievre. *Voyez* Perce-feuille vivace.

Oreille de rat, *ou* de souris. *Voyez* Piloselle.

OREILLETTE. *Voyez* Cabaret.

ORFRAIE. *Voyez* Fresaie.

ORGE. *Hordeum polystichum hibernum*, off. C. B. Pin. *Hordeum polystichon hibernum majus*, Tabern. icon. *Hordeum majus*, Tragi. *Hordeum flosculis lateralibus masculis muticis, seminibus angularibus imbricatis*, Linn.

De ses racines, qui sont très menues & fibreuses, s'éleve d'environ deux pieds, ou deux pieds & demi, un tuyau noueux ; des nœuds, sortent des feuilles longues, étroites, semblables à celles du chien-dent, plus rudes que celles du froment. Ses épis sont composés de plusieurs paquets de fleurs ; chaque paquet est formé par trois fleurs ; chaque fleur est composée de trois étamines qui sortent d'un calyce à deux balles, dans le fond duquel est caché l'embryon du fruit, qui devient une graine longue, pâle ou jaunâtre, farineuse, pointue des deux côtés, renflée dans son milieu.

Cette espece se seme en automne, & se recueille l'année d'après.

II°. Orge de printemps ; Orge avancé. *Hordeum polystichum vernum*, off. C. B. Pin. *Hordeum hexastichum pulchrum*, J. B. *Hordeum polystichum æstivum*, Tabern. Icon. *Hordeum septemtrioni notissimum*, Lobel. Obs. *Hordeum senibus versibus*, Matth. Camer.

Celle-ci, qui se seme au printemps, a des épis plus courts, & plus gros ; elle ressemble d'ailleurs au précédent.

L'orge

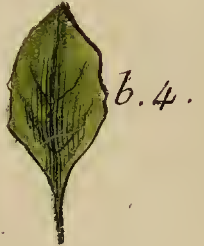

Hordeum.
Orge
a. 2.
Vernum.
Orge de Printemps
a.
2.
Orge
Hibernum.
d'Hyver.
b. 2.

Majus. Origanum.

Grand Origan







a. 1.

a. 1.

Petit Origan. Minus.



L'orge eſt fort employée pour les aliments; on en fait du pain, qui eſt un peu lourd, mais nourriſſant: on en fait de la biere après qu'elle a paſſé par la fermentation vineuſe; quoique cette boiſſon engraiſſe beaucoup & entretienne la peau molle & flexible, c'eſt cependant la plus mauvaiſe de toutes les liqueurs.

En médecine, on emploie l'orge telle que la nature nous la donne, ou mondée, en lui ôtant ſon écorce. On la donne en décoction une poignée ſur une pinte d'eau: quand on ſe ſert de l'orge ſimple, il faut jetter la premiere décoction, & remettre de l'eau à la place. La décoction d'orge, autrement l'eau d'orge, eſt adouciſſante, incraſſante, légérement réſolutive & aſtringente; elle convient aux poitrines délicates, tourmentées de toux, ſur la fin des chaude-piſſes, flueurs blanches, & les ardeurs d'urines; mais il faut prendre garde que l'eſtomac ne ſoit trop relâché. HAMILTON, *prax. reg. p.* 29, dit qu'elle provoque l'écoulement de la ſalive. L'eau d'orge ſert auſſi pour tirer des émulſions; à l'extérieur, la farine d'orge eſt au nombre des quatre farines réſolutives.

1°. ORIGAN commun, *ou* grand Origan; Marjolaine ſauvage, *ou* bâtarde; Marjolaine d'Angleterre. *Origanum vulgare*, off. *Origanum ſylveſtre*, *Cunila bubula* Plinii, C. B. Pin. TOURN. inſt. rei herb. *Origanum vulgare ſpontaneum*, J. B. *Majorana ſylveſtris*, PARK. *Agrioriganum*, ſive *Oniſis major*, LOBEL. icon. *Origanum foliis ovatis*, *ſpicis laxis*, *erectis*, *confertis*, *paniculatis*, LINN. *Origanum ſpicis folioſis*, *breviſſimis*, *coloratis*, *umbellatis*, HALLER, Helv.

De ſes racines, qui ſont ligneuſes, menues, fibreuſes, traçantes, s'élevent de deux ou trois pieds des tiges quarrées, velues, dures. Des nœuds des

tiges, sortent des feuilles velues, odorantes, d'une saveur âcre & aromatique. Aux sommités des tiges, naissent, dans des épis écailleux, de gros bouquets de fleurs en gueule; chaque fleur est un tuyau coupé par le haut en deux levres, de couleur incarnate, ou d'un rouge-blanchâtre. A ces fleurs, succedent des graines fort menues, très arrondies, contenues dans une capsule oblongue, qui étoit le calyce de la fleur.

Cette plante croît en Allemagne, en Angleterre, en France; on la trouve dans les lieux champêtres & montagneux, dans les broussailles & le long des haies. Elle fleurit en été.

II°. ORIGAN (petit); petite Marjolaine sauvage. *Origanum minus*, off. *Origanum sylvestre humile*, C. B. Pin. TOURNEF. Inst. rei herb. *Origanum repens, villosum, Aurelianensium*, H. R. Par. *Agrioriganum*, sive *Origanum sylvestre minus; Majorana sylvestris minor*, nonnull. *V.* la fig. ci-dessus.

Sa racine est ligneuse, fibreuse, roussâtre. Il s'en éleve de six à sept pouces une petite tige, ronde, un peu rude, roussâtre, rameuse. Ses feuilles, qui naissent opposées, sont petites, oblongues, velues, un peu fermes, d'une odeur aromatique & suave. Du sommet des rameaux, sortent des fleurs mêlées de bleu & de purpurin, semblables d'ailleurs à celles de l'espece précédente. A ces fleurs, succedent des graines très menues, arrondies, d'une odeur agréable, d'une saveur âcre.

Cette plante est moins commune que la précédente; elle se trouve assez abondamment dans les forêts d'Orléans. Sa fleur paroît dans le même temps que celle du grand origan.

L'origan rougit le papier bleu, & contient de l'huile aromatique. Il est diurétique, diaphorétique, expectorant, emménagogue, céphalique, ptarmique, stomachique. Outre cela, il échauffe, il fortifie les


Ulmus. Orme.
a.1.
a.1.
a.1.
a.2
a.2.
a.3.

parties affoiblies, leve les obstructions, procure du soulagement aux asthmatiques & aux femmes vaporeuses. L'huile distillée est utile contre la douleur de dents, si on insere dans le trou formé par la carie un peu de coton qui en sera imbibé: SCHULZIUS dit qu'elle appaise le hoquet, si on en prend depuis trois gouttes jusqu'à cinq.

ORIGAN de Crete. *Voyez* DICTAME de Crete.

ORME; Ormeau, Ormille; Arbre au pauvre homme. *Ulmus*, off. *Ulmus campestris*, & Theophrasti, C. B. Pin. *Ulmus vulgatissimus folio lato scabro*, GERARD. *Ulmus vulgaris cum samaris seu seminibus suis*, PARK. Theat. *Ulmus in planis proveniens*, ANGUILL. *Ulmus (fructu membranaceo) foliis inæqualiter serratis*, LINN.

Sa racine, qui est grosse, dure, ligneuse, s'étend au loin de tous côtés dans la terre. Il s'en éleve un grand arbre très branchu; son tronc est gros, revêtu d'une écorce rude, d'un rouge-cendré en dehors, blanchâtre en dedans; son bois est dur, jaunâtre. Ses feuilles sont alternes, larges, ridées, veinées, rudes, oblongues, dentelées sur leurs bords, terminées en pointes, portées sur de courts pédicules. Sa fleur, qui naît du sommet des rameaux, paroît avant les feuilles; elle est monopétale, formé un entonnoir à pavillon découpé, & garni de plusieurs étamines: du fond, s'éleve un pistil, qui devient un fruit membraneux, ou foliacé, taillé en forme de cœur, applati, relevé dans le milieu d'une bosse dans laquelle se trouve une capsule membraneuse en forme de poire, où est contenue une petite graine de même figure, tendre, applatie, blanche, succulente, douce au goût.

Il fleurit en Mars & en Avril; sa graine, appellée par les Latins *samara*, ou *samera*, est mûre en Mai. Il croît lentement; il vient dans les champs &

les plaines, dans les forêts, proche des rivieres, & dans les terres grasses & humides.

Toutes les parties de cet arbre, dit M. VOGEL, ont une vertu agglutinative. Ses feuilles sont propres pour la réunion des plaies : si l'on fomente avec leur décoction les os fracturés, dit DIOSCORIDE, elle favorise la formation du cal, & fortifie les os. Leur suc, suivant HEERS, *obs.* 4. *p.* 72, efface les taies des yeux, & les autres maladies de cette nature : instillé dans les plaies, il en accélere la réunion. DIOSCORIDE prétend que l'humeur, qui se trouve sur les follicules, donne de la blancheur à la peau, & embellit le visage ; elle consolide sans laisser de cicatrice les plaies de l'œil & de la cornée ; SACHS, *dissert.* Ses feuilles pulvérisées, sont regardées par BAGLIVI, *p.* 100, comme spécifiques pour appaiser les douleurs de colique & de néphrétique.

La décoction de l'*écorce* d'orme est d'une très grande efficacité pour évacuer les eaux des hydropiques, en partie par la voie des urines, en partie par les selles, soit qu'on la prenne comme médicament, ou qu'on en fasse sa boisson ordinaire pendant cinq ou six semaines ; ce qui est confirmé par grand nombre d'expériences ; STRUVIUS, *A.N.C.vol.* j. *obs.* 194. iij. *obs.* 16. & *Breslav. Supplem.* iv. *p.* 85. DIOSCORIDE avoit déja dit, il y a long-temps, que l'infusion de son écorce dans du vin, ou de l'eau froide, évacuoit la pituite. Au reste sa décoction, prise intérieurement, est recommandée par DE HARRIS, pour appaiser les douleurs du cancer occulte.

ORNITHOPODE. *Voyez* PIED D'OISEAU.

OROBE ; Ers, *ou* Eres ; Pois de pigeon. *Orobus*, off. *Orobus siliquis articulatis, semine majore*, C. B. Pin. *Orobus, sive Ervum multis*, J. B. *Ervum verum*, CAMER. *Mochus, sive Cicer sativum*, DODON.


Orobe. Orobus.
a. 4.
a.
1.
a. 3.

Pempt. *Orobus receptus* herbariorum, GERARD. *Orobus vulgaris* herbariorum, PARK. *Orobus verus seu genuinus creditus*, *Pisum columbinum*, nonnullor. *Ervum leguminibus pendulis*, LINN. Hort. cliff. *Cicer pistillorum germinibus undulato-plicatis*, ejusd. LINN. Hort. upsal.

Sa racine est menue, tendre, blanchâtre. Les tiges, qui s'en élevent d'environ un pied, sont foibles, anguleuses, lisses, rameuses. Ses feuilles, qui ressemblent à celles de la lentille, naissent par paires. Sur des pédicules sortis de l'aisselle des feuilles, sont portées des fleurs solitaires, ou deux à deux, légumineuses, petites, purpurines, quelquefois blanches, marquées de lignes d'un pourpre bleu; les calyces, qui les soutiennent, sont taillés en cornet dentelé. A ces fleurs, succedent des gousses longues d'un pouce, pendantes, menues, blanchâtres dans leur maturité: elles contiennent des semences arrondies d'un rouge-brun, assez semblables à de petits pois, d'une saveur légumineuse.

Cette plante croît d'elle-même parmi les bleds, en Italie & en Espagne. Elle se cultive en différents endroits pour la nourriture des bestiaux. Sa fleur paroît en Avril, Mai & Juin; sa graine est dans sa maturité au mois de Juillet.

Les anciens faisoient beaucoup d'usage de la graine d'orobe, la seule partie de cette plante employée en médecine. Après l'avoir réduite en farine, ils la prescrivoient avec le miel contre l'asthme humide, pour faciliter l'expectoration.

Elle est une des quatre semences résolutives; elle est émolliente & maturative, dit M. VOGEL. En Angleterre, les nourrices en font boire la décoction aux enfants, pour aider l'éruption de la petite

vérole & de la rougeole ; ALLEYNE. Elle entre dans quelques préparations officinales.

ORPIMENT. L'orpin, ou *auripigmentum*, est de plusieurs especes ; il y en a de jaune & de rouge : le jaune est brillant, en écailles dorées ; les peintres s'en servent pour donner une couleur d'or : il y en a aussi de verdâtre. Ils se trouvent dans les mines d'or ; c'est l'arsenic de DIOSCORIDE ; il se fond très facilement dans les huiles : c'est un poison à l'intérieur ; à l'extérieur, on peut s'en servir dans les emplâtres dépilatoires : voici le *collyre de* LANFRANC.

Prenez orpiment, deux gros.
verd-de-gris, un gros.
myrrhe & aloës, ana deux scrupules.

Dissolvez dans l'eau de rose & de plantain, ana deux onces.

Ajoûtez vin blanc, une livre.

C'est un très bon collyre pour les ulceres de la cornée, des paupieres, des engorgements de ces parties, dans l'onguis, le pterygion ; il convient aussi pour mondifier de vieux ulceres.

Si quelqu'un a pris quelques unes des substances arsenicales, il sent sur le champ des anxiétés insupportables, des douleurs d'estomac & du bas-ventre très vives ; il a une soif & une chaleur dévorante par-tout le corps ; il survient des foiblesses, des convulsions, des sueurs froides, des lipothymies parfaites, le corps s'enfle universellement, & la mort arrive.

A l'ouverture du cadavre, si c'est de l'arsenic, malgré les efforts que le malade a faits pour vomir,

Orpin reprise. Anacampseros.







on ne trouve point l'eſtomac enflammé, mais deſſéché & racorni, & les inteſtins ſont percés dans beaucoup d'endroits, la pourriture s'empare immédiatement du cadavre.

M. Geoffroy dit que, pour remédier à ces fâcheux accidents, il faut avoir recours aux inviſcants, aux incraſſants, ſi le poiſon eſt encore dans les premieres voies; mais s'il eſt dans les ſecondes, il faut avoir recours aux alexipharmaques: ces derniers, à cauſe de leur chaleur, ne manqueroient pas d'augmenter les accidents que cauſe d'abord ce poiſon ſur les premieres voies; de plus, il ne paſſera jamais dans les ſecondes; car ſa cauſticité eſt ſi grande, qu'il criſpe les *villi* (le velouté) des inteſtins avant qu'il ſoit arrivé à leur embouchure. Je ſuis donc d'avis, dans le premier inſtant, de donner, non pas des huileux, leur uſage n'eſt pas sûr; car comme ils diſſolvent les ſubſtances arſenicales, ils pourroient en faciliter l'introduction dans la maſſe de nos humeurs, mais j'inſiſterai ſur les mucilagineux & les gommeux; & ſi j'étois aſſez heureux pour calmer les premiers accidents (ce qui n'arrive pas toujours), je voudrois, dans la vue de rétablir l'eſtomac, que le malade ſe ſoumît pendant long-temps à la diete blanche, ſoutenue de l'uſage des nervins.

1°. ORPIN; Repriſe; Graſſette; Joubarbe des vignes; *ainſi que pluſieurs autres plantes, elle eſt nommée encore* Herbe aux charpentiers. *Anacampſeros; Telephium vulgare; Fabaria; Faba craſſa; Faba inverſa; Craſſula major*, off. *Anacampſeros*, vulgò *Faba craſſa*, J. B. *Telephium vulgare*, C. B. Pin. *Telephium alterum*, ſive *Craſſula*, Dodon. Pempt. *Fabaria*, Matth. *Scrophularia media vel tertia*, Brunsf. *Acetabulum alterum*, Cord.

De ſa racine, qui eſt compoſée de tubercules

blancs & charnus, s'élevent de ſept à huit pouces des tiges droites, ſolides, cylindriques, branchues. Ses feuilles ſont épaiſſes, charnues, ſucculentes, d'un verd pâle aſſez ſouvent mêlé d'un peu de rouge, le plus ordinairement crenelées ſur leurs bords, mais quelquefois entieres. Des ſommités des tiges, ſortent, par gros bouquets, des fleurs en paraſol; elles ſont en roſe, à cinq pétales, rougeâtres, quelquefois blanchâtres, & garnies de quelques petites étamines. Le piſtil, qui ſort du calyce de la fleur, devient un fruit à cinq loges, où ſont contenues des ſemences fort menues.

Cette plante ſe plaît dans les lieux humides & ombragés: on la trouve le long des buiſſons.

Son ſuc, qui eſt un peu viſqueux, change en rouge le papier bleu: ſon ſel eſt acide, auſtere, & reſſemble beaucoup au ſel alumineux.

On dit que le ſuc des feuilles, en boiſſon, eſt bon pour le crachement de ſang, les hémorrhoïdes, & les ulceres internes. Comme déterſives & aſtringentes, on mêle ſes feuilles avec les vulnéraires, pour guérir l'ulcération des inteſtins.

A l'extérieur, ſous la forme de cataplaſme, elle arrête le ſang dans les plaies récentes, mondifie les ulceres, & en favoriſe la cicatriſation; elle accélere la ſuppuration des tumeurs, calme les douleurs. Dans l'inflammation des hémorrhoïdes, on ſe trouve bien d'appliquer, en forme d'onguent, les racines cuites & pilées de cette plante, en y ajoûtant du beurre frais.

II°. Orpin-rose. *Rhodia radix*, off. *Anacampſeros radice roſam ſpirante, major*, Tournef. Inſt. rei herb. *Roſea*, Rupp. *Rhodiala*, Linn. *Sedum foliis ſerratis, tetrapetalum, ſexu diſtinctum*, Haller, Helv.

Cette plante ne differe de la précédente que par l'odeur



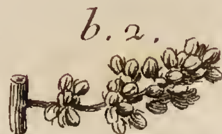


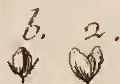
Orpin rose.

Anacampseros Rhodia radix.



Ortie. Urtica.











l'odeur & le goût de rose qui se remarque dans sa racine, séchée; car nouvellement cueillie, elle est inodore. Les anciens, qui la regardoient comme très utile dans les douleurs de tête, l'appliquoient sur le front & les tempes avec un peu d'eau-rose; DIOSCOR.

Quelques médecins modernes, dit M. HALLER, à cause de sa vertu astringente, la recommandent contre les flueurs blanches, & l'appliquent extérieurement sur les ulceres qui répandent une sérosité âcre & salée.

I°. ORTIE vulgaire, *ou* commune; Ortie vivace; grande Ortie piquante. *Urtica major*, off. *Urtica urens maxima*, C. B. Pin. *Urtica vulgaris major*, J. B. *Urtica urens altera*, DODON. Pempt. *Urtica major, sive sylvestris asperior*, TABERN. icon. *Urtica urens maxima, sterilis, vel fertilis*, PONTHED. Anth. *Urtica foliis cordatis, amentis cylindraceis, sexu distincta*, LINN. Flor. lapp. *Urtica clivica, foliis oblongo-cordatis*, ejusd. LINN. Flor. suec.

De sa racine, qui est menue, fibrée, jaunâtre, traçante, s'élevent de trois pieds des tiges roides, quarrées, cannelées, creuses, branchues, garnies d'un poil piquant. Ses feuilles, qui naissent opposées deux à deux, sont larges, oblongues, pointues, dentelées sur leurs bords, armées de poils fort piquants, portés sur des pédicules assez longs. De l'aisselle des feuilles, & au sommet des tiges, sortent des fleurs disposées en grappes rameuses; elles sont sans pétales, mais composées de plusieurs étamines portées sur un calyce à quatre feuilles, de couleur herbacée: elles ne donnent point de graines. Les fruits, qui portent la semence, naissent sur des individus séparés; ceux-ci n'ont point de fleurs, mais ils produisent des capsules pointues de la figure d'un fer de pique, lesquelles renferment une

graine ovale, applatie, luisante; les individus, qui portent ces capsules, se nomment, par le vulgaire, *ortie mâle;* mais les botanistes les appellent, à plus juste titre, *ortie femelle;* & *ortie mâle*, ceux qui donnent des fleurs, dont la poussiere des sommets sert à féconder les embryons.

Cette plante se trouve presque par-tout abondamment, dans les fossés, dans les haies, contre les murs, dans les jardins. Sa fleur paroît en Juin, & sa graine est mûre en Juillet & Août; sa racine se conserve pendant l'hyver, & pousse de nouvelles feuilles au commencement du printemps.

II°. Ortie grieche; petite Ortie. *Urtica urens minor*, C. B. Pin. *Urtica minor annua*, J. B. *Urtica urens minima*, Dodon. Pempt. *Urticoïdes urens*, Ponthed Anthol. *Urtica minor urens, foliis eleganter variegatis, caule intorto rubente*, Rudb. *Voyez* la figure ci-devant.

Sa racine est simple, assez grosse, blanche, garnie de petites fibres, anuelle. Il s'en éleve d'un demi-pied, & même d'un pied, des tiges assez grosses, quarrées, dures, cannelées, branchues, piquantes. Ses feuilles, qui naissent opposées deux à deux, sont plus courtes & plus obtuses que celles de la précédente, profondément dentelées le long des bords, d'un verd brun ou foncé, portées sur de longs pédicules, fort brulantes au toucher. Dans les aisselles des feuilles, naissent, par petites grappes, en forme de croix, des fleurs à étamines de couleur herbacée; le même individu porte les fleurs mâles & les fleurs femelles. A ces dernieres, succedent de petites capsules formées de deux feuillets appliqués l'un contre l'autre, qui renferment chacune une semence menue, oblongue, applatie luisante, roussâtre.

Cette plante, qui périt l'hiver se reproduit tous les ans par ses graines: elle se trouve par-tout.


Urtica Romana. Ortie Romaine.
a.2.
a.1.
a.2.
a.2.
a.2.

III°. ORTIE romaine ; Ortie grecque ; Ortie mâle. *Urtica romana*, off. *Urtica urens pilulas ferens*, *prima* Dioscoridis, *semine lini*, C. B. Pin. *Urtica romana sive mas*, *cum globulis*, J. B. *Urtica urens prior*, DODON. Pempt. *Urtica foliis oppositis*, *amentis fructiferis*, *globosis*, *androgyna*, LINN.

De la racine, qui est fibreuse, jaunâtre, annuelle, s'éleve de quatre à cinq pieds, une tige foible, ronde, branchue, armée de petites épines roides. Ses feuilles, qui naissent opposées, sont larges, pointues, profondément dentelées en leurs bords, couvertes d'un poil rude, brûlant & brillant. Ses fleurs sont semblables à celles des deux especes précédentes; il leur succede des globules ou pilules, de couleur verte; ce sont de petits fruits ronds, de la grosseur d'un pois, armés de piquants, soutenus par de longs pédicules; ils sont partagés en plusieurs capsules, dans chacune desquelles est contenue une graine ovale, pointue, applatie, douce au toucher, & lisse.

On trouve cette plante en Angleterre, en Suisse, en Provence, dans les prés, dans les haies; elle se seme même dans les jardins; elle fleurit en été, & sa graine se mûrit en Juillet & Août. Elle périt chaque année.

L'ortie est, dit M. VOGEL, d'une saveur aqueuse, mêlée d'un peu d'astriction. Récente, elle excite des rougeurs sur la peau, & y cause des vessies; le premier effet a lieu, si, après l'avoir broyée, on la tient long-temps sur la partie; pour que le second s'opere, il suffit de la toucher, ou bien d'en frapper la partie. Cette propriété ne dépend pas seulement des épines qui s'élevent de ses feuilles, mais encore du suc âcre qu'elles contiennent (HOOCK, *Micogr. obs.* 34.), & qui s'insinue dans les petites blessures qu'elles ont faites. C'est pour cette raison

que les anciens l'ont employée ; ils en frappoient les membres paralytiques pour y rappeller le sentiment (CELS. *l.* iij. *c.* 27) ; on lit, dans les *Mém. de l'Acad. des sc. de Paris, année* 1741, *hist. p.* 103, que ce moyen seul a guéri la paralysie. ARÉTÉE de Cappadoce, *Morb. acut. cur. l.* j. *c.* 11, a fait battre d'ortie les jambes des léthargiques, pour les faire sortir de leur sommeil. Mais avant qu'on l'employât à cet usage, on se servoit de ses feuilles avec du sel pour guérir la morsure des chiens, aussi-bien que pour le traitement des ulceres sordides, de la gangrene, & des cancers ; on se gargarisoit avec son suc pour redonner le ton à la luette relâchée : on broyoit ses feuilles, & on les inséroit, imbibées de leur propre suc, dans les narines, pour arrêter l'hémorrhagie de cette partie ; DIOSCOR. Les médecins modernes ont reconnu la vertu astringente de l'ortie dans les autres especes d'hémorrhagies, comme dans le pissement de sang, *Hist. morb. vratisl.* 1701. *p.* 284. ; dans l'hémoptysie, LAZERME, *Curat. morb. t.* j. *p.* 188. 191. DEIDIER, *Consult.* ij ; & dans les hémorrhagies scorbutiques, SENNERT. Ils faisoient boire quelques onces de ce suc, ou du moins appliquoient ses feuilles broyées en forme de cataplasme, BORELL. *Cent.* j. *obs.* 95. Mais ce qui est plus surprenant, M. POISSONNIER, médecin de la faculté de Paris, a guéri l'hémoptysie, le pissement de sang, le flux hémorrhoïdal, & le scorbut, en faisant prendre le lait d'une vache qui ne se nourrissoit que d'ortie. Au reste son suc est bon dans les affections néphrétiques, SPRIES, *Dissert. de herb. anti nephrit.* « J'ai vu, dit M. CHOMEL, réussir le remede suivant dans la pleurésie : Prenez » deux ou trois poignées d'ortie grieche la plus » fraîche, pilez les légérement, & les faites bouil» lir avec un demi-quarteron de bonne huile d'o-







.Galeopsis procerior spicata.

Grande Ortie puante.





Dessiné par Mr. de Garceault　　et Gravé par Martinet

» lives, & un verre de vin : paſſez le tout, & faites-
» en prendre le jus au malade, que vous tiendrez
» bien couvert, pour ménager la ſueur : on peut
» appliquer le marc ſur le côté, le plus chaud poſ-
» ſible. Le temps favorable pour appliquer ce re-
» mede, eſt après avoir fait deux ou trois ſaignées,
» & entre le deux ou le troiſieme jour. Garidel a
» éprouvé pluſieurs fois ce remede avec ſuccès.
» Il rapporte que les pleurétiques, auxquels on
» faiſoit ce remede, vuidoient des urines comme
» teintes de ſang ». Ses feuilles, cuites avec des coquillages, ſuivant Dioscoride, amolliſſent le ventre, excitent l'excrétion des urines, chaſſent les vents; leur décoction remédie aux affections de la poitrine. Enfin l'eſprit de vin, dans lequel on a mis macérer des orties, eſt d'une très grande efficacité, ſi on en frotte les membres engourdis par le froid; Baeumler.

La ſemence d'ortie eſt diurétique; broyée avec du miel, elle eſt bonne contre l'aſthme, & ſalutaire dans la néphrétique, qui a pour cauſe des graviers. Elle excite, ſans effort & ſans danger, le vomiſſement, ſi, après l'avoir broyée, on la donne à boire dans de l'hydromel, ou dans un bouillon adouciſſant, depuis demi-gros juſqu'à un gros; Fernel, *p.* 198. Si on boit la ſemence broyée dans du vin fait avec des raiſins cuits au ſoleil, dit Dioscoride, elle excite les puiſſances vénériennes, & dilate l'orifice de la vulve; elle eſt encore bonne contre le trop d'embonpoint. *Breſlaw.* 1718. *menſe februar.*

Ortie bleue. *Voyez* Gantelée.

[*a*] Ortie puante (grande). *Galeopſis*, ſive *Urtica iners magna fœtidiſſima*, J. B. *Galeopſis procerior, fœtida, ſpicata*, Tournef. Inſt. rei herb.

Lamium maximum sylvaticum, fœtidum, C. B. Pin. *Urtica herculea*, Tabern. Icon. *Galeopsis legitima* Dioscoridis, Park. & Raii. *Galeopsis vera*, Gerard.

De sa racine, qui est fibreuse, grêle & rampante superficiellement, s'élevent d'un pied & demi ou deux des tiges quarrées, velues, creuses, branchues. Ses feuilles, qui naissent opposées deux à deux, sont plus larges que celles de la grande ortie piquante, pointues, revêtues d'un duvet mou, dentelées à leur bord, portées sur de longs pédicules. De l'extrêmité des tiges & des branches, sortent des fleurs disposées par anneaux écartés, & formant des épis longs & grêles; elles sont d'une seule piece, en gueule, purpurines; la levre supérieure est creusée en cuilleron, & marquée en-dessus de lignes blanches; l'inférieure est divisée en trois; les étamines, qui sont purpurines, exhalent une odeur forte & fœtide: d'un calyce court, évasé, divisé en cinq portions, s'éleve un pistil attaché en maniere de clou, à la partie postérieure de la fleur: il est accompagné de quatre especes d'embryons, qui deviennent autant de semences oblongues, noires dans leur maturité.

Cette plante, qui est fort commune, a une odeur fœtide & très désagréable; sa saveur est herbacée un peu salée, & légérement astringente. Son suc ne change point la couleur du papier bleu.

Elle est vulnéraire: elle procure la résolution des tumeurs; elle appaise les douleurs. L'infusion de ses fleurs & de ses feuilles, est un remede vulgaire contre la pleurésie, la néphrétique & les écrouelles: on l'a dit bonne aussi contre les affections de la rate. Dans les ulceres rongeants, on applique avec succès les feuilles fraîches & pilées. L'huile, où l'on

Galeopsis betonicæ folio palustris.

Petite Ortie morte puante.







Dessiné par Mr. de Garsault — et gravé par Martinet


a.
1.
a. 1.
Ortie morte à fleurs jaunes.
Galeopsis lamium luteum.
Dessiné par Mr de Garsault
et Gravé par Martinet

l'on a fait macérer pendant quelque temps les feuilles & les fleurs, est un remede excellent pour la brûlure & les plaies des tendons.

[β] ORTIE puante (petite). *Galeopsis angustifolia, fœtida*, off. J. B. *Galeopsis palustris, betonicæ folio, flore variegato*, TOURNEF. Inst. rei herb. *Stachys palustris, fœtida*, C. B. Pin. *Stachys aquatica*, TABERN. Icon. *Clymenum minus*, DALECHAMP. Lugd. *Sideritis anglica, strumosâ radice*, PARK. & RAII. *Panax coloni; Marrubium aquaticum acutum*, GER. *Tertiola*, CÆSALP.

Sa racine, qui est noueuse, inégale, bosselée, rampante, pousse, à la hauteur de trois à quatre pieds, des tiges un peu rougeâtres, rudes, velues, quarrées, creuses. Ses feuilles, qui sortent des nœuds, sont opposées, étroites, pointues, molles, velues, un peu rudes, dentelées sur leurs bords, d'une odeur forte, d'une saveur un peu amere. Ses fleurs, disposées en épi, & par anneaux, sont d'une seule piece, en gueule, purpurines : il leur succede quatre semences presque triangulaires, luisantes, noires dans leur maturité.

Le suc de ses feuilles, qui sont fœtides, & d'une saveur amere, change bien foiblement le papier bleu.

Elle possede les mêmes vertus que l'espece précédente. Le syrop, que l'on fait avec cette plante, dit P. HERMAN, est bon pour l'enrouement. L'infusion des fleurs & des feuilles est recommandée par CÉSALPIN contre les fievres tierces.

[γ] ORTIE morte à fleurs jaunes. *Galeopsis, sive Urtica iners, flore luteo*, off. J. B. *Lamium folio oblongo, luteum*, C. B. Pin. *Urtica iners tertia, sive Lamium luteo flore*, DODON. Pempt.

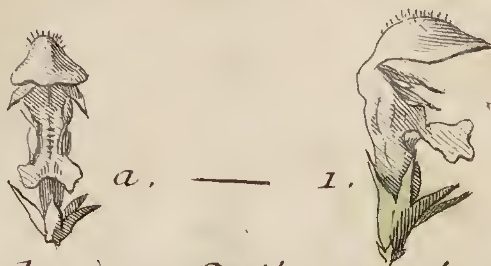
Sa racine est inégale, garnie de plusieurs fibres assez grosses. Il s'en éleve des tiges quarrées, foi-

bles, creuses. Ses feuilles, qui naissent opposées deux à deux, sont longues, étroites, vertes. Ses fleurs, rangées par anneaux, sont d'une seule piece en gueule, jaunes; sa levre supérieure est large & garnie de poils; ses étamines sont au nombre de quatre, surmontées de sommets jaunes. Il leur succede quatre graines.

On la dit bonne contre la diarrhée, & les flueurs blanches. Elle est diurétique, & propre contre les affections de la rate. On en fait cependant peu d'usage.

(A) Ortie morte non puante; Ortie blanche; Ortie qui ne pique point. *Lamium album; Urtica iners*, & *Urtica mortua*, off. *Lamium vulgare album*, sive *Archangelica flore albo*, Park. Theatr. Tournef. Inst. rei herb. *Lamium album non fœtens, folio oblongo*, C. B. Pin. *Galeopsis*, sive *Urtica iners, floribus albis*, J. B. *Urtica iners*, sive *Lamium primum*, Dodon. Pempt. *Lamium foliis cordatis, acuminatis, serratis, petiolatis*, Linn. *Lamium foliis dissitis, cordatis, obtusis*, Haller, Helvet.

Ses racines sont nombreuses, fibreuses, rampantes, & traçantes. Il s'en éleve d'un pied ou d'un pied & demi, des tiges quarrées, assez grosses, mais foibles, creuses, un peu velues, rameuses, noueuses. Ses feuilles, qui naissent deux à deux, opposées, ressemblent à celles de l'ortie commune; elles sont revêtues d'un duvet court, qui ne cause aucune irritation sur la peau. D'entre les nœuds sortent par anneaux autour des tiges, des fleurs en gueule, d'une seule piece, pâles; la levre supérieure est creusée en cuilleron, garnie de poils sur les bords, & de quatre étamines, dont les sommets sont bordés de noir: le calyce est en tuyau, évasé, cannelé, divisé en cinq segments oblongs, étroits,



Ortie blanche, ou Ortie morte non puante.

Lamium archangelica.

a. 1.

Le charp.r Sc.









Lamium non fœtens.

Ortie. morte non puante à fleurs pur-purines.





Ortie morte puante.

Lamium fœtidum.

Le charp.ᵗᵉʳ Sc.

terminés chacun par une petite épine pointue, qui ne pique pas : le piſtil, qui s'éleve du fond du calyce, auquel il eſt attaché en maniere de clou, eſt accompagné de quatre eſpeces d'embryons, leſquels deviennent autant de ſemences triangulaires, unies enſemble, & cachées dans une capſule qui ſervoit de calyce à la fleur.

Cette plante ſe trouve le long des haies, des chemins, des murailles, dans les décombres. Son odeur eſt aſſez forte. Son ſuc n'altere point la couleur du papier bleu.

L'infuſion de cette plante eſt vantée contre les flueurs blanches & les écrouelles; *Mém. de l'Acad. des Sc. de Paris*, *ann.* 1717. Si l'on fait macérer au ſoleil, dans de l'huile d'olives des fleurs d'ortie blanche, on a un baume vulnéraire, excellent contre les plaies des tendons : il déterge & cicatriſe les ulceres; il réſout les tumeurs, & guérit les écrouelles.

(B) Ortie morte non puante à fleurs purpurines. *Urtica iners flore purpureo*, off. *Lamium*, *folio oblongo*, *flore rubro*, Park. Theatr. Tournef. Inſt. rei herb. *Lamium purpureum non fœtens*, *folio oblongo*, C. B. *Galeopſis*, ſive *Urtica iners*, *flore purpuraſcente majore*, *folio non maculato*, J. B.

Elle ne differe de la précédente que par la couleur purpurine de ſes fleurs. Elle poſſede les mêmes vertus, & paroît être moins employée.

(C) Ortie morte puante. *Lamium purpureum fœtidum*, *folio ſubrotundo*, ſive *Galeopſis* Dioſcoridis, C. B. Pin. *Galeopſis*, ſive *Urtica iners*, *folio & flore minore*, J. B. *Urtica iners altera*, Dodon. Pempt. *Lamium rubrum*, Gerard. *Lamium vulgare*, *folio ſubrotundo*, *flore rubro*, Park.

Sa racine eſt menue, fibreuſe, non rampante. Il

s'en éleve des tiges quarrées, creuſes, preſque liſſes, rameuſes, foibles.

Ses feuilles, qui ſont ſemblables à celles de l'ortie, mais plus petites & moins longues, ſont molles, crenelées ſur leurs bords, & ſoutenues ſur des pédicules longs de ſix pouces.

Au ſommet des rameaux, naiſſent par anneaux des fleurs en gueule, d'une ſeule piece, purpurines ; la levre inférieure eſt marquée de taches d'un noir foncé : le calyce, qui eſt fort court, eſt évaſé, cannelé, diviſé en cinq portions, ſans pédicule. A ces fleurs, ſuccedent quatre ſemences oblongues, luiſantes, triangulaires, & brunes dans leur maturité.

Toute cette plante exhale une odeur fœtide & déſagréable. Elle croît dans les lieux incultes, dans les décombres, ſur les maſures, dans les haies.

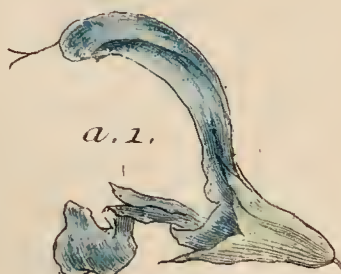
Elle eſt vulnéraire, réſolutive, adouciſſante. Sa décoction eſt recommandée contre la dyſenterie. Ses feuilles, pilées & appliquées à l'extérieur, ont la vertu de réſoudre les tumeurs, de calmer les inflammations, de déterger les ulceres ſordides, & de faciliter la cicatrice des plaies.

I°. ORVALE; Toute-bonne. *Horminum; Orminum; Sclarea; Orvala; Orvalla; Tota-bona*, off. *Sclarea*, TABERN. Icon. TOURNEF. Inſt. rei herb. *Horminum* Sclarea *dictum*, C. B. Pin. *Gallitrichum ſativum*, J. B. *Orvala*, DODON. Pempt. *Sideritis heraclea*, FRACASTOR. *Matriſalvia major*, quorumdam. *Galli centrum*, nonnullorum.

Sa racine eſt unique, ligneuſe, fibreuſe, brune, d'une ſaveur qui n'eſt pas déſagréable, & qui imprime un ſentiment de chaleur ſur le palais & la gorge. Sa tige, qui s'éleve de trois pieds, eſt groſſe comme le petit doigt, velue, quadrangulaire,

Orvale toute bonne.
Horminum.









Dessiné par Mr. de Garsault   Gravé par Martinet

teneuse, branchue, moëlleuse. Ses feuilles, qui naissent deux à deux & opposées, soutenues sur de longs pédicules, sont velues, ridées, gluantes, ovalaires, terminées en pointes, crenelées sur leurs bords, d'une odeur de bouc; garnis de poils mous. De l'aisselle des feuilles, sortent des fleurs disposées en épis, & comme par anneaux, d'une seule piece, en gueule, bleuâtres : la levre supérieure est grande, longue, taillée en demi-cercle; la levre inférieure est partagée en trois portions, dont celle du milieu est creusée en cuilleron; le pistil, qui est caché sous la levre supérieure, est grêle, recourbé, accompagné de quatre embryons; ses étamines sont au nombre de deux : le calyce est en godet, cannelé, gluant, divisé en cinq petites pointes. A la fleur, succedent quatre semences, grosses, arrondies, convexes d'un côté, anguleuses de l'autre, roussâtres, polies.

Cette plante se trouve dans les jardins où elle est cultivée, à cause de son utilité en médecine. Ses feuilles ont une odeur de citron, vive, pénétrante, & affecte le cerveau; leur saveur est aromatique & amere. Son suc change légérement la couleur du papier bleu.

La décoction ou l'infusion de ses fleurs & de ses feuilles, dans de l'eau ou du vin, est incisive; elle est bonne contre les flueurs blanches, & la stérilité; contre la colique, les convulsions, & l'épilepsie. Ces mêmes feuilles, pulvérisées & prises par le nez, comme le tabac, excitent l'éternuement, remédient au catarrhe, & font évacuer les humeurs du cerveau.

On tire de ses semences un mucilage, qu'on estime très bon pour les maladies des yeux; il adoucit l'âcreté des humeurs qui se sont jettées sur cette partie.

L'eau diſtillée peut convenir dans les collyres ; ſa décoction leve les obſtructions, rétablit l'eſtomac, & convient dans les cas où l'on emploie les autres amers. On la recommande ſur la fin des vieilles gonorrhées : je m'en ſuis ſervi dans ce cas en infuſion avec les feuilles de chêne, que je faiſois boire largement : je m'en ſuis bien trouvé. En Allemagne, on s'en ſert pour donner un goût muſcat à la biere ; mais cette pratique eſt très mauvaiſe ; elle enivre trop.

Les anciens faiſoient boire ſa ſemence avec du vin, comme aphrodiſiaque.

II°. ORVALE, *ou* Toute-bonne des prés, *ou* ſauvage ; Sclarée. *Orvala ſylveſtris*, off. *Horminum pratenſe foliis ſerratis*, C. B. Pin. *Gallitrichum ſylveſtre vulgò*, ſive *Sclarea ſylveſtris flore purpureo cœruleove magno*, J. B. *Sclarea pratenſis foliis ſerratis*, *flore cœruleo*, TOURNEF. Inſt. rei herb. *Horminum ſylveſtre*, FUCHS. *Horminum ſylveſtre vulgare*, PARK. *Centrum gallinæ*, aut *Galli centrum*, RUELL. *Horminum ſylveſtre majus flore cœruleo & rubicundo*, THAL. *Matriſalvia*, TABERN. *Salvia agreſtis*, BRUNSF. *Salvia foliis ovatis*, *inciſo-crenatis*, *verticillis ſubnudis*, LINN. *Salvia foliis ovato-lanceolatis*, *ſerratis*, *verticillis raris & diſſitis*, HALLER, Helvet.

Sa racine, qui eſt vivace, eſt ſimple, ligneuſe, fibreuſe, odorante. Il s'en éleve d'environ deux pieds des tiges aſſez groſſes, roides, quarrées, velues, creuſes, branchues. Ses feuilles, qui reſſemblent beaucoup à celles de la ſauge, ſont grandes, larges, ridées, rudes, un peu ſinuées, crenelées ſur leurs bords, portées ſur de longs pédicules. Ses fleurs, qui naiſſent aux ſommités des tiges & des rameaux, ſont verticillées, en gueule, bleues, ou purpurines, quelquefois blanches, portées par un



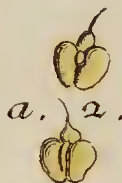
Orvale Sauvage.
Sclarea sylvestris.

Acetosa. Oseille.











Pratensis. des Prés.

des Jardins. Hortensis.



un calyce coupé en cinq pointes. A ces fleurs, succedent des semences assez grosses, presque rondes, polies, lisses, noirâtres, contenues dans des capsules qui ont servi de calyces à la fleur.

Cette plante croît dans les prés, sur les collines seches, & le long des chemins : sa fleur paroît en Juin & en Juillet.

L'orvale des prés est visqueuse & odorante; elle excite à dormir, dit BOERHAAVE, *Prælect.* iv. *p.* 521. ceux qui marchent à côté de cette plante : elle porte à la tête, comme l'a éprouvé sur lui-même STENZEL, *Dissert. de med. virt. ven. p.* 39. Elle est bonne contre les fievres tierces, dit M. VOGEL, elle dissipe les flatuosités, excite l'écoulement des regles, arrête les flueurs blanches. GARIDEL, *Traité des pl. des envir. d'Aix en Provence*, assure qu'elle est très utile contre les ulceres des jambes, & que ce remede est fort usité en Provence : on prend pour cela une de ses feuilles seche, que l'on fait tremper quelque temps dans un peu de vin chaud, & on l'applique sur l'ulcere. J'ai vu, *dit-il*, réussir plusieurs fois ce remede dans des sujets qui en avoient essayé plusieurs autres inutilement. On peut aussi se servir des feuilles nouvelles, & les appliquer sur les blessures récentes; car elles en procurent la réunion, & les consolident très promptement.

OS *de* bœuf. *Voyez* BŒUF.
de carpe. *Voyez* CARPE.
de cœur de cerf. *Voyez* CERF.
de seiche. *Voyez* SEICHE.
du talon de cerf. *Voyez* CERF.
de la tête de carpe. *Voyez* CARPE.
wormiens. *Voyez* HOMME.

I°. OSEILLE ordinaire; Oseille longue; Vinette. *Acetosa vulgaris; Acetosa pratensis; Oxalis*

pratensis, off. *Acetosa pratensis*, C. B. Pin. Tourn. Inst. rei herb. *Oxalis vulgaris folio longo*, J. B. *Oxalis*, Dodon. Pempt. *Rumex floribus divisis foliis oblongo-sagittatis*, Linn. *Lapathum acetosum, sexu distinctum, foliorum sagittatorum hamis brevibus*, Haller, Helvet.

Sa racine est longue, fibreuse, jaunâtre, d'une saveur amere & styptique. Ses feuilles, qui naissent alternes, sont longues de trois à quatre pouces, pointues, échancrées; d'un verd-foncé, d'une saveur acide. Sa tige, qui est cannelée & rameuse, s'éleve d'un pied & demi. Ses fleurs, qui garnissent la tige, sont sans pétales, composées de plusieurs étamines à sommet jaunâtre, soutenues par un calyce à six feuilles; ses semences sont triangulaires, de couleur de châtaigne, & luisantes.

Cette plante, qui croît dans les forêts & dans les prés, se cultive dans les jardins. Son suc donne au papier bleu la couleur de pourpre, laquelle ne demeure pas long-temps; elle laisse en disparoissant une tache brune.

L'oseille entre dans les potages, & dans quantité de ragoûts; cet aliment est calmant, rafraîchissant : il convient dans le scorbut chaud & la dissolution des humeurs. Dans le Nord, où le scorbut froid est commun, l'oseille vient auprès du cochléaria; d'où l'on conclut qu'elle convient aussi dans le scorbut froid; d'autres médecins disent, que contenant un acide, & le cochléaria un alkali, ces deux plantes doivent être mariées dans le scorbut froid, parceque de l'union de ces deux principes, il en résulte un sel ammoniacal, capable de diviser les humeurs; mais ce n'est pas ici le lieu de faire cet examen. La racine d'oseille donne une belle couleur rouge à la ptisanne où elle entre, & l'on peut par-là tromper des malades qui demandent du vin

dans la force de leurs maladies; elle est apéritive, fondante, diurétique, & ne peut nuire; TOURNEFORT en fait grand cas.

Le suc tenu acide, dont abonde cette plante, dit M. VOGEL, appaise l'effervescence du sang, étanche la soif, émousse l'intempérie de la bile, & corrige la trop grande ténuité des humeurs : ce qui rend sa décoction ou son suc exprimé très utile dans les fievres & dans le scorbut. M. MORIN (*Mém. de l'Acad. des sc. de Paris*, 1708. *p.* 63. *hist.*), dit que cette plante, cuite avec des œufs, a guéri plusieurs scorbutiques dans l'Hôtel-Dieu de Paris. Cuite dans un bouillon de viande, ou d'orge avec du cochléaria, c'est pour les habitants du Groënland une vraie panacée; *Gentlem. magaz. for. August.* 1754. *p.* 351. Elle étoit recommandée dès le siecle d'AETIUS contre la morsure du chien enragé. G. W. WEDELIUS traitoit les écrouelles, les ganglions & autres tumeurs, après les avoir auparavant morcellées, en les oignant de beurre frit avec l'oseille; *Amœnit. mat. med. p.* 88.

Sa semence est médiocrement astringente & fortifiante, dit M. VOGEL; ce qui la rend très bonne contre les flux de ventre, & les incommodités de l'estomac.

Quant à sa racine, dit le même auteur, elle rafraîchit doucement, & leve les engorgements des visceres, ce qui la fait employer avec succès contre la jaunisse, pour procurer l'évacuation des graviers, l'éruption des regles, & pour étancher la soif : elle agit très doucement. On en prescrit la décoction pour boisson ordinaire dans les fievres.

II°. OSEILLE ronde. *Acetosa*, & *Oxalis rotundifolia seu hortensis*, off. *Acetosa rotundifolia hortensis*, C. B. Pin. TOURNEF. inst. rei herb. *Oxalis folio rotundiore repens*, J. B. *Acetosa rotundifolia*,

Dodon. Pempt. *Rumex floribus hermaphroditis, foliis hastatis*, Linn. *Voyez* la figure ci-dessus.

De sa racine, qui est menue, rampante, d'une saveur astringente, sortent des tiges longues & rampantes. Ses feuilles, qui sont tantôt rondes, tantôt à oreilles, & tantôt pointues comme une lance, sont un peu grasses, d'un verd de mer ou pâle, d'une saveur acidule. Quant à ses fleurs & à ses semences, elles ressemblent à celles de l'oseille ordinaire.

Ses vertus sont aussi les mêmes.

OSMONDE. *Voyez* Fougere fleurie, *troisieme espece*.

OSSELETS de la tête du brochet. *Voyez* Brochet.

OSTEOCOLLE. *Osteocolla*, off. *Osteocollus*, Aldrov. Mus. metall. *Osteocollus crustaceus*, Gesn. de rar. foss. *Ossifragus lapis*, Boet. *Tophus calcareus cylindricus perforatus*, Linn. Syst. natur. *Petrificatum vegetabile radicis arborum vel plantarum*, Wal. Mineral.

C'est une substance d'une nature qui paroît moyenne entre la terre & la pierre; elle est blanche, friable, crustacée, sablonneuse, d'une figure semblable à un os; on la trouve dans les terres & les lieux sablonneux. Elle est à la profondeur de dix pieds en terre; ses veines sont ordinairement perpendiculaires à l'horizon; elles sont aussi quelquefois inclinées & horizontales. Les unes sont fortes, & les autres foibles; plus elles sont éloignées du tronc, plus elles sont foibles. Les branches ou tiges les plus fortes sont pour l'ordinaire de la grosseur du bras, ou de la jambe, & les plus petites de la grosseur du petit doigt.

Quant à la cause de la division de l'ostéocolle en un si grand nombre de branches, voici les conjectu-

res que je forme, dit un des auteurs des *Transact. philos.*

J'imagine que cette matiere s'amasse & s'attache aux racines des plantes qui sont dispersées çà & là dans la terre; & que c'est ainsi que le tout prend la forme d'un végétal. Ce qui confirme cette idée, c'est qu'on apperçoit toujours dans le milieu de l'ostéocolle une ligne obscure, qui est apparemment le morceau de la racine. Il arrive quelquefois que cette ligne obscure se dissipe peu-à peu, & que l'ostéocolle est dans le milieu de la même couleur qu'à sa circonférence; ce qui provient alors de ce que la racine, qui l'enveloppoit, s'est corrompue, & a été réduite en poudre; aussi est-il creux alors. J'avouerai toutefois que j'en ai trouvé qui ne l'étoit point: mais j'ai observé en même temps qu'au lieu de s'amasser autour d'une grosse racine, elle enduisoit un grand nombre de petites fibres. D'où il arrivoit que cette ostéocolle étoit percée de pores dans toute sa longueur, mais n'avoit point de cavité sensible.

Elle se trouve sur-tout dans la Marche de Brandebourg.

L'ostéocolle a été beaucoup recommandée dans les cas où il s'agit de réunir un os; parcequ'elle fournit, *dit-on*, une matiere propre à faciliter le calus, & qu'elle hâte par conséquent l'agglutination. On a dit aussi qu'elle arrêtoit les flueurs blanches, & qu'elle guérissoit les fievres intermittentes: mais Hildan, *Centur.* iij. *obs.* 90, avertit de ne l'ordonner à l'extérieur qu'avec beaucoup de circonspection aux jeunes personnes, dont l'habitude du corps est agréable parcequ'elle laisse ordinairement des cicatrices difformes; il pense qu'il ne faut l'employer que sur les personnes âgées & exté-

nuées, en qui la chaleur naturelle eſt foible & languiſſante.

Il paroît bien que c'eſt trop gratuitement qu'on a prêté ces vertus à l'oſtéocolle, puiſqu'on n'en fait plus aujourd'hui aucun uſage. Elle n'eſt pas plus fortifiante que porotique.

OTALGIQUES. *Otalgica medicamenta.* Remedes contre les maux d'oreille.

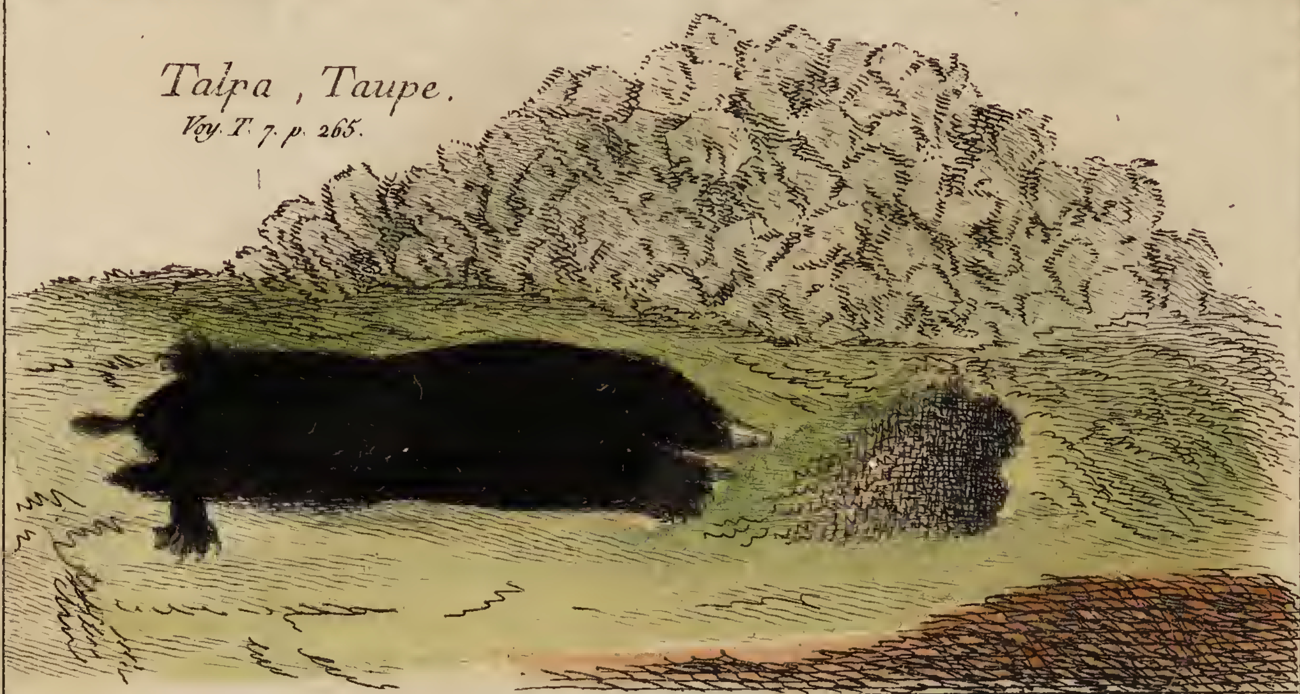
L'oreille eſt ſujette aux mêmes maladies que les autres parties du corps; telles que l'inflammation, le ſquirrhe, l'œdême, le relâchement des vaiſſeaux, l'obſtruction. On ſçait que les douleurs, quelquefois très vives, qui ſe font ſentir dans cette partie, doivent leur origine, ou à l'inflammation, ou à des vers & autres inſectes qui ont pénétré dans ſa cavité, & même à d'autres corps étrangers.

Suivant les cas, on peut avoir recours aux calmants, aux émollients, aux adouciſſants, aux vulnéraires, aux déterſifs, & autres.

Les otalgiques dont on fait le plus d'uſage, ſont:

Abſinthe.
Bétoine.
Marrhube blanc.
Matricaire.
Mélilot.
Millepertuis (fleurs).
Morelle.
Oignon (jus d').
Peucedanum.
Rhue.
Roſes rouges.
Semence d'anis.
Lait de femme.
    de vache.
Miel.
Muſc.

Vapeurs des décoctions,
    d'abſinthe.
    d'anis.
    de baies de genievre.
    de rhue.
    de ſauge.
Huile d'amandes douces.
    d'amandes ameres.
    d'œuf.
    de noyaux de pêches.
    de pétrole.
    de cannelle.
    de romarin.
Laudanum.
Teinture d'aloës.
    de myrrhe.



Ursus, Ours.

OURS. *Urſus*, off. *Urſus caudâ abruptâ*, Linn. *Urſus niger, caudâ unicolore*, Brisson.

L'ours, dit M. Daubenton, eſt couvert d'un long poil qui le rend informe en cachant les contours de preſque toutes les parties de ſon corps; on ne voit diſtinctement que le muſeau & les pieds; cependant on reconnoît aiſément que le corps eſt gros à proportion de ſa longueur, & que les jambes ſont courtes, parceque les pieds de devant poſent ſur la terre juſqu'au poignet, & les pieds de derriere juſqu'au milieu de la plante. La tête a quelques rapports à celle du loup par ſa forme & par la poſition oblique des yeux; ils ſont plus petits que ceux de cet animal; le nez eſt plus large, les oreilles ſont plus courtes & arrondies, le muſeau eſt plus relevé par le bout; les narines ſont plus grandes, & percées différemment; car il y a une ſciſſure qui coupe leur bord extérieur; le cou eſt plus apparent, le garrot paroît fort élevé, parcequ'il eſt couvert d'un poil long & hériſſé; la croupe eſt ravalée, la queue a peu de longueur, & les pieds de devant ſont un peu tournés en-dedans.

Tous les poils de l'ours ne ſont pas fermes & luiſants à l'extrêmité; il n'y a que les plus longs, entre leſquels il ſe trouve une ſorte de duvet: ils ont trois ou quatre pouces, & le duvet environ deux pouces.

La longueur du corps de l'ours, meſuré en ligne droite depuis le bout du muſeau juſqu'à l'anus, eſt de quatre pieds deux pouces: la hauteur du train de devant eſt de deux pieds cinq pouces; celle du train de derriere, de deux pieds cinq pouces trois lignes: la circonférence du corps, priſe derriere les jambes de devant, eſt de deux pieds neuf pouces ſix lignes; priſe à l'endroit le plus gros, elle eſt de

trois pieds; prise devant les jambes de derriere, elle est de deux pieds dix pouces.

L'ours des Alpes, de deux ans, sur lequel les dimensions rapportées ont été prises, pesoit cent quarante & une livres.

Il ne faut pas confondre, dit M. de Buffon, l'ours de terre avec l'ours de mer, appellé communément *ours blanc, ours de la mer glaciale*; ce sont deux animaux très différents, tant pour la forme du corps, que pour les habitudes naturelles: ensuite il faut distinguer deux especes dans les ours terrestres, les *bruns* & les *noirs*. Il y a encore des ours de terre qui sont *blancs*, & qui, quoique ressemblants par la couleur aux ours de mer, en different par-tout le reste autant que les autres ours.

On trouve ces ours blancs terrestres dans la grande Tartarie, en Moscovie, en Lithuanie & dans les autres provinces du Nord. Ils naissent blancs, & demeurent blancs en tout temps.

On trouve dans les Alpes l'ours brun assez communément, & rarement l'ours noir, qui se trouve au contraire en grand nombre dans les forêts des pays septentrionaux de l'Europe & de l'Amérique. Le *brun* est féroce & carnassier, le *noir* n'est que farouche, & refuse constamment de manger de la chair.

Les ours rouges, roux ou bruns, qui se trouvent non-seulement en Savoie, mais dans les hautes montagnes, dans les vastes forêts, & dans presque tous les déserts de la terre, dévorent les animaux vivants, & mangent même les voieries les plus infectées.

Les ours noirs n'habitent guere que les pays froids; mais on trouve des ours bruns ou roux dans les climats froids & tempérés, & même dans les régions

du midi. Ils étoient communs chez les Grecs; les Romains en faisoient venir de Libye pour servir à leurs spectacles: il s'en trouve à la Chine, au Japon, en Arabie, en Egypte, & jusques dans l'isle de Java : on n'en trouve point dans les royaumes bien peuplés, ni dans les terres découvertes & cultivées; il n'y en a point en France, non plus qu'en Angleterre, si ce n'est peut-être quelques-uns dans les montagnes les moins fréquentées.

L'ours est non seulement sauvage, mais solitaire; il fuit par instinct toute société, il s'éloigne des lieux où les hommes ont accès, il ne se trouve à son aise que dans les endroits qui appartiennent encore à la vieille nature. Une caverne antique dans des rochers inaccessibles, une grotte formée par le temps dans le tronc d'un vieux arbre, au milieu d'une épaisse forêt, lui servent de domicile; il s'y retire seul, y passe une partie de l'hyver sans provision, sans en sortir pendant plusieurs semaines. Cependant il n'est point engourdi, ni privé de sentiment, comme le loir ou la marmotte; mais comme il est naturellement gras, & qu'il l'est excessivement sur la fin de l'automne, temps auquel il se recele, cette abondance de graisse lui fait supporter l'abstinence, & il ne sort de sa bauge que lorsqu'il se sent affamé.

Les ours se recherchent en automne; la femelle est, dit-on, plus ardente que le mâle. M. de Buffon est porté à croire que le temps de la gestation est au moins de quelques mois: il paroît que la mere a le plus grand soin de ses petits; elle leur prépare un lit de mousse & d'herbes dans le fond de sa caverne, & les allaite jusqu'à ce qu'ils puissent sortir avec elle: elle met bas en hyver, & ses petits commencent à la suivre au printemps. Le mâle & la

femelle n'habitent point ensemble ; ils ont chacun leur retraite séparée, & même fort éloignée.

La voix de l'ours est un grondement, un gros murmure, souvent mêlé d'un frémissement de dents, qu'il fait sur-tout entendre lorsqu'on l'irrite ; il est très susceptible de colere, & sa colere tient toujours de la fureur, & souvent du caprice : quoiqu'il paroisse doux pour son maître, & même obéissant lorsqu'il est apprivoisé, il faut toujours s'en défier, & le traiter avec circonspection, surtout ne le pas frapper au bout du nez, ni le toucher aux parties de la génération. On lui apprend à se tenir debout, à gesticuler, à danser ; il semble même écouter le son des instruments, & suivre grossiérement la mesure ; mais pour lui donner cette espece d'éducation, il faut le prendre jeune, & le contraindre pendant toute sa vie. L'ours qui a de l'âge, ne s'apprivoise, ni ne se contraint plus ; il est naturellement intrépide, ou tout au moins indifférent au danger.

L'ours sauvage ne se détourne pas de son chemin, ne fuit pas à l'aspect de l'homme ; cependant on prétend que par un coup de sifflet, on le surprend, on l'étonne au point qu'il s'arrête, & se leve sur les pieds de derriere. C'est le temps qu'il faut prendre pour le tirer & tâcher de le tuer ; car s'il n'est que blessé, il vient de furie se jetter sur le tireur, & l'embrassant des pattes de devant, il l'étoufferoit s'il n'étoit secouru.

La quantité de graisse dont l'ours est chargé, le rend très léger à la nage, aussi traverse-t-il sans fatigue des fleuves & des lacs. Les ours de la Louisiane, dit M. Dumont (*Mém. sur la Louisiane, pag. 76.*), qui sont d'un très beau noir, traversent le fleuve malgré sa grande largeur : ils sont très

friands du fruit des plaqueminiers ; ils montent sur ces arbres, se mettent à califourchon sur une branche, s'y tiennent avec une de leurs pattes, & se servent de l'autre pour plier les autres branches, & approcher d'eux les plaquemines ; ils sortent aussi très souvent des bois pour venir dans les habitations manger les patates & le mahis.

En automne, lorsqu'ils se sont bien engraissés, ils n'ont presque pas la force de marcher, ou du moins ils ne peuvent courir aussi vîte qu'un homme. Ils ont quelquefois de dix doigts d'épaisseur de graisse aux côtes & aux cuisses ; le dessous de leurs pieds est gros & enflé ; lorsqu'on le coupe, il en sort un suc blanc & laiteux : cette partie paroît composée de petites glandes qui sont comme des mammelons, & c'est ce qui fait que pendant l'hyver, dans leurs retraites, ils sucent continuellement leurs pattes.

L'ours a les sens de la vue, de l'ouie & du toucher très bons, quoiqu'il ait l'œil très petit, relativement au volume de son corps, les oreilles courtes, la peau épaisse, & le poil fort touffu : il a l'odorat excellent, & peut être plus exquis qu'aucun autre animal. Il a les jambes & les bras charnus comme l'homme : l'os du talon court & formant une partie de la plante du pied, cinq orteils opposés au talon dans les pieds de derriere ; les os du carpe égaux dans les pieds de devant ; mais le pouce n'est pas séparé, & le plus gros doigt est en-dehors de cette espece de main, au lieu que dans l'homme il est en-dedans ; ses doigts sont gros, courts & serrés l'un contre l'autre aux mains comme aux pieds ; les ongles sont noirs & d'une substance homogene fort dure. Il frappe avec ses poings comme l'homme avec les siens.

La chasse de l'ours est très utile, lorsqu'on la fait

avec quelque ſuccès; la peau eſt, de toutes les fourrures groſſieres, celle qui a le plus de prix; & la quantité d'huile qu'on tire d'un ſeul ours, eſt fort conſidérable. On met d'abord la chair & la graiſſe cuite enſemble dans une chaudiere, la graiſſe ſe ſépare; enſuite, dit, M. DU PRATZ (*Hiſt. de la Louiſiane*, *t.* ij. *p.* 87.), on la purifie en y jettant, lorſqu'elle eſt fondue, & très chaude, du ſel en bonne quantité, & de l'eau par aſperſion; il ſe fait une détonnation, & il s'en éleve une fumée épaiſſe qui emporte avec elle la mauvaiſe odeur de la graiſſe; la fumée étant paſſée, & la graiſſe étant encore plus que tiede, on la verſe dans un pot où on la laiſſe repoſer huit ou dix jours; au bout de ce temps, on voit nager deſſus une huile claire qu'on enleve avec une cuiller; cette huile eſt auſſi bonne que la meilleure huile d'olives, & ſert aux mêmes uſages. Au deſſus on trouve un ſain-doux auſſi blanc, mais un peu plus mou que le ſain doux de porc; il ſert aux beſoins de la cuiſine, & il ne lui reſte aucun goût déſagréable, ni aucune mauvaiſe odeur. M. DUMONT, dans ſes *Mémoires ſur la Louiſiane*, s'accorde avec M. DU PRATZ, & il dit de plus, que d'un ſeul ours, on tire quelquefois plus de cent vingt pots de cette huile ou graiſſe.

La *chair* de l'ourſon eſt délicate & bonne; celle de l'ours eſt mangeable; mais comme elle eſt mêlée d'une graiſſe huileuſe, il n'y a guere que les pieds, dont la ſubſtance eſt plus ferme, qu'on puiſſe regarder comme une viande délicate

Le *fiel* d'ours eſt âcre & pénétrant (dit M. ARNAUD DE NOBLEVILLE, *ſuite de la mat med. t.* xvj. *p.* 382); il eſt propre à inciſer les matieres viſqueuſes, & à détruire l'épaiſſiſſement des liqueurs, qui eſt la ſource d'une infinité de maladies. Il eſt recommandé intérieurement contre l'épilepſie, l'aſthme

&

& la jaunisse. On le donne depuis deux ou trois gouttes jusqu'à huit, dans une liqueur appropriée. On vante le fiel épaissi, dit M. VOGEL dans la perte de l'appétit; & les Lappons de la province de Luhla s'en frottent les membres douloureux, suivant MOUTIN, *Diss.* Extérieurement & réduit en poudre, il est bon contre les ulceres cancéreux & phagédéniques, contre le mal de dents & la foiblesse de la vue.

La *graisse* d'ours est émolliente, pénétrante & discussive; elle résout & fortifie; elle est utile extérieurement, dit M. VOGEL, contre la paralysie & l'atrophie des membres, aussibien que contre le retirement des nerfs. Elle est encore cosmétique; elle rend la peau douce & blanche.

Personne n'ignore que sa peau sert à faire des fourrures.

OUTARDE; Otarde; Bitarde. *Otis*, off. *Otis*, *Tetraonis altera species*, *Avis tarda*, BELON. *Otis*, seu *Tarda avis. Tarda* recentiorum. *V.* la fig. de FRESAIE, celle de l'OUTARDE y est représentée.

Suivant les *Mém. de l'Acad. des sc. de Paris*, la plus grande des outardes qui aient été disséquées par les sçavants de cette académie, n'avoit que trois pieds depuis l'extrémité du bec jusqu'à celle des pieds étendus.

Le col de l'outarde est long d'un pied, & les jambes d'un pied & demi; les aîles ne sont guere plus longues que les jambes, ensorte que, déployées, elles ne font pas plus de quatre pieds; ce qui n'a pas de proportion avec la masse du reste du corps. Son plumage est de six couleurs; sçavoir du blanc, du noir, du gris-cendré, du gris brun, & du rose. Le ventre, les cuisses, le dessous de la queue, & le dessous des aîles est blanc : le devant du col, la tête & le milieu du dessous des aîles d'un gris cen-

dré ; le derriere du col, le dos, le dessus des aîles par le haut, & le dessus de la queue d'un roux traversé de taches noires, longues, inégales, & comme rompues, ainsi qu'aux perdrix : les extrémités des aîles d'un gris-brun : toutes les plumes généralement, à la réserve des grandes qui sont au bout des aîles, ont proche de la peau un duvet d'un rouge fort vif, & tirant sur la couleur de rose ; le tuyau aussi de même couleur par en-bas. Le bec d'un gris un peu plus brun que le plumage de la tête : il a à-peu-près la forme du bec d'un poulet d'inde ; sa longueur est de trois pouces, depuis l'œil jusqu'à son extrémité : les jambes, & près de la moitié des cuisses, revêtues de petites écailles de figure hexagone, de couleur grise ; trois doigts à chaque pied, armés d'ongles larges, courts, peu crochus, peu pointus, & presque semblables à ceux de l'homme, étant de figure ovale ; & ce qu'il y a de plus remarquable, convexes en-dessous de même qu'en-dessus.

Les outardes, dit M. NAVIER, dans des observations communiquées à M. ARNAUD DE NOBLEVILLE, habitent les environs de Châlons-sur-Marne, l'été & l'hyver. En hyver, ces oiseaux sont répandus dans nos plaines en grandes bandes : lorsqu'elles sont à terre, il y en a toujours une au moins un peu éloignée de la troupe, qui fait sentinelle, ayant toujours la tête élevée pour avertir les autres quand quelqu'un paroît ; & comme elles ont beaucoup de peine à s'élever, étant obligées de courir un peu loin en battant des aîles, elles s'y prennent de bonne-heure. On les prend à l'hameçon, en y attachant de la pomme ou de la viande, ou au fusil, en se cachant derriere quelqu'éminence, ou bien dans une voiture de paille : elles se prennent aussi avec de bons lévriers, qui souvent les attrapent

avant qu'elles se soient élevées de terre, ou lorsqu'elles en sont encore à peu de distance.

L'été, ces oiseaux s'accouplent, n'y ayant qu'un mâle appellé *rond* pour une femelle; & s'il s'en trouve quelqu'un de dépareillé, ils se battent jusqu'à ce que le plus foible reste sur la place. On trouve de temps en temps de ces victimes de l'amour sur le champ de bataille. Ils font leur nid dans les terres en friche, & se contentent de creuser un peu la terre pour y placer deux œufs seulement; quelquefois ils y mettent un peu de chaume, ou de vieille paille. Ils ne font qu'une ponte par an. Les œufs sont gros comme ceux du cygne, blancs avec quelques taches rousses au gros bout. La ponte se fait sur la fin de Mai ou en Juin. La couvaison est d'environ cinq semaines, à-peu-près comme celle des dindes. Les petits courent comme les poulets, aussi-tôt qu'ils sont éclos. Les outardes s'assemblent au mois d'Octobre, & vont de compagnie jusqu'au mois d'Avril. Elles se nourrissent de grenouilles, de souris, ou de mulots, de petits oiseaux & de différents insectes; elles sont fort carnassieres: cependant l'hyver elles mangent des feuilles de navets, de choux, &c . . . La durée de leur vie est d'environ quinze ans. On ne leur connoît point de cri ordinaire que quelque chose qui approche de celui du corbeau. Ces oiseaux n'ont que deux sortes de chair, à-peu-près comme le dindon, une blanche, & une un peu brune, dont les fibres sont plus courtes, ce qui la rend plus délicate, & qui se trouve le long des cuisses & de la carcasse: il n'y a pas même grande différence de saveur; c'est ce dont conviennent unanimement tous ceux qui en ont mangé. Elle est de facile digestion.

Sa *graiſſe* paſſe pour réſolutive extérieurement ; & anodyne. Sous la forme de liniment, on l'emploie pour fortifier les nerfs, pour calmer la douleur des hémorrhoïdes ; introduite dans l'oreille, elle eſt bonne contre la ſurdité.

On dit que ſa *fiente* eſt réſolutive, & qu'elle eſt propre pour la gale.

OXYCRAT. *Oxycratum.* C'eſt un mêlange de deux ou trois onces de vinaigre avec une livre d'eau. *Voy.* VINAIGRE.

OXYMEL. *Oxymel.* Mêlange de miel & de vinaigre. *Voyez* ABEILLE.

FIN du cinquieme volume.